


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS




SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

LE

PANTHEON CANADIEN

CHOIX DE BIOGRAPHIES

PAR

MAXIMILIEN BIBAUD

NOUVELLE ÉDITION, RÉVUE, AUGMENTÉE ET COMPLÉTÉE JUSQU'A CE JOUR PAR ADÈLE ET VICTORIA BIBAUD, NIÈCES DE L'AUTEUR.

MONTRÉAL
JOS. M. VALOIS, LIBRAIRE - EDITEUR
1626, RUE NOTRE-DAME, 1626

1891

LE PANTHEON CANADIEN



LE

PANTHEON CANADIEN

CHOIX DE BIOGRAPHIES

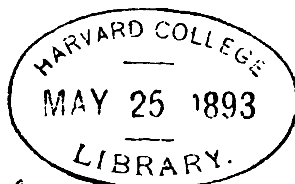
PAR

MAXIMILIEN BIBAUD

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, AUGMENTÉE ET COMPLÉTÉE JUSQU'A CE JOUR PAR ADÈLE ET VICTORIA BIBAUD, NIÈCES DE L'AUTEUR.

MONTRÉAL
JOS. M. VALOIS, LIBRAIRE - EDITEUR
1626, RUE NOTRE-DAME, 1626

1891


HARVARD COLLEGE
MAY 25 1893
LIBRARY.

AVANT-PROPOS

Par un sentiment bien naturel, qu'on retrouve chez tous les peuples, les hommes aiment à conserver un souvenir de ceux qui se sont distingués à un titre quelconque dans leur pays, bien qu'ils n'aient pas laissé de trace dans l'histoire ou qu'ils n'aient pas joué un rôle marquant sur la scène politique.

C'est pour répondre à ce besoin que fut publiée en 1858 la première édition du *Panthéon canadien*, de Maximilien Bibaud. Cet ouvrage est devenu si rare aujourd'hui qu'on a cru devoir en publier une nouvelle édition, en y faisant certaines additions qui étaient tout indiquées par le grand nombre d'hommes remarquables que le Canada a produits dans le cours des trente dernières années.

On a profité de cette occasion pour retoucher çà et là l'œuvre ancienne, élaguer des passages qui pouvaient avoir quelque intérêt à l'époque où le livre parut la première fois, mais qui n'auraient plus aujourd'hui la même signification, et apporter quelque tempérament à certains jugements de l'auteur qui portaient trop l'empreinte des passions nées de vives luttes politiques et que la postérité devait nécessairement adoucir.

Cette deuxième édition ne sera point probablement la dernière. A chaque quart de siècle, il se trouvera un homme qui se chargera de continuer l'œuvre de Bibaud, et de compléter le *Panthéon canadien* en y introduisant de nouvelles notices biographiques. Il est à souhaiter que ces éditeurs futurs soient tous animés de l'esprit d'impartialité et de bienveillance qui a dicté les jugements des éditeurs de cette deuxième édition.



LE PANTHEON CANADIEN

Abbott (*J. J. C.*), un des plus savants jurisconsultes de Montréal. Il est doyen de la faculté de Droit de l'université McGill. Il a longtemps représenté aux Communes le comté d'Argenteuil et fut nommé membre du Sénat en 1887. Maire de Montréal de 1887 à 1889, il est un de ceux qui ont rempli cette charge avec le plus de capacité et il a rendu d'utiles services à la ville.

M. Abbott a été président du Conseil exécutif fédéral.

Adhasatah, dit le grand Agnier, chef des Caughnaouagas, ou Iroquois Puants, au Sault St-Louis, près de Ville-Marie, fut à la fois guerrier et orateur. Dans l'expédition contre Corlar en 1690, on le vit haranguer avant le combat les Canadiens des sieurs d'Ailleboust, de Ste-Hélène et d'Iberville. Il fut tué peu après dans une expédition.

Agona, chef subalterne de *Stadacona* du temps de Jacques Cartier, fut laissé dans le commandement par Donacona, emmené en France. Au retour de Cartier, en 1540, et devenu *Agohanna* ou chef suprême, il prit des mesures prudentes, harrassa incessamment le camp de Charlebourg-Royal et força les Français d'abandonner le pays. Son intéressante nation ne disparut pas moins de la terre, puisque Champlain ne la retrouva plus.

Ahasistari, un des plus grands chefs de la nation huronne, fut gagné au christianisme par les jésuites et fut suivi par la plus grande partie de la nation. Le P. Bressani l'appelle " l'illustre chef." Il défendit bravement son pays et fut fait captif avec le P. Jogues, auquel il dit : " Je te l'avais bien juré, mon Père, que je devais vivre ou mourir avec toi." Il subit un martyre affreux. Ses ennemis lui coupèrent les

deux pouces, et, par la plaie de la main gauche, ils lui enfoncèrent jusqu'au coude un bâton très aigu. Ils le brûlèrent ensuite à petit feu dans le village de Teonontogen. Il exhorta en mourant les Hurons à ne pas faire la paix avec les Iroquois, et montra jusqu'au bout une constance héroïque [1642]. Ce que le poète Adam Kidd dit de ce chef est fabuleux.

Albanel *(Charles)*, missionnaire jésuite, parvint à la baie d'Hudson par la voie du Saguenay en 1672. Ce religieux fut à la tête de la célèbre mission de Sillery.

Albani *(Emma Lajeunesse, dite l')*, très célèbre cantatrice de ce siècle, née à Chambly en 1848, élevée à Plattsburgh, puis au Sacré-Cœur, près de Montréal ; a résidé ensuite à Albany, avant de passer en Europe, encouragée à cette démarche par le célèbre Brignoli. Elle y étudia sous Duprez, à Paris, puis sous Lambertie, à Milan, pour ensuite briller sur les scènes de Naples, Florence, Londres, Paris, New-York, etc. Elle revint dans sa patrie au commencement de 1883, et reçut à Montréal les honneurs civiques à l'hôtel de ville, puis revint de nouveau en Amérique en 1890. L'Albani possède des cadeaux princiers du shah de Perse, des empereurs de Russie et d'Autriche, et l'empereur d'Allemagne l'a nommée cantatrice de la cour impériale ; mais elle chante d'ordinaire à Londres où elle a épousé M. Ernest Gye, le propriétaire de Covent Garden. Poésie en son honneur par Fréchette.

Alexander *(sir William)*, propriétaire de la Nouvelle-Calédonie sous Charles et Jacques Ier, fit instituer par ce dernier l'ordre de chevalerie des Baronnets de la Nouvelle-Ecosse, qui constituait une noblesse foncière. Il fut depuis comte de Stirling et est compté parmi les meilleurs littérateurs de la Grande-Bretagne.—Voyez *Selkirk*.

Allouez *(Claude)*, de la Compagnie de Jésus et missionnaire en Canada. Il fut, vers 1665, l'un des premiers explorateurs de la région du lac Supérieur.

Amérique, ainsi nommée d'Amerigo Vespucci, qui traça le premier une carte de cette partie du monde. On la peint comme une femme au teint olivâtre, coiffée de plumes, et armée d'arcs et de flèches. La pêche et la chasse, principale occupation des Américains, sont désignées par deux enfants chargés, l'un de gibier, l'autre de poisson. Lebrun l'a

exprimée par une femme de carnation olivâtre qui a quelque chose de barbare. Elle est assise sur une tortue et tient d'une main une javeline, et de l'autre un arc. Sa coiffure est composée de plumes de diverses couleurs ; elle est revêtue d'une espèce de jupe qui ne la couvre que de la ceinture aux genoux.

Amherst *(Jeffrey, lord)*, chevalier du Bain, baron de Montréal, maréchal et commandant des forces, né dans le comté de Kent en 1717, se dévoua de bonne heure à la profession des armes et fut enseigne à 14 ans, en 1731. A 25 ans, il servit en qualité d'aide de camp de lord Ligonier à la bataille glorieuse de Dettingue, ainsi qu'à Fontenois et à Rocoux. Il entra alors dans l'état major de S. A. R. le duc de Cumberland et fut son principal aide de camp dans les journée de Lawfeldt, Carlisle, Culloden et Hastenbeck. Il fut fait général major et quitta l'armée continentale en 1748. On lui confia en 1758 la grande expédition de Louisbourg. Il partit de Portsmouth le 18 mars avec 16,000 hommes de débarquement, et arriva le 2 juin, dit Raynal, à la vue de ce boulevard de l'Amérique, pourvu d'une garnison de 4,000 hommes. Amherst masqua habilement ses desseins et opéra sa descente à l'anse de Cormoran, échappant à une embuscade de 2000 soldats et sauvages ; il s'empara d'un rocher par où il dominait la place. En vain M. de l'Etenduère Desherbiers parvint à jeter du secours dans la ville ; en vain madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, voulut disputer à son mari la gloire de la défense : Louisbourg dut se rendre. Le Cap-Breton et St-Jean, le grenier de la Nouvelle-France, eurent le même sort. Les drapeaux pris à cette expédition furent portés en triomphe du palais de Hampton Court à St-Paul, où il y eut un jour d'actions de grâces.

Commandant des forces en Amérique le 22 juillet 1759, Amherst commença habilement son généralat en domptant les Chérokis et les Apalaches, et marcha ensuite aux Français. Quoique ceux-ci eussent envoyé Bourlamaque à Carillon, et que le chevalier de Lévis eût visité les places, Niagara tomba après un combat. Carillon qui avait résisté à 20,000 hommes, fut évacué ainsi que La Présentation. St-Frédéric se rendit après quelques coups de canons, après quoi Amherst alla prendre ses quartiers d'hiver à Albany, et les Français

passèrent cette saison à élever des retranchements dans l'île aux Noix et à fortifier les Rapides. Il se remit en campagne au printemps, franchit les Rapides avec toute son armée et enleva le fort Oraconenton, défendu par M. de Lacorne et M. Pouchot. Il perdit 60 bateaux dans le passage des Rapides, une des opérations les plus périlleuses qui aient jamais été tentées, et qui prouve qu'Amherst possédait cette force d'âme qui fait les grands capitaines. Les retranchements de l'île aux Noix cédèrent à une de ses colonnes, qui s'empara aussi de St-Jean et de Chambly et poussa M. de Bougainville jusque dans la baronnie de Longueuil. Amherst arriva en personne aux environs de Ville-Marie et vint asseoir son camp sur les versants du Mont-Royal d'où il dominait la place ; Murray arrivait de Québec, et avec la colonne de l'autre côté du fleuve, il y avait 32,000 hommes. " Jamais en Amérique, dit un auteur moderne, on n'avait vu de plus belles combinaisons militaires, ni tant de forces réunies sur un même point et dans un même instant. " L'armée française capitula le 7 septembre 1760, et le conquérant exigea que les troupes livrassent leurs drapeaux. Le Détroit et tout le Nord-Ouest furent compris dans la capitulation, et le fameux partisan Rogers fut envoyé pour en prendre possession : ce fut ce qui donna lieu à la guerre de Pontiac. Amherst reçut le titre de capitaine général des pays conquis et peut ainsi être regardé comme le premier gouverneur du Canada, où il conserva la division du pays en trois gouvernements ou lieutenances et les lois et toutes les institutions établies. Il laissa l'Amérique en 1763, fut gouverneur de Guernesey en 1771, pair en 1776 sous le titre de baron de Holmesdale en Kent, puis de Montréal en 1787. Pour soutenir son titre, il devait avoir en apanage les biens des Jésuites du Canada, mais la couronne finit par l'indemniser et par se réserver cette proie. Il fut élevé au grade suprême de commandant des forces en 1782. S. A. R. le duc d'York le remplaça plus tard ; mais il fut réinstallé le 22 janvier 1793, lors de la guerre contre la République française. Remplacé finalement par le duc d'York le 10 janvier 1795, il fut créé field-marshal en 1796, et mourut à son château de Kent le 3 août 1797, à 80 ans. Ce guerrier avait une fort belle tête, comme on le voit par ses portraits. On retrouve aussi de lui un portrait en pied peint sur verre dans la collection du commandeur Viger.

Angers (*F. Réal*), écrivain canadien de mérite, né en 1813, décédé en 1860 à Québec, était avocat et co-rédacteur de la *Revue légale* qu'avait fondée à Montréal M. Octave Letourneux. Il plaida pour les censitaires, avec M. Loranger, devant la cour seigneuriale.... On a de lui *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices, chrôniques canadiennes de 1834*, ainsi que quelques poésies.

Angers (*Auguste Réal*), orateur éloquent et spirituel, l'un des hommes marquants du parti conservateur, fils du précédent. Il était procureur général dans le cabinet de Boucherville, lorsque en mars 1878 ce ministère fut dissous par le lieutenant-gouverneur Letellier de St-Just. L'honorable Angers a été juge de la cour supérieure ; en 1887 il donna sa démission et fut nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Angers (*demoiselle*), sous le nom de Laure Conan, a publié dans la *Revue canadienne* un roman intitulé *Angéline de Montbrun*. Elle a malheureusement essayé le roman par lettres, genre très difficile et peu goûté par les lecteurs en général, dit Honoré de Balzac. Nous devons à Mlle Angers plusieurs autres écrits.

Areskoué, dieu de la guerre chez les Hurons et les Iroquois, avait sans doute été un de leurs héros. On peut lire dans nos *Sagamos illustres* la mâle prière que les guerriers de ces nations lui adressaient avant de se mettre en campagne.

Achambault (*Paul Loup*), prêtre canadien, fondateur des Filles de Sainte-Anne, après avoir été principal à Nicolet. Son institut dont le berceau est à Vaudreuil, a établi plusieurs missions, dont l'une dans l'île Vancouver dès l'année de son propre établissement. — Né en 1787 à la Rivière-des-Prairies, mort en 1838.

Archambault (*Horace*), fils de feu l'hon. L. Archambault, ancien ministre et conseiller législatif. Il naquit à L'Assomption en 1857, et est l'un des plus jeunes membres du Conseil législatif de Québec. En 1881, il fut nommé professeur de Droit commercial à l'université Laval de Montréal.

Argenson (*Voyer d'*), illustre race parlementaire française, qui commence à figurer en Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. René de Voyer, son fils, né en 1596, chevalier, seigneur d'Argenson, conseiller au parlement de Paris, eut

plusieurs intendances et ambassades, et mourut ecclésiastique. René de Voyer, son fils, chevalier, seigneur d'Argenson, et comte de Rouffiac, conseiller au parlement de Rouen, mourut ambassadeur à Venise en 1651. Il y eut Marc René, depuis marquis d'Argenson et vicomte de Mouzé, successivement lieutenant général de police, garde des sceaux et ministre d'Etat ; il était écrivain illustre et membre de l'Académie française et de celle des Sciences. Marc Pierre, fils de ce dernier, comte d'Argenson, collaborateur de d'Aguesseau dans la rédaction de plusieurs ordonnances, surintendant des postes, puis ministre de la guerre, fut chef du conseil de régence sous le duc d'Orléans et fonda l'école militaire.—Pierre de Voyer, chevalier, vicomte d'Argenson, conseiller d'Etat, fils de René de Voyer de Paulmi, comte d'Argenson, né en 1626, avait été destiné à l'état ecclésiastique et fut tonsuré à l'âge de dix ans, en 1636 ; mais il fut ensuite homme d'épée et se signala au siège de Bordeaux et à la bataille de Lens. Après avoir été bailli du pays de Touraine, il fut nommé gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France, et prêta serment en cette qualité le 27 janvier 1657. On a en mémoire de son gouvernement un drame intitulé *La Réception de Monseigneur le vicomte d'Argenson par toutes les nations du pays de Canada à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France, représenté à Québec au collège de la Compagnie de Jésus le 28 juillet 1658.* Malgré cet accueil, les Iroquois furent sous lui la terreur de la colonie. Les cantons s'étaient cependant prêtés à des négociations pour la paix, quand il fut remplacé par le baron d'Avaugour. Il mourut vers 1709. Sa maison paraît avoir subsisté jusqu'à nos jours. En 1815, M. d'Argenson fut envoyé au quartier général des souverains à Haguenau, pour tenter des négociations de paix.

Armstrong (*sir Richard*), général major, chevalier du Bain, de la Tour et de l'Epée, et de San Benito de Asiz, quelque temps commandant des forces en Canada, avait servi dans l'armée anglo-portugaise sous lord Wellington, et commanda depuis le contingent anglais dans les guerres civiles du Portugal.

Arnaud (*Marguerite*), de Montréal, membre de l'Institut de Marguerite Bourgeois sous le nom de sœur St-Arsène,

fonda une maison de cet ordre à Louisbourg. Dépossédée par les Anglais, elle dut se réfugier en France, où elle vécut à La Rochelle des libéralités du duc d'Orléans et des secours de Pierre de La Rue, abbé de l'Ile-Dieu, grand vicaire pour le Canada. Elle exerçait les fonctions de supérieure de sa communauté, qui ne contenait que deux autres sœurs, mademoiselle Robichaux, dite sœur St-Vincent, et la sœur converse Ste-Geneviève. La sœur St-Arsène mourut en 1764, la sœur St-Vincent succéda, et après sa mort, la sœur Ste-Geneviève, rappelée au Canada par madame de Langloiserie, n'y put passer et fut placée dans une communauté française. Ainsi s'éteignait en France, vers 1766, une communauté canadienne.

Arthur (*sir George*), né à Plymouth en 1784, major général et *dernier lieutenant-gourverneur au Canada supérieur* avant l'union, gouverneur de la présidence de Bombay en 1841, est mort en 1854. Il était de l'état major de Wellington à Waterloo.

Athaentsick, nom de la première femme chez les Hurons et les Iroquois. Le Grand Esprit la précipita du haut du ciel pour avoir péché ; mais une tortue la reçut sur son dos, et le limon de la mer s'étant amassé autour, forma la terre.

Atahuata, nom du créateur du monde dans les mythes de certaines peuplades autrefois riveraines du St-Laurent.

Atotarho, le premier grand chef des Iroquois selon le livre de Kussick, le *Tuscarora*, publié dans le Canada supérieur en 1829.

Auberivière (*François Louis de Pouroy de l'*), cinquième évêque de Québec, docteur de Sorbonne, fut agréé par le pape Clément XII en 1739. Il arriva en Canada en 1740, et mourut huit jours après son arrivée, d'une maladie contractée en exerçant son zèle apostolique sur un navire infecté de la peste. Il n'était âgé que de 29 ans, et il était fils d'un président à mortier au parlement de Grenoble.

Aubert, maison canadienne dont on connaît deux branches, —Aubert de Gaspé et Aubert de Lachenay. (*)

Aubert de Dieppe, qui mena le premier en France, l'an 1508, des naturels de l'Amérique Septentrionale, était engagé

(*) Cette branche fournit un conseiller au Conseil souverain de Québec.

dans la pêche près des atterrages de Terre-Neuve, et visita la baie de Gachepé, depuis Gaspé, où il les prit.—Aubert, secrétaire du roi, fut un des Cent-Associés et directeur de la compagnie.

L'an 1706, " Aubert et Compagnie " concluaient avec les habitants du Canada, par l'entremise du sieur Riverin, leur député, un accord par lequel ils s'obligeaient à acquitter les dettes de la colonie, montant à un million huit cent douze mille neuf cent quarante livres, à condition qu'ils auraient le commerce exclusif des castors jusqu'à l'année 1707.—Un sieur de Gaspé se signala à la tête des milices canadiennes qui eurent la gloire de décider les Anglais à la retraite à l'impérissable victoire de Carillon ; il fut depuis commandant du fort St-Frédéric.—Ignace de Gaspé, seigneur de St-Jean Port-Joly, sous les Anglais, encouragea la navigation et posséda un grand nombre de navires. Il commanda plusieurs bataillons de milice dans la dernière guerre et fut appelé par le roi au Conseil législatif.

Entre les fils de l'honorable Philippe Ignace de Gaspé, ex-shérif de Québec, Philippe Aubert, mort à Halifax, se distinguait par ses talents littéraires précoces et publia en 1837 : *L'Influence d'un livre, roman historique*, dédié à Thos C. Aylwin, depuis juge de la cour du banc de la reine. Thomas Aubert, frère cadet, a embrassé l'état ecclésiastique, et Atala, sœurs de ces messieurs, a pris le voile. Comme on le lit dans le *Voyage en Orient* de l'abbé Gingras, cette maison canadienne est liée par les femmes à celle de Villiers de l'Ile-Adam, qui a fourni un grand maître de Mâlte. Madame Saveuse de Beaujeu est née demoiselle de Gaspé.

Aubigny (*Charles Lennox, duc de Richmond et d'*), de race royale, pair de France et d'Angleterre, gouverneur et capitaine général de l'Amérique Britannique du Nord en 1818, avait été lord lieutenant d'Irlande et grand maître de l'ordre de St-Patrice. Il n'eut que le temps de donner aux Canadiens un avant-goût de ses dispositions peu libérales à leur égard, car l'année suivante, il mourut dans le township de Richmond sur l'Ottawa, de la morsure d'un petit chien favori atteint de la rage, au milieu de la visite qu'il faisait des points stratégiques du pays, en compagnie de lord Dalhousie, sir Peregrine Maitland et sir Charles Carmichaël Smith. Ses obsèques se firent à Québec avec

une pompe extraordinaire. Le duc de Wellington succéda à sa charge de gouverneur de Plymouth.

Aubin (*A. N.*), un de nos écrivains, versificateur et prosateur, né à Paris en 1812, mais domicilié en Canada depuis 1834. Il fut consul pour l'Helvétie à Montréal. L'esprit, la verve distinguent ses écrits, et personne n'a oublié la feuille intitulée le *Fantasque*. Décédé le 12 juin 1890.

Aubry, nom illustre dans nos annales.—On connaît, outre Jacques Charles, digne émule de Cochin au barreau francais, et son fils, qui défendit, avec Gerbier, les officiers et employés accusés d'avoir administré infidèlement le Canada, un frère de ce dernier, chevalier de St-Louis, qui servit avec distinction au Canada et à la Louisiane. Il retarda la prise du fort Duquesne par une victoire signalée remportée sur le colonel Grant, lieutenant du général Forbes. Ce colonel tomba en son pouvoir avec 20 officiers. Moins heureux dans son entreprise pour secourir Niagara, il fut fait prisonnier par le général Johnson. Commandant dans la partie de la Louisiane que la France se réserva en cédant la Nouvelle-Orléans à l'Espagne, il eut à remplir un rôle délicat. Les habitants, excités par le conseil souverain, refusèrent de se soumettre aux Espagnols et insultèrent le gouverneur Ulloa. Aubry dut prêter ses bons offices aux envoyés du roi Catholique. Il périt en mer, en se rendant en France, le 24 février 1770.—Le R. P. Aubry, Jésuite, immortalisé par le génie de Châteaubriand et le pinceau de Girodet, rendit des services en Acadie et à la Louisiane. Si le gouvernement de la France eût écouté ses sages conseils quant aux limites de la première province, il eût évité peut-être la guerre qui lui enleva la Nouvelle-France. Ce religieux prévit les réclamations du cabinet de Londres trente ans avant qu'elles n'arrivassent. On a de lui dans les *Documents de Paris* une carte de l'Acadie, une lettre à M. de Vaudreuil quand il était missionnaire à St-François, et ce *Mémoire sur les limites de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre*, 1720.—Messire J. Aubry, ancien professeur de théologie au séminaire de Québec, un des premiers Canadiens qui aient reçu le bonnet de docteur lors de la création de l'université Laval, et professeur de théologie à Sainte-Thérèse de Blainville, après avoir visité les Chartreux du Kentucky et exercé quelque temps le ministère dans le diocèse des Trois-

Rivières, dont les fidèles lui ont présenté une flatteuse adresse. Il publia en trois volumes un dictionnaire dogmatique, abrégé d'un ouvrage européen et un résumé des conférences ecclésiastiques du diocèse des Trois-Rivières. Il mourut en 1875.—F. X. Aubry, le colonel Ménard et Salomon Juneau ont surtout soutenu à l'étranger, dans ces derniers temps, l'honneur du nom canadien. Aubry, né à Maskinongé le 4 décembre 1824, célèbre par ses voyages d'exploration dans les deux Amériques, s'est livré, après avoir acquis une immense fortune, à de vastes entreprises. Celle d'un chemin de fer a occasionné sa mort dans une rixe avec un major américain en 1854. Un journal de St-Louis remarque qu'on a élevé des monuments à des hommes moins marquants. On rapporte que, dans le cours de ses voyages dans le Sud, il a combattu au milieu d'une *sierra* des sauvages qui tiraient avec des balles d'or.

Avaugour *(Dubois, baron d')*, gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France en 1661 après le vicomte d'Argenson, fit le tour de tout son gouvernement, adressa au ministère un rapport remarquable sur la beauté du St-Laurent et les ressources du pays, et fit une paix honorable avec les Iroquois. Mais son différend avec l'évêque de Pétrée au sujet de la traite de l'eau-de-vie, occasionna son rappel en 1662. Ce fut un événement regrettable, car ce gouverneur possédait la vigueur nécessaire pour faire respecter la colonie par les barbares, et M. de Mésy, son successeur, s'accorda encore moins avec les autorités ecclésiastiques. Il fut tué en 1664, en défendant le fort de Sérin contre le grand vizir Koprogli.

Aylwin *(Thomas Cushing)*, magistrat brillant, né à Québec en 1805, fut solliciteur général dans le cabinet La Fontaine-Baldwin, en 1843. Juge puîné de la cour du banc de la reine ; il fut après la mort de Vallières de St-Réal le magistrat qui mérita le mieux la réputation de bel esprit. Il fut un des hommes les plus habiles de l'Amérique du Nord. Kaye, dans la *Vie de lord Metcalfe*, donne la plus haute idée de ses talents. Il accepta le titre de professeur en droit constitutionnel et criminel au collège McGill. Le juge Aylwin mourut en 1871.

B

Babineau, ou plutôt Robineau, famille qui joue un grand

rôle dans l'histoire du Canada, venait de Pierre Babineau, trésorier général de la cavalerie légère de France et l'un des directeurs de la compagnie des Cent-Associés, à laquelle Louis XIII céda la Nouvelle-France ou France Septentrionale en quasi-souveraineté.—René, fils du directeur et chevalier de l'ordre du roi, grand voyer de la Nouvelle-France et appelé dans l'histoire baron de Bécancour (*). Il s'acquit de l'influence sur les naturels du pays, qu'il commandait dans la grande expédition du comte de Frontenac contre les cantons iroquois. Il mourut le 12 septembre 1699 et fut inhumé à Québec dans l'église des Récollets.—Un autre René Babineau mourut grand voyer en 1729.—M. de Bécancour eut trois fils :—René, baron de Portneuf en 1681, aussi grand voyer. Il prit Kaskobay sur les Anglais en 1690. Le chevalier de Villebon, d'abord compagnon d'armes du célèbre d'Iberville. Il chassa les Anglais de l'Acadie, dont l'amiral Phipps s'était emparé en 1691, et les repoussa plus tard de Naxoat. On a de lui plusieurs mémoires sur les affaires de l'Acadie. Enfin M. de Menneval, qui fut gouverneur de Port-Royal. La baronnie de Portneuf fut érigée en 1681 en faveur de René Babineau, écuyer, sieur de Bécancour. En 1759, l'abbé de Portneuf, curé de Saint-Joachim, harcela, dit-on, les Anglais à la tête de ses paroissiens. Les Anglais le mirent à mort.

Baby, famille canadienne, issue de Jacques Baby de Ramville, venu au Canada avec le régiment de Carignan, et de Jeanne Dandonneau du Sablé, fille du seigneur de l'île Dupas. Elle devait justifier sa devise : *Au camp valeur, au champ labeur !* On rencontre les Baby au combat des Mines, en Acadie, à la bataille de la Monongahéla, à celle de Ste-Foye.

Baby *(Jacques Duperron)*, riche traiteur au Détroit, fut surintendant des sauvages et l'ami de Pontiac. L'abbé Casgrain dit qu'il est mort le 2 août 1789.

Baby *(Daniel)*, fils du précédent, entra au 24e régiment par le crédit de son beau-frère lord Bellingham, fit la guerre de la Péninsule, sous Wellington. La notice nécrologique du

---

(*) On the river Bécancour dwelt a baron bearing the title of that river, and holding the office of Inspector of Highways though he lived almost in a desert. JENNET ROY.

dernier Baby de Québec dit qu'il mourut à Londres, officier, général en 1857.

Baby *(Jacques Duperron)* fils, frère du précédent, mort en 1833, instruit à Québec et en Europe, fut l'un des premiers juges pour le Canada supérieur en 1788, membre du Conseil législatif en 1792 et en même temps surintendant du gouverneur pour le comté de Kent. En 1812, il fut mis à la tête de la milice du district de l'Ouest.

Baby *(François)*, de Québec, de service aux deux sièges (1759-1775), fut le député des Canadiens en Angleterre en 1783. Il était adjudant général de la milice en 1808, et mourut en 1820. Il a été le dernier grand voyer pour tout le Bas-Canada.

Baby *(L. J. George)*, petit-fils du précédent, naquit à Montréal en 1834.

Il pratiqua longtemps comme avocat à Joliette et représenta, aux Communes, les conservateurs de ce comté pendant plusieurs années.

En 1878, sir J. A. Macdonald lui confia le portefeuille du revenu de l'Intérieur, et deux ans après il fut nommé juge.

Homme d'érudition et bibliophile, M. Baby possède une belle collection d'ouvrages canadiens, et est membre honoraire de plusieurs sociétés savantes des Etats-Unis, ainsi que de l'Institut canadien de Québec. Il fut l'un des fondateurs de la Société historique de Montréal et est président de la Société numismatique de cette ville.

M. Baby possède une figure intelligente, un regard vif, un sourire agréable ; sa politesse exquise s'étend à tous, et ses manières courtoises rappellent au souvenir l'ancienne noblesse canadienne dont il est un des descendants.

Bagg *(Chs Stanley)*, né à Montréal en 1820, a été, vers 1860, l'un des fondateurs de la Société numismatique, a laquelle il a consacré plusieurs écrits et qui, à sa mort en 1873, lui a consacré à son tour, dans le *Montreal Antiquarium*, une notice biographique ornée d'un portrait.

Bagot *(le très honorable sir Charles)*, allié au duc de Wellington, membre du conseil privé, ambassadeur à La Haye puis à Paris, gouverneur général de l'Amérique Britannique du Nord après la mort de lord Sydenham, arrivée à Kingston en 1841, fut chéri des Canadiens, et il y eut plusieurs pièces de vers écrites en son honneur lors

de sa maladie, dans laquelle il eut un mieux trompeur.

Cet homme, dont la belle figure annonçait la bonté et la mansuétude, dut trouver doux de mourir au milieu des regrets manifestes de tout un peuple (1843).

Baillargé (*Charles*), ingénieur, descend d'une famille québecquoise dans laquelle les talents pour les arts et les mathématiques sont héréditaires.

La *Revista Universale* d'Italie disait de lui en 1877 : " L'ingénieur C. Baillargé est un des mathématiciens les plus remarquables de notre époque. Né au Canada, il jouit d'une renommée qui est répandue dans l'ancien et le nouveau monde. Ce qui l'a surtout fait connaître en Europe, a été la découverte d'une formule unique au moyen de laquelle on peut trouver le cubage, le volume d'un corps géométrique." Après avoir été architecte du gouvernement de Québec, qui lui doit les nouvelles chambres du parlement, il fut nommé, en 1879, député-ministre des travaux publics à Ottawa. M. Baillargé est chevalier de la Légion d'honneur et aussi de l'ordre du Sauveur de Monte-Reale.

Baillargeon (*Charles François*), ancien curé de Québec, évêque de Tloa *in partibus* et administrateur de l'archidiocèse de Québec, fut nommé coadjuteur à la suite du premier concile provincial, et sacré à Rome par le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande ; il fut plus tard archevêque de Québec. Il mourut en 1870.

Baldwin—Voyez *La Fontaine*.

Barbier (*Marie*), deuxième supérieure générale de l'institut enseignant de la Congrégation de Notre-Dame, naquit à Montréal en 1663, et fut supérieure du vivant même de la sœur Bourgeois, dont elle était assistante en 1692. Sarrasin, médecin du roi, la guérit d'un cancer en 1700. Elle mourut en 1739, à 77 ans. Elle correspondait avec le célèbre Tronson. M. de Montgolfier a écrit sa vie.

Barre (*François Charron de La*), fondateur, en 1701, de l'Hôpital-Général de Ville-Marie et de l'ordre canadien des Frères Hospitaliers, vulgairement appelés Frères Charron. Leur supérieur avait obtenu une seigneurie en 1699, et l'ordre devint enseignant au moyen d'une gratification de 3,000 francs que lui fit avoir l'intendant Raudot en 1722. On retrouve dans les *Documents de Paris* le projet du sieur Charron pour l'enseignement de l'histoire et des métiers ; il tenta aussi

d'établir des manufactures. M. de Pontchartrain, ministre d'Etat, avait défendu les vœux aux frères en 1705. M. Charron alla en vain à Versailles. L'ordre ainsi contrarié cessa d'exister avant la conquête et l'hôpital passa aux Sœurs de charité ou Dames Grises. M. de La Barre avait amené 60 hommes de France à Montréal ; M. de Belmont l'appelle " un grand hypocrite."—Il ne faut pas confondre ce fondateur avec le sieur Charron, échevin à Québec lors de l'établissement momentané du système municipal en 1664, puis syndic des habitants, charge dans laquelle le sieur Jean Le Mire lui succéda.—Voyez *Lefebvre.*

Barthe (*J. G.*), littérateur qui nous a donné *Souvenirs d'un demi siècle*, et *Le Canada reconquis par la France*, ouvrage qui attira beaucoup de critiques à son auteur, mais qui n'était pas cependant dépourvu de mérite.

Barthe (*Ulric*), rédacteur de l'*Electeur.* Il vient de faire paraître un intéressant volume intitulé : *W. Laurier à la tribune*, recueil des discours prononcés par cet éloquent chef de parti. M. Barthe est un littérateur qui promet pour l'avenir.

Batchelor (*George*), philologue américain, natif de Québec, et l'un des fondateurs de l'Institut canadien à Montréal, en 1844, depuis professeur à l'école normale de New-York. Il a publié avec Andrews des travaux de grammaire qui ont cours aux Etats-Unis. Député à la convention canadienne de Chicago en 1872, personne n'a plus contribué à la réunion de Montréal, en 1874, et à la célébration imposante de notre fête nationale.

Beauchène (*R. Chevalier dit de*), dont Lesage a fait le héros du roman intitulé : *Les aventures de M. R. Chevalier dit de Beauchène, capitaine de flibustiers de la Nouvelle-France.* On le trouve dans le quatrième volume des œuvres de Lesage, édition d'Amsterdam, 1783.

Beaucours.—Voyez *Créqui.*

Beaugrand (*Honoré*), propriétaire de la *Patrie* de Montréal, ci-devant domicilié aux Etats Unis, où il rédigeait en 1874 l'*Echo du Canada* à Fall River. Il a publié chez nos voisins, en 1878, *Jeanne la fileuse*, roman-nouvelle relatif à l'émigration canadienne aux Etats-Unis, qui lui a valu l'éloge du *Courrier.* Cette production a beaucoup des qualités de *Jean Rivard le défricheur*, de Gérin-Lajoie. Il fut maire

de Montréal en 1885 et 1886. M. Beaugrand est officier de la Légion d'honneur.

Beauharnois (*François de*), chevalier, seigneur de La Chaussay, Beaumont et autres lieux, conseiller du roi en ses conseils, septième intendant de la Nouvelle-France. Louis XIV érigea en baronnie en sa faveur, en 1707, le Port Maltais en Acadie, sous le nom de Beauville. On a confondu mal à propos ce dignitaire avec Charles, marquis de Beauharnois, fils naturel de Louis XIV, gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France.

Beaujeu (*de*), maison canadienne du sang le plus illustre de France. Le premier membre qui se soit fait connaître en Canada est Daniel Liénard de Beaujeu, chevalier de l'ordre militaire de St-Louis, capitaine des troupes de la marine, né vers 1710, seigneur sur la rivière Chambly en 1733. Il eut, le 9 juillet 1755, la gloire de préserver par une victoire signalée le Canada attaqué par le fameux général Braddock, élève de Marlborough, et recommandé spécialement pour cette entreprise par S. A. R. le duc de Cumberland. Ce vieux général, parti à la tête de 3,000 hommes, s'avançait hardiment à travers les forêts et les montagnes, quand le chevalier de Beaujeu lui dressa une embuscade avec 350 Français et Canadiens et le double de sauvages sous les chefs Athanase et Pontiac, ce dernier depuis si fameux. Il alla se poster à Mononghahéla, dans un défilé où Braddock devait passer, à trois lieues du fort Duquesne. Ce capitaine, inaccoutumé à la guerre d'Amérique, continua à s'avancer sans méfiance en dépit des prudents avis de Washington et des officiers provinciaux, et vint donner tête baissée dans le piège. Les Canadiens et les sauvages, inaperçus, firent une décharge générale sur l'avant-garde, qui se replia précipitamment sur le corps de bataille. Braddock eut trois chevaux tués sous lui avant que d'avoir pu remédier au désordre, et reçut un coup mortel. Le colonel Washington, destiné à devenir une des principales figures de l'histoire, retraita alors précipitamment, entraînant dans sa fuite le colonel Dunbar et l'artillerie, qui n'avaient pas combattu. Il ne s'arrêta qu'à Albany, où il ramena 1600 hommes. Mais les instructions de Braddock, le bagage et une partie du canon restèrent sur le champ de bataille avec près de la moitié de l'armée expéditionnaire. Les uns disent que le chevalier de

Beaujeu fut grièvement blessé ; d'autres, qu'il fut tué en remportant cette impérissable victoire où les siens étaient un contre trois. Le fait est qu'il mourut de ses blessures et fut inhumé le 12, comme le porte un ancien registre du fort Duquesne dont le commandeur Viger possède une copie. Il avait communié avant la bataille.

Daniel Liénard de Beaujeu, fils, lieutenant dans les troupes de la marine, obtint une nouvelle seigneurie et recouvra celle de son père, qui avait été réunie au domaine du roi, faute sans doute d'avoir été mise en valeur ; le vainqueur de Mononghahéla n'avait donc pas été traité aussi favorablement que Regulus. Louis Liénard de Beaujeu, écuyer, capitaine d'infanterie, fut aussi seigneur sur le lac Champlain, avec haute, moyenne et basse justice.—Lors de la conquête du Canada par les Anglais, quelques membres de cette maison passèrent en France et y furent de plus en plus élevés. L'un d'eux, que nous avons peut-être nommé plus haut, car il s'agit encore d'un officier de marine, après s'être distingué dans la colonie, fut le compagnon d'armes de Lapérouse à l'expédition de la Rivière-Rouge en 1782, en qualité d'aide-major des troupes. En 1793, il fut l'un des 80 gentilshommes qui défendirent si héroïquement la redoute de Béthune contre les républicains, et mourut comte de Beaujeu.—En Canada, un des descendants du vainqueur de Mononghahéla s'acquit la réputation d'un grand patriote en 1775 et tant que les Américains eurent un pied dans le pays. Malgré la répugnance que les censitaires montrèrent généralement à prendre les armes sous leurs seigneurs, son influence fut telle, qu'il en réunit près de mille avec lesquels le capitaine général Carleton partit de Montréal pour tenter de descendre sur l'autre rive du fleuve, où était les avant-postes de Montgomery. Il partagea en cette occasion le désappointement du général, mais loin de se décourager de cet insuccès qui eût dû, ce semble, étouffer le mouvement à son principe, il conserva ou rallia 350 hommes sous sa bannière, s'attacha avec eux aux pas des Américains, et les suivit jusqu'à Québec. Il les harcela constamment sans se rebuter du mauvais esprit d'une partie de la population et parvint même à lier ses opérations avec celles du général. C'est un témoignage que lui a rendu Roux de Rochelle, ministre de France aux Etats-Unis, dans son livre sur l'Amérique : " Un détachement que

ce gouverneur fit passer sur la rive droite du St-Laurent, se joignit à quelques compagnies de volontaires canadiens commandés par de Beaujeu, et leur active vigilance surprit en effet plusieurs convois américains." J. P. Saveuse de Beaujeu fut sommé au Conseil législatif par le roi en 1829, sur recommandation de sir James Kempt. L'honorable George René Saveuse de Beaujeu, son fils, aussi membre du conseil, seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil, propriétaire de plusieurs townships, succéda au dernier comte de Beaujeu, mort à Paris en 1846.

Bedard, famille canadienne fertile en hommes de talents, a fourni deux juges, un supérieur du séminaire de Québec, et un membre distingué de la communauté de St-Sulpice. Pierre Bedard, célèbre patriote, né à Québec en 1763, s'opposa en 1790 au projet de changement de la tenure des terres. Il entra au barreau quand les Canadiens, d'abord proscrits dans leur propre pays, purent y être admis, et fut élu membre du premier parlement canadien en 1792. Devenu chef de l'opposition sous le gouvernement de Craig, il fut un des fondateurs de la gazette publiée sous le nom de *Canadien*, et dont l'apparition jeta l'alarme dans le parti anglais. Il y répandit des connaissances constitutionnelles considérables pour l'époque, et donna le premier l'idée d'appliquer à la colonie le principe du gouvernement responsable. D'ailleurs il remplit ou laissa remplir sa gazette d'écrits violents, de sarcasmes et d'épigrammes dirigés contre le peu endurant général et ses créatures. Elle fut saisie *illégalement* le 17 mars 1810, et Bedard incarcéré en vertu d'un ordre signé par trois membres de l'exécutif. On sait qu'il demanda constamment et sans crainte son procès, et qu'il résista longtemps aux séductions de Craig, qui finit par s'en trouver embarrassé, et qui voulut l'élargir sans passer par les formes de la justice. Ce tyran lui envoya son frère, curé de St-Joachim; mais Bedard répondit, par écrit, que s'il pouvait être convaincu de faute par homme au monde, il en ferait l'aveu ; mais que n'étant point convaincu, il n'avait qu'à se résigner à son sort. Ce patriote fit preuve en cette occasion d'une grandeur d'âme peu commune ; mais le gouvernement finit néanmoins par le gagner en le nommant juge résident des Trois-Rivières. Devenu dès lors impopulaire, il fut accusé, mais sans succès, de *hauts crimes et délits* dans l'exercice de la magistrature, par cette

même chambre d'assemblée où il avait régné (1818). Toute cette famille a fait preuve de talent pour la philosophie : la politique et la magistrature n'empêchèrent point Pierre Bedard de s'y livrer, et Lebrun, dans le *Tableau statistique des deux Canadas*, mentionne ses *Observations critiques sur les ouvrages de l'abbé de Lammenais et de M. de Bonald*, et son *Traité du droit naturel* démontré par des formules algébriques, à peu près comme Bodin dans sa *République* prétend démontrer sa politique harmonique. Cet illustre Canadien mourut en 1827. Isidore, son fils, membre du parlement provincial pour le comté de Saguenay, mourut à Paris en 1833. Il décelait un beau talent poétique.—Elzéar, membre du parlement provincial et père putatif des 92 résolutions, premier maire de Québec, juge puîné de la cour du banc de la reine, se déclara avec le juge Panet en faveur des demandes d'*habeas corpus* en 1838, en substituant le statut de Charles II à l'ordonnance provinciale de 1784. Il fut suspens, puis réhabilité. Il passa alors de Québec à Montréal, où il eut une dispute de préséance avec l'honorable Charles Dewey Day, laquelle fut portée en Angleterre. Le premier ministre La Fontaine lui apporta sur son lit de mort, durant la dernière apparition du choléra, la décision du gouvernement anglais en sa faveur.—Voyez *Papineau*.

Bedout (*Jacques*), célèbre marin canadien au service de la république française, était fils du sieur Bedout, conseiller au conseil souverain de Québec et seigneur en 1752. Il naquit en cette ville le 14 janvier 1751, et passa en France à douze ans lors de la cession du Canada à l'Angleterre (1763), en compagnie de plusieurs autres enfants, destinés comme lui à devenir des hommes célèbres. Ses dispositions le portèrent à embrasser la vie de marin, et il se signala tellement dans la guerre d'Amérique (1776 à 1782), qu'il obtint une frégate. Sous la république il devint capitaine de haut bord. L'action malheureuse de l'île Croix, en 1796, lui mérita cet éloge de Fox dans la Chambre des Communes d'Angleterre :—" Le capitaine du *Tigre*, combattant pour l'honneur de sa patrie, a rivalisé en mépris de la mort avec les héros de la Grèce et de Rome. Il a été fait prisonnier, mais couvert de gloire et de blessures ! " Il combattit contre trois vaisseaux (*). Délivré à la paix d'Amiens, il s'attira l'estime des Bruix,

(*) The *Tigre* was brought to action by the *Sans-Pareil*, and the

des Décrès et des Jaucourt, qui occupèrent successivement le ministère de la marine, et mourut contre-amiral en 1816, âgé de 67 ans. Bedout ne fut pas le seul Canadien qui honora la marine française à cette époque. Outre le marquis de Vaudreuil et le vice-amiral Martin, dont on pourra lire les articles, André de l'Échelle, né à Montréal le 2 décembre 1759, mourut en 1818 capitaine de vaisseau, et Michel Péloquin, né à Québec en 1753, mourut la même année et dans le même grade à Brest.

Begon (*Michel*), chevalier, conseiller au parlement de Metz, huitième intendant de la Nouvelle-France (1712), était parent de Colbert. Le marquis de Seignelay lui procura successivement l'intendance des îles françaises et la nôtre. Il est célèbre par son cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes et de coquillages recueillis dans les quatre parties du monde, par sa bibliothèque, et pour avoir fourni à Perrault les matériaux pour l'*Histoire des hommes illustres de France.* Les plus instruits l'estimèrent et les peuples l'aimèrent comme un des intendants les plus désintéressés, dit la *Biographie universelle.*

Belestre (*Picoté de*), maison canadienne dont le premier membre connu vint de France à Ville-Marie en 1659, selon M. de Belmont. Il figura dans deux affaires contre les Iroquois. Un autre quitta Québec pour servir à Terre-Neuve en 1706 avec MM. de Beaucourt, de Linctot, de Villedéné et cent Canadiens. On trouve son éloge dans une lettre de M. de Costebelle contenue dans les *Documents de Paris*, ce qui n'empêcha pas qu'il fût pris par les Anglais avec son détachement et conduit à St-Jean. Il fut échangé et s'empara de la baie de la Trinité en 1710.—Son fils se signala tellement qu'il devint chevalier de St-Louis et commandant du Détroit et des postes qui forment aujourd'hui l'Etat du Michigan. Il fit des courses dans le pays ennemi, battit les Anglais dans une sortie en 1756, et conserva ce poste à la France. Mais en 1760, il fut enveloppé dans le malheur général. Le major Rogers, lieutenant d'Amherst, lui ayant envoyé l'officier Brehm pour l'induire à se rendre, il méprisa cette sommation et harangua les sauvages ; mais le

---

London and *Queen* also taking part, the French ship surrendered.—Allen's *Battles of the British Navy.*

capitaine Campbell, deuxième envoyé, lui ayant apporté la capitulation de Montréal avec une lettre du marquis de Vaudreuil, il se rendit le 29 novembre. M. de Vaudreuil lui donnait de bonnes nouvelles de la santé de madame de Belestre, demeurée à Montréal, et lui disait qu'il espérait le revoir en France avec tous ses officiers. Cette lettre se retrouve dans la *Saberdache* du commandeur Viger. Le chevalier de Belestre ne quitta point son pays. Tant que les Canadiens furent éloignés des charges publiques, il cultiva son champ comme Cincinnatus, et dans les jours meilleurs, il fut sénateur et surintendant des voies publiques. On le trouve à la pose de la première pierre de N.-D. de Bonsecours, avec deux autres chevaliers de St-Louis, en 1773. En 1775, lors de l'invasion américaine, c'en était fait du Canada, si l'ennemi eût pu se saisir du poste frontière de St-Jean, où il n'y avait point de garnison. Il offrit ses services à Carleton et la noblesse voulut marcher sous les ordres de ce vétéran. Picoté de Belestre reprit St-Jean, qui était tombé aux mains de l'avant-garde américaine, et reçut les remerciements publics de Carleton. Il remit alors le poste au major Preston, envoyé avec des troupes ; mais il resta au poste du danger avec ses compagnons d'armes, repoussa dans un combat le général Schuyler, qui abandonna son armée, et défendit pendant 45 jours contre Montgomery, maître du fort Chambly, cette bicoque qui avait fait éprouver cinq mois de retard à l'armée envahissante : St-Jean était un fort en bois ! Le chevalier de Belestre vit la constitution et fut du nouveau conseil législatif. Sa demoiselle épousa le major McDoell, de l'armée régulière.

Belleau (*sir Narcisse Fortunat*), premier lieutenant-gouverneur de la province de Québec en 1867, après la confédération des colonies britanniques de l'Amérique du Nord. Le chevalier Belleau est encore notre contemporain et celui de son cinquième successeur.

Bellenger (*Joseph Marie*), amateur assez distingué de connaissances bien diverses : poésie, agronomie, mathématiques. Né à Québec en 1788, instruit au séminaire, où il versifiait, il fut l'un des premiers membres de la Société littéraire et historique. Collaborateur actif de la *Bibliothèque canadienne* de Bibaud de 1825 à 1830, il a été de 1845 à 1848 rédacteur des *Melanges religieux*. Mort près de Montréal en 1856.

Bellerive (*le sieur St-Onge de*), gentilhomme canadien, guide du P. Charlevoix, qui parle de lui avec éloge, demeura commandant du fort Chartres et du pays des Illinois après la conquête, par le départ de Noyon de Villiers pour la Louisiane. Sa position était difficile, puisque, avant que de pouvoir remettre son poste aux Anglais, il eut à amuser par de feintes négociations le farouche Pontiac, qui voulait l'engager dans la lutte contre la Grande-Bretagne. Il se tira habilement d'affaire et mérita les remerciements du général Gage pour les efforts qu'il fit pour sauver le major Loftus, vaincu par les Indiens. Après la cession de la Louisiane à l'Espagne, il offrit ses services aux Espagnols, succéda à M. de Laclède dans le commandement de St-Louis et donna une sépulture à Pontiac assassiné. On a de lui : *Harangue faite à la nation illinoise et au chef Pontiak par M. de St-Onge, capitaine, commandant au pays des Illinois pour S. M. T. C., au sujet de la guerre que les Indiens font aux Anglais, le 18 avril* 1765, dans les *Documents de Londres*. M. Francis Parkman, auteur de la *Conspiration de Pontiac*, a eu sous les yeux la correspondance de cet officier avec MM. d'Abbadie et Aubry, et en a tiré plusieurs éclaircissements sur les motifs de cette guerre.

Belmont (*François Vachon de*), bachelier de Sorbonne, vicaire général, quatrième supérieur et seigneur de Montréal après messire François Lefebvre, n'était pas encore prêtre quand il vint dans le pays, et fut le premier instituteur des sauvages de la montagne. Ce fut lui qui en 1683 ou 1684 fit construire le fort en pierres dont on voit les restes et dont une des courtines était attenante à une enceinte en pieux qui renfermait une chapelle et une maison des sœurs de la Congrégation. Cette enceinte avait été faite par M. Galinier pour la sûreté des néophytes. En 1710, M. de Belmont bénit solennellement le drapeau avec lequel le baron de Longueuil marcha aux Anglais. Il écrivit 1° *Eloges de quelques personnes mortes en odeur de sainteté à Montréal en Canada*, 1722, dédiés à M. Le Pelletier, abbé de St-Aubin, et depuis supérieur général de St-Sulpice ; 2° une petite *Histoire du Canada*, qu'on retrouve à la Bibliothèque Royale ; 3° *La guerre des Iroquois*. Il mourut en 1732.

Berrey (*Félix de*), dernier supérieur et commissaire général des Franciscains réformés en Canada, était d'extraction

noble et fils de François de Berrey, sieur des Essarts, officier dans les troupes de la colonie. Il naquit à Montréal en 1720 et fut baptisé le 10 juin, non sous le nom de Félix, comme le remarque le commandeur Viger, mais sous ceux de Claude Charles. Ordonné prêtre en 1743, il desservit St-François du Lac, puis Chambly avant que d'être élevé à la première place, réclama contre la proposition de M. de Lacorne St-Luc d'exclure les communautés religieuses du bénéfice de l'*habeas corpus*, et mourut à Québec le 18 mai 1800, âgé de près de 80 ans et après 56 années de prêtrise. C'était un homme de grands talents et doué d'une vaste érudition.

Berthelot, ancienne famille canadienne.—François Berthelot, conseiller du roi, secrétaire général de l'artillerie, poudres et salpêtres de France, fut comte d'Orléans ou de St-Laurent en Canada, île qu'il avait achetée de l'évêque de Pétrée, et qui fut érigée en sa faveur en fief de dignité vers l'an 1700 sous le nom de comté de St-Laurent. Il eut pour vassaux, à l'île Jésus, les Jésuites qui lui doivent prestation d'écu d'or tous les dix ans.—Berthelot de Beaucourt, qui commanda souvent les milices canadiennes, fut gouverneur de Montréal en 1733 et l'était encore en 1744.—Les Berthelot d'Artigny se signalèrent aussi à la guerre. Amable, bibliophile et érudit, membre de la Société littéraire et historique de Québec, avait fait en Canada et en France l'acquisition d'une magnifique bibliothèque, précieuse surtout pour les ouvrages concernant l'Amérique. Excellent parleur au parlement provincial, dont il était membre, s'il ne sut pas plus que d'autres prévoir les suites inévitables d'une politique outrée, il les déplora à temps et mourut retiré en 1848. Il recueillit les matériaux d'une histoire du Canada, et on a de lui : 1° *Dissertation sur le canon de bronze que l'on voit dans le musée Chasseur*, Québec, 1830 ; 2° *Dissertation sur la découverte des restes de la Petite-Hermine, avec une carte de Québec*, 1844 ; 3° *Essais d'analyses grammaticales suivant les principes de l'abbé Girard*, Québec, 1847. C'est une savante grammaire. Dans son bon morceau de critique de 1830, il prouve que Jacques Cartier n'a pas fait naufrage sur un rocher auquel la tradition a conservé le nom de *roche* de Jacques Cartier.

Biart (*P.*), premier supérieur des missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, ne vint toutefois

que dans l'Acadie (1611). Son mémoire, écrit à la prière de Louis XIII, ouvre la série des relations des Jésuites.

Bibaud.—Ce nom remonte à la concession que Louis le Grand fit en 1664 à la Compagnie des Indes Occidentales des pays de la terre ferme de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque,—les Antilles, l'Acadie, le Canada, Terre-Neuve, en seigneurie, propriété et justice, avec pour armes "un écusson en champ d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre, deux sauvages pour support, et une couronne tréflée." Un Bibaud se trouvait parmi les directeurs de cette compagnie suzeraine, et sa signature se lit sous deux actes imprimés dans les *Edits et ordonnances royaux* publiés en Canada en 1803 et en 1854.—Michel Bibaud, premier historien canadien-français du Canada et restaurateur de la presse à Montréal, où il est mort le 3 août 1857, était né à la Côte-des-Neiges, près de cette ville, le 20 janvier 1782. Il entra au collège de St-Raphaël, ancien château Vaudreuil, aussi tard que 1800, M. Chicoisneau étant principal, et poursuivit ses études après l'incendie de cet établissement jusqu'à l'ouverture du nouveau collège sous M. Roque. Le grand juge O'Sullivan, le commandeur Viger, l'honorable Hughes Heney, les grands vicaires Viau, Demers, Cadieux, Mignault et St-Germain furent ses condisciples. Michel O'Sullivan lui disputait seul la première place. A peine eut-il terminé ses classes qu'il se livra à l'enseignement et aux lettres. Parmi ses élèves se trouvent les juges La Fontaine, Morin et Bruneau et les demoiselles de lord Selkirk. Après avoir contribué à la rédaction du *Spectateur*, établi en 1813, il fonda en 1815 ou 1816 l'*Aurore des Canadas* (un volume in-folio et deux volumes in-8o). Vint ensuite le *Spectateur canadien*, au milieu de nos luttes politiques. La politique en fut modérée, comme il s'en vante lui-même dans sa poésie intitulée : *Etrennes du Spectateur canadien pour le 1er janvier 1829*.

"The editor of the *Spectateur canadien*, disait le célèbre Jocelyn Waller, éditeur du *Canadian Spectator*, is not only a learned and able man, but a good natured and a complaisant man also." Il avait cependant combattu l'union très fortement dans ses vers, et on lui donna un dîner public. Il publia ses poésies, qui sont le premier volume canadien du genre. Isidore Lebrun le mentionne honorablement dans le *Tableau*

statistique des deux Canadas et le critique assez sévèrement dans la *Revue encyclopédique* de Paris, tout en reconnaissant que des poètes de province, en France, publient des recueils bien inférieurs à celui du poète canadien. L'auteur répondit dans le *Magasin du Bas-Canada* (2 tomes in-8vo), journal qui suivit la *Bibliothèque canadienne ou Miscellanées historiques, scientifiques et littéraires*, en plusieurs volumes, belle collection nationale commencée en 1825, et qui est malheureusement devenue très rare. Après le *Magasin*, qui diffère peu de la *Bibliothèque*, si ce n'est en ce qu'il est plus européen, vint l'*Observateur canadien*, en trois volumes, œuvre moins littéraire. Michel Bibaud travailla depuis à la *Minerve*, puis à l'*Ami du peuple ;* mais il ne fut plus propriétaire d'aucune feuille jusqu'à l'année 1842, qu'il publia l'*Encyclopédie canadienne*, en un volume. L'*Abeille*, qui lui est souvent attribuée, est de Mézière. Le premier jet de son *Histoire du Canada* avait paru dans la *Bibliothèque*. La domination française parut en volume en 1837, puis une seconde édition en 1844, suivie du premier volume de la domination anglaise. Il fut nommé magistrat durant les troubles politiques. MM. Vattemare et de Puibusque le visitèrent. La traduction du *Journal d'agriculture* et des rapports de la commission géologique occupèrent ses dernières années. Il avait conçu, au collège, du goût pour les sciences exactes, comme on peut en juger par sa poésie consacrée aux *Savants de la Grèce* et son *Arithmétique vulgaire, marchande, scientifique et curieuse*, publiée en 1816. La traduction des rapports géologiques, qui lui fait le plus grand honneur, l'obligea de devenir l'élève de sir W. Logan, et il s'enthousiasma de l'étude de la géologie et de la minéralogie. Celle de la langue grecque ne lui plaisait pas moins, quoiqu'il en eût vu très peu de chose au collège. Le plus agréable de ses ouvrages littéraires est le *Voyage de Franchère*, dont la rédaction lui est due. Il a été dernièrement traduit en anglais. Ses fils ont fondé, l'un, l'Ecole de médecine, et l'autre l'Ecole de droit et l'Institut polytechnique, dont il fut aussi un des premiers membres honoraires dans les classes des sciences et des lettres. Il avait eu la douleur de perdre, en 1839, Charles Edmond, son dernier fils, qui, à 13 ans, possédait l'histoire, était plein d'Homère, de Fénelon, de La Fontaine et de Fenimore Cooper, et commençait à

versifier avec une facilité remarquable. On trouve de courtes notices de cet auteur dans le *Journal de l'Instruction publique* de Paris et dans le *Dictionnaire bibliographique et critique* d'Alibone, de Philadelphie, et sa famille conserve un bon portrait de lui.

Bibaud *(Jean Gaspard),* médecin, membre de la Société d'histoire naturelle et docteur *ad eumdum* des facultés Laval et Victoria, né à Montréal le 23 mai 1820. Instruit au collège urbain, il fut des derniers qui eurent l'avantage de suivre les cours des savants professeurs Sery et Larkin. Entre ses condisciples, il distingua en particulier C. de Boucherville, depuis premier ministre de la province, et Paul Denis, depuis principal à Montréal, puis à St-Charles de Baltimore, à qui il soumettait ses poésies de jeune homme. Adonné ensuite à l'étude de la médecine sous le docteur Curtius Trestler, son oncle, et sous le plus habile anatomiste de l'époque, le Dr Stephenson, dont il fut le clerc favori, il fut l'un des quatre élèves qui figurèrent en robes écarlates à l'inauguration du collège McGill, vers 1840. Le Dr Dick démonstrateur d'anatomie, étant mort, il le remplaça momentanément avant que de faire partie de l'École canadienne nouvellement fondée, et dont il allait être deux fois président. Il fut l'un des premiers directeurs (governors) du Collège des médecins et chirurgiens et depuis, en 1861, président de l'Institut polytechnique, aussi en 1871 premier président de la Société médicale. En juillet 1873, l'abbé Provencher le signala comme adonné aux sciences naturelles dans la feuille périodique de Québec qui y est consacrée. En anatomie il a découvert une fossette derrière le ligament que Ginchuna a fait connaître, et sa découverte, nous dit le Dr O. H. Richer, est même connue en Europe sous le nom de *fossa Bibaldi.* Aussi après sa mort arrivée le 18 octobre 1881, lisait-on dans l'*Union nationale* de Manchester, New-Hampshire : " La mort du fameux anatomiste le Dr Bibaud a produit un profond regret chez tous les Canadiens qui ont connu le célèbre professeur. C'est une perte considérable pour la science, car le docteur passait à juste titre pour un des plus savants médecins de ce continent." Quatre facultés de médecine suivaient le corbillard, les élèves portaient sur leurs poitrines un ruban portant l'effigie du défunt et fournirent une garde d'honneur. Le Dr Bibaud publiait en 1878 un

volume posthume de l'*Histoire* de Bibaud, et il préparait une deuxième édition du premier volume canadien de poésies, auxquelles il aurait ajouté les siennes propres. Biographie dans l'*Abeille médicale*.

Bibaud (*Maximilien*), LL.D.—Voir les articles du dictionnaire d'Alibone, de Philadelphie, 1855, et celui des *Celebrated Canadians* de Henry Morgan, Québec, 1860, aussi la *Bibliotheca Canadensis* du même, 1867, Ottawa. En Europe, *la Langue et la littérature française au Canada*, par Eugène Réveillaud, Lausanne, 1885.

Biencourt (*Jean de*), baron de Poutrincourt, fondateur de Port-Royal, en Acadie, 1604, était fils de Florimond de Biencourt. Il était concessionnaire du sire de Monts. Il retourna momentanément en France en 1605, et l'on retrouve dans les archives des Biencourt les adieux en vers que Lescarbot lui adresse de Port-Royal. M. Rameau de St-Père le qualifie baron de St-Just : c'est plutôt Charles de Biencourt son fils qui arriva au Port-Royal et qui y mourut en 1623, empoisonné, dit-on. Il avait fait cession de ses titres à la seigneurie de Port-Royal à Charles Turgis de St-Étienne, sire de La Tour. La maison de Biencourt, encore subsistante, occupe à Paris l'hôtel Montmorency, par succession de la dernière des Montmorency. Le marquis de Biencourt a épousé une Fitz-James.

Bienville, branche de la fameuse maison des Le Moine.—François Le Moine, premier sieur de Bienville, fils de Charles Le Moine, sieur de Longueuil et de Châteauguay, né à Montréal le 10 mars 1666, fit captifs 80 Iroquois en 1691, et fut tué à Repentigny dans un combat contre ces peuples le 7 juin de la même année, à l'âge de 25 ans.—Jean-Baptiste, deuxième du nom, fondateur de la Nouvelle-Orléans, né le 23 février 1680, fut d'abord garde-marine et fit sept voyages de long cours sous d'Iberville, aux ordres duquel il combattit bravement sur terre et sur mer. Il passa en France, puis à la Louisiane (1699), et y servit durant vingt-sept ans. Gouverneur général de ce pays et directeur de la compagnie d'Occident, il fonda la Nouvelle-Orléans en 1717, cette ville destinée à devenir une des grandes cités du monde, et fit avec bonheur la guerre aux sauvages et aux Espagnols. Il défit l'escadre d'Alonzo Carascosa et reprit Pensacola. La guerre avec l'Espagne se termina en 1722,

et il mit fin en 1730 à celle contre les Natchez, qu'il dompta ainsi que les Alibamons et d'autres tribus. On sait que le chef suprême des premiers, le Soleil, se prétendait, comme les Incas et l'empereur de la Chine, descendu de cet astre. M. de Bienville le força de construire pour les Français, au cœur de son pays, un fort auquel il donna le nom de Rosalie, en l'honneur de l'épouse du comte de Pontchartrain, qui protégeait les Lemoine. On trouve le portrait de cet illustre Canadien dans l'album du commandeur Viger : il est revêtu d'une cuirasse et décoré de la croix de St-Louis.

Black (*Henry*), C. B., né en 1797, mort en villégiature à Cacouna en 1873, était juge de la vice-amirauté à Québec et légiste profond, ce qui le fit distinguer par nos voisins et créer en Angleterre compagnon de l'ordre du Bain. Il avait été député et l'on connaît sous le nom de Black Act des améliorations à notre droit criminel.

Blair (*A. G.*), procureur général et premier ministre du Nouveau-Brunswick. Il est né à Fredericton, N.-B., en 1844, d'une famille originaire d'Ecosse. Elu représentant à l'assemblée législative du Nouveau-Brunswick, pour la première fois, en 1878, il fut réélu quatre ans plus tard et appelé à former un cabinet en mars 1883.

Blaiserie (*J. B. Curateau de La*), prêtre sulpicien qui en 1765 ou 1766 donna suite, près de Montréal, à l'enseignement classique commencé à Montréal, en 1759, par les abbés Pressard et Gravé, réfugiés ici avec leurs meilleurs élèves à l'occasion du siège de Québec par les Anglais. En 1773, grâce à la Fabrique, il achetait de M. de Lotbinière le château Vaudreuil, et y établit le collège, qui s'était ouvert dans le presbytère de la Longue-Pointe. L'abbé de La Blaiserie mourut en 1790.

Blake (*Edward*) naquit au mois d'octobre 1833, dans le comté ontarien de Middlesex. C'est un homme de haute taille, à la solide charpente surmontée d'une tête massive, qui donne à première vue une idée de la vaste science qu'elle renferme.

On a reproché à M. Blake un peu de hauteur dans son caractère, mais ses amis savent que sous cette apparence qui repousse la familiarité se cache un grand fond de timidité, de cette timidité que les plus braves militaires éprouvent parfois dans la société des femmes du monde.

Un autre reproche que les adversaires de cet homme éminent lui ont adressé, c'est de manier une ironie impitoyable, qui parfois est poussée si loin que de nouveaux membres de la chambre en ont été comme accablés. Et pourtant rien de touchant comme de voir ce colosse—colosse au physique et sous le rapport de l'intelligence—adresser d'humbles et sincères excuses à ses collègues qui se plaignent qu'il a frappé trop fort.

La vérité est qu'il n'y a pas le moindre mélange de méchanceté dans la nature de M. Blake ; mais son intelligence est si lucide, sa science si vaste, qu'avec la meilleure volonté, il est impossible à cet homme de descendre jusqu'au niveau moyen de l'intelligence des foules et que dans son impatience, il gronde ceux qui ne peuvent pas le suivre.

Avec ce mélange de rares qualités et des défauts de caractère qu'entraîne leur possession, M. Blake trouvera toujours des admirateurs dans tous les partis politiques ; mais peut-être éprouvera-t-il de la difficulté à s'entourer d'un grand nombre de partisans. Sa carrière politique donne d'ailleurs la clef de cette nature singulière, qui mérite à tant de titres d'être étudiée.

M. Blake fut d'abord à la tête de l'opposition libérale dans l'assemblée législative d'Ontario. Au mois de décembre 1871, il fut appelé à former le cabinet de cette province, et se réserva la présidence du conseil exécutif sans traitement. Huit mois plus tard, il envoyait sa démission de premier ministre et refusait la position de chancelier dans sa province ainsi que celle de juge en chef de la cour suprême de la Puissance. Vers la fin de 1873, il entra dans le cabinet fédéral de M. MacKenzie où il n'avait ni portefeuille ni traitement, et où il ne consentit d'ailleurs à rester que quatre ou cinq mois ; mais ce fut pour y rentrer en 1875, avec le portefeuille de la justice, qu'il rendit au bout de deux ans pour devenir président du conseil. Peu de temps après, sa santé l'obligea de se démettre de nouveau de cette position, et depuis lors, il n'a plus fait partie d'aucune administration. Mais il a commandé d'une manière brillante l'opposition à la chambre des communes.

D'après les opinions émises sur divers sujets par M. Blake dans les discours qu'il a prononcés à la chambre, on peut dire qu'il est en faveur du suffrage universel et de la plus en-

tière liberté de la parole. Il voudrait qu'on privât pour quelque temps du droit de vote les électeurs qui négligent de l'exercer. Il préférerait que les sénateurs fussent élus par les provinces pour un nombre d'années ; mais tout en croyant que les relations actuelles entre le Canada et la Grande-Bretagne ne sauraient durer longtemps, il n'a pas trouvé encore la nouvelle formule sous laquelle les colonies pourraient continuer à graviter autour du Royaume-Uni.

Blanchet (*François*), mort en 1830, connu dans sa profession et dans la politique, étudia la médecine et fut gradué à New-York, où il publia un livre sur l'application de la chimie à la médecine. Membre du parlement, il fut de l'opposition, eut part à la rédaction du *Canadien* et fut arrêté par Craig, avec P. Bedard, Papineau, le fameux major Laforce et MM. Taschereau et Corbeil. Sir George Prevost, qui se guidait sur d'autres principes que Craig, le crut propre à remplir le haut emploi de surintendant des hôpitaux de la milice. On a de lui, outre son ouvrage sur la médecine : *Appel au Parlement Impérial et aux habitants des colonies anglaises de l'Amérique du Nord sur les prétentions exorbitantes du gouvernement exécutif et du conseil législatif du Bas-Canada, par un membre de l'Assemblée législative, Québec, 1824.* Tranquille sous les administrations populaires de Prevost et de Sherbrooke, il recommença la lutte sous Dalhousie.—J. B. Blanchet, né le 17 mars 1785 à St-Pierre de la Rivière-du-Sud, passa en Europe après avoir terminé ses études au séminaire de Québec. Depuis 1818, il étudia à Paris sous Dupuytren et Laney, et sous sir Astley Cooper à Londres, où il obtint le diplôme du collège des chirurgiens. De retour en Canada, il fut élu au parlement pour le comté de Québec en 1834, et fut successivement médecin visiteur à l'hôpital des émigrants et à l'hôpital de marine (1847). Après avoir été professeur de chirurgie à l'Ecole de médecine, il devint doyen de la faculté de médecine de l'université Laval, lors de son organisation, et professeur de pathologie générale et d'institutes de médecine. La ville de Québec le députa au parlement en 1855. Il est mort le 22 avril 1857. Le *Journal de l'Instruction publique* a reproduit son portrait.—Dans l'état ecclésiastique, les frères Blanchet ont fondé l'église de l'Orégon aux Etats-Unis. L'archevêque François Norbert est le véritable apôtre de

ces régions, et s'est associé Augustin Magloire, son frère, chanoine, grand chantre de Montréal avant son élévation à l'épiscopat, et qui a pris d'abord le titre d'évêque de Walla-Walla, puis de Nesqualy.

Boiret (*Urbain*), supérieur du séminaire des Missions étrangères à Québec avant Mgr Hubert, était de Senlis, et vint en Canada en 1754, malgré les instances que fit pour le retenir Mgr de Roquelaure, son évêque, membre de l'Académie française. Il professa avec distinction la théologie au séminaire durant 25 ans, et mourut à Québec, au mois de décembre 1774.

Bois (*L. E.*), prêtre, curé de Maskinongé et de St-Justin au diocèse des Trois-Rivières, né à Québec le 12 septembre 1813, ordonné en 1837, archéologue distingué et compilateur ou éditeur de plusieurs publications, a étudié aux collèges de Québec et de Ste-Anne où il a été professeur. Les notices biographiques des évêques de Québec, Laval et St-Vallier, du commandeur de Sillery et du docteur Sarrasin, et l'*Eloge de Montcalm*, avec l'*Etat de l'Eglise* et la collection complète des *Relations des Jésuites*, à laquelle il a eu une grande part, forment déjà, en dépit de quelques erreurs, une collection plus variée, plus *large* et autrement importante que les fragments archéologiques mis au jour en Canada avant lui. Il aura encore le mérite d'avoir fourni beaucoup de données pour le *Panthéon canadien*.

Boisbriand (*Dugué de Boisbriand et Boisbriand de la Durantaye*), illustres familles canadiennes.— M. de Belmont parle beaucoup d'un Dugué qui commanda les milices canadiennes dans maintes expéditions, mais spécialement dans celle du marquis de Denonville contre les Iroquois ; il rallia le bataillon de Berthier dans l'embuscade et rétablit le combat (1687). On ne doit probablement pas le confondre avec Dugué de Boisbriand, compagnon d'armes du fameux d'Iberville, qui le laissa commandant au fort Bourbon. Celui-ci se signala encore dans les guerres de la Louisiane, particulièrement en 1722, et fut gouverneur du pays des Illinois.— Le premier Boisbriand de La Durantaye connu était commandant de Michillimakinac en 1686, quand le marquis de Denonville l'appela à lui avec les Outaouais pour prendre part à sa fatale expédition. En 1687, il fit captif le chef Grégoire et ses guerriers et 60 Flamands qui faisaient la traite au détri-

ment des Français et qui auraient nullifié leur système d'alliance avec les nations, incités par La Fontaine Marion, (*) que Denonville fit fusiller, et d'autres traîtres. Il mourut du scorbut à Niagara en 1688. Un autre Boisbriand de La Durantaye fut aussi commandant de Michillimakinac et des Outaouais et chevalier de St-Louis. L'intendant de Champigny faisait son éloge dans une lettre de 1691 reproduite dans les *Documents de Paris.* Cette famille est aujourd'hui bien déchue.

Bonne (*Pierre Amable de*), célèbre magistrat canadien au commencement de ce siècle, seigneur de Saint-François, Choisy et autres lieux, descendait du sieur de Bonne de Mizèle, capitaine au régiment de Condé et seigneur canadien, neveu du marquis de La Jonquière. Il fut aussi seigneur, juge, colonel de la milice de Beauport durant la dernière guerre, membre du conseil exécutif en 1794, et aussi de l'assemblée législative, où il s'opposa à la motion de M. Cuthbert pour l'abolition de l'esclavage. Il fut plusieurs fois réélu. La majorité vit en lui le chef du parti canadien du château en chambre, et agita la question de l'expulsion des juges, comme créatures du gouvernement. Elle rédigea un *bill* à cet effet. Le conseil législatif l'amenda. L'assemblée, piquée, l'abandonna et se permit de déclarer vacant, par un simple vote, le siège du juge de Bonne, qu'on avait attaqué personnellement par le *bill*, car il était le seul magistrat qui fût membre. Craig n'hésita point à dissoudre une chambre à prétentions aussi exorbitantes, mais M. de Bonne ne se fit pas réélire et tira ainsi sir George Prevost d'un grand embarras. Il eut avec lé grand juge Osgood un autre démêlé dans lequel sir R. S. Milnes lui donna gain de cause. Quoiqu'il eût été à la tête du comité nommé pour présenter une adresse à S. A. R. le prince Edouard, et qu'il votât avec le gouvernement, M. Ryland ne l'aimait pas et lui fait un crime d'avoir envoyé son fils servir sous Bonaparte. Un boulet de canon pourvut sans doute à tous ses besoins, puisque le père mourut sans enfants et que sa grande fortune a été l'objet d'un long litige en Canada et en Angleterre. Le juge de Bonne était un bon orateur dans son temps et il eut du mérite dans la ré-

(*) Jeune Canadien qui possédait toutes les langues sauvages.

daction des lois, qui était plus passable alors que de nos jours. On connaît encore le Dr de Bonne, qui après avoir été gradué en Europe, fut médecin de l'Hôtel-Dieu et engagé par le gouvernement pour traiter les patients attaqués du mal dit de la Malbaie.

Borgel (*Rosalie*), ou sœur Marie St-Maurice, fondatrice de la maison des sœurs de la Présentation de Marie au diocèse de St-Hyacinthe en 1843. Cet institut fut fondé au milieu même de la révolution française par Marie-Anne Rivier.

Borgia (*Joseph Levasseur*), patriote canadien, d'origine italienne, avocat de profession, élu membre de plusieurs parlements provinciaux, fut un des membres les plus modérés de l'opposition, bien que Craig le destituât de son grade dans la milice en 1810. C'était un sage. Plus taciturne que Bourdages, il sut s'abstenir de tout excès. Il ne vota point pour l'expulsion des juges, mais il fut pour celle de M. Christie. Il fut membre du comité du budget en 1818.

Boucher (*Pierre*), sieur de Grosbois, gouverneur des Trois-Rivières, lieutenant général du grand sénéchal de la Nouvelle-France en la sénéchaussée de cette ville, puis juge royal, ancêtre des Boucherville, signe ainsi lui-même dans la concession d'une seigneurie par lui faite. Ce fut la défense de cette ville naissante contre les Iroquois, qui lui valut des lettres de noblesse. " L'aïeul de tant d'honorables familles du Canada, le capitaine Pierre Boucher, s'y est couvert des lauriers de la gloire humaine par sa valeureuse défense de la citadelle trifluvienne, au mois d'août 1653," dit M. de La Roche-Héron. Le baron d'Avaugour l'ayant choisi en 1661 pour porter ses dépêches à la cour et supplier Louis XIV de prendre la colonie sous sa protection, il obtint de ce prince un secours de quatre cents soldats. C'est ce que portent ses propres mémoires, quoiqu'on ait dit que ce furent les habitants du pays qui le députèrent en France. Il profita de ce voyage pour publier l'*Histoire naturelle et véritable de la Nouvelle-France dite Canada*, Paris, chez Florentin Lambert, petit in-12. Elle est précédée d'une *Epître à Monseigneur Colbert*, datée aux Trois-Rivières le 8 octobre 1663. " C'est une notice assez superficielle mais fidèle du Canada, " dit Charlevoix. Ce qui en fait le principal mérite est la simplicité naïve du style. Ce patriarche canadien

mourut en 1717 à un âge fort avancé, mais sur lequel ceux qui ont écrit sont peu d'accord, laissant quinze enfants. Sa postérité devint un grand arbre. La branche aînée conserva le nom de Boucherville ; les autres furent les Boucher de Montarville, de Niverville, de Verchères, de LaBruère, de La Périère, de La Broquerie, de Montizambert, etc. Le Père Lelong et l'abbé Langlet ont confondu mal à propos Pierre Boucher avec le P. Boucher, jésuite.—François Pierre de Boucherville, son petit-fils, né à Boucherville le 9 juin 1687, épousa à Montréal, le 14 septembre 1731, demoiselle Marguerite Raimbault, et mourut à Boucherville le 10 septembre 1767. Ses services militaires lui méritèrent le gouvernement du Détroit et l'ordre de St-Louis. On a de lui dans la *Bibliothèque canadienne* de Bibaud : *Relation des aventures de M. de Boucherville à son retour des Sioux en 1728 et 1729, suivie d'observations sur les mœurs des sauvages.* M. de Boucherville, sans être puriste, écrit avec cette facilité et cette aisance ordinaires aux gentilshommes. On trouve dans sa relation quelques faits remarquables, et il fut témoin de l'assassinat de Pemoussa, chef qui s'était fait un grand renom.—René Antoine, son fils, né à Cataracouy le 12 février 1735, épousa à Montréal, le 6 juin 1770, demoiselle Madeleine Raimbault St-Blain, se signala contre les Américains dans la première guerre américaine et fut chargé par la noblesse de faire valoir ses réclamations auprès du *Courrier* de Londres. Il fit partie de l'ancien conseil législatif puis de la chambre haute, sous l'empire de l'acte constitutionnel, remplit la charge de grand voyer, et mourut à Boucherville le 2 septembre 1812.—Pierre A. B., son fils, mort le 30 novembre 1857, était né à Boucherville le 23 octobre 1780, et avait épousé, le 4 octobre 1812, demoiselle Marguerite Amélie Sabrevois de Bleury. Il fut aide de camp provincial sous sir George Prevost et était un des membres les plus influents du conseil législatif. Thomas René Boucher Verchères de Boucherville, seigneur de Verchères, par alliance sans doute avec l'illustre famille de ce nom, était son frère et est mort quelques jours seulement après lui. Il fut employé à la compagnie du Nord-Ouest et fut blessé en 1812 à côté du fameux Técumseh, qui était son ami.—Boucher de La Périère, qui se signala fort contre les Anglais en 1708, est peut-être le même qui fut gouverneur

de Montréal.—Boucher de La Broquerie appuya par mer les opérations du marquis de Montcalm.—Le chevalier de Niverville partagea tous les dangers de Carleton dans sa fuite merveilleuse de Montréal à Québec en 1775. Cette branche fut ruinée par les procédés frauduleux et partiaux de l'arpenteur général Collins, comme on le voit par une consultation de Cugnet.—La cathédrale anglicane de Québec contient un obélisque en marbre d'Italie érigé à la mémoire de George E. Montizambert, major au centième régiment d'infanterie de S. M., tué en encourageant ses soldats à l'assaut glorieux de Moultan sous lord Gough. Il était entré au service en 1831 et avait fait la guerre de l'Afghanistan.—La postérité de Pierre Boucher ne se répandit pas seulement sur toute la surface du Canada, mais aussi à la Louisiane, par alliance avec la famille de Muy, originairement canadienne.

Boucher-Belleville (*Jean-Baptiste*), né à Québec en 1761, étudia au séminaire de cette ville et fut ordonné en 1787. Il a été durant 47 ans curé de Laprairie, où il est mort le 6 septembre 1839, dans sa 78e année. On lui doit : 1° le *Cantique à l'usage des Missions*, qui a eu onze éditions, dont la première fut dédiée à Mgr D'Esglis, puis la seconde à Mgr Denaut. Dans ce recueil, " Nous vous invoquons tous" et quelques autres cantiques sont de lui ; 2° *Manuel abrégé de controverse, traduit de l'anglais de J. Mannock*, Québec, 1806, imprimé aux frais de Mgr Plessis ; 3° un volumineux recueil d'homélies et d'instructions familières, manuscrites. Il eut aussi part au catéchisme de Mgr Plessis.

Bouchette (*C. L.*), père de l'arpenteur général, étant capitaine du brigantin *Le Gaspé*, eut une heureuse part à la conservation du Canada en 1775, en sauvant le général Carleton des mains de Montgomery, qui lui avait coupé la retraite sur Québec. Il lui fit prendre le costume d'un habitant de la campagne, ou d'un pêcheur, selon M. Adolphus, et le fit embarquer dans un esquif ou bateau léger dont il avait eu la précaution de faire couvrir les bords de même qu'une partie des rames avec de la flanelle, et en voguant ainsi sans bruit au milieu de l'obscurité, on put traverser la flottille américaine et parvenir sans accident aux Trois-Rivières, tandis que le général Prescott était fait prisonnier avec les troupes. L'hôtellerie où le gouverneur descendit

se trouva remplie d'Américains, mais grâce au ton familier que sut prendre avec lui l'ingénieux et loyal Bouchette, il ne fut pas reconnu et put partir pour Québec. Le gouvernement ayant établi un dépôt de marine dans le Haut-Canada en 1784, le capitaine Bouchette commanda sur les lacs avec le rang local de commodore.—Joseph, son fils, lieutenant-colonel de la milice, arpenteur général, membre correspondant de la Société des arts de Londres, qui lui présenta une médaille d'or, président de la Société pour l'encouragement des arts et des sciences, vice-président de la Société littéraire et historique, naquit à Québec le 14 mai 1774. Son père le destinait à la marine et l'emmena sur les lacs, où il employait ses loisirs à lever des plans, ayant été employé comme dessinateur au bureau de l'arp. gén. en 1790. En 1796, il commanda un navire de 30 hommes d'équipage entre Québec et Montréal. Il entra la même année dans le régiment des *Volontaires Canadiens Royaux*, où il devint lieutenant. On l'envoya à Halifax avec un détachement en 1799. Il passa de ce régiment dans le septième des Fusilliers, où il fut nommé adjudant. Ayant quitté l'armée en 1802, il fut nommé député-arpenteur, puis arpenteur général l'année suivante en 1804, qu'il reçut sa commission sous la signature du roi. Il travaillait dès lors à ses cartes. S. A. R. le duc de Kent l'honora de son amitié et de sa protection et le mit à même de faire les plus vastes recherches sur la géographie et la topographie de son pays. Le 26 avril 1816, il fut présenté au prince régent par le vicomte Sidmouth, et en eut une audience privée à Carlton House. C'est à tort que la notice biographique du commandeur de Sillery le fait chevalier du Bain. Il fut un des fondateurs, en 1827, de la Société pour l'encouragement des arts et des sciences, qui s'est réunie depuis à la Société littéraire et historique. Lord Dalhousie, qui était membre de la Société royale d'Edimbourg, en fut le patron, et lui, président. Il mourut subitement à Montréal au mois d'avril 1841, à l'âge de 67 ans. On a de lui 1° *Plan of the Water communication from Montreal to Kingston and Sackett's Harbour on each side of the river St. Lawrence, compiled from actual surveys in 1813, dedicated to Sir George Prevost* (manuscrit) ; 2° *Plan of the exploring survey of a line running true North from the monument at the source of the river Ste.Croix, by*

the surveyors employed on the part of the British Government and the United States of America, under instructions of the commissioners appointed for determining the boundary between the British colonies and the territory of the United States of America, under the 4th, 5th, 6th and 7th articles of the treaty of Ghent, surveyed by Lieut.-Col. Bouchette, His Majesty's Surveyor General, appointed for that purpose by the British Government, Quebec, 1817 (manuscrit) ; *3° Topographical Map of the Province of Lower Canada, dedicated to H. R. H. the Prince Regent of the United Kingdom, engraved by J. Walker and Sons, Published by W. Faden*, London, 1815 ; *4° Map of the Provinces of Lower and Upper Canada, with the adjacent parts of the United States of America, compiled from the latest surveys, and adjusted from the most recent and approved astronomical observations*, 1815, publié par le même ; *5° Description topographique de la province du Bas-Canada, avec des remarques sur le Haut-Canada et sur les relations des deux provinces avec les Etats-Unis d'Amérique, enrichie de plusieurs vues, plans de ports, de batailles, etc.*, Londres, Davidson, Lembard Street 185, in-8. On y trouve le portrait de l'auteur ; *6° Topographical Map of the Districts of Quebec, Three Rivers, St. Francis and Gaspé, Lower Canada, dedicated to His Majesty William IV, engraved by J. and C. Walker and published by J. Wyld, Geographer to the King*, London, 1831 ; *7° Topographical Map of the District of Montreal, Lower Canada, also a large section of Upper Canada*, London, 1831 ; *8° The British Dominions in North America, or a topographical and statistical description of the provinces of Upper and Lower Canada, the Islands of Newfoundland, Prince Edward, Cape Breton, etc. ; and a topographical Dictionary of Lower Canada. To which are annexed the statistical table and tables of distances published with the author's topographical maps of Lower Canada in consequence of a vote of the Provincial Legislature ; embellished with Vignettes, Views, Landscapes, Plans of towns, harbours, battles, etc.*, London, Longman, 1831, 3 vol. 4to.—Joseph Bouchette, fils, digne élève de son père et héritier de sa réputation, a continué ses travaux. Un de ses frères a été employé aux Indes en qualité d'ingénieur.

Bougainville (*Louis Antoine de*), célèbre navigateur, né à

Paris en 1729, fut destiné au barreau. Pendant son cours de droit, il s'appliqua aux mathématiques et publia même un ouvrage sur le calcul intégral. En 1753, il entra dans l'armée et en 1754 il fut attaché à l'ambassade de Londres. Nommé en 1756 aide de camp de Montcalm, il partit pour le Canada avec le grade de capitaine de Dragons. Plus tard, il commanda en chef à l'île aux Noix et brûla une flottille anglaise. A Québec, il commandait un camp volant de 1500 hommes, qui parut sur les plaines d'Abraham trop tard pour changer le sort de la journée. Il avait été envoyé en France pour en obtenir des secours pour la défense du Canada et en était revenu chevalier de St-Louis. Pendant qu'il était encore en Canada, il fut parrain du vassal de Montviel, depuis adjudant général de la milice canadienne. Après la conquête, il repassa en France et fut employé à l'armée d'Allemagne. La paix de 1763 le jeta dans une autre carrière, celle pour laquelle il avait de véritables dispositions : il entra dans la marine avec le rang de capitaine de vaisseau, et s'engagea dans une suite de voyages et d'excursions maritimes qui ont illustré son nom. Son voyage autour du monde le retint sept ans hors de sa patrie : on en a la relation. L'Académie des sciences se l'agrégea. Il prit part en qualité de chef d'escadre à plusieurs batailles navales de la guerre de l'indépendance américaine, particulièrement à celles de la Chesapeake et de la Dominique contre les amiraux Graves et Rodney. La première fut une victoire et la seconde une défaite. Bougainville fut accusé de faiblesse et impliqué dans le procès des officiers généraux de l'armée vaincue ; mais il en sortit sans tache et reçut même les compliments de Louis XVI, comme on le voit dans le livre de Guérin. On le retrouve gouverneur de Brest en 1790. Il mourut le 31 août 1811 à 82 ans.

Bourassa (*Napoléon*), artiste et littérateur contemporain, de Montréal, mais natif de l'Acadie ou Petite-Cadie, où est une épave de notre vieille Acadie. On lui doit les peintures murales de Notre-Dame de Lourdes, dont il est aussi l'architecte ; quelques morceaux de sculpture, tel que le buste de Jacques Cartier ; des critiques artistiques ; *Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé*, roman. M. Bourassa est vice-président de l'Académie des arts.

Bourdages (*Louis*), notaire de profession, fameux patriote

canadien et le plus redoutable adversaire de l'administration sous Craig (*) et Dalhousie, décédé en 1833, se fit connaître tout à coup, le 7 mars 1806, lorsqu'il appuya la motion de Bedard contre la *Gazette de Montréal*. Ce fut lui qui, dans la session suivante, proposa l'exclusion des juges par une loi : on sait que cette proposition était dirigée contre M. de Bonne, qui était le seul juge qu'on rencontrât dans l'enceinte de la chambre. Il perdit sa motion, mais il se montra tenace et parvint à mener à fin son *bill* en 1810, dans l'assemblée, à la grande indignation d'abord du général Craig. Bourdages n'aurait peut-être pas eu gain de cause, mais l'Angleterre s'attendant à la guerre avec les États-Unis, rappela Craig. Prevost le caressa et le fit colonel de la milice. Il surpassa en zèle ses soldats, qui l'empêchèrent d'être réélu dans son comté de Richelieu. (*His great zeal for the defense of the country at the head of his battalion, and the unavoidable sufferings of his militians, diminished his consideration with them,* dit le *Canadian Spectator*.) Il eut recours au comté d'Yamaska. Il fit peu de bruit sous Prevost, Sherbrooke et le duc de Richmond, mais reparut sous Dalhousie, et tonna contre le projet d'union des deux Canadas. Il fut proposé pour orateur ou président au parlement de 1823, mit en regard l'administration de lord Dalhousie avec celle de Prevost, prépara une série de résolutions réprobatrices contre le premier et fit proposer l'érection d'une statue équestre au second ; mais il est digne de remarque qu'il vota pour l'octroi des subsides, ce qui prouve que l'esprit de parti ne l'aveuglait point.

Bourdon (*Jean*), sieur de St-Jean et de St-François, ingénieur et homme de loi, un des premiers colons de la Nouvelle-France, obtint plusieurs seigneuries pour avoir mis la ville naissante de Québec à couvert des attaques des Iroquois par de nouvelles fortifications. Le vicomte d'Argenson érigea en manoir sa maison de St-Jean en 1661. Il eut plusieurs vassaux. La compagnie des Cent-Associés le fit son procureur fiscal, et il occupa la charge de procureur général sous le gouvernement royal. Ce pionnier avait pour hôte, ami et précepteur de ses enfants, l'abbé Lesueur de St-

---

(*) " Bourdages, Borgia and that set were as violent as ever," écrit Craig à Ryland, en janvier 1811.

Sauveur, prêtre normand, dont il parle en termes fort élogieux dans ses ordonnances de dernières volontés.

Bourgeois (*Marguerite*), de Troyes en Champagne, fondatrice et première supérieure de l'institut enseignant de la Congrégation de Notre-Dame à Ville-Marie. Ses premières demoiselles pensionnaires furent, en 1681, Madeleine de Varennes, Louise Migeon de Braussat, Christine de Hautmesnil, Jeanne Dufresnoy de Carion, qui épousa depuis Jacques Le Moine, sieur de Ste-Hélène, et deux autres. Elle eut pour assistante, en 1692, la sœur Barbier, renonça même à la supériorité, et mourut le 12 janvier 1700, en odeur de sainteté, quoique la France ne l'ait guère connue. Deux oraisons funèbres furent prononcées en son honneur par MM. Dollier de Casson et de Belmont. Le chevalier de Callières, gouverneur général, et M. de Vaudreuil, gouverneur de Montréal, assistèrent à ses obsèques. La mère Marie Paul de Blaigny, supérieure de la Congrégation de Troyes, MM. de Laval et de St-Vallier, le R. P. Bouvard, supérieur des Jésuites, madame de Champigny, épouse de l'intendant, et la Mère de l'Incarnation écrivirent des lettres de condoléance aux religieuses qui l'avaient perdue. En 1728, M. Ransonnet donna une vie de la sœur Bourgeois dédiée à Mgr Dosquet ; M. de Montgolfier en écrivit une autre, publiée par M. Roux en 1815, et enfin l'abbé Faillon en a donné une troisième, beaucoup plus étendue que les deux autres.

Bourget (*Ignace*), deuxième évêque de Montréal, né à la Pointe-Lévi, près Québec, le 30 octobre 1799, ancien régent au collège de Nicolet, puis secrétaire de Mgr Lartigue, évêque de Telmesse et coadjuteur de Montréal en 1837, a fait ériger un chapitre, introduit les ordres religieux dans son diocèse, érigé lui-même plusieurs communautés de religieuses, fondé une institution pour les sourds-muets, fait plusieurs voyages à Rome et entrepris d'ériger une cathédrale sur le modèle de St-Pierre de Rome. Dans son troisième voyage, où il représentait la province ecclésiastique de Québec au concile général convoqué pour définir le dogme de l'Immaculée Conception, il baptisa Rascid Bey, officier de l'armée ottomane, assista à ses derniers moments le théologien Bouvier, évêque de Mans, et prononca une allocution dans une réunion imposante. Pie IX le nomma assistant

au trône pontifical, honneur qui avait été fait jadis à Mgr de St-Vallier et à Mgr Dosquet. Outre des mandements remarquables sur l'incendie de Québec, les sociétés secrètes, la fondation du collège des Jésuites, N.-D. de Bonsecours, le magnétisme animal, etc., on a de cet illustre prélat : *Le Cérémonial des Évêques commenté et expliqué par les usages et les traditions de l'Église romaine*, ouvrage sur lequel on peut voir une notice critique et la réponse de l'auteur dans la *Revue théologique* de Paris. Mgr Bourget mourut en 1885, au Sault-au-Récollet, où il vivait retiré depuis quelques années. Il fut inhumé dans la nouvelle cathédrale de St-Pierre, à Montréal.

Bourlamaque (*le brigadier général*), mort gouverneur de la Guadeloupe, fut un des meilleurs lieutenants de Montcalm et vint en Amérique en qualité de colonel du génie. Il commandait l'aile gauche à Carillon, où il fut blessé, ainsi qu'à Montmorency, Ste-Foye et partout où il se trouva. Ce fut lui qui érigea les retranchements de l'île aux Noix, où il commanda avant M. de Bougainville, et qui firent perdre une campagne à Amherst. Le chevalier de Lévis le chargea des travaux du siège de Québec.

Boyer (*Arthur*), fils de Louis Boyer, né à Montréal en 1851, représente le comté Jacques-Cartier à l'Assemblée législative de Québec et est ministre sans portefeuille dans l'administration Mercier.

Brassard-Deschenaux, famille distinguée du district des Trois-Rivières, dont le premier membre connu est le sieur Brassard, secrétaire de l'intendant Hocquart. Son fils est mort juge aux Trois-Rivières le 30 décembre 1802, et deux ans avant, l'abbé Louis Marie Brassard, ordonné en 1749, d'abord missionnaire au Cap-Breton, puis curé de Nicolet durant de longues années, mort en 1800, préparait par son testament et ses actes la fondation du collège le plus ancien du Canada après ceux de Montréal et de Québec. Il date de 1804. On a aussi connu le grand vicaire Brassard-Deschenaux, curé de l'Ancienne-Lorette, qui avait réuni une bibliothèque de plusieurs mille volumes dès le commencement de ce siècle.

Brébeuf (*le P. Jean de*), de la Compagnie de Jésus, le plus illustre des martyrs de cet ordre dans les régions de la Nouvelle-France, était oncle du traducteur de la *Pharsale* de

Lucain, et naquit à Bayeux en 1593. Il entra dans la compagnie en 1617, et reprit en 1625 l'œuvre des Franciscains réformés, qui avaient tenté d'attirer les Hurons à la foi. Après bien des travaux inutiles en apparence, la conversion d'Atironta, prélude de celle d'Ahasistari, promit de meilleurs fruits. Il reprit en 1640 les voyages d'exploration de Champlain et compléta la reconnaissance de la grande vallée du St-Laurent. Cet apôtre des Hurons tomba entre les mains des Iroquois, acharnés à la ruine de cette nation, et souffrit un martyre dont les circonstances furent bien cruelles (1649). Sa famille fit faire un magnifique reliquaire, qu'elle envoya au collège de Québec, et qui a été conservé à l'Hôtel-Dieu. La tête du martyr se trouve sur un piédestal en ébène richement orné, qui supporte un buste en argent de grandeur naturelle. Champlain fit imprimer son *Catéchisme huron* à la suite de ses *Voyages de la Nouvelle France Occidentale, dite Canada, 1632.*

Bressani (*le P. François Joseph*), de la Compagnie de Jésus, né à Rome, passa en Canada en 1642, fut employé par le P. Vimont à Québec, puis aux Trois-Rivières, et fut un des missionnaires des Hurons en 1644. Il fut horriblement mutilé par les Iroquois et recueilli par Wilhelm Kieft, directeur général de la Nouvelle-Belgique, qui lui donna les moyens de repasser en Europe, et des recommandations pour tous les gouverneurs et commandants. Il reparut une seconde fois en Canada, fut témoin de la ruine des Hurons, et repassa finalement en Europe. Il mourut à Florence en 1672, laissant une relation dédiée au fameux cardinal de Lugo et qui fut publiée avec l'approbation de Goswin Nickel, général de la compagnie. Elle a été traduite de l'italien en français en 1852, par le R. P. F. Martin, de la même compagnie.

Briand (*Jean Olivier*), huitième évêque de Québec, né à Plérin au diocèse de St-Brieuc en Bretagne, suivit M. de Pontbriand, son compatriote, en qualité de secrétaire. Il fut aussi professeur au séminaire, puis théologal et doyen du chapitre. M. de Pontbriand ayant suivi les gouvernants et l'armée à Montréal, après la prise de Québec, nomma Olivier Briand vicaire général pour cette ville. La religieuse dont nous avons une relation du siège de Québec, dit : " Le choix qu'on fait de lui dans un temps aussi critique en

dit assez. Je dirai seulement qu'ayant été choisi par feū M. de Pontbriand, qui le connaissait parfaitement, l'ayant toujours eu auprès de lui, il le chargea de la conduite de son diocèse pendant sa maladie. Il s'en acquitta si dignement, qu'à la mort de ce saint évêque, le chapitre le nomma vicaire général (*capitulaire*) à la satisfaction des Français et des Anglais, qui l'ont fait passer l'année dernière à Londres, pour le faire sacrer dans quelque province et revenir prendre possession de son diocèse. " Premier évêque élu sous la domination anglaise, il passa en Angleterre à la fin de 1764, et après avoir reçu l'agrément du roi par l'entremise du marquis de Rockingham, il reçut ses bulles de Clément XIII, le 21 janvier 1766, et fut sacré le 16 mars dans la chapelle de Ste-Marie de Méry, par Demay de Termont, évêque de Blois, à ce autorisé par Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Il repassa de nouveau en Angleterre et débarqua à Québec le 28 juin, au milieu des honneurs que son humilité lui permit d'accepter. Pierre de La Rue, abbé de l'Ile-Dieu, un des grands vicaires dù Canada, résidant à Paris, avait déjà annoncé l'heureuse issue de cette grande affaire. Mgr Briand prit possession de son siège le 19 juillet. Ce prélat eut à soutenir une lutte périlleuse avec le gouvernement anglais, auquel sir James Marriot avait conseillé de changer peu à peu notre liturgie. Quand ce gouvernement en vint à charger le général Murray de le sommer de pourvoir le ministre Montmollin de la cure de Québec, il fit réponse que le général pouvait bien avoir la tête de Briand, mais non lui faire faire une lâcheté ; et le pape lui faisait écrire par le cardinal secrétaire d'Etat Antonelli, que le Saint-Siège manquait d'expressions assez fortes pour reconnaître suivant leur mérite les signalés services qu'il avait rendus à l'Eglise par sa fermeté dans son administration. Il se démit de son évêché en 1784, et se retira au séminaire, où il vécut jusqu'en 1794.

Brock (*sir Isaac*), chevalier de l'ordre du Bain, major général et président du Canada supérieur lors de la dernière guerre américaine, était de l'île Jersey, et avait servi en Amérique, à Copenhague et dans plusieurs autres expéditions. Principal héros de cette dernière lutte, il repoussa le général Hull, qui avait commencé la première invasion, sauva Amherstburgh et entra dans l'État du Michigan avec une

poignée de braves. Tout cet Etat tomba en son pouvoir avec le Détroit et l'armée américaine. Il mourut au sein de la victoire à Queenstown, en repoussant une seconde invasion. Un monument lui a été érigé sur les hauteurs où il tomba. Son fils a écrit sa vie. Il était brave, franc, affable, un vrai chevalier sans peur et sans reproche. Le modèle de son monument, restauré depuis peu, a figuré à l'exposition de Paris et à été donné à la famille du général à Jersey.

Bruyère, honorable famille canadienne.—R. H. Bruyère, lieutenant-colonel du génie, était commandant en chef de cette armée dans la dernière guerre américaine. L'album du commandeur Viger contient de lui un dessin de fortification. L'abbé Bruyère, du diocèse de Toronto, est connu par sa polémique avec le surintendant Ryerson.

Buies (*Arthur*), habile chroniqueur, écrivain plein de verve et de finesse, a donné plusieurs ouvrages intéressants, entre autres *Humeurs et caprices*, *le Saguenay et la vallée du lac St-Jean*, *Anglicismes et Canadianismes*, petite brochure que l'on devrait souvent consulter afin d'éviter les erreurs qui, dans notre pays, se glissent trop facilement dans les écrits et surtout dans le langage.

Bullion (*Agélique Faure, duchesse de*), épouse de Claude de Bullion, intendant des finances dans le Mâconnais, mort en 1640, était membre de la Compagnie de Montréal et devint la bienfaitrice de l'Hôtel-Dieu, pour lequel on calcule qu'elle dépensa 180,000 livres.

Burke (*Edmond*), un des plus grands écrivains et des plus grands hommes d'État de l'Angleterre, favorable aux Américains dans leur lutte avec l'Angleterre, conseilla la division du Canada en deux provinces, jugeant absurde d'unir ensemble des peuples de mœurs, de nationalité et de religion si différentes !

Burke (*Edmond*), premier évêque de la Nouvelle-Ecosse, était né à Kildare (Irlande) en janvier 1753, étudia dans les universités de l'Europe où il se rendit habile dans les langues latine, grecque, hébraïque et syriaque, et devint curé dans sa patrie. Mais le zèle des missions l'attira en Canada en 1727. L'évêque de Québec l'employa cependant au séminaire comme professeur de philosophie et de théologie. Il fut ensuite sept ans missionnaire chez les sauvages, puis grand vicaire de l'évêque à Québec pour la Nouvelle-Ecosse. Le gouver-

nement demanda lui-même son élévation à l'épiscopat, et, sur le témoignage que le pape reçut de Mgr Plessis du zèle et de la capacité du sujet, il le nomma en 1817 évêque de Sion et vicaire apostolique. Mgr Plessis le sacra le 5 juillet 1818. Il mourut à Halifax le 1er décembre 1820, et eut pour successeur Mgr William Fraser, sous lequel Halifax fut érigé en siège épiscopal. Mgr Burke a laissé trois volumes sur la controverse et la doctrine. Une femme payenne le renversa un jour de l'autel, et le traîna par les cheveux tandis qu'il célébrait le saint sacrifice : il attendit, au lieu de repousser cette mégère, que les assistants vinssent le dégager.

C

Cabot (*Sébastien*), surnommé le grand marin, né à Bristol d'un pilote vénitien, découvrit, sous les auspices de Henri VII, le continent de l'Amérique, et reconnut en particulier le Labrador. Ayant servi quelque temps l'Espagne, il fonda San Salvador sur la rivière Plata. Il fut créé pilote major et eut le même titre en Angleterre sous Edouard VI. Il fut aussi gouverneur de la Compagnie des marchands aventuriers et de la Compagnie de Russie. Ses actes se retrouvent dans Hawkluyt.

Cadieux (*Louis Marie*), grand vicaire du diocèse de Québec, né à Montréal en 1785, fréquenta le collège St-Raphaël en même temps que Michel Bibaud et Michel O'Sullivan, et fut ordonné prêtre en 1810. Après avoir été directeur au collège de Nicolet, il fut successivement curé de Beauport, des Trois-Rivières où il fut créé vicaire général et de la Rivière-Ouelle, où il est mort le 13 juin 1838. Il fit le sermon pour le jour du sacre de Mgr de Sydime, écrivit plusieurs articles dans *l'Ami de la religion et du roi*, journal imprimé aux Trois-Rivières et qui eut dix numéros, mais surtout sa savante brochure intitulée : *Observations sur un écrit intitulé* : *Questions sur le gouvernement ecclésiastique du district de Montréal, par un prêtre du diocèse de Québec*, Trois-Rivières, imprimé par Ludger Duvernay, rue Royale, 1823, dans laquelle il réfute avec succès M. Chaboyez.

Cadot (*J.-Bte*), ancien coureur de bois, dont le voyageur Jonathan Carver a écrit : " A l'extrémité du détroit Ste-Marie il y a un fort qui est commandé par M. Cadot,

Canadien-Français. On lui a permis de conserver le commandement parce qu'il est propriétaire du terrain avoisinant." C'était plutôt parce qu'il était l'un des chefs ogibways, ayant épousé Anastasie, fille du chef qu'on nommait vulgairement le Nipissingue. Les Anglais n'eurent pas à regretter leur confiance, puisqu'il tira le voyageur Henry des mains des sauvages pour en faire son associé dans la traite, et qu'il empêcha les Sauteux de se joindre à Pontiac, quoi que pût faire son délégué, le chef Matchekoui. Cadot eut trois fils, J. B. Cadot, jeune, Michel et Louis. Cathna, dans un voyage à Londres vers 1840, menant avec lui des sauvages, persuada Louis Cadot qui, d'après les données de Joseph Tassé, était un des plus beaux rejetons de la race métisse, d'assumer le rôle de chef. La fille d'un riche marchand de Londres se trouva enamourée à sa vue, l'épousa et le suivit dans les forêts de l'Ouest, où, malheureusement, elle vécut plutôt son esclave que sa compagne, et y mourut avant 1853, époque où un voyageur trouva Cadot repentant de n'avoir pas été bon pour elle. Il lui érigea de sa main un tombeau.

Cadot (*Marie Amélie*), entrée au monastère du Bon-Pasteur, sous le nom de Mère Marie de St-Alphonse, a été vers 1868 la première supérieure canadienne. Provinciale en 1871. Les Mères Chessault et Tisson n'avaient point eu ce titre.

Caën (*Guillaume et Emery de*), oncle et neveu, gentilshommes huguenots et négociants, auxquels le duc de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle-France, confia le Canada en 1622, mandant à Champlain de leur prêter main-forte. Mais ils ne s'occupèrent guère que de leur monopole commercial. Guillaume est appelé *général des vaisseaux du roi*, et le Cap-Tourmente fut érigé en baronnie en sa faveur. Il le perdit par suite de l'organisation de la compagnie des Cent-Associés, en 1627 ; mais en 1640, le roi l'indemnisa en érigeant en baronnie en sa faveur plusieurs îles dans les Indes Occidentales, " en conséquence de ce qu'il avait été dépossédé de la baronnie du Cap-Tourmente, située en notre pays de la Nouvelle-France, laquelle lui avait été donnée et érigée par des titres illustres d'honneur, et en considération des grands périls, hasards et aventures qu'il a courus, tant pour prendre entrée et habitude en notre dit pays de

la Nouvelle-France, que pour la conservation et tuition d'icelui."

Callières (*Hector, chevalier de*), membre de la compagnie de Montréal, gouverneur particulier de cette ville, puis gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France en 1799, montra beaucoup de sagesse dans ses guerres et ses relations avec les Iroquois, et conclut la paix mémorable de 1701 à Montréal. Il avait servi 29 ans en Europe, et Charlevoix n'hésite pas à le proclamer le meilleur général qu'ait possédé le Canada. Il était de Torigny dans la Basse-Normandie. François de Callières, son fils, fut plénipotentiaire au congrès de Ryswick.

Calonne (*Jacques Ladislas Joseph de*), célèbre prédicateur, frère du ministre de Louis XVI, était né à Arras en 1743, devint official de Cambray et conseiller au parlement de sa province avant la révolution, qui le força de passer à Londres, où il fonda le *Courrier de l'Europe* avec M. de Montlosier, et vint de là en Canada au mois d'août 1799. En 1807, il fut fait chapelain des Ursulines des Trois-Rivières et eut assez d'influence pour que Craig, voulant imposer à Mgr J. O. Plessis ses volontés au sujet des affaires ecclésiastiques, écrivît à Ryland que ce prélat était monté aux Trois-Rivières pour consulter de Calonne et Noyseux. Il mourut le 16 octobre 1822 à l'âge de 80 ans. On trouve dans le tome XXVII de *l'Ami de la Religion* une lettre de l'abbé de Calonne au cardinal Beausset, qui révoquait en doute dans sa *Vie de Fénelon* l'existence d'un ostensoir donné par l'immortel archevêque à son église métropolitaine en mémoire de son adhésion au bref papal qui condamnait son livre des *Maximes des Saints*.

Campbell (*Alexander*), sixième lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario. Il naquit en mars 1822, fut élève des collèges de St-Hyacinthe et de Kingston et fut admis au barreau en 1843. Il représenta la division de Cataracoui dans le conseil législatif du Canada depuis 1858 jusqu'à l'union des provinces. Il fut orateur de cette assemblée durant quelques années et commissaire des terres de la couronne. M. Campbell fit partie du premier cabinet de la Puissance, comme maître général des postes, jusqu'à la résignation du ministère MacDonald e n 1873. Durant l'administration de M. MacKenzie, il fut chef de l'opposition au

sénat. Lorsque les conservateurs revinrent au pouvoir, M. Campbell eut successivement les portefeuilles de la milice et de la défense, des postes et de la justice, et en 1887 il était nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario. Il est commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George.

Caron (*René Edouard*), l'un des premiers maires de Québec et second lieutenant-gouverneur de la province de ce nom, né à la côte de Beaupré en 1799, mort à la fin de 1876 avant le terme de son administration. Oraison funèbre par l'abbé Hamel ; *Vie* par Louis Turcotte.

Caron (*J. P. R. Adolphe*), actuellement ministre de la milice à Ottawa, est fils aîné du précédent. Il naquit à Québec en 1843, et fut élève du séminaire de cette ville, de l'université Laval et de l'université McGill. Il se mêla encore jeune aux luttes politiques et eut le portefeuille de la milice en 1880. Pour reconnaître les services qu'il rendit au pays, durant les troubles du Nord-Ouest en 1885, il fut créé commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George, le 25 août de la même année.

Cartier (*Jacques*), fameux navigateur de St-Malo.—On lui attribue à tort la découverte du Canada ; mais dans trois voyages consécutifs vers ce pays sous les auspices de François 1er, de 1534 à 1542, il parcourut une bonne partie du Canada, et fit connaissance avec les naturels, dont Stadaconé, près de Québec, et Hochelaga, dans l'île où est maintenant Montréal, étaient les chefs-lieux. Il construisit le château fort de Charlesbourg-Royal, au Cap-Rouge, conduisit en France Donnacona, le plus marquant des chefs du pays, et revint à son fort, où il fut tellement incommodé par les naturels et par le scorbut qu'il l'abandonna pour retourner en France, et rencontra le vice-roi Roberval qui lui donna ordre de revenir ; mais ils ne tardèrent pas à se perdre de vue, et Cartier se hâta de cingler vers St-Malo. Il conserve la gloire d'être le premier navigateur qui ait assez exploré le Canada pour qu'on puisse dire qu'il a frayé le chemin à ses successeurs. " Cartier, dit le *Dictionnaire historique* de Liège, fit plus que découvrir ; il visita tout le pays avec beaucoup de soin, et laissa une description exacte des îles, côtes, détroits, ports, golfes, rivières et caps qu'il reconnut. Nos marins se servent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'il donna à ces endroits." Il présenta lui-même sa

relation à François 1er, magnifiquement reliée et couverte de velours bien tenu par des ornements d'or. Sa mémoire, toujours en respect en Canada, s'est tout à coup réveillée plus vivace, ces années dernières, à l'occasion d'un tableau représentant ce marin, présenté à la Société littéraire et historique de Québec par le maire de St-Malo, et l'enseignement normal a été inauguré à Montréal sous son patronage : une des écoles porte son nom. Les armements de François 1er étaient bien insuffisants à établir le Canada, malgré tout ce qui se trouve d'imposant dans les patentes. Dans son second voyage, Cartier était " capitaine général de l'expédition et pilote major, avec bon nombre de navires, et de toutes qualités, arts et industries, pour plus avant entrer ès dits pays, converser avec les peuples d'icelui et avec eux habiter si besoin est." Les rois de France continuèrent à s'attribuer la propriété du Canada, et Henri III octroya à Jacques Noël et au sieur Chaton, petits-neveux de Jacques Cartier, le commerce exclusif du golfe et du fleuve St-Laurent ; un sieur Ravillon leur succéda et visita le Saguenay en 1591. Jacques Cartier fut anobli par François 1er.

Cartier (*George Etienne*), LL.D., et baronnet, né à St-Antoine de la rivière Chambly en 1815, se disait issu d'un frère de Jacques Cartier. Il était un patriote dans sa jeunesse. Il divint plus tard partisan d'Albion et fut l'un des principaux auteurs de la Confédération. Il prit aussi l'initiative de la codification des lois du Bas-Canada. Il était alors procureur général, mais ses décisions et opinions légales prime-sautières dans les affaires de l'incursion de St-Albans et du commis de banque Lamirande, le firent juger à Londres bien plus propre à occuper le ministère nouveau de la milice et de la défense, qu'on le vit en effet remplir avec une grande activité. Cartier mourut à Londres le 20 mai 1873. Il fut exposé dans une chapelle ardente, en costume de ministre de la milice, et ses restes furent apportés au Canada par un vaisseau de l'Etat. La reine écrivit à lady Cartier une lettre de condoléance. A l'arrivée du cercueil il y eut un service à Québec avec oraison funèbre par l'abbé Racine, le futur évêque de Sherbrooke, puis aux Trois-Rivières, par le grand vicaire Caron. A Montréal il eut de magnifiques obsèques.— Biographie par L. Turcotte. Statue par Hébert. Buste dans le *Canadian Portrait Gallery*, Toronto.

Cartwright (*sir Richard*), petit-fils de l'hon. R. Cartwright, membre du premier parlement du Haut-Canada en 1792, Il est né à Kingston en 1835. Avant et après l'union des provinces, M. Cartwright prit une part active aux luttes politiques. Durant l'administration de M. Mackenzie, il eut le portefeuille des finances et fit trois voyages en Angleterre dans les intérêts de la Puissance. Elu par acclamation, en 1883, pour représenter South-Huron aux Communes, il fut réélu en 1887 et de nouveau aux dernières élections générales. M. Cartwright est l'auteur d'une brochure, sur la question de la milice, qui parut il y a plusieurs années. En 1879, l'Angleterre le créait commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George.

Casgrain (*l'abbé H. R.*), écrivain canadien, né au manoir de la Rivière-Ouelle, en 1831, s'est fait tout d'abord connaître par ses *Légendes canadiennes*, dont les trois premières furent reproduites en Europe. Ses *Légendes* ont été suivies de la belle *Vie de la Mère de l'Incarnation*, qu'un prêtre allemand a traduite et publiée à Munich. L'abbé a lui-même traduit le poème de Byron, *Le Prisonnier de Chillon*, et publié ses propres poésies sous le titre de : *Les Miettes*. Il s'est aussi essayé dans l'archéologie.

Casot (*Jean Joseph*), dernier Jésuite du Canada, n'était que frère coadjuteur quand il vint dans ce pays, à l'âge de 27 ans. Mais il avait des talents naturels et le P. de Glapion lui donna la charge de procureur et le fit ordonner en 1766. C'était après la conquête, et par conséquent il n'eût pas eu qualité pour succéder à la jouissance des biens de la Compagnie ni par son état, ni comme Canadien, sans la bienveillance marquée de l'autorité temporelle : on sent que Carleton était là. Ce gouvernant permit de l'ordonner. Il était né à Port-Louis, ville forte et maritine de Bretagne. A sa mort, arrivée le 16 mars 1800, dans la 71e année de son âge, le roi se mit en possession des biens des Jésuites, bien qu'ils fussent réclamés par les Canadiens. Jean-Baptiste Noël, mort en 1770, fut ordonné en même temps que le P. Casot, et Alexis Macquet, dernier Jésuite ordonné, le fut l'année suivante (1767). Le Père Casot mourut le 2 mars 1775.

Cauchon (*Joseph*), né à Québec en 1816, fondateur et pendant quatorze ans rédacteur du *Journal de Québec*. Il

devint membre du parlement, puis ministre, après d'incessantes polémiques au milieu desquelles il fit énergiquement son chemin. Dans le cabinet il s'est fait connaître surtout par deux actes, celui qui l'a entraîné dans un conflit avec Mgr de Charbonnel et l'épiscopat au sujet des écoles mixtes, et son rapport sur le département des terres de la couronne, important par lui-même autant que par les cartes précieuses qui l'accompagnent, et dont le *Montreal Witness* a dit qu'il est destiné à être placé à côté des rapports de sir W. Logan. M. Cauchon se tenant entre l'administration et l'opposition sous MM. McDonald et Cartier, a prêté à celle-ci un appui très fort ; mais il a refusé de se charger d'un portefeuille dans le cabinet Brown-Dorion. Outre son rapport, important pour la science, on lui doit des *Leçons de physique* et une brochure remarquable sur le projet de la confédération des provinces. Il devint président du Sénat en 1867 et gouverneur de la province de Manitoba, en 1878. Il mourut en 1885. Portrait dans l'*Histoire des Canadiens-Français* de B. Sulte.

Céloron de Blainville (*le sieur*), gentilhomme canadien qui prit possession, en 1748, du pays contesté entre l'Angleterre et la France, en qualité de sub-délégué du vicomte de La Galissonnière. Parti à la tête de 300 hommes, il pénétra presque aux monts Apalaches ou Alleghany. Il lui fut fourni des plaques de plomb, sur lesquelles étaient gravées les armes de France, et qu'il avait ordre d'enterrer à des stations particulières, ce dont il devait être dressé des procès-verbaux signés de lui et des officiers qui l'accompagnaient. Céloron s'acquitta ponctuellement de sa commission, malgré les murmures de diverses tribus sauvages ; le vicomte envoya les procès-verbaux en France, et deux ans après, son sub-délégué fut fait gouverneur du Détroit avec le rang de major. Il finit par se retirer à Montréal. Ce fut une perte pour le corps des officiers canadiens, dit l'auteur des *Mémoires sur le Canada*. Il ajoute qu'il eut des ennemis qui le perdirént. Selon lui, il était brave, intelligent et capable de commander. Cette famille émigra à la conquête et la marquise de Villeneuve, qui a envoyé des fruits et des fleurs de ses serres à Abd-el-Kader et reçu les hommages de cette célébrité, est une Céloron de Blainville.

Céré (*Henriette*), fondatrice, avec Eulalie Durocher et Mé-

lodie Dufresne, de l'Institut enseignant des sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, établi à Longueuil en 1843.

Chaboillez (*Augustin*), fameux gallican, fils d'un notaire, fut ordonné prêtre en 1796 par Mgr Denaut, dont il devint le secrétaire. Il fut ensuite curé de Longueuil, où il se fit connaître par trois brochures en faveur de l'inamovibilité des curés et du parti qui s'opposait à l'administration de Mgr Lartigue en qualité d'auxiliaire et suffragant de l'évêque de Québec (1823). Il fut réfuté par le grand vicaire Cadieux et par un autre adversaire dont P. H. Bedard, avocat, fut le prête-nom. Il est mort le 28 août 1834.

Champlain (*Samuel de*), fondateur de Québec et de la Nouvelle-France, pour ainsi dire (car avant lui la France n'eut point d'établissement régulièrement assis en Canada, et il établit encore les Trois-Rivières et projeta d'établir Montréal), était natif de Brouage dans le Saintonge, et avait le titre de géographe du roi. Il servit sous Henri IV aux ordres des maréchaux d'Aumont, de St-Luc et de Brissac, et fut engagé pour le voyage du Canada par le commandeur de Chatte. Il fit alliance avec les nations sauvages, parcourut en tous sens ces vastes contrées et donna son nom à un de nos grands lacs. Les plus grands obstacles se rencontrèrent sur son chemin. Les Anglais s'emparèrent une fois du pays, après que ce fondateur les en eut tenus éloignés un an par sa bonne contenance, et il dut passer plusieurs fois la mer pour raviver l'œuvre coloniale en France. Ce grand homme eut pour tombeau, l'an 1635, le majestueux promontoire sur lequel il avait fondé, en 1608, la ville qui devint plus tard le boulevard de l'Amérique, laissant après lui la réputation d'un grand navigateur, d'un génie infatigable et bien propre à fonder un nouvel Etat, et d'un écrivain assez poli pour son siècle, quoique son style soit moins agréable que celui de Jacques Cartier. Il gouverna la Nouvelle-France sous le roi, sous les vice-rois et sous la Compagnie des Cent-Associés.

Chandonnot (*l'abbé Th. Aimé*), savant canadien, né en 1834 à St-Pierre-les-Becquets, de Joseph Chandonnet et d'Angèle Bibaud, mort subitement à Montréal le 4 juin 1881, fut envoyé, après de brillantes études à l'université Laval, se perfectionner à Rome où il s'acquit les grades académiques de docteur en philosophie et en théologie du Collège romain

et en droit canon de l'Apollinaire. Mais il s'est surtout fait connaître ici par sa défense de l'usage des classiques contre un grand nombre d'adversaires. Il fonda la *Revue de Montréal*, où il y a de lui des articles très remarquables, et qui eut un grand succès dès la première année.

Chapleau (*Joseph Adolphe*), homme d'Etat et orateur distingué, naquit à Ste-Thérèse de Blainville en 1840. Après avoir fait de bonnes études aux collèges de Terrebonne et de St-Hyacinthe, il fut reçu avocat en 1861, et se distingua dès ses premiers débuts au barreau par la facilité et l'élégance de son élocution. Aussi les dignités et les honneurs vinrent-ils le trouver de bonne heure. En 1873, nous le retrouvons déjà solliciteur général. Trois ans plus tard, il avait le portefeuille de secrétaire provincial qu'il conserva jusqu'au renvoi du cabinet, par Letellier de St-Just, en 1878. Lors de la démission de M. Joly, chef du cabinet libéral, M. Chapleau qui était alors chef de l'opposition, fut appelé à former un ministère. Il prit pour lui le portefeuille des voies ferrées et de l'agriculture et le garda jusqu'au mois de juillet 1882. Peu de temps après, le gouvernement français le nomma commandeur de la Légion d'honneur. Déjà il avait été l'objet d'une distinction semblable de la part de Sa Sainteté Léon XIII.

M. Chapleau est professeur de droit des gens à l'université Laval, directeur du chemin de fer de Pontiac et un des administrateurs du crédit foncier canadien-français. Depuis 1867, il n'a pas cessé de représenter le comté de Terrebonne, soit à l'Assemblée législative de la province, soit à la chambre fédérale. C'est un des *debaters* les plus distingués qui aient passé sur la scène politique de son pays. Le député de Terrebonne est un rare organisateur de batailles électorales. Il a eu des revers parfois ; mais que de victoires il a remportées aux hustings ! Son éloquence entraînante, son activité infatigable, sa fécondité de ressources, sa perspicacité, son art de découvrir le côté faible de ses adversaires en font un lutteur électoral redoutable.

Charbonnel (*Armand de*), deuxième évêque de Toronto, issu d'une illustre maison française qui compte plusieurs personnages historiques, sans parler de la fameuse Tricline de *Carbonel*. Ce prélat, qui a été sacré à Rome par Pie IX lui-même, était ci-devant de la communauté de Saint-

Sulpice et a été professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Lyon. Il s'est fait connaître à Montréal comme prédicateur, et s'est signalé sur son siège par son zèle dans la cause des écoles séparées.

Mgr de Charbonnel est mort en France, le 28 mars 1891.

Charland *(Louis)*, géographe et antiquaire, passait pour le premier de ses compatriotes en fait de mathématiques. Il était inspecteur des ponts et chaussées à Montréal. Ce fut lui qui dressa avec Duberger la première carte correcte du Canada, publiée à Londres par Fáden, sous le nom de Vondenvelden. Il fouilla aussi le premier parmi les documents féodaux enfouis dans les archives de la province, et publia : *Extraits des titres de concessions de terres en seigneuries*, par W. Vondenvelden et Louis Charland, Québec, 1803. Le commandeur Viger a été son digne élève. L. Charland est décédé en 1813, à l'âge de 40 ans.

Charlevoix *(Pierre François-Xavier de)*, de la Compagnie de Jésus, né à St-Quentin en 1682, historien de la Nouvelle-France, de l'île St-Domingue, du Japon et du Paraguay, visita le Canada, fut durant plus de vingt ans un des rédacteurs ou collaborateurs du journal de Trévoux, et mourut en 1761. Le P. Charlevoix manque de précision dans le style ; mais il a presque toutes les autres qualités de l'historien. On lui doit encore la vie de la Mère de l'Incarnation. Tout le monde sait son nom en Canada.

Charly *(Marie Catherine)*, dite sœur du St-Sacrement, quatrième supérieure générale de l'institut de Marguerite Bourgeois, née à Ville-Marie en 1666, avait été assistante de la sœur Barbier, puis maîtresse des novices. Ce fut sous sa supériorité que le ministre de Pontchartrain défendit les vœux. Après avoir écrit en vain à cet homme d'Etat et à madame de Maintenon, elle adopta, avec l'assentiment de de l'intendant Raudot, l'usage de faire faire des vœux secrets pour un an. Elle mourut en odeur de sainteté en 1717, après avoir été élue une seconde fois supérieure. Elle avait eu une maladie durant laquelle la sœur Bourgeois s'offrit à Dieu en sacrifice à sa place.

Charnock *(John)*, célèbre écrivain militaire, né à la Barbade en 1763, reçut son éducation en Europe. Il entra ensuite dans la marine, mais fut en proie au malheur et mourut dans la prison du banc du roi en 1807. Parmi ses nombreux

ouvrages on estime la *Vie de Nelson*, la *Biographia Navalis* en six volumes, le supplément aux *Vies des amiraux* de Campbell et l'*Histoire de l'architecture navale.*

Chasseur *(Pierre)*, mort au mois de juin 1842, célèbre naturaliste canadien qui, avec le secours de son génie et sans autre instruction qu'une éducation élémentaire (*), car il était originairement sculpteur et doreur à Québec, recueillit un beau cabinet d'histoire naturelle, qui fut acheté par la législature en retenant le nom de *Musée Chasseur*, et qui a fini par être en tout ou en partie la proie des flammes. La *Gazette de Québec*, publiée par autorité, disait en 1826 : " La cité de Québec doit s'enorgueillir de posséder dans son sein un citoyen dont les travaux doivent nécessairement tourner à la gloire de sa patrie. Mais si l'industrie et la persévérance de M. Chasseur ont droit à nos éloges, la manière dont il conduit son ouvrage n'est pas moins digne de notre admiration. Il rassemble autant que possible, autour de chaque objet, tout ce qui tend à le caractériser, de manière à nous donner tout à la fois, en quelque sorte, l'histoire et les habitudes de l'animal en vue. Pour atteindre ce but, il a dû suivre la nature à la piste, et pour ainsi dire la prendre par surprise, et il lui a fallu la chercher dans les bois, sur le sommet des montagnes, dans les marais et jusque sur les rochers les plus escarpés."

Châteaufort ou *Chasteaufort* (*Marc Antoine de Bras-de-fer, écuyer, sieur de*), gouverna le Canada après M. de Champlain et avant le chevalier de Montmagny. Cela devient un fait avéré, quoiqu'il ait échappé à Charlevoix et à nos historiens modernes. Il est désigné " lieutenant général en toute l'étendue du fleuve St-Laurent en la Nouvelle-France," et Giffard, seigneur de Beauport, jure devant lui d'observer les ordonnances qui lui seront signifiées.

Chateauguay, branche de l'illustre maison des Le Moine. —Louis Le Moine, second sieur de Chateauguay, Charles Le Moine, son père ayant porté ce titre, né le 5 janvier 1676, se signala sous d'Iberville, son frère, au fort Nelson, et fut tué à 18 ans, le 4 novembre 1694, en combattant auprès du héros, héros lui-même.

(*) M. Pierre Chasseur, quoique dépourvu d'instruction, est parvenu par son zèle infatigable à composer un cabinet d'histoire naturelle à Québec.—Lebrun, *Tableau des deux Canadas.*

Antoine Le Moine, troisième sieur de Chateauguay, né le 7 juillet 1683, guerrier habile, se signala en Floride, à la Louisiane, en Acadie et aux Antilles. Il servit sous d'Iberville, de 1705 à 1706, année de la mort de ce héros. Dans la guerre contre l'Espagne il prit Pansacola en 1719, fut fait gouverneur de Mobile à la paix et commandant en second du pays. Il fut employé depuis à la Martinique, puis nommé gouverneur de la Guyane. Il participa à la défense de Louisbourg de 1745 à 1747, année de sa mort. Cette branche de la maison des Le Moine paraît s'être conservée en France.

Chaumonot (*Pierre Joseph Marie*), de la Compagnie de Jésus, fils d'un vigneron, naquit en 1611. Il étudia au collège de Châtillon-sur-Seine, puis au noviciat de St-André à Rome, en 1632. De là, il fut envoyé à Florence, où il professa, et repassa à Rome pour y faire sa théologie sous le P. Poncet, qui était en correspondance avec le P. de Brébeuf. Il obtint la permission de passer en Canada et partit à pied pour Lorette où il fit vœu de bâtir une chapelle sur les mêmes dimensions que la *Casa Santa*. Arrivé à Québec en 1639, il partit pour le pays des Hurons et y évangélisa pendant onze années. Après leur dispersion, il suivit ceux qui trouvèrent un refuge dans l'île d'Orléans. Après une mission chez les Montagnais, en compagnie du P. Dablon, il fut employé à Ville-Marie, où il établit la dévotion à la sainte Famille. Rappelé à Québec par Mgr de Laval, il reprit le soin de la pauvre nation huronne jusqu'en 1666, époque où il dut suivre M. de Tracy dans sa grande expédition. Il préluda à ce voyage en desservant les forts naissants de Richelieu et de Chambly. Il revint ensuite retrouver ses Hurons à Ste-Foye près de Québec. En 1674, il les mena à l'endroit où il bâtit la chapelle qu'il avait fait vœu de construire. Il célébra à Québec sa cinquantième année de sacerdoce en 1689, et y mourut en février 1693. Les *Relations des Jésuites* font mémoire de ses travaux. Il laissa quelques écrits.

Chauveau (*Pierre J. O.*), LL.D. (du collège McGill), membre de l'Institut polytechnique, classe des Belles-Lettres, membre correspondant de l'Académie des sciences de la Nouvelle-Orléans et membre de la Société américaine pour l'avancement des sciences, surintendant de l'Instruction

publique, né à Québec le 30 mai 1820, étudia au séminaire de cette ville et entra ensuite au barreau. Membre du parlement pour le comté de Québec en 1848, il fut solliciteur général sous M. Hincks, puis secrétaire provincial ou chancelier. Il se montra partisan ardent de l'abolition du régime féodal, comme on devait l'attendre de l'auteur de *Charles Guérin*, premier essai canadien considérable dans le genre roman, qui fut publié par M. Hippolyte Cherrier en 1852. M. de Puibusque en a développé les beautés et les défauts dans un écrit sur la littérature canadienne, imprimé dans l'*Union* de Paris. M. Chauveau, sacrifié par ses collègues sous sir Allan McNab, sut leur inspirer des craintes ; il succéda au docteur Meilleur à la tête du département de l'Instruction publique. Après son installation, il inaugura l'enseignement normal, fonda la bibliothèque du département et commença la publication du *Journal de l'Instruction publique* en français et en anglais. Il a signé l'appel de Lamartine aux Canadiens et introduit M. Desplace, son délégué, à la société de Montréal. Outre son *Charles Guérin*, on a de M. Chauveau : *Discours à la mémoire des braves tombés sur la plaine d'Abraham, prononcé le* 18 *juillet* 1855, Québec, imprimerie de Fréchette, 1855. Les lieux, le concours de ce qu'il y avait de plus éminent dans le pays, et la présence d'un envoyé de la France, fournirent à l'orateur la plus heureuse occasion de déployer son éloquence naturelle ; cette harangue en fut un bel effort. M. Chauveau fut aussi correspondant du *Courrier des Etats-Unis* sous M. Gaillardet, et ce n'est pas son moindre titre de gloire. M. Chauveau fut premier ministre de la province de Québec de 1867 à 1873, et orateur du sénat à Ottawa de 1873 à 1874. Il fut nommé ensuite shérif de Montréal, position qu'il a occupée jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de 1890.

Chénier (*J. Olivier*), médecin, jeune patriote canadien d'un grand courage, tué en 1837 en voulant s'ouvrir un chemin après avoir défendu, avec un courage déterminé, l'église de St-Eustache de la Rivière-du-Chêne contre les troupes de Colborne.

Cherrier (*le commandeur Côme Séraphin*), de l'ordre de St-Grégoire, ancien président du barreau du Bas-Canada, né le 23 juillet 1795. Il refusa la judicature en 1849 et en 1863, et déclina l'honneur de devenir juge en chef. M. Cherrier mourut à Montréal le 10 avril 1885.

Christie (*Robert*), né à Windsor dans la Nouvelle-Ecosse en 1788, décédé en 1856, vétéran politique et écrivain laborieux, étudia au collège du Roi à Windsor, lieu de sa naissance, avec sir James Stuart. Il vint jeune en Canada, alla de là en Angleterre et passa aux yeux de Craig pour être l'entremetteur entre Mgr J. O. Plessis et les évêques d'Irlande et d'Angleterre. Il se fixa en Canada et fut envoyé au parlement par le district de Gaspé. Dénoncé comme espion par le parti populaire, il fut expulsé de la chambre, mais les Gaspésiens tinrent bon, le réélurent et en agirent ainsi itérativement. Comme il a écrit des annales parlementaires dans lesquelles son nom revient nécessairement souvent, il serait trop long de retracer ici sa carrière politique, et nous y renvoyons. M. Christie rédigea le *Télégraphe* en 1820. Il écrivit ensuite des *Mémoires* de la dernière guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, qu'Alison cite plusieurs fois dans son beau chapitre de *l'Histoire de l'Europe* qui a trait à l'Amérique. Son *Histoire du Canada* en six volumes est simplement une histoire politique ou parlementaire commençant en 1791, et elle est plus utile qu'attrayante ou littéraire. Il y a tout un volume de pièces que l'auteur a connues trop tard pour s'en servir à leur place : elles sont très importantes pour notre histoire, surtout pour l'administration du farouche Craig. Sir James Stuart conserva jusqu'à la fin une étroite amitié pour son ancien condisciple.

Clarke (*le général sir Alured*), gouverneur de la Jamaïque, puis lieutenant-gouverneur du Bas-Canada, inaugura le régime constitutionnel en 1792. Il avait accepté la lieutenance dans l'espoir que lord Dorchester résignerait bientôt la capitainerie. Il conquit depuis, assisté par sir James Craig, le cap de Bonne-Espérance, fut vice-président du conseil de régence à Calcutta, et aida le marquis de Wellesley à combiner les vastes plans de campagne dont l'exécution fut confiée à Wellington et à lord Lake. Il parut comme témoin au procès du fameux colonel Despard.

Closse (*Lambert*), major de Ville-Marie et gouverneur en l'absence de M. de Maisonneuve, fut un des premiers habitants, défit, en 1653, 200 Iroquois qui s'étaient approchés de la place. Quoiqu'il n'eût que 34 hommes et deux pièces de canon, il leur tua vingt guerriers et en blessa cinquante.

Il mourut de la mort qu'il avait ambitionnée en combattant ces nations. Un arrière-fief de la seigneurie de Montréal porte son nom.

Collot (*Mathieu Benoît*), procureur général de S. M. T. C. au conseil souverain de Québec, qui offrit en 1717 de rédiger un code civil pour les colonies, et qui fut refusé par le ministre de la marine.—Charles Angèle Collet, chanoine de Québec, fut forcé de retourner en France par les Anglais en 1760.—Luc son frère, Récollet, né en Canada, aumônier dans les troupes, ayant été fait prisonnier en 1759, conduit en Angleterre et élargi un an après, ne revint pas dans sa patrie, mais mourut en France dans une des maisons de son ordre.

Colombière (*Joseph Séré de La*), natif de Vienne en Dauphiné, exerça le ministère en Canada de 1682 à 1723, et ne doit pas être confondu avec Guillaume Daniel, qui servit de 1698 à 1728. Joseph fut grand vicaire, archidiacre, grand chantre et conseiller clerc au conseil souverain. Ce fut en 1722 qu'il succéda à M. des Maizerets dans la dignité de grand chantre par provision royale enregistrée au conseil. On lui doit l'oraison funèbre de Mgr de Laval-Montmorency, dont un passage remarquable est reproduit dans l'*Encyclopédie canadienne*. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Compain (*Pierre Joseph*), natif de Québec, étudia la médecine à Montréal sous le docteur Feltz, chirurgien major des troupes, et acquit de la réputation dans sa profession, qu'il quitta néanmoins pour le sacerdoce. Ordonné en 1774 et successivement curé à Ste-Anne, à l'île aux Coudres et à Beaumont, il mourut en avril 1806, à St-Antoine de la rivière Chambly.

Condé (*Henri II, prince de*), deuxième vice-roi propriétaire de la Nouvelle-France, succéda à Charles de Bourbon, comte de Soissons. Il céda en 1620, pour 12,000 couronnes, sa vice-royauté au maréchal de Montmorency, son beau-frère, plus occupé lui-même des troubles de l'ancienne France que des affaires de la nouvelle.

Contrecœur (*Pierre Claude de Pécaudy, écuyer, sieur de*), fils de Pierre, anobli en Canada par lettres patentes du mois de janvier 1661, suivant les *Mémoires* publiés par la Société littéraire et historique, eut une assez grande influence sur les événements de son temps et la bonne fortune de vaincre

par ses lieutenants le général Braddock à la bataille de Monongahéla, et Washington au fort *Necessity*. Il ne commanda pas seulement au fort Duquesne, puis sur le territoire contesté de l'Ohio, mais aussi en Acadie, dont on disputait une partie à l'Angleterre. Les initiales qu'on lit en tête des *Mémoires*, pourraient les lui faire attribuer, ou à un des siens. Cette famille ne disparut pas encore après la conquête, et l'auteur de la *Vie de Marguerite Bourgeois* cite un seigneur de cette famille qui se signala par sa charité et sa munificence. Le dernier rejeton a été victime d'un accident à la chasse.

Courcelles (*Daniel de Remy de*), gouverneur de la Nouvelle-France après M. de Mesy, fut d'abord subordonné au marquis de Tracy, lieutenant général du roi dans les deux Amériques, et dont le séjour en Canada fut de 18 mois. M. de Courcelles gouverna avec sagesse et fermeté, et se fit aimer des sauvages. Il est le véritable fondateur de Kingston (Cataracoui).

Courcy (*les frères de*), contemporains, écrivains français, canadiens par leur mère.—Pol de Courcy a écrit : *Nobiliaire de Bretagne* ou histoire de la noblesse bretonne. Charles, plus connu sous le nom de La Roche-Héron, a donné une *Histoire ecclésiastique des Etats-Unis*, *les Servantes de Dieu en Canada*, une critique de l'*Histoire du Canada et de ses missions* de l'abbé Brasseur de Bourbourg, et des articles détachés qui devront contribuer à éclairer l'opinion chez nos voisins.

Crémazie (*Octave*), poète canadien, autrefois de Québec, mort au Havre le 16 janvier 1879. Le comte de Foucault a loué ses vers dans *le Monde* de Paris. Remarquable par sa correspondance avec l'abbé Casgrain, mise au jour par ce dernier. Ses œuvres complètes ont été publiées en 1883 sous les auspices de l'Institut canadien de Québec.

Créqui (*Jean Antoine Aide*), premier peintre canadien, était né à Québec et fut ordonné prêtre le 24 octobre 1773. Il mourut le 7 décembre 1780. Une de ses toiles ornait encore la chapelle Ste-Anne de Québec en 1825, et l'*Annonciation* du maître-autel de l'église de la paroisse de l'Islet est aussi de lui. Le premier Canadien qui ait étudié en Europe et qui y ait remporté un prix, est Beaucours, dont le commandeur Viger conserve le portrait dans sa col-

lection, et dont l'auteur de ce livre a vu la veuve dans son enfance. Il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe.

Crespel (*le R. P. Emmanuel*), de l'ordre réformé de St-François, supérieur général et commissaire de son ordre en Canada, mort à Québec en 1775, est l'auteur de deux relations intéressantes. Il avait beaucoup voyagé et servi, en qualité d'aumonier, M. de Ligneris dans son expédition contre les Outagamis.

Croysille (*le sieur de*), gentilhomme bas-normand en faveur duquel Lebrun (*Tableau des deux Canadas*) prétend que fut érigée la baronnie de Portneuf, mais qui ne devint baron du lieu que par alliance avec une fille de la maison de Bécancour.

Cugnet, famille canadienne illustre dans la robe, et qui comprend André Cugnet, procureur général du roi au conseil supérieur (Jos. Frs Perrault loue sa science) ; François Etienne, premier conseiller en 1733, qui fut receveur général du domaine du roi, fit plusieurs voyages, essaya le commerce de la laine du bœuf illinois, et fut commissaire pour visiter et rétablir la haute justice du Château-Richer ; Thomas Marie, le premier Canadien qui, après avoir suivi les conférences du procureur général, reçut des lettres patentes de conseiller assesseur en 1754 ; Guillaume André, prêtre le 22 septembre 1753, chanoine de la cathédrale de Québec, mort en 1758 ; François Joseph, dont on va donner l'article, Thomas, son frère (le même peut-être que Thomas Marie), qui passa en France après la conquête et fut conseiller honoraire en cour souveraine à Blois, et J. F. Cugnet.—François Joseph Cugnet, écuier, seigneur de St-Etienne, jurisconsulte et feudiste, paraît avoir été conseiller au conseil supérieur sous les Français, et l'avoir suivi à Montréal en 1759, après la bataille d'Abraham. Le général Amherst avait laissé ses lois au Canada ; le général Murray, son lieutenant à Québec, nomma, le 2 novembre 1760, M. Cugnet *procureur général et commissaire de la cour et conseil de guerre dans toute l'étendue de la côte du Nord de son gouvernement, comme homme de bonnes mœurs et capacité en fait de loi.* Sur lui tombait tout le poids des affaires, les militaires constitués juges ne connaissant pas les lois françaises ; aussi l'attribution de commissaire se trouvait-elle jointe à celle de procu-

reur général. Le roi ayant proclamé les lois anglaises en 1763, notre compatriote perdit sa place et les Canadiens furent effacés ; mais il éleva la voix et publia ses *Observations sur le plan d'acte du parlement proposé par M. François Masères.* Il devint secrétaire du sénat créé sous le nom de conseil législatif. Carleton ne l'apprécia pas moins que Murray, et il fut sous lui le principal rédacteur de l'*Extrait des Messieurs* ou réforme de la Coutume de Paris, que ce général le chargea de faire avec MM. Juchereau et Pressard, et qui fut imprimé à Londres en 1773, après avoir été revu par sir James Marriot, avocat général, et Thurlow et Wedderburne, procureur et solliciteur généraux d'Angleterre. Il est digne de remarque que les légistes canadiens étendirent leur travail au droit criminel. Cugnet fit seul son travail sur la partie civile et le publia sous le titre de *Traité des anciennes lois, coutumes et usages de la colonie du Canada*, Québec, 1775, chez W. Brown. On le trouve quelquefois relié avec un petit traité de police et des extraits raisonnés des édits, déclarations et règlements des rois et des ordonnances et jugements des intendants qu'il publia pour appuyer ses traités et pour répondre à des critiques envieux. Dans ce travail partiel, mais qui dut encore lui coûter beaucoup de peine, il disait : "Il serait à souhaiter que le gouvernement les fit imprimer, parce qu'ils sont une partie de la loi coutumière de cette province." Ce conseil fut suivi sous sir Robert Shore Milnes. Son ouvrage le plus considérable après sa *Coutume*, fut son *Traité des fiefs* qui, bien qu'il paraisse avoir été ignoré ou du moins négligé par les législateurs antiféodaux des derniers temps, est extrêmement bien fait et infiniment précieux pour l'histoire de notre pays. L'*Extrait des Messieurs* me semble être le meilleur et le plus clair travail existant sur la coutume de Paris. Il est bien écrit ; mais il n'est pas dû à la seule plume de Cugnet, et fut revu. La coutume de Cugnet en diffère beaucoup sous ce rapport. Un auteur de droit faisait autrefois peu d'attention au style, et c'est ce que fit aussi notre juriste canadien, qui avait pourtant des dispositions à écrire clairement et agréablement. Son style peut quelquefois servir de modèle ; d'autres fois, il est tellement coupé, incorrect, qu'il est inintelligible. Ayant suivi les conférences que le procureur général donnait sous les Français, il avait été mis sur la voie de l'étude du droit

romain sans laquelle on n'est point jurisconsulte, et la lecture de ses ouvrages fait voir qu'il s'y était rendu profond. Depuis lui, il n'y a plus eu de jurisconsulte dans le pays et es écoles de droit pourront seules en former de nouveaux. Dans un temps où toutes les procédures anglaises devenaient à la mode, Cugnet fut utile au gouvernement dans l'affaire de l'agent Cochrane, et sur le refus du procureur général, depuis sir James Monck, de le poursuivre, il guida le solliciteur général Williams et fit recouvrer £100,000 par le procédé français de saisie-arrêt qu'on adopta. Il fut un temps où les Canadiens ne pouvaient se faire jour au barreau ; mais Cugnet pratiqua toujours, du moins en qualité d'avocat consultant. A en juger par sa consultation pour MM. de Niverville, seigneurs de Chambly, ses consultations égalaient en méthode et en clarté celles des avocats français de réputation. Elles sont d'une belle, très belle petite écriture, semblable à celle du beau manuscrit des œuvres de ce Canadien illustre que possédait l'honorable Pierre J. O. Chauveau. Cugnet était éminemment patriote, il se prononce énergiquement en faveur des droits d'une famille dépossédée en quelque sorte par les Anglais ; il fustige les juges et l'arpenteur général, et dans son traité de police, il regrette les sages ordonnances de la domination française, et déplore le désordre qui leur a succédé. Il eut assez d'influence pour en faire remettre quelques-unes en vigueur. Le Canada le perdit au mois de septembre 1789. Son frère, conseiller honoraire à Blois, lui survécut, et vivait encore en 1800. J. F. Cugnet, fils de François Joseph, est loué comme un des élèves dont le séminaire de Québec s'honore, dans la lettre de Mgr Hubert au Conseil législatif concernant le projet d'ériger une université. Il devint traducteur des lois. Beau jeune homme, il ne répondit pas aux espérances de ses instituteurs, visita l'Angleterre et la France, fit le grand seigneur, et dissipa le bien que son père lui avait laissé.

Curran (*John Joseph*), éloquent orateur, l'un des hommes politiques les plus populaires du parti conservateur, possède une tête intelligente que l'on remarque à première vue. Ses manières engageantes et affables, son empressement à obliger lui attirent les sympathies de tout le monde. Irlandais de naissance, M. Curran s'exprime en français avec autant

de facilité et de pureté que dans sa propre langue et sait également, dans ses discours, plaire aux Canadiens-Français et aux Anglais. Il est né à Montréal en 1842, et a fait ses études au collège Ste-Marie de cette ville et à l'université d'Ottawa. Admis au barreau à vingt et un ans, il se fit bientôt remarquer dans sa profession et s'acquit une nombreuse clientèle. Le collège de Manhattan, N. Y., sous la présidence du cardinal McCloskey, lui conférait, en 1881, les degrés de docteur en loi et l'année suivante, il était nommé conseil de la reine. M. Curran est collaborateur de plusieurs journaux et *magazines*. Il représente Montréal Centre à la chambre des communes depuis 1882.

Cuthbert, honorable famille anglaise établie en Canada peu après la conquête.—James Cuthbert, acquéreur de la seigneurie de Berthier, fonda pour ainsi dire, en 1766, la paroisse de St-Cuthbert, en donnant, pour y bâtir une église, soixante arpents de terre, outre deux cloches et un tableau de Saint-Cuthbert, à la seule condition que la nouvelle paroisse portât son nom, tandis que des seigneurs catholiques retiraient des donations faites sous les Français. Membre du parlement, il proposa l'abolition de l'esclavage. L'honorable James Cuthbert, son fils, a été membre du Conseil législatif et du Conseil spécial, et l'honorable Robert Cuthbert l'a été du Conseil exécutif.

Ross Cuthbert, écuier, membre du barreau de Québec, publia un pamphlet en réponse à celui que M. Viger venait de publier en 1809, puis un système assez ingénieux sur les marées, qui eut l'honneur d'une critique dans le *London Quarterly Review*.

Cuvillier (*l'honorable Augustin*), habile financier canadien et fondateur d'une grande maison de commerce, fut élu membre du parlement provincial pour le comté de Huntingdon, en 1815, et devint l'âme des comités sur le budget. En 1828, il fut délégué, avec l'honorable D. B. Viger et l'honorable John Neilson, pour présenter au parlement impérial une supplique de 87,000 Canadiens se plaignant de la privation de leurs droits politiques. Interrogé par un comité spécial, ses réponses furent précises et marquées au coin de l'habilité et de la connaissance des affaires. Mais il n'alla pas jusqu'à approuver les 92 résolutions, et perdit en conséquence son siège en 1834. Réélu en 1841, sous l'acte

d'Union, il fut porté à la présidence de l'Assemblée législative ; cependant, il ne partagea point les vues de l'administration La Fontaine-Baldwin à propos de la rupture de ces messieurs avec lord Metcalfe, se retira de la vie publique et mourut peu de temps après. Un journal anglais de Montréal a proclamé que, dans quelque pays que M. Cuvillier eût pu naître et dans quelque sphère qu'il eût pu se mouvoir, il n'aurait pas manqué de devenir un homme distingué, aucun de ses contemporains n'ayant surpassé son talent pour les affaires.

D

Dablon.—Outre *noble homme* Simon Dablon, syndic de la ville de Dieppe, un des Cent-Associés, on connaît le R. P. Claude Dablon, de la Compagnie de Jésus, supérieur général des missions de la Nouvelle-France, recteur du collège de Québec et membre du Conseil de la colonie. Il arriva en Canada en 1641, et mourut en l'année 1680. Ce fut lui qui tenta le premier de reconnaître le Mississipi, découvert et oublié par les Espagnols.

D'Aillebout, très illustre famille canadienne dont il paraît subsister encore des individus dans le district des Trois-Rivières et à la Rivière-Rouge ou à la baie d'Hudson. Elle se divisa en différentes branches,—d'Aillebout de Musseaux, d'Aillebout de Coulonge, d'Aillebout de Mantet, d'Argenteuil, de Périgny, de Cuisy. Les d'Aillebout étaient de Champagne, et ce qui les attira en Canada c'est qu'ils étaient membres de la Compagnie de Montréal. Louis d'Aillebout vint à Ville-Marie avec 60 hommes en 1645, et en fut commandant en 1646, en l'absence de M. de Maisonneuve. Il fit beaucoup pour asseoir Ville-Marie naissante sur des basse solides. Il devint gouverneur et lieutenant général de la colonie en 1647, après le chevalier de Montmagny et grâce au désintéressement de M. de Maisonneuve. Il chercha en vain à se liguer avec le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre contre les Iroquois, et à opposer une digue au torrent qui menaçait de ce côté ; ces peuples franchirent toutes les bornes sous ce gouverneur et son successeur. Remplacé en 1651, il se fixa dans le pays, et mourut à Québec en 1660. Devenu directeur de la traite de la Nouvelle-France, après avoir été

gouverneur, il obtint en 1656, de la Compagnie des Cent, que sa seigneurie de Coulonge fût érigée en châtellenie. Un châtelain, son descendant, se signala dans les guerres de la Louisiane. La châtellenie de Coulonge appartient de nos jours à messieurs du séminaire de Québec. Barbe Boulogne, épouse de Louis d'Aillebout, gouverneur de Montréal et de la colonie, se retira à Québec après sa mort, et fixa sa demeure à l'Hôtel-Dieu pour y vivre au milieu des malades et des pauvres, refusant la main de M. de Courcelles et celle de l'intendant Talon. Elle mourut en odeur de sainteté, le 7 juin 1685, âgée de près de 70 ans, laissant quelques écrits et les fiefs de Coulonge, des Grondines et d'Argentenay et la terre de Villemay au profit des pauvres.—D'Aillebout de Musseaux, neveu de d'Aillebout de Coulonge, commanda un camp volant en 1649 et fut gouverneur ou commandant de Montréal en 1652. Le vicomte d'Argenson, nommé gouverneur en 1657, n'étant venu que l'année suivante, M. de Lauzon-Charny, puis M. d'Aillebout commandèrent la colonie dans l'intervalle.—D'Aillebout de Mantet surprit, avec le chevalier de Vaudreuil, le fameux chef iroquois La Chaudière-Noire, en 1693. Il fit aussi une incursion dans la Nouvelle-Angleterre et saccagea Corlar.—Gordien d'Aillebout de Cuisy se signala durant la première guerre américaine, et signa la réclamation de la noblesse contre un article du *Courrier* de Londres qui dépréciait les services ou les motifs de ce corps.

Daly (*sir Dominick*), durant de longues années secrétaire provincial ou chancelier, chevalier de l'ordre du Bain, ci-devant gouverneur de Tobago et de l'île du Prince-Edouard.

Dansereau (*C. Arthur*), habile défenseur des opinions conservatrices, naquit à Contrecœur en 1844 et fit ses études au collège de L'Assomption. Sa passion pour la lecture, sa facilité à tout saisir, son esprit chercheur laissaient deviner dès lors ce qu'il serait plus tard. En effet, par sa connaissance approfondie des intrigues politiques, par sa diplomatie, M. Dansereau a rendu d'éminents services à son parti, qui doit plus d'une victoire aux écrits sortis de sa plume, et qui le consulte en tout. M. Dansereau, entré comme traducteur dans les bureaux de *la Minerve* en 1863, devint rédacteur de cette feuille quelques années après, puis propriétaire en 1870. Nommé greffier de la couronne en 1880, il céda la

rédaction du journal à M. J. Tassé, son assistant. L'ancien propriétaire de la *Minerve* a refusé plus d'une fois la position de sénateur et vient d'être nommé maître de poste à Montréal.

Damours, famille canadienne que le P. Crespel appelle illustre, et qui se divisa en plusieurs branches : — Damours de Plaine, de La Morandière, de Freneuse, Deschauffours, de Clignancourt.— Mathieu Damours, sieur Deschauffours, conseiller, est désigné premier garde-scel du Conseil souverain. Un Damours de Freneuse fut aussi conseiller.—Dans l'histoire d'Acadie, on connaît une dame de Freneuse qui y fit beaucoup de bruit et qui en fut expulsée.—Damours de Freneuse, commandant du navire *La Renommée*, avec lequel il périt dans un naufrage, était un habile navigateur, selon le P. Crespel, qui loue sa fermeté.—Un Damours de Plaine se signala dans les guerres de la Louisiane.—Abel Robert Damours, sieur de La Morandière, visitale gouvernement de Montréal pour faire construire des forts en pierre dans les côtes, dressa une carte ou plan pour le projet d'un canal à Lachine et construisit le fort St-Jean en 1749. Ces services lui méritèrent, en 1753, un brevet royal d'ingénieur, avec mandat à l'intendant Bigot de lui faire tenir ses appointements. Il avait obtenu, la même année, la commission de capitaine d'infanterie. Il fit les dernières campagnes et demeura dans son pays après la conquête. Ralph Burton, gouverneur de Montréal, le nomma capitaine de la deuxième compagnie d'un corps de 300 hommes envoyé contre Pontiac qui assiégeait le Détroit. Un membre de cette famille est mort il y a peu d'années, et il en reste un autre. Ludger Duvernay, fondateur de *la Minerve* et de la société nationale de St-Jean-Baptiste, et auquel on a élevé un monument, était allié aux La Morandière.

Daulé (*Jean Denis*), ordonné prêtre à Paris en 1790, passa en Canada en 1796 et fut employé comme vicaire à la cure de Québec avant que d'être nommé curé de St-Jean des Ecureuils. Rappelé à Québec en 1806 pour devenir directeur des Ursulines, il occupa ce poste durant 26 ans, et est mort aveugle à Lorette en 1852, à 86 ans et trois mois. Il publia à grands frais un nouveau *Recueil de cantiques* dont les airs sont notés et gravés sur cuivre. Il était musicien et poète.

Dauversière (*J. Leroyer de La*), membre de la Compagnie de Montréal, en fut le premier moteur et l'agent général. M. Olier et lui se signalèrent à l'envi dans la fondation de Ville-Marie, et l'on doit particulièrement à M. de La Dauversière celle de l'Hôtel-Dieu. Il mourut à Montréal en 1660. C'était un homme d'une grande sainteté. Le baron de Renty, autre associé de Montréal, marcha sur ses traces.

David (*Louis Olivier*), avocat et journaliste, a fondé et rédigé plusieurs journaux, entre autres *l'Opinion publique* de Montréal, qui parut durant plusieurs années et était considérée comme l'une des feuilles les plus intéressantes de la province, tant pour sa rédaction que pour le choix de ses collaborateurs. M. David est l'auteur des *Patriotes de 1837-38*, ainsi que des *Biographies et portraits* de nos principaux Canadiens-Français. Envoyé en 1886 à l'Assemblée législative de Québec, par la circonscription de Montréal-Est, il contribua beaucoup à améliorer le sort des classes ouvrières. De taille moyenne et d'apparence délicate, on est étonné, en entendant M. David parler en public, de la force de sa voix, qui se fait entendre distinctement dans les plus grandes salles. Il a la parole facile et orne ses discours de traits d'esprit qui font qu'on l'écoute toujours avec plaisir. Il est président de la société St-Jean-Baptiste de Montréal.

Davie (*A. E. B.*) naquit en Angleterre en 1848. Il vint fort jeune avec son père à la Colombie Anglaise et étudia le droit dans cette province. Après son admission au barreau, il se voua à la politique. Ses brillants talents lui firent bientôt occuper un des premiers rangs. A vingt-neuf ans il faisait partie du cabinet Elliott avec le portefeuille de secrétaire provincial ; il eut plus tard celui de procureur général dans l'administration de l'hon. Smithe et, à la mort de celui-ci, en 1887, M. Davie lui succédait comme président du conseil et premier ministre de la Colombie Anglaise.

Dawson (*J. W.*), F. G. S., ci-devant surintendant de l'Instruction publique à la Nouvelle-Ecosse, y est né en 1820 et a fait ses études à l'académie de Pictou, puis à l'université d'Edimbourg. De retour en Amérique en 1841, il voyagea avec sir C. Lyell et explora sous sa direction diverses parties de la Nouvelle-Ecosse, travaux dont il rendit compte dans les *Transactions* de la Société géologique d'Angleterre, dont il est membre. Principal du collège

universitaire de McGill et de l'Ecole normale de ce nom, professeur d'histoire naturelle, éditeur du journal intitulé *Canadian Naturalist and Geologist*, il a été président de la Société d'histoire naturelle et fut député à Albany en 1856 pour assister à la réunion de la Société américaine pour l'avancement des sciences. Il ne s'y accorda pas avec Agassiz sur la prétendue pluralité des espèces chez l'homme. A la réunion de cette société à Montréal, l'année suivante, il a fourni deux essais : *On the varieties and mode of preservation of the Fossils known as Sternbergiae*, et *On the newer Pliocene Fossils of the St. Lawrence valley*, publiés à Cambridge (1858) avec ceux des autres savants. On a encore de lui : *Acadian Geology : the Geological structure and mineral ressources of Nova Scotia, and portions of neighbouring Provinces*, Edimbourg, 1855, 8vo.

Day (*l'hon. Charles Dewey*), président de la Cour supérieure à Montréal et du bureau des gouverneurs du collège universitaire de McGill, solliciteur général puis conseiller exécutif avant l'avènement du parti canadien au pouvoir, a eu une dispute de préséance avec le juge Bedard. On lui doit la réforme du droit criminel canadien par l'introduction des statuts de sir Robert Peel (*black statutes*) dont la contrefaçon canadienne est connue sous le nom de Statuts de M. Day.

Debartzh (*l'hon. P. D.*), chef d'une illustre famille canadienne et possesseur de plusieurs riches seigneuries, membre de l'Assemblée législative en 1810, et du Conseil législatif en 1815, fut de l'opposition dans le Sénat, protégea Amury Girod et fonda un journal qui contribua beaucoup à amener l'explosion de 1837, à une époque où ce patriote, détrompé tardivement, aurait bien voulu arrêter le torrent s'il eût été possible de le faire. Il eut à se plaindre des insurgés, reçut et traita chez lui le colonel Wetherall et sa colonne. Ses demoiselles ont épousé MM. Drummond, Monk, Kierzkowsky et le comte de Rottermund. Quand les juges furent accusés par l'Assemblée en 1816, et que le Conseil, à l'instar de la Chambre des lords, fut saisi du procès, ce sénat canadien, non moins timide qu'ignorant de ses prérogatives, exprima un doute sur un privilège qui aurait été d'une importance incalculable pour nous, si on avait pris au mot le prince régent ; mais le ministère anglais, se prévalant de la faiblesse

inespérée du Conseil, puisque c'était le prince lui-même qui reconnaissait son droit et qu'il n'était plus permis dès lors de le mettre en question, le priva d'une prérogative si belle mais dont il semblait ignorer le prix. Il ne tint pas à M. Debartzch qu'il en fût autrement, et il prononça à cette occasion un discours qui fait honneur à sa sagacité. Il est imprimé au long dans le sixième volume de Christie. Il combattit l'Union en 1823.

Dolorme ou **de l'Orme** (*Pierre Joseph Thierry Hazeur de*), grand vicaire et chanoine, grand pénitencier du diocèse de Québec, né en cette ville, ordonné en 1700, fut curé de Champlain de 1707 à 1722, et supérieur des Ursulines des Trois-Rivières. Le 24 février 1740, Mgr de L'Auberivière lui adressa de Paris une procuration l'autorisant à prendre possession du siège épiscopal de Québec en son nom, ce que ce dignitaire fit le 20 juin. Il mourut vers 1742.

Demers (*Jérôme*), décédé grand vicaire de l'archidiocèse de Québec en 1854, à 79 ans, était né à St-Nicolas, le 1er août 1774. Ordonné prêtre le 24 août 1798, après avoir étudié l'arpentage dans le monde, il s'agrégea, le 11 août 1799, au séminaire des Missions étrangères à Québec, et fut élu supérieur en 1808 après M. Robert. Dévoué durant 58 ans à l'instruction de la jeunesse, il fut tour à tour professeur de philosophie et de théologie. Ses talents supérieurs, joints à une constitution robuste qui lui permettait un travail prolongé, le mirent en état d'approfondir, outre les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie et la théologie. Il n'a pas peu contribué à répandre en Canada le goût de la belle architecture, et le grand nombre d'églises au plan et à la décoration desquelles il a contribué par ses conseils, attestent, par leur élégance et leur régularité, combien son goût était sûr et éclairé. La sculpture et la peinture lui doivent aussi des encouragements bienveillants. Le collège de Québec lui doit beaucoup, car les livres étaient rares de son temps, et il compila et fit copier des traités de physique, d'architecture, et a publié un livre d'institutions philosophiques plus rempli d'érudition et plus instructif que la plupart des livres de cette nature envoyés d'Europe en ce pays. Les principes et les thèses seulement sont en latin ; les développements et les notes historiques sont en français. Il a eu en 1841 une polémique animée avec son confrère le

grand vicaire Maguire, au sujet du *Manuel de locutions vicieuses* de ce dernier. Cet ecclésiastique utile à son pays avait refusé l'épiscopat.—Modeste Demers, évêque de l'île de Vancouver, a porté l'Evangile presque jusqu'au pôle.

Denaut (*Pierre*), dixième évêque de Québec, fondateur du collège de Nicolet, était né à Montréal en 1743, fut ordonné prêtre en 1787, et élu coadjuteur en 1794, sous Mgr Hubert, après la mort de Mgr Bailly de Messein, évêque de Capse. Lord Dorchester l'ayant agréé au nom du roi, le pape Pie VI confirma cette élection en le nommant évêque de Canathe. Il fut sacré à Montréal, qui parut devoir donner des évêques à la capitale, car Denaut, devenu évêque titulaire en 1797, choisit pour coadjuteur Joseph Octave Plessis. Les officiers de la couronne Monck et Sewell ayant dénoncé devant les cours, comme contraire aux lois pénales d'Angleterre, l'ordonnance du Conseil législatif (1791) renouvelant les pouvoirs de l'évêque de Québec comme surintendant de l'Eglise catholique, ce prélat adressa au roi, le 18 juillet 1805, une supplique (imprimée dans le sixième volume de Christie) qui aurait pu être une imprudence sans l'habileté de son successeur. "Ni votre suppliant, y est-il dit, qui conduit depuis huit ans cette église, ni ses prédécesseurs depuis la conquête, ni les curés de paroisse (*) n'ont eu de la part de V. M. cette autorisation spéciale dont ils ont souvent senti le besoin, pour prévenir les doutes qui pourraient s'élever dans les cours de justice touchant l'exercice de leurs fonctions civiles." Ryland fit de cette requête la base de son plan de monopole du patronage par le roi. Il mourut dans la baronnie de Longueuil le 17 janvier 1806 et fut inhumé dans son église paroissiale. De son temps encore, les évêques étaient obligés, pour subsister, d'occuper une cure. Messeigneurs d'Esglis, de Messein, en avaient fait autant. Monseigneur Denaut passait pour un savant.

Denis, famille canadienne illustre dans la marine, dont les branches sont Denis de La Ronde, de Bonaventure, de Vitré, de St-Simon, de Morampont.

Le sieur Denis de La Ronde, chevalier de St-Louis, se signala en Acadie et à Terre-Neuve, fut député à Boston,

---

(*) L'acte de Québec établit le contraire.

battit le colonel March et le força de lever le siège de Port-Royal. Il obtint une seigneurie en 1733 et fut nommé commandant de Chagouamigon. En 1735, MM. Beauharnois et Hocquart lui adressèrent un mémoire pour lui servir d'instructions, et lui recommandèrent, ou à son défaut au voyageur Guillary Forster, père et fils, mineurs envoyés par le roi pour exploiter les mines du lac Supérieur. Il eut ordre, en même temps, d'étudier la topographie des veines, et de dresser un journal exact des observations de Forster père, par le moyen du fils qui savait le français. Tandis que le chevalier de La Ronde servait ainsi utilement son pays dans ces régions lointaines, ses ennemis faisaient réunir sa seigneurie au domaine du roi, sous prétexte qu'elle n'avait pas été mise en valeur. Ce contretemps ne l'abattit pas, et il continua à servir. M. de Vaudreuil ayant tiré des troupes de la marine, dont Denis de La Ronde était capitaine, deux compagnies de grenadiers pour la défense du Canada, les donna aux sieurs de St-Martin et de La Ronde. Celui-ci fit les dernières campagnes et fut tué glorieusement à Ste-Foye. Son fils fut un des membres de la Compagnie du Nord-Ouest.—Gaspard Denis de La Ronde, son petit-fils, ruiné par un procès dans lequel il a obtenu jugement de sir James Stuart en 1842, sans qu'il ait jamais été exécuté, a été réduit à demander à la législature une indemnité de £500 pour émigrer aux Etats-Unis avec ses dix enfants.—Denis de Bonaventure, frère du chevalier de La Ronde, secourut son frère, assiégé au Port-Royal en Acadie par le colonel Mark, et fut le compagnon du fameux d'Iberville dans ce pays et dans ses autres expéditions, où il commanda successivement un vaisseau de la Compagnie des Indes et le vaisseau du roi le *Profond*. Il prit le commandement de l'Acadie après la mort de M. de Brouillan en 1705 et rendit compte au ministre ; mais M. de Subercase fut nommé gouverneur.—Denis de Vitré, capitaine de frégate, fait prisonnier par les Anglais, fut obligé de leur servir de pilote dans le golfe St-Laurent. Un autre reçut une gratification du roi pour avoir établi une pêche au marsouin.—Le sieur Denis de Morampont fut prévôt de la juridiction des maréchaux de France en Canada.—Les Denis de St-Simon ne furent pas la branche la moins remarquable de cette maison, et fournirent aussi deux prévôts, des maré-

chaux de France. Un sieur de St-Simon fut envoyé par Talon, avec le P. Albanel, à la découverte de la baie d'Hudson par le Saguenay, et la reconnut par terre en 1672, selon Léon Guérin, qui le fait voyager sous les auspices du baron d'Avaugour. Cet auteur moderne dit que le vicomte d'Argenson avait envoyé Desprez-Coutures (*) et le P. Druillettes en 1661 par une autre voie. Ils pénétrèrent jusqu'au lac St-Sacrement et, refoulés par les Iroquois, ils revinrent à Québec. M. de St-Simon laissa un journal soigné de son voyage. Ce ne fut pas le seul voyageur que produisit cette famille. Carlo Carli, parlant du voyage de Bougainville autour du monde en 1765, dit : " L'*Étoile* était commandée par le sieur Giraudais, qui avait à son bord le sieur de St-Simon, capitaine d'infanterie, fort versé dans les langues et les usages des sauvages. Il était né au Canada." En 1759, il avait pénétré à Montréal avec les dépêches du gouvernement français, malgré la prise de Québec. Brigadier général sous Rochambeau à York-Town, il commanda une attaque. Lui ou un autre membre de cette maison émigra en Espagne lors de la révolution française. Il était devenu marquis, commanda une division de 7,000 hommes dans l'invasion de la France en 1793, puis dans la défense du territoire espagnol en 1794. En 1801, il commanda contre le Portugal le corps espagnol dénommé l'armée du Nord, et repoussa une irruption. Napoléon, par qui il fut pris les armes à la main à la défense de Madrid, allait violer le droit des gens en le faisant fusiller parce qu'il était officier général au service d'un souverain, quand mademoiselle de St-Simon obtint sa grâce par son héroïsme.

Denis (*Jean Olivier*), fils de Denis, seigneur de la baie des Chaleurs et de Percé, fut un des premiers Canadiens qui entrèrent dans l'ordre réformé de St-François. Ordonné en 1690, mort en 1742. Il bâtit une église et une maison de son ordre à Percé.

Denis (*l'abbé Paul*), poète éminent, né à Vaudreuil en 1820, prononçait en 1840 ou 1850, un sermon de la St-Jean-Baptiste très remarquable. Après avoir été nombre d'années directeur du collège de Montréal, en ville d'abord, puis à la montagne depuis 1861, il a été nommé directeur du

(*) Sénéchal de la côte de Beaupré.

collège St-Charles, près de Baltimore. Son poème sur les ravages du typhus en 1847, passe pour son plus beau morceau de poésie. Cependant nous retrouvions de lui et de son écriture, le 31 mars 1884, en un cahier de feu J. G. Bibaud, son ami, une traduction libre du poème le *Phénix*, de Lactance, un morceau intitulé *Mes désirs*, et un troisième à l'occasion de la fête du distingué professeur Sery. Deux de ces morceaux ont été imprimés dans l'*Echo du cabinet de lecture*, sinon aussi en une brochure séparée.

De Quen (*Jean*), de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Sillery, puis supérieur général des missions de la Nouvelle-France et recteur du collège de Québec, membre né du conseil politique de la colonie, gouverna spirituellement toute l'église du Canada au nom de l'archevêque de Rouen, qui avait alors juridiction sur ce pays, en qualité de son grand vicaire. Il était venu dans le pays en 1634. Plus tard, M. de Queylus le supplanta. Le P. de Quen reconnut de bonne grâce ses pouvoirs et lui céda ; mais bientôt après l'archevêque restreignit le sulpicien à Montréal. Le P. de Quen n'usa pas longtemps de ses nouveaux pouvoirs pour Québec et Trois-Rivières, car il mourut ou quitta le pays en 1659. François de Laval-Montmorency était au reste arrivé dans le pays avec le titre et les pouvoirs de vicaire apostolique du Saint-Siège. Le P. de Quen découvrit en 1647 le lac St-Jean, où le Saguenay prend sa source.

Desaulniers (*Gonzalve*), rédacteur en chef et fondateur du *National* de Montréal (1889). Nous devons à sa plume de jolies poésies, *Les pins*, *l'Absolution avant la bataille*, etc., où l'harmonie des stances se joint à l'élégance du style.

Deschamps de Boishébert (*Charles*), allié aux de Léry et aux de St-Ours, successivement gouverneur de Niagara et de Louisbourg, homme actif et officier habile, joua un grand rôle dans les affaires de l'Acadie, se fortifia sur la rivière St-Jean après la paix d'Aix-la-Chapelle et en défendit l'entrée contre le colonel Mascarene, puis lord Cornwallis. Il brûla St-Jean plutôt que de rendre le fort. A la défense de Québec, il commandait le corps de réserve, composé de 1400 soldats, 350 Canadiens et 450 sauvages. Il eut part à la victoire de Montmorency. Ayant quitté le Canada lors de la conquête, il fut impliqué dans le procès Bigot, mais il fut acquitté. Une fille de cette famille est morte comtesse de

Germini en 1851, et le comte de Germini, son fils, a été ministre des finances sous le prince Louis Napoléon.

Desève (*Alfred*), violoniste canadien, natif des environs de Montréal, est élève de Vieuxtemps et de Léonard. Il débuta à la salle Herz, à Paris, dans un concert donné par le maestro Ferraris, le 15 février 1878. Il eut un tel succès, qu'il en fut félicité dès le lendemain par l'Albani, qui chantait alors à la salle Ventadour. Violoniste de la reine Isabelle quand il était outre-mer, il fut depuis violoniste de la princesse Louise, mais il se fait entendre le plus souvent aux Etats-Unis, où il réside actuellement. Un beau portrait de Desève était publié à Boston et à New-York en 1882, par J. K. Buford & sons.

Desjardins (*Philippe Jean Louis*), grand vicaire de Paris et de Québec et archidiacre de Ste-Geneviève, né en 1753 à Messas, diocèse d'Orléans, fut successivement reçu docteur de Sorbonne (1783), official de Bayeux, puis grand vicaire de l'évêque d'Orléans. En 1792, il passa à Londres, où Edmund Burke, à la requête de Mgr de La Marche, évêque de St-Pol de Léon, lui donna la mission auprès des gouverneurs du Haut et du Bas-Canada de trouver place pour les prêtres français réfugiés en Angleterre. Il fut quelque temps l'hôte des Jésuites de Québec. Ce fut lui qui prononça l'oraison funèbre de Mgr Hubert. Etant repassé en France en 1802, il fut d'abord nommé curé de Meung près d'Orléans ; mais il fut appelé bientôt auprès du cardinal Caprara, légat du Souverain Pontife. Il fut ensuite nommé à la cure des Missions étrangères à Paris. Une lettre que lui écrivait le duc de Kent, qui l'avait connu à Québec, le rendit suspect à la police impériale ; il fut retenu prisonnier à Fénestrelles avec le cardinal Pacca, qui en parle avantageusement dans ses *Mémoires*. Elargi plus tard, il refusa l'évêché de Blois, comme il avait refusé celui de Québec que le gouvernement lui avait offert, et mourut à Paris le 21 octobre 1833. L'abbé Olivier prononça son oraison funèbre et l'archevêque de Quélen fit mettre une inscription latine sur sa tombe. Louis Joseph Desjardins, son frère, ordonné en 1788, venu au Canada en 1794, y est mort.

Desjardins (*Alphonse*), avocat et journaliste, ancien directeur et éditeur de l'*Ordre* et du *Nouveau-Monde*, à Montréal. Lorsque les Canadiens envoyèrent un corps de

zouaves au secours du Saint-Siège, M. Desjardins fut l'un de ceux qui s'occupèrent activement de la formation de ce détachement. Il fut créé chevalier de l'ordre de Pie IX en 1872. Il fut aussi l'un des auteurs du *Programme catholique*. En 1889, M. Desjardins recevait chez lui l'un des descendants de Napoléon Ier, le prince Rolland-Bonaparte. Depuis plus de quinze ans, les conservateurs du comté d'Hochelaga ont élu M. Desjardins leur représentant à la Chambre des communes.

Desjardins (*Edouard*), frère du précédent, l'un des meilleurs oculistes de la Puissance. Gradué de l'université Victoria, il s'est perfectionné dans sa spécialité par plusieurs années d'études à Paris. Professeur à l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, le docteur Desjardins à fait plusieurs voyages à Rome pour défendre les droits de cette institution.

Dollard des Ormeaux, et non Daulac, citoyen de Ville-Marie qui, avec 16 Montréalais et quelques sauvages, aux Chaudières d'Ottawa, résista pendant plusieurs jours à 700 Iroquois qui venaient fondre sur Ville-Marie et Québec, où l'on fortifia les couvents et les maisons. Il succomba, mais son héroïsme sauva la colonie de grands ravages. Ce fait, comparable aux Thermopyles, a échappé à Charlevoix (1658).

Dollier de Casson (*François*), docteur en théologie, supérieur et seigneur de Montréal, grand vicaire de Mgr de Laval, né en Bretagne, fut d'abord militaire et servit sous Turenne en qualité de capitaine de cavalerie. Reçu à St-Sulpice en 1657, il passa en Canada en 1665, fit un voyage au lac Ontario en 1670, et tenta d'établir des manufactures de toile et autres étoffes ; le comte de Frontenac le loue de ce dessein dans une dépêche de 1673. Il fut supérieur en 1678 pour la seconde fois, prit un grand soin des sauvages, et mourut à Ville-Marie le 7 septembre 1701. On conserve de lui à la Bibliothèque Mazarine et en Canada une *Histoire de l'île de Montréal*.

Donnacona, agohanna ou chef de Stadaconé, contemporain de Jacques Cartier, qui l'enleva pour l'emmener en France et lui faire confirmer en présence de François 1er lui-même les merveilles qu'il avait racontées aux Français touchant le Saguenay. Le chef partit au milieu des regrets les plus manifestes de son peuple. Il répéta dans l'audience qu'il

eut du roi tout ce qu'il avait dit. Un livre fut publié à l'occasion de son baptême, qui eut lieu avec pompe à Rouen, mais le climat de l'Europe lui fut contraire, et il mourut bientôt, ainsi que Taiguragny et Domagaya, deux de ses conseillers. Cet enlèvement est une tache dans le caractère de Cartier.

Dorchester (*Guy Carleton, lord*), chevalier de l'ordre du Bain, général habile et gouvernant aimable, né à Strabane en Irlande, en 1724, fut fait lieutenant-colonel dans les gardes en 1748. En 1758, il fut quartier maître général d'Amherst à Louisbourg, puis de Wolfe à Québec, en 1759. Il fut encore officier général à la conquête de la Havane sous le comte d'Albemarle en 1762. Durant les longues années qu'il fut gouverneur et capitaine général de la province de Québec, puis des Canadas, il fut le meilleur ami des Canadiens ; il leur assura leurs lois et protégea le clergé et même les ordres religieux. Lors de l'introduction de la constitution anglaise, il alla au devant de privilèges populaires que la Chambre d'assemblée ne fut pas assez prompte à saisir et qu'on lui contesta depuis ; tels sont les droits bursaux ou de contrôle des dépenses de l'Etat. Il ne fut pas plus compris quand, voulant nommer Panet juge, il avertit l'Assemblée par message de choisir un autre président. N'était-ce pas lui montrer du doigt que la magistrature était incompatible avec l'attribut du législateur ? Cependant, ce point ne fut réglé que sous Craig, et non d'une manière paisible. Durant la guerre de l'indépendance américaine, il sut s'attacher la noblesse canadienne et les habitants de Québec ; la noblesse arrêta cinq mois les Américains sur la frontière, Carleton échappa à Montgomery par un bonheur merveilleux, après avoir fait captif le fameux Ethan Allen. Il eut le temps de mettre Québec en défense et repoussa finalement l'invasion, qui coûta la vie à son adversaire. Il prépara ensuite, par une victoire navale et par ses soins désintéressés, l'expédition de Burgoyne. Enfin il parvint au généralat d'Amérique, que les négociations pour la paix rendirent infructueux en événements militaires. Déjà décoré de l'ordre du Bain, il fut élevé à la pairie en 1786 et mourut en 1808. Il a eu un fils qui a joué un rôle secondaire dans la politique. Comme gouvernant, Carleton a marché, et cela à la tête d'un peuple étranger, sur les

traces des Antonin et des Marc-Aurèle. Comme guerrier, son humanité lui a valu l'éloge des Botta et des Carlo Carli. Jos Frs Perrault, notre agronome, nous apprend que lord Dorchester, étant en Angleterre pour surveiller l'acte constitutionnel, envoya ici de la graine de *ruta baga* ou navet de Suède, qui est une plante hardie et précieuse dans les climats froids comme le Canada, où elle est bien répandue depuis cette époque. On trouve un portrait de lord Dorchester dans la collection du commandeur Viger. Lady Carleton, épouse de ce gouvernant chéri des Canadiens, était, d'après la tradition, une femme remarquable. A en juger par les actes de celui-ci, cette circonstance ne ferait pas de tort à la réputation de *la Milady Carleton*, comme on l'appelait à Québec.

Dorion (*Antoine Aimé*) est né à Ste-Anne de la Pérade en 1818. Parmi les hommes marquants qui se sont mêlés à la politique canadienne, aucun n'a eu des sentiments plus élevés, une carrière plus irréprochable. A l'âge de vingt ans il entrait chez M. Cherrier pour étudier le droit, et quatre ans après il devenait l'associé de cet éminent avocat. Pendant plusieurs années il se livra à l'exercice de sa profession, s'élevant graduellement au premier rang. En 1854, M. Dorion fut envoyé pour la première fois à la représentation du Bas-Canada. Le parti libéral comptait alors dans ses rangs plusieurs jeunes gens de grands talents, entre autres Joseph Papin, Eric Dorion, Charles Laberge, Charles Daoust, tous hommes brillants et capables, qui d'un commun accord le choisirent pour chef. En 1858, M. Brown ayant accepté de former une administration, M. Dorion entra dans le cabinet comme chef de la fraction du Bas-Canada ; mais le nouveau ministère se trouvant en minorité dans la chambre, dut résigner quelques jours après sa formation. Quelques années plus tard le futur juge en chef acceptait le portefeuille de secrétaire provincial dans l'administration Macdonald-Sicotte. Mais n'approuvant pas la politique de ce cabinet, il envoya sa démission un an plus tard. Sollicité par M. McDonald de reconstituer la partie bas-canadienne du cabinet, il accepta cette tâche. Après les élections qui suivirent, le gouvernement dut se retirer et le pouvoir retomba de nouveau entre les mains des conservateurs. Les chefs de ce parti ayant proposé l'union fédérative de toutes les provinces bri-

tanniques, M. Dorion s'opposa vigoureusement à ce projet. A la chute du gouvernement de sir John McDonald en 1873, il accepta le portefeuille de la justice dans le cabinet de M. MacKenzie et fit passer des mesures importantes. Notre loi électorale actuelle est son œuvre, ainsi que la loi des élections contestées. Un an plus tard il acceptait la position de juge en chef de la Cour du banc de la reine dans la province de Québec. Sir A. A. Dorion a des manières d'une politesse exquise, celui qui le rencontre n'a qu'à se louer de son urbanité et de sa courtoisie ; il repousse néanmoins toute approche familière. Dans toute sa carrière il a su rester sans hauteur dans le succès comme sans faiblesse après la défaite. En 1877 il reçut de Sa Majesté une décoration de chevalier.

Dosquet (*Pierre Herman*), quatrième évêque de Québec, né à Lille, entra d'abord dans la société de St-Sulpice, exerça le ministère à Ville-Marie, puis fut supérieur à Lizieux. La société de St-Sulpice le céda plus tard à celle des Missions étrangères. L'abbé Brisacier l'envoya à Rome, où il remplit les fonctions de procureur des vicaires apostoliques des Indes. Benoît XIII le sacra lui-même, le jour de Noël de 1725, évêque de Samos, et le nomma assistant au trône pontifical. Monseigneur de Mornay le nomma, en 1729, administrateur de l'Eglise de la Nouvelle-France. En cette qualité, il se brouilla, comme François de Laval, avec l'autorité temporelle au sujet de la traite de l'eau-de-vie. L'évêque de Québec ayant résigné en 1733, Dosquet lui succéda et résigna lui-même en 1739. Il exerça les fonctions de vicaire général de l'archevêque de Paris, et mourut âgé de 86 ans, le 4 mars 1777.

Douglas (*Louis Archambault, comte de*), né à Montréal en Canada en 1746, chevalier de la Légion d'honneur, de St-Jean de Jérusalen, de St-Maurice et de St-Lazare de Piémont, ancien député, membre du conseil général de l'Ain, décédé à Montréal en Bugey le 27 février 1842, à 95 ans; avait succédé en 1770 à son oncle, Charles Joseph de Douglas, comte et seigneur de Montréal en France, qui, avec un de ses frères, accompagna le prince Charles Edouard dans sa tentative chevaleresque de recouvrer le trône de ses ancêtres, et fut fait prisonnier à la bataille de Culloden. De Ramezay, gouverneur de Montréal, était l'aïeul maternel de

Louis Archambault. Il n'y a pas eu en Ecosse de plus illustre maison que celle de Douglas.

Doutre (*Joseph*), avocat distingué de Montréal, se fit remarquer par ses talents professionnels et l'indépendance de son caractère ; il ne reculait devant aucun obstacle pour assurer le succès d'une cause qui lui semblait juste. Sa famille est originaire du Roussillon ; son grand-père venait à peine d'arriver au Canada lorsque ce pays passa sous la domination anglaise. M. Doutre naquit à Beauharnois en 1825, et reçut son éducation au collège de Montréal. A l'âge de dix-huit ans, il fit paraître son premier ouvrage, intitulé *Les Fiancés de 1812*. En 1848 il publia *Le Frère et la Sœur*, roman qui fut plus tard réédité à Paris. On peut ajouter à ses œuvres *Le Sauvage du Canada* et une série d'essais biographiques sur les hommes politiques de cette époque, série qui parut dans l'*Avenir*. Elu, l'un des premiers, membre de l'*Institut canadien*, il en fut toujours le défenseur. Cette institution obtint sa charte pendant qu'il en était le président. Lorsque, en 1853, commença la lutte pour l'abolition du système féodal en Canada, M. Doutre se mit à la tête de ce mouvement. Un an plus tard, le parlement passait une loi abolissant les droits seigneuriaux dans notre pays. En 1861, M. Doutre, pressé par ses amis politiques, brigua la candidature dans le comté de Laprairie, mais il fut défait ; depuis lors il quitta l'arène politique pour se consacrer entièrement à sa profession. On a de lui une lecture remarquable sur les *Chartes du Canada*, tableau complet et concis de la constitution politique du pays sous le gouvernement français. En 1869 commença le célèbre procès Guibord, plaidé par M. Doutre avec beaucoup de ténacité et gagné par lui après plusieurs années de lutte. M. Doutre mourut en 1886, laissant après lui une réputation de grande probité et de jurisconsulte éminent.

Draper (*l'honorable W. H.*), légiste et homme d'Etat, premier ministre en 1844, a été envoyé à Londres, par le gouvernement canadien, pour faire valoir les droits du Canada au territoire de la baie d'Hudson. On a de lui, outre le rapport de ses négociations, un ouvrage sur le droit criminel du Haut-Canada. Il a été président de l'Institut canadien de Toronto.

Duberger (*Jean-Baptiste*), célèbre ingénieur, géographe et

mécanicien canadien. Après avoir fait un cours d'études classiques au séminaire de Québec, devint dessinateur dans le corps des ingénieurs royaux, et exerçait cet emploi en 1814, durant la dernière guerre. Dès 1809 le voyageur Lambert écrivait : " Avant que je quitte le sujet des arts en Canada, pays plus capable en apparence de soutenir que de créer le génie (*), je ne dois pas omettre de faire mention d'un monsieur du nom de Duberger, natif de ce pays, et officier dans le corps des ingénieurs et dessinateurs militaires, pour lui rendre le tribut d'éloges qu'il mérite à si juste titre. C'est un homme qui s'est créé lui-même par son génie, si l'on peut ainsi parler, et qui n'a eu pour s'instruire d'autres avantages que ceux que lui fournissait la province, car il n'est jamais sorti de son pays. Il excelle dans les arts mécaniques et dans les plans et dessins de mesurage militaire. Plusieurs de ses grandes esquisses du pays sont déposées au bureau du génie. La seule carte correcte du Canada qui ait été publiée, par Faden à Londres, au nom de M. Vondenvelden, a été dressée par Duberger et un autre monsieur (*Charland*). Mais le plus important de ses ouvrages est un modèle de Québec, qu'il a fait, aidé du capitaine Byson, son compagnon de collège. Il a plus de 35 pieds et comprend une partie considérable des hauteurs d'Abraham, jusqu'à l'endroit où Wolfe fut tué. Le tout est entièrement taillé dans le bois et modelé sur une certaine échelle indiquant la forme même et la projection du cap, les élévations et les déclivités dans la ville et dans les plaines, particulièrement les éminences qui commandent la garnison. Tout est d'une exactitude et d'un fini qui ne laissent rien à désirer." Ce modèle fut envoyé en Angleterre et déposé à l'arsenal de Woolwich en 1813. Marmier, dans son *Voyage en Amérique*, attribue à Duberger la principale part dans les travaux de fortification de Québec, et prétend que d'autres se sont attribué ce qu'il a fait en ce genre. On voit par l'*Almanach de Québec* pour 1815, que J. B. Duberger, jeune, était assistant dessinateur dans le corps des ingénieurs en même temps que son frère.

Ducalvet (*Pierre*), une des plus remarquables figures de nos annales politiques, s'était acquis une grande fortune par

(*) Ce devrait être l'inverse.

le commerce des pelleteries sous la domination française, et n'abandonna point le pays après la conquête. Le Canada fut administré selon les lois françaises jusqu'à la paix de Versailles, en 1763. L'année suivante, il fut soumis aux lois anglaises, et les Canadiens éloignés des charges à cause de leur religion. Hugunot, Ducalvet ne partagea point leur disgrâce et fut fait juge de paix ou magistrat. Ses compatriotes ne pouvaient être avocats au barreau ; pour remédier à cette injustice, il se mit à accorder les parties comme autrefois l'intendant Raudot. Son tribunal était l'âme de la justice, qui était deniée aux Canadiens partout ailleurs. Mais c'est surtout comme moteur de la constitution que Ducalvet est célèbre parmi nous. Il fit une guerre ouverte au système administratif qui régnait sous le Conseil législatif, comme entaché selon lui de doctrines despotiques, puis à sir Frederick Haldimand personnellement ; il demanda à grands cris pour les Canadiens les droits de sujets anglais comme il les entendait, et rédigea un plan de constitution en tout semblable à celle qui fut octroyée en 1791, moins l'université et le régiment de deux bataillons ; encore ce régiment fut-il levé en 1796. Il osa poursuivre en Angleterre Haldimand, qui ne l'avait incarcéré que sur des preuves écrites de sa trahison, et réclamer en mêne temps de Benjamin Franklin, à Paris, le paiement de ce qu'il avait fourni au Congrès. Il publia à Londres la *Lettre aux Canadiens* et l'*Appel à la justice de l'Etat*, adressée au roi, au prince de Galles, aux ministres et aux membres du parlement. Ces écrits sont pleins de force et d'une éloquence rude et inculte. L'ex-jésuite Roubaud, de Québec, passe pour l'avoir aidé dans ce travail. Ducalvet alla deux fois en Angleterre, la première en 1783, en compagnie de son fils unique, né en 1773 et âgé de 10 ans ; son épouse, Louise Juseaume, était morte en 1774. Il laissa son enfant à Londres. Il se trouvait en Canada dans l'hiver de 1785 à 1786, et repartit au mois de janvier pour l'Angleterre, afin d'y donner suite à ses accusations contre Haldimand ; mais il paraît avéré que le navire sombra en mer. P. Ducalvet fils, demeuré à Londres, y vivait encore en 1796. On voit donc qu'il ne fut pas jeté à la mer, et que sa mère ne fut point rendue folle par de cruelles terreurs, comme on l'a dit. Tout le monde ne jugera pas Ducalvet au même point de vue.

Ceux dont la loyauté au gouvernement établi est à l'épreuve, le trouveront en faute, et ceux qui n'admirent pas la constitution anglaise ou qui déplorent le résultat qu'elle a eu ou qu'elle aura en Canada, lui auront peu de reconnaissance, et se rappelleront qu'il s'allia, pour la demander, aux Anglais de la colonie et aux *Loyaux Américains*. Ceux au contraire qui aiment cette forme de gouvernement, croiront la lui devoir ; ils se souviendront que ce fut pour la leur obtenir qu'il ruina sa fortune, et que même il périt à l'occasion de ses efforts dans cette cause politique. " Petit de taille, beau de figure, noble d'attitude, loyal de caractère, chaud de cœur, il était taillé dans le granit des héros de Rome et de Sparte dans leur meilleur temps," a dit un de ses partisans.

Duchaîne (*l'abbé*), savant clerc mineur décédé dans un âge avancé en 1854, a été pendant de longues années le seul Canadien qui s'occupât *ex professo* des sciences exactes en dehors des collèges de la province. Après avoir enseigné la théologie dans le Haut-Canada, il fit plusieurs inventions ou perfectionnements, construisit des ponts et fournit les églises et édifices publics de paratonnerres. Il prépara aussi durant de longues années le calendrier. Il traduisit, compila ou composa de nombreux traités sur la grammaire, la géographie, la chronologie, l'histoire, les belles-lettres, les mathématiques, l'astronomie et la physique, qui, malheureusement, ne servirent qu'à lui-même dans sa carrière enseignante, car il n'a jamais publié de livres. Sur la question de l'instruction publique, il précéda ceux qui s'en sont occupés, comme le docteur Meilleur et le juge Mondelet, et même M. Perrault, témoin son plan remarquable imprimé dans l'*Encyclopédie canadienne*, livraisons de janvier et février 1843, et alors déjà vieux de 20 ans. M. Barthe dit du clergé canadien dans le *Canada reconquis* publié à Paris : " Ce corps a compté parmi ses savants un abbé modeste qui a vécu et est mort dans la retraite, l'abbé Duchaîne, voué de l'instruction de la jeunesse et à l'étude silencieuse des sciences, dont il approfondissait les arcanes, comme cet évêque d'Avranches, Huet, au sujet duquel les paysans, qui le trouvaient toujours à l'étude, exprimaient si naïvement leur surprise qu'on leur eût envoyé un évêque qui n'avait pas terminé ses études."

Ducharme (*Ch. M.*), jeune écrivain de talent, qui nous a

donné *Ris et croquis* et une série intéressante d'études et de critiques sur les œuvres de nos littérateurs canadiens, qui a paru dans le *National* de Montréal. Malheureusement la mort l'enleva au début de sa carrière ; il mourut en novembre 1890, à peine âgé de vingt-six ans.

Dudouyt (*Jean*), chanoine promoteur de l'officialité de Québec et grand vicaire, d'une ancienne famille de Hauteville, au diocèse de Coutances, dans la Bretagne, exerça le ministère en Canada de 1659 à 1689. Il fit connaissance de Mgr Laval de Montmorency à Caën, chez l'ermite de Bernières, frère de celui qui vint en Canada, et suivit ce prélat. Ce fut lui qui donna le permis pour construire à Montréal la célèbre chapelle de Bonsecours.

Duhamel du Monceau (*Louis Henri*), membre de l'Académie des sciences de Paris, et botaniste de réputation, vint en Canada en 1740 et y tint un journal d'observations météorologiques de 1741 à 1744. Il avait été reçu à l'Académie en 1728. Nous avons eu, depuis, un météorologue distingué dans le professeur Smallwood, M.D. et LL.D., qui a figuré avec avantage dans les congrès scientifiques d'Albany et de Montréal.

Duhamel (*George*), que ses talents et son énergie ont fait nommer ministre, à peine âgé de trente ans, est né en 1855. Conservateur dès le début de sa carrière, il devint, après l'exécution de Riel, l'un des chefs du mouvement national, et lorsque ce parti eut triomphé, en février 1887, M. Mercier, pour reconnaître les services rendus par M. Duhamel, lui donna un portefeuille de ministre. Il est aujourd'hui commissaire des terres de la couronne. On lui doit l'abolition de la réserve forestière. M. Duhamel est un orateur éloquent et sympathique.

Dumas (*C.*), un des plus illustres guerriers qu'ait produits le Canada, acheva la victoire de la Monoghahéla après la mort du chevalier de Beaujeu, et lui succéda dans le commandement de l'Ohio. Il fit, du fort Duquesne, des incursions dans la vallée, et jusque dans la Pensylvanie, enlevant le fort Grenville, à 20 lieues de Philadelphie. Créé major général des troupes de la marine, il brûla la flottille anglaise, de 300 bateaux, sous le fort George, dont il assura ainsi la chute. Sa gloire ne fit qu'augmenter dans la funeste campagne de 1759, malgré son échec à la Pointe-Lévis.

Après la victoire de Ste-Foye, Québec assiégé ayant été secouru par les vaisseaux anglais, Dumas fut laissé dans le gouvernement de Québec avec un camp volant, y fit une campagne ou guerre de postes, puis retraita pied à pied devant Murray allant donner la main à l'armée d'Amherst devant Montréal. Ayant émigré après la capitulation générale qui y eut lieu, il devint participant des victoires du fameux bailli de Suffren, puis gouverneur des îles de France et de Bourbon. On a de lui : *Mémoires sur les limites de la Nouvelle-France*, et il paraît avoir laissé un fils qui s'est distingué dans la géographie et l'hydrographie.

Dunn (*l'honorable Thomas*), seigneur de St-Armand, juge puîné de la Cour du banc du roi, membre des conseils législatif et exécutif, deux fois administrateur de la province du Bas-Canada, fut un des colons anglais qui surent le mieux apprécier les Canadiens, et se fit Canadien lui-même, pour ainsi dire, ayant épousé dame Henriette Guichaud. Il fut commissaire pour l'administration des biens des Jésuites, puis pour pourvoir à la réparation et à la construction des églises. Se trouvant le plus ancien membre de l'exécutif, il prit, sous le nom de président, les rênes du gouvernement provincial lors du départ de sir Robert Shore Milnes, en 1805. Le 20 février 1806, il ouvrit le parlement et annonça la victoire de Trafalgar ; puis le 21 janvier 1807, il mentionna la conquête du cap de Bonne-Espérance. Les Etats-Unis prenant une attitude hostile, il émana, le 12 août, une proclamation prohibant l'exportation des munitions de guerre. Le 19 octobre, en conséquence des préparatifs par delà les lignes, il ordonna la levée du cinquième de la milice, de l'âge de 18 à 50 ans. Cette levée s'exécuta avec un zèle admirable, et lui donna occasion de publier que dans aucune partie des domaines britanniques il n'avait été déployé un plus grand zèle pour la défense du gouvernement. Il admit Mgr Plessis à prêter serment, malgré Ryland qui voulait qu'on ne le fit qu'après que ce prélat aurait souscrit aux conditions que le gouvernement anglais lui imposerait en conséquence de la requête de son prédécesseur. Le sixième volume de Christie contient une lettre du secrétaire qui annonce piteusement au lord évêque de Québec Mountain, la détermination du président. Dans le procès entre le curé Bertrand et le paroissien Lavergne, où les officiers de la

couronne Sewell et Monck voulurent faire déclarer nulle l'ordonnance de 1791 comme contraire à un statut pénal d'Elisabeth, M. Dunn empêcha que cette affaire eût des suites et s'opposa ainsi à cette prétention monstrueuse (*). C'était en un mot un homme de l'école de Carleton, et qui s'était annoncé en s'opposant aux projets d'anglification du grand juge Smith. De nouveau administrateur de la province depuis le départ de Craig jusqu'à l'arrivée de sir George Prevost, il donna l'agrément de l'autorité temporelle à l'élection de Mgr Panet à la coadjutorerie, et honora de sa présence les exercices littéraires du séminaire de Québec. — Robert Dunn, sous-lieutenant au 11e régiment de hussards dans la guerre d'Orient, décoré de l'ordre de Victoria ou de la vertu militaire, pour avoir sauvé la vie au sergent Bentley en 1854, est le même, croyons-nous, qui est devenu major du 100e et qui fut décoré de l'ordre musulman de Medjidié.

Duplessis (*François-Xavier*), de la Compagnie de Jésus, célèbre prédicateur, né à Québec en 1693, mort à Paris, annonça assez de talents pour être appelé en Europe par ses confrères. Après avoir professé la philosophie à Arras, il fut missionnaire apostolique dans la Flandre française, et s'y signala par ses missions et ses prédications. Son livre intitulé : "*Avis et pratiques pour bien profiter de la mission*," a eu, dit-on, beaucoup de vogue. On conserve en Canada quelques exemplaires de son Calvaire ou : *Représentation de la croix miraculeuse plantée sur le rempart de la ville d'Arras par les soins du R. P. François-Xavier Duplessis, de la Compagnie de Jésus et missionnaire apostolique, dédiée à madame la duchesse d'Ayen par son très humble et très obéissant serviteur J. B. de Poilly : se vend à Paris chez Daumont.*

Duplessis de Mornay (*Louis François*), troisième évêque de Québec, de la même famille que Duplessis Mornay qui disputa contre du Perron à la conférence de Fontainebleau en présence de Henri IV,—né à Vannes en Bretagne, entra dans l'ordre des Capucins. Choisi pour coadjuteur par Mgr de St-Vallier, il administra la Louisiane ainsi que l'archidio-

(*) Through the intervention of Mr. President Dunn the suit in question was not brought to a final decision.—Henry Witrius Ryland sir R. Peel.

cèse de Cambray, dont l'ordinaire était absent. Il fut sacré, sous le nom d'évêque d'Euménie, par le cardinal de Rohan. Devenu évêque de Québec en 1728, il se déchargea du soin de son diocèse sur Mgr Dosquet, ne vint jamais en Canada, et se démit en 1733. Il mourut en 1741, écrasé par la chute d'un édifice.

Duvernay (*Ludger*), chaud patriote, incarcéré comme tel, puis proscrit, naquit à Verchères en 1799, imprima un journal aux Trois-Rivières, puis à Montréal, fonda *la Minerve* en 1826. Il est le fondateur de la Société St-Jean-Baptiste et, à sa mort, en 1852, il fut comme tel honoré d'un monument. Gravure d'un beau buste dans les *Grandes familles* de M. l'abbé Daniel, du séminaire de St-Sulpice.

E

Eckford (*Henry*), mort à Constantinople le 20 novembre 1832, constructeur des vaisseaux du grand sultan, commença par être apprenti de John Black, de Québec, constructeur et membre du parlement. John Goudie, plus tard un des plus riches bourgeois de cette ville, était son compagnon. Pendant la guerre de 1812, Eckford construisait les navires de guerre américains sur une rive du lac Ontario, tandis que Goudie construisait ceux des Anglais sur la rive opposée. Québec, New-York et Byzance ont partagé la vie de Henry Eckford.

Ecuyer (*Charles*), fils du capitaine Ecuyer qui entra dans le régiment de troupes légères à quatre bataillons créé par le duc de Cumberland et qui défendit Pittsburg contre Pontiac, et frère du capitaine Ecuyer, des Voltigeurs, ordonné prêtre en 1783, entra dans la communauté de St-Sulpice, et se signala comme musicien. Il composa un *Sanctus* à trois parties et mit en musique les psaumes des vêpres. Curé de Repentigny en 1794, il passa de là finalement à Yamachiche, où il est mort le 29 mai 1820. MM. Ecuyer, Guillemin, Borneuf et Latour-Dézéry furent les premiers Canadiens qui furent admis dans la société de St-Sulpice.

Edouard (*S. A. R. le prince*), fils de George III, duc de Kent, et père de la reine Victoria, fut successivement commandant des troupes à Québec et gouverneur de Gibraltar.

Quand Napoléon annonça son dessein de passer en personne dans la Péninsule, le duc de Kent demanda héroïquement au roi le permis de se rendre à son poste. Bouchette, notre géographe, lui dut une généreuse protection.

Edwards (*Guillaume Frédéric*), membre de l'Institut de France ou de la Société des sciences morales et politiques, qui en fait partie, né à la Jamaïque en 1777, mort en 1842, fut le principal fondateur de la Société ethnographique. Il a laissé : *Des caractères physiologiques des races considérés dans leur rapport avec l'histoire.*

Effiat (*Antoine Coeffier Ruzé, maréchal d'*), surintendant des finances, un des Cent-Associés de la Nouvelle-France, commanda en Piémont en 1630, et mourut en 1632, en allant commander en Allemagne. En moins de cinq à six ans, il avait acquis de la réputation dans les armes par sa valeur, dans le conseil par son jugement, dans les ambassades par sa dextérité, et dans le maniement des finances par son exactitude et par sa vigilance.

Eguillon (*Charlotte de Combalot, duchesse d'*), fondatrice, en 1638, et protectrice de l'Hôtel-Dieu de Québec.—Elle obtint de la Compagnie des Cent-Associés des seigneuries et terres considérables à la seule charge de faire célébrer chaque année une messe du Saint-Esprit, le gouverneur ou son lieutenant, et les principaux habitants présents ou invités, pour prier Dieu qu'il lui plût d'inspirer à la compagnie des résolutions qui tournassent à sa gloire et à l'honneur de la France.

Elgin (*James Bruce*), comte d'Elgin et de Kincardine, baron de Torry, chevalier du très noble ordre du Chardon, gouverneur général de l'Amérique Britannique du Nord, de 1847 à 1854, puis plénipotentiaire en Chine, où il conclut un traité de paix glorieux et mémorable avec l'empereur céleste, était un rejeton de la famille royale de Bruce et fils du lord Elgin qui, comme lord Arundel, a donné son nom à des marbres précieux. Mort en 1863.

England (*sir Richard*), lieutenant général, commandant des forces en Irlande, grand-croix du Bain et de la Légion d'honneur, natif du Haut-Canada, a été un des meilleurs officiers généraux de la guerre d'Orient.

Eric, évêque du Groënland au XIIe siècle, visita le Vinland en 1171, et doit être regardé comme le premier apôtre

de l'Amérique. Le prêtre Jean y avait été martyrisé avant la mission de ce prélat.

Eschambault (*Fleury d'*), maison canadienne, alliée à celles de Choiseul, de Vaudreuil, de Longueuil et de Steiguer.—I. Jacques Alexis de Fleury, écuyer, sieur d'Eschambault, de St-Jean de Montaigu au diocèse de Luçon dans le Poitou, né en 1642, conseiller du roi, docteur en lois, avocat au parlement ; et en Canada, d'abord procureur du roi à Montréal, épousa en ce pays Marguerite de Chavigny, veuve de Thomas Douaire, sieur de Bondy, qui s'était noyé en 1667, près de l'île d'Orléans, et fille de noble homme François de Chavigny de Berchereau et d'Eléonore de Grand-Maison. Il se signala dans la grande expédition du comte de Frontenac contre les Iroquois. Plus tard il fut bailli, puis lieutenant général civil et criminel de la juridiction de Montréal après le sieur Juchereau en 1704. Il était allié à M. de Ramezay, gouverneur de Montréal, et donna son nom à la seigneurie d'Eschambault qu'il eut de sa belle-mère, Eléonore de Grand-Maison, à qui elle avait été concédée par M. de Lauzon en 1652. Il épousa en secondes noces Marguerite Renée Denis, veuve de M. de Lanaudière, et mère de Thomas Tarieu, sieur de La Pérade, époux, croyons-nous, de la fameuse Marie Madeleine de Verchères. De ce second mariage il n'eut point d'enfants, mais il laissait, du premier, à sa mort arrivée vers 1715 :

1° Charles Fleury d'Eschambault ou Charles d'Eschambault Fleury, comme il signe, qui passa en France et se fixa à La Rochelle. Il y faisait en 1705 les affaires de la Compagnie du Canada ;

2° Joseph de Fleury, sieur de La Gorgendière, qui resta en ce pays, et qui est proprement la tige de la maison canadienne ;

3° Simon Thomas Fleury de la Jannière, qui alla s'établir à la Martinique, et qui se trouvait à Québec au mois de septembre 1716, cédant ses droits successifs au précédent qui, à son tour, au mois d'août 1719, renonçait aux biens de Jacques Alexis d'Eschambault situés en France, en faveur de Charles Fleury d'Eschambault, de La Rochelle, qui renonçait de son côté aux biens du Canada ;

4° Jacques Alexis Fleury d'Eschambault, prêtre de la Société des Missions étrangères, tonsuré le 19 décembre 1692,

minoré le 1er février 1693 et fait sous-diacre le 8 mars de la même année. Il dut être ordonné prêtre en France, d'où il revenait le 27 août 1694 avec ce caractère. Il était sans doute allé fortifier ses études. Il était né au Canada et non à Saintes en France, comme le veut le grand vicaire Noyseux, qui l'appelle encore Louis Honoré, et qui le fait repasser en France en 1696, pour ne plus reparaître. Le fait est qu'il passa en Acadie et qu'on trouve de lui, dans les *Documents de Paris*, la relation d'un combat livré aux Anglais par les sauvages, à Pémaquid.

II.—Joseph de Fleury, sieur de la Gorgendière, ci-dessus nommé, second fils de Jacques Alexis d'Eschambault et de Marguerite de Chavigny, né le 20 mars 1676, épousa le 11 mai 1702, mademoiselle Claire Jolliet, fille de l'illustre Jolliet d'Anticosti, alors âgée de 22 ans et morte en 1760. Il était en 1722 un des principaux négociants du Canada, et devint même agent général de la Compagnie des Indes. Le marquis de Beauharnois lui concéda, le 23 septembre 1736, une seigneurie de trois lieues de front sur deux de profondeur sur les deux rives de la rivière Chaudière, en même temps que ses gendres, Thomas Jacques Taschereau, conseiller au Conseil souverain, et Pierre François Rigaud de Vaudreuil, frère du marquis, étaient également favorisés. Dame Taschereau était née en 1705, le 28 août. M. de la Gorgendière obtint du Conseil souverain une sentence qui le maintenait dans le patronage de l'église. Il mourut le 25 septembre 1749. Sa veuve vécut jusqu'au 19 février 1797. A part de deux filles que nous venons de mentionner, Joseph Fleury laissa trois fils :

1° Louis Fleury de La Gorgendière, né le 31 août 1705. Il épousa demoiselle Athalie Boudrault le 7 janvier 1764, et hérita ou devint possesseur des deux seigneuries d'Eschambault et de Vaudreuil. Il eut un fils, Louis Henri de La Gorgendière, et une fille, Louise Fleury de La Gorgendière. Le premier naquit le 9 novembre 1764 et fut le dernier Fleury qui fut propriétaire des seigneuries de ses ancêtres, à la réserve du domaine pourtant. Celui-ci eut un fils qui fut médecin et qui servit dans la guerre de 1812.

2° Joseph Fleury d'Eschambault, dont on parlera ci-après.

3° Ignace Fleury de La Gorgendière, qui épousa made

moiselle Prost, et mourut vers 1753. Sa fille Marie Elisabeth Geneviève épousa, le 13 mars 1772, le vicomte de Choiseul, émigra durant la révolution et mourut à Brennan, ville libre de la basse Saxe, le 21 février 1797. Le 31 décembre 1796, elle avait fait son testament par lequel elle léguait les deux cinquièmes de ses biens en Amérique, et à St-Domingue particulièrement, à ses cousins germains du Canada.

III.—Joseph Fleury d'Eschambault, deuxième fils de Joseph Fleury de La Gorgendière et de Claire Jolliet, naquit le 1er mai 1709, et épousa mademoiselle Marie Catherine Véron de Grandmenil. Il devint comme son père agent général de la Compagnie des Indes. Dans un temps où les agents coloniaux se livraient en masse à des concussions inouïes, on dit de lui dans l'histoire de Bibaud : " Plusieurs citoyens se firent un devoir de seconder l'intendant dans ses efforts, et particulièrement M. d'Eschambault, agent de la Compagnie des Indes, qui offrit généreusement tout l'argent qu'il possédait et alla même en personne dans différentes paroisses, afin d'y acheter du blé et de la farine pour les troupes." Après la conquête on le voit agent des Vaudreuil et vendant en leur nom le château Vaudreuil, à Montréal, à M. de Lotbinière. Il fut tuteur de la baronne de Longueuil, sa petite-fille, et Cugnet l'accuse d'avoir, en cette qualité, lésé les Boucher de Niverville et anglifié sa maison et celle de Longueuil. Madame d'Eschambault se distinguait surtout par sa piété, et lors de la grande obscurité qui eut lieu à Montréal en 1785, les dames allèrent la prendre pour aller à leur tête réciter des prières à Notre-Dame de Bonsecours. Ils laissèrent trois fils et trois filles. Les fils sont :

1° Etienne Fleury d'Eschambault, qui se signala à St-Jean et fut fait prisonnier par les Américains avec le chevalier de Montesson et le sieur Sabrevois de Bleury. Après avoir été capitaine dans les Volontaires canadiens royaux, il se retira à Longueuil, où il remplissait les fonctions de juge de paix, et mourut vers 1815.

2° Louis Joseph Fleury d'Eschambault, dont on parlera au long dans un autre paragraphe, et Antoine Fleury d'Eschambault. Les filles sont :

1° Marie Catherine, qui épousa en premières noces Charles Jacques Le Moine, troisième baron de Longueuil, et en

secondes noces, William Grant, écuyer (*Voyez Longueuil*) ;

2° Marie Claire, qui épousa le capitaine et juge Jean Fraser, et qui eut trois filles, qui devinrent les dames James Cuthbert, Chaussegros de Léry et Ployart. Ce dernier était le capitaine Ployart, du régiment de Watteville. William Ployart, leur fils, est mort au service de l'Agleterre dans l'Inde ;

3° Madame Dunbar, mère des dames Bruyère et Selby, la première, mère des dames O'Sullivan, Pothier, et de Fleury Bruyères de Deal, près de Douvres en Angleterre, lequel a épousé Mlle Factor, fille d'un banquier anglais. Madame Selby, épouse du docteur Selby, qui avait étudié à Paris avec James Cuthbert fils, ne laissa qu'un garçon, qui épousa mademoiselle Baby, mère des dames Desbarats, Montesquiou, etc.

IV.—Louis Joseph Fleury d'Eschambault, né à Montréal le 20 février 1756, fut conduit en France par le chevalier de Vaudreuil, étudia au collège de La Flèche, fut page de Louis XVI et servit comme officier dans le régiment dit de la Couronne. Rappelé par son père lors de la révolution française, il épousa à Boucherville, le 6 octobre 1792, demoiselle Gilles Boucher Labruère de Montarville, fille de Joseph Boucher Labruère de Montarville et de Catherine Pécaudy de Contrecœur, et fut nommé, sur la recommandation de ses beaux-frères, enseigne dans le 24e régiment anglais, commandé par le général Taylor. Il devint plus tard major, puis lieutenant-colonel du 109e régiment. Carleton l'avait nommé inspecteur de la milice en 1777. Sir Robert Shore Milnes le nomma *député-agent des Indiens*, et sir Robert Prescott *surintendant des Abénaquis de St-François et de Bécancour*. Enfin il fut *surintendant des postes*. Il eut à Longueuil, avec S. A. R. le prince Edouard, un combat simulé, bataillon contre bataillon. Lors de la dernière guerre il fut créé par sir George Prevost quartier-maître général de la milice, se trouva avec 6,000 hommes sur le chemin du général en chef des Américains, Dearborn, et le vit renoncer à son invasion après le combat infiniment glorieux de Lacolle. On le voit servir d'intercesseur dans l'affaire de la Pointe-Claire. Il mourut à Montréal en 1824, et fut inhumé avec les honneurs militaires. Il laissait quatre fils, Louis Fleury d'Eschambault, qui lui succéda par droit d'aînesse, et qui

épousa demoiselle Noyelles de Florimont ; George Fleury d'Eschambault, un des associés de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson ; Guillaume Fleury d'Eschambault, de Montréal, docteur en médecine de la Faculté de Paris, qui a épousé demoiselle Esther Raymond, fille de Jean-Baptiste, membre du parlement pour le comté de Huntingdon, et sœur de madame Masson (*), fondatrice du collège Masson, et tante de Mgr Pinsonneault, évêque de London. Le quatrième est Henry Fleury d'Eschambault, qui a été un des directeurs du canal Chambly. Ces quatre frères ont eu deux sœurs, dont l'une était madame de Steiguer d'Eschambault, épouse de Rodolphe de Steiguer, capitaine au régiment capitulé de Watteville et aide de camp du général de ce nom, décédée le 5 juillet 1858, à Mount Clement dans l'Etat de Michigan. Déjà petite-nièce d'un Vaudreuil, elle était devenue par cette alliance petite-fille de l'avoyer de Steiguer.

Esglis *(Louis Philippe Mariacheau d')*, huitième évêque de Québec, né en cette ville en 1710, était fils d'un lieutenant au détachement des gardes du corps servant auprès du gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France, et frère de François Mariacheau d'Esglis, chevalier de St-Louis et lieutenant de roi des places et gouvernement des Trois-Rivières, à la mort duquel le grand vicaire Chartier de Lotbinière adressa à la cour un mémoire sur ses services et le mérite de sa famille. Son frère fut élevé pour l'Eglise. Ordonné prêtre en 1734, il fut le premier Canadien qui porta la mitre, ayant été élu coadjuteur de Mgr Briand en 1770 et agréé pour le roi par Carleton. Le pape Clément XIV, par une bulle de 1772, le nomma évêque de Dorylée *in partibus*. Briand s'étant démis, il fut reconnu évêque de Québec le 29 novembre 1784, et prit possession le 2 décembre. Il mourut à St-Pierre, île d'Orléans, le 4 juin 1788, à 78 ans, et fut inhumé dans cette paroisse, dont il était curé depuis cinquante-quatre ans. Il réunissait à une grande simplicité de mœurs un zèle et une charité sans bornes.

(*) Veuve de l'honorable Joseph Masson, fondateur d'une puissante maison de commerce, membre du Conseil législatif, et un des premiers présidents de la société nationale de St-Jean-Baptiste. Il se signala encore par sa munificence au profit des incendiés de Québec. Lord Metcalfe et le séminaire de Montréal donnèrent cinq cents louis chacun, et M. Masson, sept cents.

Eyre *(sir William)*, commandant des forces dans l'Amérique Britannique du Nord, administrateur du gouvernement durant le voyage de sir Edmund Head en Angleterre, commandeur des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, est un héros de la guerre d'Orient et a pénétré avec son régiment dans la Karabelnaia, lors de l'attaque infructueuse du maréchal Pélissier contre Sébastopol.

F

Fabre (*Edouard Charles*), troisième évêque de Montréal et premier archevêque de ce diocèse, est né le 28 février 1827. A l'âge de dix-sept ans, voulant se consacrer au sacerdoce, il entra au séminaire d'Issy, en France. Au nombre de ses condisciples se trouvaient MM. Lavigerie, de La Tour d'Auvergne et Hugonin, qui plus tard sont arrivés comme lui à l'épiscopat. Son cours de théologie terminé, il revint à Montréal et reçut l'ordination en 1850. D'abord vicaire à Sorel, puis curé à la Pointe-Claire, il sut toujours s'attirer l'affection de ses ouailles. Rappelé à Montréal par Mgr Bourget, il déploya dès lors beaucoup d'activité et de dévouement. Par son zèle il sut gagner la confiance de la jeunesse, dont il fut toujours le guide et le conseiller. Les étudiants en médecine, qui éprouvaient pour lui beaucoup de vénération, le nommèrent leur chapelain. En 1873, i devenait coadjuteur de Mgr Bourget, et à la retraite de celui-ci, il lui succéda au siège épiscopal de Montréal. En 1886, Rome lui envoyait le pallium.

Faillon *(l'abbé)*, de la société de St-Sulpice, auteur de la *Vie de M. Olier*, est venu à Montréal en 1854, en qualité de visiteur, et a écrit les vies de Marguerite Bourgeois, de mademoiselle Manse et de madame d'Youville. Après un voyage en France, il est venu se fixer en Canada, où il a travaillé à l'histoire de l'île de Montréal. Comme Charlevoix, l'abbé Faillon est diffus et manque de précision, ce qui ne l'empêche pas de donner de l'intérêt à ses récits, qu'on lit avec plus de plaisir que ne semblait le comporter le sujet : il a répandu presque toute l'histoire du Canada dans ses biographies.

Falardeau (*le chevalier*), illustre peintre canadien de Florence, né à Québec.—Parvenu en Italie, n'ayant que $300

pour toute fortune, il se vit exposé à les dépenser avant que de pouvoir gagner par son travail, et dut se borner à un repas par jour, régime qui nuisit à sa santé. Quand il eut quelque succès et qu'il sortit de la misère dans la terre classique des beaux-arts, grâce à son génie, il lui fallut endurer des persécutions, parce qu'il ne voulut point participer aux événements politiques de 1848, et se prévalut de sa qualité d'étranger pour demeurer tranquille. Cette ligne de conduite, qui faillit le perdre, lui a valu finalement le respect et la protection des grands, et il a vu dans son atelier don Carlos, prétendant à la monarchie des Espagnes, et les grands-ducs de Toscane et de Parme. Il refusa à don Carlos une *Sainte Famille*, sous prétexte qu'il devait la porter avec lui à Québec. Sa conduite prudente ayant attiré sur lui l'attention du grand-duc de Toscane, celui-ci se rendit avec le duc de Parme dans son atelier pour lui acheter quelqu'une de ses études. Une entre autres frappa le duc de Parme, la duchesse surtout, qui se prit de passion pour elle. C'était une petite fantaisie de la façon du peintre, représentant deux Cupidons qui se querellent pour une rose. Le duc offrit un prix que Falardeau refusa ; puis il fut prié de faire son prix, ce qu'il refusa de même. Mais voyant l'envie dont la duchesse brûlait pour son œuvre, il offrit galamment de lui en faire don, ce qui fut accepté. Peu après le duc lui remit de sa main une épinglette en diamant d'un très grand prix et ajouta à ce cadeau princier le brevet de l'ordre de St-Louis. Le grand-duc de Toscane, qui a obtenu la *Sainte Famille*, l'a créé chevalier toscan : notre compatriote en portait la décoration, qui est une bague précieuse ornée de brillants. Depuis lors, les commandes arrivèrent en foule à son atelier ; on l'a vu à l'œuvre pour le compte de M. Bright, l'homme de la paix, et il a fait deux tableaux pour le vainqueur de Chapultepec. Devenu opulent, il a fait de sa résidence un petit paradis terrestre, orné à l'intérieur de ses meubles précieux et de ses tableaux, et en dehors, de fleurs et de cages d'oiseaux. Outre ses originaux, Falardeau était un des meilleurs copistes qui aient existé ; il rendait au parfait les œuvres de toutes les écoles, au point qu'on ne peut distinguer souvent la copie de l'original, dont il imitait jusqu'à l'ancienneté. Il avait destiné une salle aux copies qu'il avait faites de chaque école, et les avait disposées

comme suit : *Première salle.*—Une assez nombreuse collection des portraits des premiers maîtres, tels que Leonardo Vinci, Raphaël, André del Sarte, le Guide, Rubens, Van Dyck, Titien, Paul Véronèse, sir Joshua Reynolds. *Seconde salle.*—Plusieurs petits tableaux flamands et hollandais qui font l'admiration des visiteurs pour leur fini et l'expression particulière à chaque copie de maître différent, une des qualités précitées du chevalier Falardeau, qui saisissait la manière de chaque maître et oubliait ce qu'il savait lui-même pour s'identifier avec son modèle. *Troisième et quatrième salles.*—Là étaient des tableaux de la plus grande importance des différentes écoles d'Italie, où l'école florentine dominait, si ce n'est que celle de Rome était représentée par une magnifique copie de la Madone à la chaise de Raphaël. Le dessin en est admiré, ainsi que le clair obscur des tons et chaque teinte est rendue avec infiniment de talent. Une Flore d'après le Titien, dont la couleur est si bien rendue que ce tableau ne semble pas peint par une main moderne. Deux grands tableaux, dont l'un, le *Christ en croix*, d'après le Guide, a été peint en 1851, bien qu'il semble vieux d'un siècle ; l'autre, qui est la mort de saint Joseph, est d'après Franceschini. Une Judith d'après Christophe Allori, une tête de Méduse et des paysages d'après Salvator Rosa et Claude Lorrain. *Cinquième et sixième salles.*—Un très beau martyre de saint Barthélemi, de Ribeira (Spagnoletto), un Christ en croix d'après le Guide, Apollon et Marsias d'après Pierre de Cortone, saint Jean-Baptiste baptisant Jésus-Christ, par Baroccio, un paysage de Poussin, des fruits et des fleurs de Lopez. Les meubles de ces six salles étaient ce qu'il y a de plus rare, tous du quinzième siècle, admirablement sculptés et venant des premières familles de la Toscane, telles que les Médicis, les Strozzi, les Guicciardini, les Martelli, les Pucci et même du temps de la république de Florence. Il avait refusé pour ces meubles plus de 1,000 livres sterling, sans les lustres antiques en verre de Venise et les candélabres. On admirait aussi des tentures brochées d'or et d'argent, des damas, des cristaux, des bronzes, des monnaies, des médailles, des plats des plus célèbres fabriques d'Urbin, de Pezana, de Faenza et de Forli, dont un seul était estimé à £100. Le chevalier Falardeau est mort à Florence en 1890.

Faribault *(C. B.)*, secrétaire perpétuel de la Société littéraire et historique de Québec, s'est rendu infiniment utile à cette association et a été chargé par le gouvernement provincial de faire en France, de concert avec l'Etat de New-York, les achats que nécessitaient la destruction de la bibliothèque du gouvernement par l'incendiat de 1849, et les besoins de la province, voisine de l'Union américaine. M. Hovius, maire de St-Malo, donna à la Société littéraire et historique, par son intermédiaire, au nom des Malouins, un tableau de Jacques Cartier, précurseur de Champlain. On doit à M. Faribault, outre les éditions annotées de plusieurs mémoires historiques publiés par cette société et obtenus par lui ou par l'abbé Holmes et M. Papineau, l'excellent *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et particulièrement sur celle du Canada, avec notes biographiques et littéraires, en trois parties, par C. B. Faribault, avocat,* Québec, des presses de William Cowan, 1837.

Faucher de St-Maurice (*N. Henri Edmond*). Henri IV de France disait : " Semez de la graine de gascon ; elle pousse partout. " M. Faucher doit être de cette graine, car il a poussé en tous lieux, ou plutôt il se pousse partout.—Enorme dose de cette science mondaine qu'on nomme *entregent*, de l'esprit, de l'entrain, de l'érudition, de bonnes manières, un style littéraire excellent, des pensées libérales et généreuses, un caractère avenant, la tournure militaire, la physionomie franche, voilà l'homme. Un jour au Canada, le lendemain au Mexique, plus tard en Italie, en France, à Terre-Neuve, aux Etats-Unis, donnant des coups de plume ici et des coups de sabre dans les *treffas frias* ou *calientès* du Mexique, c'est un aventurier dans toute la force du mot et dans sa bonne acception. M. Faucher est fils du seigneur de Beaumont et de Vincennes ; mais il est encore plus fier de se dire fils de ses œuvres. C'est un Québecquois *québecquoisant*, comme le sont d'ailleurs la plupart des fils de cette bonne, belle et pittoresque capitale que nous aimons tous d'une affection filiale. Il est né en 1844, et à l'âge de 24 ans il épousa Mlle Joséphine Berthelot d'Artigny, nièce du baronnet Louis H. La Fontaine. Mais à vingt ans, il avait déjà servi Bellone, et il avait fait la campagne du Mexique en qualité de volontaire. Il y avait été capitaine et en rapporta de glorieuses blessures. Après

deux ans de combats, il revint au Canada, et de soldat il devint greffier à l'Assemblée législative. On s'étonne qu'avec son besoin d'activité intellectuelle il ait pu rester quatorze ans dans ce paisible emploi. Mais il s'en lassa à la fin et se jeta dans la mêlée politique, bataillant avec son entrain habituel dans le *Journal de Québec* d'abord, dans le *Canadien* ensuite. Entre temps il publiait des ouvrages marqués au bon coin, tantôt sur l'histoire de son pays, tantôt sur des questions militaires. Ses travaux littéraires et les services rendus à la France sur les champs de bataille lui ont valu plusieurs distinctions, entre autres celle de la Légion d'honneur. Il fait partie de la société des gens de lettres de France, et en 1881 il a visité Venise avec le titre de commissaire de Québec à l'exposition de géographie. En 1881 et en 1886 les conservateurs de Bellechasse l'envoyaient à l'Assemblée législative de Québec. C'est un homme très sympathique, qui ne compte que des amis.

Fénelon *(François de Salignac de)*, frère de l'illustre archevêque de Cambrai et missionnaire en Canada, arriva à Québec le 27 juin 1667, n'étant pas encore prêtre. Ordonné par Monseigneur de Laval l'année suivante, il établit une mission sauvage à la baie de Quinté ; plus tard il se joignit aux Jésuites pour prêcher l'Évangile aux tribus (1668). Le roi lui donna une seigneurie " en considération de la passion qu'il a montrée depuis plusieurs années pour la propagation du christianisme, et pour le convier à continuer le zèle qu'il a eu, et qui l'a porté à abandonner les établissements considérables que sa naissance et son mérite pouvaient lui faire espérer en France, et à fonder un établissement pour élever de petits sauvages selon les mœurs françaises." Cette mission n'eut pas de succès, bien que l'abbé de Fénelon fût aidé par MM. Trouvé et de Cissé, et elle fut abandonnée. Il devint curé d'office de Ville-Marie, prit parti pour M. Perrot, gouverneur de Montréal, contre le comte de Frontenac, et fut arrrêté avec lui et traduit devant le Conseil souverain, en présence duquel il montra beaucoup de fierté. L'affaire alla jusque devant le conseil d'Etat, où Louis de Buade n'eut pas gain de cause. L'abbé de Fénelon repassa en France en 1673, en compagnie de Marguerite Bourgeois.

Ferland *(l'abbé J. B. A.)*, docteur ès lettres, membre de la Société américaine pour l'avancement de la science, profes-

seur d'histoire d'Amérique et du Canada à la faculté des Arts de l'université Laval, est né à Kingston, et a fait ses études au collège de Nicolet, dont il a été directeur. Il a fait un voyage en France en 1851 pour y recueillir des matériaux sur l'histoire ecclésiastique du Canada. Outre qu'il a été l'un des éditeurs des *Relations des Jésuites*, l'abbé Ferland a publié une réfutation aussi solide que spirituelle de l'*Histoire du Canada et de ses missions*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, et des *Notes sur les registres de N.-D. de Québec.* L'abbé Ferland est mort professeur d'histoire du Canada à l'université Laval, en 1865.

Fielding (*W. S.*), journaliste de talent, né à Halifax en 1848. Il est attaché depuis plusieurs années au *Morning Chronicle* de cette ville. En 1882 il refusa la position de premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, qui lui fut offerte par le parti libéral de cette province. Il accepta cependant un portefeuille dans le cabinet de l'honorable W. S. Pipes et fit pendant quelque temps partie de ce ministère. Lorsque, en 1884, M. Pipes se retira, M. Fielding fut appelé à réorganiser l'administration et devint alors premier ministre et secrétaire provincial de la Nouvelle-Ecosse.

Flèche (*Josué*), de Langres, premier prêtre et par conséquent apôtre de l'Acadie, était vicaire général de l'archevêque de Rouen, de l'archidiocèse duquel toute la Nouvelle-France était alors une dépendance. Il baptisa en 1610 le grand sagamo Membertou et vingt-cinq de ses sujets, qui furent les prémices de la chrétienté abénaquise.

Flynn (*Edmund James*), ancien ministre provincial a Québec dans les ministères Chapleau et Ross. Il avait d'abord appuyé le gouvernement Joly jusqu'en octobre 1879, époque où il seconda la motion de coalition par laquelle ce cabinet fut renversé. M. Flynn est un des hommes marquants du parti conservateur.

Forbin Janson (*Monseigneur Charles Auguste de*), prédicateur marquant, d'une maison qui a fourni de temps immémorial des cardinaux à l'Eglise romaine, en son vivant évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, célèbre par une mission à Constantinople sous les Bourbons et par l'œuvre de laSainte-Enfance ; né à Paris le 3 novembre 1785, fut ordonné prêtre à 24 ans par l'évêque de Gap, et fut promu à l'épiscopat en 1823. Le 30 juillet 1830, son palais

fut dévasté par la populace. Il est connu encore par ses prédications fructueuses en Canada, où il a planté un monument religieux sur le mont St-Hilaire et donné 24,000 fr. pour le retour des exilés politiques de la terre de Van Diemen. Il est mort près de Marseille en juillet 1844 et a été inhumé à Paris. Il a eu un service funèbre à Montréal.

Forsyth (*Gervar T.*), de Montréal, capitaine au 57e régiment d'infanterie anglaise dans la guerre d'Orient, créé chevalier de la Légion d'honneur par l'empereur Napoléon III.

Foucher (*l'honorable Louis Charles*), né en 1760, année de la conquête, d'une famille de robe, entra au barreau en 1784. Membre du parlement provincial pour la ville de Montréal en 1796, il fut de l'opposition et mérita ainsi d'être nommé solliciteur général, ou officier de la couronne, dignité qui ne s'accordait guère à des Canadiens. Il ne s'arrêta pas là. Nommé *juge résident* des Trois-Rivières en 1803, il devint juge puîné de la Cour du banc de la reine en 1812. Ce fut en vain que la Chambre d'assemblée l'accusa de hauts crimes et délits dans l'exercice de la magistrature, car le prince régent d'Angleterre lui donna gain de cause. Il est mort le 26 décembre 1829. Le juge Foucher remplit longtemps la charge publique de commissaire du roi pour le soulagement des personnes aliénées.

Fournel (*Louis*), géographe canadien, d'abord négociant à Québec et seigneur de Bourg-Louis sous Beauharnois et Hocquart en 1741, découvrit, en 1743, la baie de Kenessakion ou des Esquimaux.

Fournier (*Télesphore*), politicien, est né à Saint-François de Montmagny en 1823. Dès sa jeunesse il se mêla avec ardeur aux luttes politiques et fut pendant de longues années l'un des chauds défenseurs des idées libérales. Durant l'administration de M. Mackenzie il fut ministre de la justice et, en 1875, il était nommé juge de la Cour suprême. M. Fournier a été l'un des éditeurs du *National* de Québec.

Franchère (*Gabriel*), voyageur de renom, fondateur et président de la Société St-Jean-Baptiste à New-York, fit partie dans les années 1810, 1811, 1812, 1813 et 1814, d'une expédition d'explorateurs qui visitèrent les îles Malouines ou Falkland, doublèrent le cap Horn, atteignirent les îles

Sandwich et parvinrent non sans périls à l'embouchure du grand fleuve de l'Ouest, reconnaissant des contrées nouvelles et remarquant des mœurs et des croyances jusqu'alors inconnues. Ils remontèrent ensuite l'Orégon, appelé aussi rivière Colombia, traversèrent le grand désert de l'Amérique, la haute et large chaîne des montagnes Rocheuses, et au moyen des rivières et des lacs de l'intérieur, la vaste région située entre ces montagnes et le lac Supérieur. M. Franchère a donné de ce voyage, en 1820, une relation qui, quoique dépourvue de l'apparat scientifique, offre, à la lecture, un grand intérêt. L'édition française est malheureusement épuisée. On en a donné une traduction anglaise dont il reste peu d'exemplaires. Le même auteur a donné des notes sur l'histoire de la baie d'Hudson, publiées dans le *Pays* de Montréal. M. Franchère mourut en 1863, à St-Paul de Minnesota.

Fréchette (*Louis Honoré*), poète contemporain, né à la Pointe-Lévis, Québec, en 1839. Après un séjour aux Etats-Unis, qui était une bouderie contre son pays, comme on en juge par ses poésies intitulées : *La voix d'un exilé*, il était à son retour élu à la législature ; mais il renonça bientôt à la politique pour se livrer entièrement à la littérature. En 1880 l'Académie française couronnait *Fleurs boréales* et *Oiseaux de neige*, qui forment un troisième volume après *Mes loisirs* et *Pêle-Mêle*. M. Fréchette s'est aussi essayé dans le drame et nous a donné *Papineau*. Plusieurs journaux de France, entre autres le *Journal de Paris*, la *Revue littéraire*, ont fait beaucoup d'éloges de son dernier ouvrage, la *Légende d'un peuple*. M. Fréchette a été nommé en France officier d'académie.—Buste par Hébert.

Frontenac (*Louis de Buade*), chevalier, comte de Palluan, (titre qui fut porté par le maréchal de Clérembault), puis de Frontenac, a été le plus illustre gouverneur de la Nouvelle-France sous la domination française. Il en eut deux fois l'administration, en 1672 et en 1689. Maître de camp au régiment de Normandie, à 17 ans, il fut fait maréchal de camp après 12 ans de service, et commanda des détachements en Italie, en Flandre et en Allemagne, tandis que la comtesse de Frontenac, amie de madame de Sévigné et de madame de Maintenon, se rendit célèbre à la cour. Recommandé par Turenne, il fut le dernier défenseur de Candie,

qu'il dut évacuer. Ce fut alors qu'on le nomma gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France. Sa première administration ne fut pas heureuse ; il devint despote, se brouilla avec tout le monde, fit usage de lettres de cachet comme le monarque lui-même, incarcéra ou exila les premiers personnages de la colonie, se fit appeler " haut et puissant seigneur," et avait, comme le vice-roi de Tracy, l'usage d'une compagnie des gardes du corps. Il fut rappelé et apprit à être plus modéré. Revenu en Canada à l'époque du massacre de Lachine, ce désastre le força d'abandonner un projet d'invasion de la Nouvelle-York. Il porta néanmoins la guerre dans la Nouvelle-Angleterre et au centre du pays des Iroquois, et se couvrit de gloire par sa défense de Québec contre l'amiral Phipps : Louis XIV fit frapper une médaille en mémoire de cet événement. Les sauvages, en particulier, le regardaient comme un homme plus qu'humain, et les Sioux, dont on avait guère ouï parler, lui envoyèrent des ambassadeurs. Louis de Buade était un homme d'esprit et de cœur. On lui a reproché avec raison d'avoir trop aimé à commander et d'avoir porté trop loin les prétentions du pouvoir ; mais ces défauts disparurent avec l'expérience et avec l'âge. C'est ce qui permet à Léon Guérin, dans son livre sur les *Marins de la France*, d'en tracer ce portrait : " Il avait toutes les qualités du grand homme ; la fermeté qui sait imposer la retenue, avec la douceur et la magnanimité qui savent se faire chérir. Il était généreux, il avait l'aplomb et la magnificence d'un roi. C'était à Québec un digne reflet de Louis XIV à Versailles : un seul mot, un seul regard de lui électrisait le Canadien, qui était toujours soldat ; il était l'amour, les délices de la Nouvelle-France, la terreur des Iroquois, le père des nations alliées des Français ; son activité n'avait d'égal que son courage." Ce portrait ne s'éloigne point de celui qu'en fait l'historien Bacqueville de La Potherie. Frontenac mourut à Québec en l'année 1698, et fut inhumé dans l'église des Récollets, qui n'existe plus. Il n'aimait pas les Jésuites et protégeait les Récollets, dont le commissaire ou supérieur, Goyer, prononça son oraison funèbre. Ce morceau d'éloquence sacrée, avec le nom de Buade donné à une rue de Québec, et de Frontenac à un comté du Haut-Canada, sont les seuls souvenirs qui restent au pays de cette grande célébrité.

G

Gagnon (*Charles Ernest*), shérif de la ville de Québec, s'est occupé quelque peu de littérature et a été secrétaire provincial durant l'administration Mercier, de 1887 à 1890.

Galt (*A. T.*), homme politique, fils d'un romancier qui a habité l'un de nos townships et fondé dans le Haut-Canada la ville de Guelph. Longtemps ministre des finances, il s'est retiré momentanément de la politique et, à l'exemple de M. Gladstone, s'est fait conférencier. Devenu diplomate, il a rempli une mission à Paris et à Madrid, pour nouer des relations commerciales. Il fut, depuis, commissaire résident du gouvernement fédéral auprès de celui de Downing street, mais au printemps de 1883 il a cédé son poste à sir Leonard Tilley.

Gambier (*James, lord*), un des plus grands marins de l'Angleterre, né aux îles Bahamas en 1756, mort à Iven, près d'Uxbridge, en 1833, s'acquit une réputation solide dans la guerre d'Amérique et aida à repousser les Français de l'île de Jersey en 1781. Dans les campagnes de la république, il commandait la défense de 74, à la bataille d'Ouessant livrée par lord Howe le 1er juin 1794, et fut fait contre-amiral pour l'anniversaire de cette grande journée. Durant l'empire, il commanda en chef à la prise de Copenhague, en 1807, et à l'attaque de la flotte française à l'île d'Aix en 1809. Cette flotte fut en partie incendiée. Il négocia la paix de Gand. On le vit depuis premier lord de l'Amirauté, et il fut créé *amiral de la flotte* à l'avènement de Guillaume IV. On lui doit un *nouveau code de signaux.*

Gamelin (*Emilie Tavernier, veuve*), fondatrice et première supérieure de l'ordre des Sœurs de la Providence ou des Sœurs de la charité à Montréal, en 1844, décédée le 23 septembre 1851, à près de 52 ans, avait donné un commencement à son œuvre dès 1828, en se chargeant des femmes âgées et infirmes. Elle la généralisa davantage en 1836. Depuis l'érection de la communauté en 1844, il a été fondé plusieurs missions dont une, destinée pour l'Orégon, a été ensuite transplantée au Chili, où Mgr Valdiviesca, archevêque de Santiago, l'a accueillie à bras ouverts. Le président de la république a même fait pour les sœurs l'achat d'une propriété coûtant $72,000.

Garakonthié, fameux chef civil du canton d'Onnontagué, qui eut des relations diplomatiques avec le vicomte d'Argenson, le baron d'Avaugour, le marquis de Tracy, M. de Courcelles et M. de La Barre. Il fut le premier chrétien qui pénétra dans les cantons et y introduisit en 1669 les Jésuites, qu'il logea et auxquels il contruisit une chapelle. A l'occasion d'une ambassade, François de Laval-Montmorency, vicaire apostolique du pape, le baptisa avec pompe à Québec. Il eut pour parrain le gouverneur et lieutenant général et pour marraine mademoiselle de Bouteroue, fille de l'intendant. Tiouateskon, capitaine des Agniers, suivit son exemple ainsi que l'ancien Assendassé, l'ancien d'Onneyouth Soenrese, et Rontagantoua, qui fit un voyage en France. Sa réputation se fonde surtout sur ses négociations et son éloquence. Pleurant à la manière de son pays le P. Lemoyne en présence du vice-roi Tracy, il dit à ce sujet des choses si touchantes et si bien pensées, que ce seigneur et les assistants en demeurèrent tout étonnés. Il était du type de ces diplomates des forêts dont Louis de Buade écrivait à un ministre d'Etat : " Vous auriez assurément été surpris, Monseigneur, de voir l'éloquence et la finesse avec laquelle tous les députés me parlèrent, et si je n'avais peur de passer pour ridicule auprès de vous, je vous dirais qu'ils me firent en quelque sorte souvenir des manières du sénat de Venise, quoique leurs peaux et leurs couvertures soient bien différentes des robes des procureurs de St-Marc." Il lutta avec énergie contre les superstitions payennes de ses compatriotes. "Garakonthié, dit une relation, qui est un brave capitaine chrétien dont on a tant parlé, s'est opposé de tout son pouvoir à ces superstitions, desquelles il témoigna bien dernièrement avoir de l'horreur en présence des plus considérables du bourg. C'est pour cela qu'il fit trois festins solennels. Dans les deux premiers, il déclara d'abord qu'il n'avait pas rêvé ces festins auxquels il avait invité ceux à qui il parlait, et qu'il avait renoncé à toutes ces superstitions inutiles. Ensuite il déclama fortement contre les excès de bouche qui se font dans les festins à tout manger. Dans le troisième, comme il était fort vieux, il chanta sa chanson de mort. Il salua le maître de la vie, qu'il reconnaissait pour le souverain de nos fortunes, et de qui dépendent notre vie et notre mort, et non pas des songes. Il y

salua aussi Monseigneur l'évêque du Canada et les autres personnes considérables du pays, leur disant, comme s'ils eussent été présents, qu'il voulait mourir chrétien et qu'ils prieraient Dieu pour lui. Ensuite il fit publiquement sa profession de foi et désavoua toutes les erreurs dans lesquelles il était avant son baptême. Pendant tout son discours, les convives mangeaient en grand silence et l'écoutaient avec une attention admirable. Ses ennemis et les infidèles ne goûtent pas cette sorte de chanson. Ils disent que la foi lui a renversé l'esprit et font ce qu'ils peuvent, par leurs méchants discours, pour le rendre odieux et méprisable ; mais il se soutient toujours par la force de son esprit, et conserve son rang et sa réputation, qui est telle, que, quand on parle de lui, on se contente de dire l'Ancien, le Considérable, sans le nommer." Tous les historiens ont loué ce pacificateur.

Garneau (*F.-X.*), notaire de profession, et secrétaire de la municipalité de Québec, président honoraire de l'Institut canadien de la même ville, est né en 1809, a voyagé en Europe, où il a travaillé pour M. Viger, à Londres. Il y fut admis dans la société des amis de la Pologne en 1832, et se trouva dans une de ses réunions avec le général Pac et le prince Czartoriski. De retour en Canada, il a écrit : 1° *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, 1845, 3 vol. in-8o., puis une seconde édition ; 2° *Récits de voyages en Angleterre et en France dans les années* 1831, 1832 et 1833, Québec, 1855, in-12, ouvrage supprimé après l'impression ; 3° *Abrégé de l'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'en* 1840, Québec, in-12, écrit dans un meilleur esprit que l'ouvrage en trois volumes. On a encore de M. Garneau des poésies reproduites dans le *Répertoire national* de Huston. Homme de génie, M. Garneau, s'il ne s'était instruit tout seul, et surtout s'il se fût formé dans une université de l'Europe, serait un des premiers hommes de son temps. Son *Histoire* a obtenu les suffrages de MM. de Puibusque, Ampère, Gaillardet, de Belvèze, Margry, Bancroft et Chauveau. M. de La Roche-Héron ne lui a reproché que sa partialité pour les huguenots, à l'exemple de M. Pelletier, et de M. Moreau, qui y a découvert de plus *de l'archaïsme dans le style* et qui en conclut que la manière des auteurs canadiens est celle du seizième siècle. M. F. X. Marmier y a à peine vu *quelques*

fautes de langage. Voyez pourtant : *Le Charlatanisme dans l'histoire ou revue critique de l'Histoire du Canada de F. X. Garneau*, Montréal, 1855, Senécal et Daniel, imprimeurs, et pour l'abrégé, le troisième appendice du *Dictionnaire historique des hommes illustres du Canada et de l'Amérique.* Il est digne de remarque que la poésie de M. Garneau n'offre point les défauts de sa prose : celle-ci en a tous les enjambements sans en avoir les grâces. Le discours préliminaire de la grande histoire est pourtant plus soigné que le reste, et doit passer pour un beau morceau en ce genre. Il y a dans le *Répertoire* une pièce de poésie qui a presque l'importance d'un poème. M. Garneau, né à Québec, en 1809, y est mort en 1866. On lui a érigé un tombeau par souscription. *Eloge*, par M. Chauveau ; *Vie*, par l'abbé Casgrain ; portrait aux *Grandes familles*, de l'abbé Daniel, et à l'*Histoire des Canadiens-Français*, de B. Sulte.

Garneau (*Pierre*), homme politique, a été plusieurs fois ministre à Québec et est actuellement commissaire des travaux publics de cette province. M. Garneau est directeur de la banque Nationale et de plusieurs sociétés industrielles. Il naquit au Cap-Santé, en mai 1823.

Garonhiaguera, chef iroquois, fut le principal et l'orateur des dix ambassadeurs des cantons qui firent la paix avec le marquis de Tracy par traité conclu le 25 mai 1666. Il présenta onze présents, dont il donna l'explication, et chaque tribu partie au traité mit son sceau. Dans ce pacte et un autre de la même année figurent les armoiries de neuf tribus—celles de la Tortue (Atiniathin), du Renard (Enanthayonni), de l'Ours (Atinionguin), du Castor (Guey Niotitesheguê), du Chevreuil (Canendeshé), de la Patate (Tehoneichioronon), du grand Pluvier (Otinanchahé), du petit Pluvier (Asco), de l'Aigle (Canonciahonronon).

Gaspé (*Philippe Aubert*), littérateur canadien, né à Québec en 1786, étudia au collège de cette ville et devint avocat, puis shérif. Retiré plus tard dans son manoir de St-Jean-Port-Joly, domaine de ses ancêtres, il n'était encore connu que comme homme d'esprit, quand, dans sa vieillesse, il surprenait notre monde littéraire en publiant les *Anciens Canadiens*, puis ses *Mémoires.* Le premier de ces écrits est en quelque sorte un roman historique. En 1865, au collège de l'Assomption, les professeurs Arcade Laporte et Caisse tiraient un mélo-

drame des *Anciens Canadiens*, et la pièce fut jouée en présence du septuagénaire. On a une traduction anglaise des *Anciens Canadiens* par madame Rennie, fort louée par les revues de Londres et de Dublin. L'honorable auteur est mort à Québec, âgé de 85 ans, au commencement de 1871. Vie par l'abbé Casgrain.

Gatien, famille canadienne qui remonte au sieur Gatien, que le marquis de Beauharnois et l'intendant Hocquart chargèrent en 1731 de visiter l'ardoiserie du grand étang appartenant aux sieurs Sarrasin et Hazeur, afin de donner une nouvelle forme à son exploitation.—Félix Gatien, né à Québec le 28 octobre 1776, mort au Cap-Santé le 18 juillet 1844, fit de brillantes études au séminaire de Québec. Il fut ordonné prêtre en 1800, et, après avoir été vicaire du curé de St-Eustache de la rivière du Chêne, il desservit le Détroit jusqu'en 1806 et devint agrégé au séminaire des Missions étrangères à Québec. Il y fut préfet des études, puis professeur de théologie. Doué d'une haute intelligence et passionné pour l'étude, il regrettait avec amertume la position fâcheuse que faisait aux hommes instruits la rareté des livres en cette province ; aussi poussait-il à la reproduction des bons ouvrages ceux qui le visitaient. Il publia lui-même le *Manuel du chrétien*, in-12, et une *Semaine sainte*, et laissa un manuscrit historique. Le collège de Québec lui doit la fondation de quelques bourses pour de pauvres écoliers.

Gaulin (*Remigius*), deuxième évêque de Kingston, né à Québec en 1787, décédé en 1857, doyen des évêques de la province ecclésiastique du Canada, fut d'abord commis marchand. Ayant ensuite été appelé à l'état ecclésiastique, il suivit les voltigeurs canadiens durant la dernière guerre, établit un hôpital à Kingston et acquit des connaissances précieuses en médecine dans un temps où les hommes de l'art manquaient. Le commandeur Viger parle en termes fort élogieux de l'abbé Gaulin dans sa *Saberdache*. Thomas Weld, coadjuteur de Kingston, ayant été promu au cardinalat, M. Gaulin lui succéda et fut nommé, en 1833, évêque de Tabraca en Numidie. Evêque de Kingston en 1841, il se déchargea bientôt, à cause de ses infirmités, de l'administration sur son coadjuteur et se retira en 1845 à L'Assomption, où il exerça les fonctions de supérieur du collège, de curé et de

grand vicaire de l'évêque de Montréal. Cela n'était pas sans exemple : on a vu que Monseigneur Dosquet, ancien évêque de Québec et assistant au trône pontifical, avait été grand vicaire de l'archevêque de Paris. Etant ensuite retourné dans le Haut-Canada, il sacra, en 1848, Eugène Guigues, premier évêque de Bytown, et, quoique paralytique, il parut au premier concile de Québec en 1851. Il est mort dans le diocèse de Montréal, où ses restes mortels ont reçu tous les honneurs funèbres avant leur translation à Kingston et où la population protestante a suspendu les travaux et le commerce lors de l'arrivée du convoi. Il repose dans sa cathédrale. Ce prélat lisait admirablement le latin. On retrouve de lui la relation d'une mission chez les sauvages dans les rapports des missions du diocèse de Montréal publiés en 1839, et des lettres dans les *Annales de la propagation de la Foi.*

Gauthier, nom commun à plusieurs hommes illustres dans les annales de la Nouvelle-France.

I—M. Gauthier, médecin du roi à Québec et académicien, qui fit en Canada des observations botaniques, météorologiques et médicales de 1742 à 1743. Il découvrit le thé du Canada et démontra à l'Académie des sciences la supériorité de notre capillaire sur le capillaire français, qui n'a rien, dit-on, des qualités précieuses de la plante du Canada. Il parla en même temps de notre thé, qu'il désigna comme un breuvage excellent, aromatique, sans âcreté ni amertume. Enonçant sa propriété diurétique, il le donna comme très utile aux personnes que les affaires ou les infirmités retiennent sédentaires, et qui sont par là exposées à l'attaque de la pierre. L'Académie fut si satisfaite du mémoire, qui se trouve dans le quatrième volume de ses transactions, qu'elle voulut que cette plante portât le nom de M. Gauthier et qu'elle fut appelée *Gualtheria.* Alors il y eut fureur en France pour avoir de notre thé et de notre capillaire, et ces deux substances étaient envoyées tous les ans des Trois-Rivières en quantités considérables. Après la prise du pays, les Anglais s'apercevant que l'exportation de ce thé nuisait à l'importation du thé étranger, la prohibèrent arbitrairement et firent tomber ainsi cette ville dans l'insignifiance, non moins que par la suppression du gouvernement des Trois-Rivières.

II.—On connaît les Gauthier de Varennes, de La Vérendrye, de Comporté.

René Gauthier de Varennes, qu'on a confondu mal à propos avec M. de Valrennes, arriva simple lieutenant dans la Nouvelle-France, où il épousa une fille de l'illustre famille de Boucher,—la fille même du chef de cette maison canadienne, et devint gouverneur des Trois-Rivières, poste qu'il occupa durant vingt-deux ans, jusqu'à sa mort. Jean-Baptiste Gauthier de Varennes, ordonné prêtre le 3 décembre 1700, mort en 1726, fut chanoine à Québec, le 18 octobre 1702, grand pénitencier le 26 novembre 1716 et enfin conseiller clerc au Conseil souverain. Un Gauthier de Varennes périt en passant en France en 1761.

Pierre Gauthier, sieur de La Vérendrye, fils de René Gauthier, servit dans la Nouvelle-Angleterre en 1704 et à Terre-Neuve en 1705. Il passa ensuite en Flandre dans les grenadiers du régiment de Bretagne, où son frère aîné, tué plus tard en Italie, était capitaine, et gagna par neuf blessures le grade inférieur de lieutenant. De retour en Canada, il s'occupa avec le marquis de Beauharnois des moyens de compléter la découverte du continent jusqu'à ses dernières limites occidentales. Il forma une compagnie commerciale afin de payer les dépenses, et partit de Montréal en 1731. Prenant la route du lac Supérieur, il passa par Kaministiquia, poste établi par le sieur Robutel de Lanoue en 1717, construisit des fortins sur les lacs la Pluie, des Bois, Winnipeg et sur la rivière St-Pierre, marchant à la découverte de la mer de l'Ouest. Il avait perdu dans une île du lac des Bois un de ses fils, le P. Auneau et plusieurs de ses hommes, massacrés par les Sioux (1736). Il parvint cependant, en 1738, chez les Mandans, puis en 1742 vers le haut Missouri, et en 1743, il atteignit les montagnes Rocheuses, 60 ans avant Lewis et Clarke. Le gouvernement refusant de faire de nouvelles avances, M. de La Vérendrye, déjà bien endetté, retourna à Québec pour remettre sa commission, et devint capitaine de la garde du marquis de La Jonquière. Bientôt les amis de ces découvertes étant parvenus à engager le ministre de la marine à faire de nouveaux efforts afin qu'on les poussât jusqu'à l'océan Pacifique, ce voyageur infatigable allait se mettre en route, quand il mourut le 5 décembre 1749. Un chevalier de La Vérendrye périt avec l'*Auguste* en 1761.

Philippe Gauthier, écuyer, sieur de Comporté, fut prévôt de la juridiction des maréchaux de France en Canada. Il eut un démêlé avec la prévôté, ou justice ordinaire de Québec, où il voulait avoir séance et faire juger les cas prévôtaux. Cette querelle tourna à la gloire de la charge dans ce pays, car Louis XIV décida que, n'y ayant point de présidiaux, ils seraient jugés au Conseil souverain, et que le prévôt des maréchaux y aurait séance après les conseillers. Le célèbre Talon, ex-intendant, l'ayant traduit devant le Conseil d'Etat à Paris, le Conseil supérieur en prit occasion d'arrêter, le 10 novembre 1681, que le roi serait supplié d'ordonner qu'aucune personne domiciliée en Canada ne fût à l'avenir traduite en France ni devant d'autres juges que ceux du pays. Le marquis de Denonville fait son éloge dans une lettre au ministre de la marine en 1686.

Geoffrion (*Félix*) est né à Varennes en 1832 et a toujours été l'un des fermes appuis de la cause libérale. En 1879 M. Geoffrion proposa de nommer une commission qui devait s'enquérir de la cause des difficultés qui avaient existé dans le territoire du Nord-Ouest en 1869-70. On le nomma président de ce comité et il prépara le rapport qui fut soumis au parlement. Depuis plus de vingt-sept ans M. Geoffrion représente le comté de Verchères. Nommé ministre du Revenu de l'Intérieur, à la chambre des Communes, en 1879, il dut remettre son portefeuille, une couple d'années plus tard, pour cause de santé. Le représentant de Verchères est d'une taille moyenne, il possède des manières avenantes et une physionomie vive et intelligente. Sa parole est facile et son auditoire l'écoute toujours avec intérêt.

Gérin-Lajoie (*Antoine*), littérateur canadien, né à Yamachiche en 1824, étudia à Nicolet et s'y essaya par un mélodrame intitulé *le Jeune Latour*, dont le canevas est tiré de l'histoire de Bibaud ; il le publia plus tard et lord Metcalfe en accepta la dédicace. Sa peinture de mœurs canadiennes sous le titre de *Jean Rivard le défricheur*, a eu un succès populaire et a été même reproduite en feuilleton dans le *Monde* de Paris. Assistant bibliothécaire à Ottawa, le catalogue raisonné lui est dû pour la majeure partie, et ce n'est pas le seul travail, modeste, mais utile, que l'on doive à sa plume. Il est mort à Ottawa au commencement d'août 1882.—Biographie par Oscar Dunn.

Gibaut (*l'abbé Pierre*), missionnaire de l'Ouest, né à Montréal en 1737, ordonné le 19 mars 1778, et peu après vicaire général de la Louisiane. Il prit avec chaleur le parti du congrès en 1778 et facilita par son influence quelques-unes de ses entreprises. Un placet qu'il adresse au gouverneur St-Clair, prouve qu'il avait eu des esclaves : se plaignant d'avoir été obligé de les vendre, il en mentionne deux. Quoiqu'il ait signé grand vicaire de la Louisiane, il exerça plutôt son ministère aux Illinois, puis au Missisipi. Voir de plus à son sujet : *Un prêtre patriote dans l'Ouest*, par le major Edmond Maillet.

Giffard (*Robert*), écuyer, conseiller et médecin ordinaire du roi, seigneur de Beauport en 1635, obtint d'autres inféodations et eut pour vassaux, en 1647, les Jésuites pour le fief de St-Gabriel ou des deux Lorettes. Il jura par devant Bras-de-Fer, sire de Châteaufort, lieutenant du cardinal de Richelieu, d'observer les lois et ordonnances qui lui seraient signifiées. On le dit ancêtre des Duchesnay et des Salaberry. Il se rendait pour la première fois à Québec avec des hommes et des provisions pour faire un établissement, en 1628, quand il fut capturé par les Anglais. La compagnie des Cent-Associés ayant recouvré le pays, l'indemnisa en le faisant seigneur.

Girouard (*Jean Jacques*), homme de loi profond et patriote honnête et désintéressé, décédé en 1856, était notaire à St-Eustache de la rivière du Chêne. Il représenta le comté des Deux-Montagnes au parlement provincial de 1830 à 1834, et fut incarcéré durant les troubles. Depuis l'union des Canadas, quand l'Angleterre, après avoir voulu agir autrement d'abord, désespéra de pouvoir gouverner le Canada sans se jeter dans les bras des partisans de M. Papineau, M. Girouard reçut l'offre d'un portefeuille ministériel et eut la grandeur d'âme de le refuser, quelque désir que pût avoir de ses services sir Charles Bagot, qui écrivait à M. La Fontaine :—" *Mr. Girouard has been represented to me as a gentleman possessing administrative faculties of a high order, and at the same time, the confidence of his countrymen. He can mutually assist in forwarding my object in this respect and I have therefore determined, if I should be successful in inducing you to accept my proposition, on offering him the situation held by Mr. Davidson with a seat in the Council.*

M. Girouard avait aussi, dit-on, un talent singulier pour la mécanique. On lui doit la fondation de l'hospice Youville à St-Benoît.

Glandelet (*Charles de*), ecclésiastique qui exerça le ministère en Canada de 1675 à 1722, était d'abord théologal, puis doyen du chapitre de Québec, et laissa des manuscrits qui furent utiles à M. de Montgolfier. On l'a accusé dernièrement de jansénisme ; mais l'abbé Faillon l'en a lavé avec succès.

Glapion (*Augustin Louis de*), de la Compagnie de Jésus, dernier supérieur général des missions et recteur à Québec, descendait d'une famille noble de Normandie, originaire d'Arras, et vint en Canada en 1747. Il demeura en possession même après la suppression de l'ordre, avec l'agrément du bon lord Dorchester, qui vint trouver Mgr Briand avec la bulle de suppression et lui dit de n'en pas faire bruit, se faisant fort de le maintenir. Le prélat écrivit à Rome que les Jésuites du Canada avait été prêts à quitter l'habit et à se disperser en toute obéissance ; mais qu'il en était autrement en conséquence d'un accord entre le pouvoir civil et lui. Il mourut le 24 février 1790. Il était spirituel et très instruit. Ce fut sous lui que fut fait le cadastre des biens par les commissaires royaux. Pour lui il aurait été prêt à les transmettre aux Canadiens, et tenta même de l'effectuer autant que faire se pouvait, comme on le voit par sa lettre de 1789, imprimée dans l'appendice de nos *Institutes historiques*. Il a laissé des sermons manuscrits.

Gosford (*lord*), gouverneur général de l'Amérique britannique du Nord après lord Aylmer et commissaire royal pour examiner les griefs des Canadiens, avec sir Charles Grey et sir George Gipps, décédé lord lieutenant d'Armagh en 1849, a été l'ami des Canadiens, malgré l'insuccès de son administration. Il les défendit chaleureusement dans la chambre des lords, en dépit de l'ingratitude dont il aurait pu accuser leurs chefs, et il s'opposa à l'Union. Archibald, vicomte Acheson, son fils, lui a succédé dans le comté de Gosford.

Gosselin (*Jean-Baptiste*), ecclésiastique qui a exercé le ministère en Canada depuis 1734, année de son ordination, jusqu'à 1759, fut chanoine de la cathédrale de Québec et s'occupa de botanique. Il fit en 1742, avec le sieur Cugnet, receveur général du domaine royal, un voyage d'exploration

aux postes du roi ou Côte-Nord, et enrichit le jardin des Plantes de Paris.

Grasset Saint-Sauveur (*Jacques*), célèbre littérateur français, né à Montréal le 6 avril 1757, d'André Grasset Saint-Sauveur, secrétaire du marquis de Vaudreuil et de Marie Josephte Quesnel-Fonblanche, mort à Paris en 1810, avait émigré à la conquête, et fut consul de France en Hongrie sous la république. Lebrun dit, dans le *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, que Paris a recherché un moment ses ouvrages, composés de 1784 à 1805, et qui jouirent de la vogue qui s'attachait aux livres composés dans l'esprit de cette période de la littérature française. Ce sont : I. *Costumes civils et actuels de tous les peuples connus*, 1784. II. *Tableaux de la Fable représentés par figures et accompagnés d'explications.* III. *Tableaux cosmographiques de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, 1787, in-4o. IV. *L'antique Rome ou description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain dans les costumes civils, militaires et religieux, dans leurs mœurs publiques et privées depuis Romulus jusqu'à Auguste*, 1796, in-4o. V. *Les amours du comte de Bonnerval, pacha à deux queues, connu sous le nom d'Osman*, 1796, in-18. VI. *Le Sérail ou histoire des intrigues secrètes et amoureuses du Grand-Seigneur*, 1795, en deux volumes. VII. *Fastes du peuple français, ou tableau raisonné de toutes les actions héroïques et civiques du soldat et du citoyen*, 1796, in-4o. VIII. *Warwick, Julia et Zelmire, histoire véritable, traduite de l'anglais*, 1796, in-12. IV. *Voyages dans les îles vénitiennes*, 3 volumes in-8o, avec atlas in-4o. X. *Voyages dans les îles Baléares.* XI. *Encyclopédie des voyages*, 5 volumes in-4o. XII. *Les Archives de l'honneur ou notices sur les généraux et officiers de tous grades qui ont fait les campagnes de la révolution*, 8 volumes in-8o. XIII. *Le Muséum de la guerre.* C'est donc à tort que le *Tableau des deux Canadas* ne lui attribue que onze ouvrages.

Green (*William*), secrétaire de la société canadienne pour l'encouragement des arts et des sciences fondée à Québec par lord Dalhousie, et membre correspondant de la société des arts de Londres, est auteur de plusieurs écrits imprimés dans les transactions de la Société littéraire et historique, à laquelle la société des arts s'est réunie, et

entre autres de celui sur certaines couleurs produites dans cette colonie, description reproduite dans la *Bibliothèque canadienne* de Bibaud. En 1829, il lui obtint de la société de Londres la médaille d'or d'Isis.

Greenway (*Thomas*), fils de T. Greenway, écuyer, de Cornwall, Angleterre. Il naquit en 1838 et vint très jeune au Canada, où il reçut son éducation. Il s'établit au Manitoba en 1878. Il avait représenté le comté de Mountain à l'Assemblée législative de cette province, dès 1870. A la chute de l'administration Harrison, en 1888, il fut appelé à former un cabinet et devint premier ministre et président du conseil.

Griffin (*Henry*), membre estimable du barreau de Montréal, dont il a été syndic. Il a publié *Junius discovered*, Boston, 1854, ouvrage canadien de littérature transcendante, puisque l'auteur a pris part à la polémique qui a divisé les érudits de l'Angleterre sur le véritable auteur des fameuses *Lettres de Junius*. M. Griffin les attribue au gouverneur Pownal, père de sir George Pownal, qui figure dans notre histoire.

Guercheville (*Antoinette de Pons, marquise de*), qui obtint en concession une partie de l'Acadie et y fonda quelques établissements au commencement du XVIIe siècle, repoussa Henri IV et procura à Richelieu la protection de la reine, dont elle était dame d'honneur. Elle épousa en premières noces Henry de Sully, comte de La Roche-Guyon, puis en secondes noces, Charles Duplessis, seigneur de Liancourt, gouverneur de Paris. Elle s'intéressa surtout aux missions de la Nouvelle-France, où elle introduisit les Jésuites, dont elle fut une grande protectrice.

Guy, famille notable de Montréal, issue de Guy de Montfort, fils de noble homme Nicolas Guy, chambellan du roi.

Guy (*Pierre*), né à Montréal en 1738, instruit en France, se trouve à Carillon et au combat de Montmorency, il passe en France à la conquête ; mais il revient en 1764 et se marie à demoiselle Hervieux. Il est de ceux qui remettent Montréal à Montgomery. En 1784, il est président du comité des citoyens élu pour exposer à la Grande-Bretagne les griefs des Canadiens. Il avait contribué à faire transférer à Montréal les classes de l'abbé Curateau. Il est colonel en 1802 et meurt en 1812.

Guy (*Louis*), son fils, né à Montréal en 1768, est noté comme archéologue dans l'histoire de Bibaud. Promu major durant la guerre anglo-américaine, il fut depuis colonel de la milice. Il fut honoré d'un *mandamus* du roi au Conseil législatif et reçut chez lui lord Aylmer, dans l'ancien château de l'encoignure des rues Craig et Bleury. Il mourut dans cette demeure en 1840.

Guy (*Louis*), le jeune, surnommé le beau Guy, fut officier aux voltigeurs sous Salaberry, passa en Europe en compagnie de l'abbé Théonet et servit dans la garde du corps de Charles X jusqu'à sa chute. Entré ensuite dans le 81e régiment anglais, après avoir été en Canada député adjudant général de la milice, il mourut le 27 mars 1841, à Trinidad, dans la cathédrale de laquelle ses camarades officiers lui firent élever un cénotaphe. Demoiselle Emilie Guy épousa Salaberry fils.

H

Haliburton (*T. C. Brenton*), ci-devant juge en chef de la Cour suprême de la Nouvelle-Ecosse, publiciste, historien et romancier célèbre, dont on a : I. *An historical and statistical acccount of Nova Scotia ; with a map of the province and several engravings*, 2 vol. in-8o, Halifax, 1829. II. *Rule and misrule of the English in America*, 2 vol. in-8o, Londres, 1857. III. *A reply to the report of the earl of Durham*, Londres, 1839, in-8o. IV. *The Bubles of Canada*, Londres, 1839, in-8o. V. *Observations on the importance of the North America n colonies to Great Britain*, Londres, 1831. VI. *The Attaché ; or Sam Slick in England*, Londres, 1843, 2 vol. in-8o. VII. *The Americans at home ; or by-ways, cock, woods and prairies*, Londres, 1854, 3 vol. in-8o. VIII. *Nature and human nature*, Londres, 1855, 2 vol. in-8o ; etc. Son histoire de la Nouvelle-Ecosse a été utile à Bibaud père, à l'endroit des malheureux Acadiens.

Hamel (*Théophile*), peintre canadien sorti des écoles d'Italie, a peint les orateurs ou présidents des conseils législatifs et des assemblées législatives des deux Canadas et du Canada-Uni, et le portrait du lord Elgin, lithographié à New-York par Davignon. Il excellait dans le portrait, et ceux de D. B. Viger, L. H. La Fontaine, Etienne Parent ne lui font pas moins d'honneur que cette galerie nationale dans

laquelle on remarque MM. Panet et de Lotbinière, sir David Smith et sir William Campbell, le grand juge Elmsley, L. J. Papineau et autres. T. Hamel mourut en 1870.

Hardinge (*Henri, vicomte*), décédé maréchal et commandant des forces en Angleterre, avait étudié les mathématiques à Québec sous l'abbé Raimbault. Il fit gagner la bataille d'Albuera en Espagne, sur le maréchal Soult, était commissaire anglais à l'armée de Blucher en 1815, et fut en Angleterre grand maître de l'artillerie, puis ministre de la guerre sous l'administration Wellington. Vice-roi des Indes, il voulut servir sous Gough, le commandant des forces, comme autrefois le maréchal de Boufflers servit sous Villars, qui était moins ancien, et il gagna avec lui les grandes batailles qui rétablirent les affaires des Anglais. Le prince Gortschakoff a fait son éloge.

Harlay (*François de*), de la maison des marquis de Champvallon, archevêque de Rouen, au diocèse duquel fut réunie la Nouvelle-France.—Il y fit exercer la juridiction spirituelle par le supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus, auquel il accordait à cet effet des lettres de vicariat général, et s'intéressait fort à ces contrées, où il envoyait de temps à autre des recrues d'habitants qu'il choisissait avec le plus grand soin. Il mourut en 1653. On lui doit des *Observations sur l'épître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641.

(François II de), neveu et successeur du précédent. Sous lui les supérieurs des compagnies de Jésus et de Saint-Sulpice furent tour à tour ou simultanément vicaires généraux du Canada. Quand François de Laval-Montmorency fut nommé vicaire apostolique par le pape, il prétendit demeurer l'ordinaire de la Nouvelle-France, conserver ses grands vicaires, et s'appuya de ce que les bulles de ce prélat mentionnaient ces pays comme faisant partie de l'archidiocèse de Rouen. Mais Louis XIV envoya l'ordre d'empêcher l'abbé de Queylus ou autres d'exercer aucune juridiction en son nom. Ces prétentions firent accuser de Harlay de jansénisme. Il mourut d'apoplexie en 1695, dépossédé depuis longtemps de sa juridiction sur le Canada et devenu archevêque de Paris.

Harvey (*sir John*), héros de la dernière guerre américaine, membre de la compagnie des terres du Haut-Canada,

ancien député adjudant général, commandait sous Morrison à la défaite du général Boyd, et se signala encore plus par son attaque nocturne du camp des Américains à Stoney Creek. Ils avaient 3,000 fantassins, 250 cavaliers et 9 canons. Il y pénétra avec 800 hommes et enleva trois généraux, 150 hommes et 4 canons, le 4 juin 1812. Ce coup de collier paralysa tous les efforts du général en chef Dearborn, qui se vit bientôt bloqué dans le fort George. Le général Jomini dit de la poursuite de nuit des Prussiens à Waterloo : " Les alliés apprirent à Napoléon que la nuit peut n'être pas le terme des opérations du jour. " Qu'aurait-il dit de l'entreprise de sir John Harvey ? Après la guerre, le héros, comme un autre Cincinnatus, devint planteur dans le Haut-Canada et y vécut durant de longues années, jusqu'à sa nomination au gouvernement de la Nouvelle-Ecosse.

Hébert, honorable famille canadienne, qui commence à Louis Hébert, sieur de Lespinay, le patriarche des seigneurs du Canada, puisque la première concession fut faite en sa faveur, en 1623, par le maréchal de Montmorency, vice-roi. Cette terre était située sur la rivière St-Charles. En 1626, Henri de Lévi, duc de Ventadour, l'érigea en fief noble sous le nom de St-Joseph, par égard pour ce colon, " le premier qui ait habité la Nouvelle-France, y ayant transporté de Paris tout ce qu'il avait (dès l'an 1600) et quitté ses parents pour s'arrêter sur le fleuve St-Laurent. " Marc Lescarbot fait aussi l'éloge de ce premier défricheur de la jeune France.—Lors de l'érection de la juridiction de la vice-amirauté à Québec, en 1717, le comte de Toulouse, grand amiral de France, nomma lieutenant ou juge de ce tribunal le sieur Hébert de Lespinay, descendant du premier.—Sir George Prevost ayant créé un corps des *Guides* en 1812, en confia l'organisation et le commandement au capitaine Joseph Ignace Hébert.

Hébert (*Philippe*), sculpteur canadien de grand talent. Le monument de sir G. E. Cartier lui fut confié à la suite d'un concours avec des artistes de Rome, Milan, Paris, Londres et Philadelphie. On a de lui plusieurs beaux morceaux. Hébert exécute dans le moment la statue du comte de Frontenac.

Heney (*l'honorable Hughes*), habile publiciste canadien, né en 1790, étudia au collège de St-Raphaël ou château

Vaudreuil, où il fut compagnon de classe de Michel Bibaud, qui lui a adressé une de ses *Epîtres*. Il fut membre du parlement provincial pour Montréal de 1820 à 1829, et fut réélu en 1830. On le voit ensuite *clerc en loi* ou rédacteur des statuts et lieutenant-colonel de milice. Il fut appelé au Conseil exécutif en 1830 et le fut de nouveau en 1842. On lui doit l'excellent *Commentaire sur l'acte constitutionnel du Haut et du Bas-Canada*, Montréal, 1832. Nommé finalement commissaire pour la revision et codification des statuts avec l'habile Alexandre Buchanan et Gustavus Wicksteed, il mourut avant la fin du travail à Trois-Rivières, le 13 janvier 1844, à 54 ans. Dans leur rapport de 1845 à lord Metcalfe, les deux commissaires restant exposent " qu'au mois de janvier 1844, ils furent privés des secours d'un collaborateur habile et zélé, par la mort de M. Heney qui, dans cette circonstance comme dans toutes les autres charges publiques qui lui ont été confiées, ne s'est épargné aucun travail pour rendre utiles à son pays ses talents si éminents. " On avait encore de lui : *Etat de la prison d'Etat de la Nouvelle-York*, manuscrit in-8o qui se trouvait dans l'ancienne bibliothèque de la Chambre d'assemblée.

Herriot (*sir George*), né à Jersey le 2 janvier 1766, mort à Drummondville, à sa résidence de Comfort Hall, en 1844, peut être regardé comme le fondateur de ce bourg canadien, étant allé s'y établir l'un des premiers avec des soldats des régiments licenciés en 1816. Il était député maître général des postes de l'Amérique du Nord au commencement de ce siècle, étudia le Canada et en publia en 1804 une *Histoire* en deux volumes in-4o. Entré au service à 15 ans, il était lieutenant-colonel à 27. Second de Salaberry dans l'organisation et le commandement des voltigeurs, il reçut une médaille d'or pour ses services à Chrystler's Farm. Il était chevalier compagnon de l'ordre du Bain et colonel en 1830. La reine Victoria le créa général major à l'occasion de la naissance du prince de Galles. Il avait aussi été aide de camp provincial, membre du parlement pour le comté de Drummond et membre du Conseil exécutif.

Hertel, illustre maison canadienne sortie du régiment de Carignan Salières, et divisée depuis en diverses branches,—Hertel de Rouville, de Chambly, de La Frenière, de Saint-Michel, de Saint-Louis, de Moncourt, etc.

Jean-Baptiste Hertel, sieur de Rouville, un des preux du régiment de Carignan, dont les exploits furent si nombreux, reçut une seigneurie du comte de Frontenac. Il obtint des lettres de noblesse pour ses services à la défense de Québec, puis fut fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis. La même année, 1690, il prit Sementels. Il se trouva à Kaskobay, sous le baron de Portneuf. En 1703, il battit les Anglais et leur fit 130 prisonniers : Haverhill tomba sous ses coups en 1708. On le retrouve faisant une incursion vers le lac Champlain avec 250 hommes, puis dans l'expédition de M. de Ramezay. Il alla en 1710 reconnaître l'armée du général Nicholson à la tête de 200 hommes. En un mot, il fut peut-être le plus terrible Canadien de son temps après d'Iberville ; et comme lui il n'était pas seulement propre à la guerre, car il remplit une mission politique à Boston pour le marquis de Vaudreuil, en compagnie du major Dupuy, son compatriote.—Hertel de Rouville, commandant de Chambly, fut impliqué dans le procès Bigot. Un autre était lieutenant général civil et criminel des Trois-Rivières.

Sous les Anglais, cette branche a fourni des officiers supérieurs de la milice, plusieurs sénateurs, un juge, etc. On a plusieurs fois accusé la conduite de J. B. Hertel de Rouville dans l'exercice de la magistrature ; mais on doit se rappeler qu'il combattit pour son roi et avec l'ancienne bravoure de ses ancêtres contre les Américains, dont il fut le prisonnier, et que, commissaire royal pour le cadastre des biens des Jésuites, il réclama, comme M. Taschereau, contre la partialité des commissaires anglais. Il siégea au Conseil législatif, et sa fille épousa Salaberry, le Léonidas canadien.

Hertel de Chambly, fondateur de Chambly, capitaine au régiment de Carignan, après s'être signalé en Europe, surtout contre les Turcs, passa en Canada et obtint une seigneurie. D'abord de service aux Trois-Rivières, il en partit avec des troupes le 10 août 1665 pour construire le fort Pontchartrain, auquel il donna bientôt son propre nom. Un mémoire du temps l'appelle " Monseigneur de Chambly, gouverneur de la place. " Commandant du château de Pentagoët, en Acadie, il fut obligé de se rendre aux Anglais en 1674. Il n'en devint pas moins commandant de l'Acadie deux ans après (1676), en remplacement du chevalier de Grand-Fontaine, et fut ensuite gouverneur de la Martinique.

Il y a plusieurs Hertel de La Frenière.—Joseph Hertel, écuyer, sieur de La Frenière, prête foi et hommage pour la seigneurie de Chambly entre les mains de l'intendant Bochard de Champigny-Noroy. Ce fait indique que la branche des Hertel de Chambly ne prit pas de profondes racines en Canada. Quant aux La Frenière, ils s'allièrent par mariage aux Boucher de Niverville, qui étaient seigneurs de Chambly dès 1723, qu'ils prêtaient foi et hommage entre les mains de l'intendant Begon. Un Hertel de La Frenière, le même probablement, commandait au fort Frontenac, aujourd'hui Kingston, en 1709. Ses descendants paraissent avoir émigré à la Louisiane, où un membre de cette branche fut le dernier procureur général du roi de France dans cette province, et mourut en 1765 victime de son amour pour les lois françaises, qui l'entraîna dans une résistance obstinée aux innovations des Espagnols. Le capitaine général O'Reilly le fit fusiller en 1765.

Hincks *(sir Francis)*, gouverneur général des îles du Vent, habile financier et homme d'Etat canadien, durant plusieurs années ministre d'Etat provincial avec le portefeuille d'inspecteur des comptes publics ou d'un des ministres du trésor, a écrit sur les ressources du pays et fait deux voyages en Angleterre pour mieux asseoir le crédit de la province. Il a été président du comité exécutif du Canada créé pour assurer une digne représentation de l'industrie canadienne à l'exposition de Paris. Son frère est membre du haut clergé anglican. M. Hincks avait commencé sa carrière politique en fondant l'*Examiner* à Toronto, puis le *Pilot* à Montréal. Le Grand-Tronc est encore son ouvrage. M. Hincks mourut en 1885.

Holmes *(l'abbé Jean)*, géographe, naturaliste et orateur sacré, né aux Etats-Unis en 1799, fut d'abord élevé pour être ministre wesleyen ; mais ayant fait sa philosophie au collège de Montréal, il s'y convertit, et fut un des premiers professeurs du collège de Nicolet. Etant passé à celui de Québec en 1828, il y introduisit l'étude du grec, et remplit les charges de professeur de philosophie et de préfet des études. Il passa en Europe en 1836 avec la mission d'y engager des instituteurs d'écoles normales, et revint en Canada avec M. Regnaud et M. Findlater. Membre de la Société littéraire et historique, il lui procura plusieurs manuscrit, qu'il

avait fait copier. On doit à ce savant : I. Des *Abrégés d'histoire ancienne et d'histoire romaine* qui valent ceux que l'on enseigne ailleurs. II. Un *Traité de Géographie de l'Amérique et du Canada* très bien écrit et le plus charmant que nous connaissions. Il a été traduit en anglais et, dit-on, en allemand. III. *Les Conférences de N.-D. de Québec, première série, Avent et Carême de 1848-49.* La mort (Lorette, 1852) l'a empêché de pousser plus loin ce magnifique et glorieux travail, et il lui a été à peine donné de voir l'aurore de l'université Laval dont il était la plus belle base.—On connaît aussi le docteur A. T. Holmes, président du collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada et doyen de la Faculté de médecine du collège universitaire de McGill, qui lui doit des collections précieuses dans les différentes branches de l'histoire naturelle.

Horan (*Monseigneur Edouard Jean*), quatrième évêque de Regiopolis, ou de Kingston, dans le Haut-Canada, ancien professeur d'histoire naturelle au collège de Québec, puis à l'université Laval, dont il a été conseiller et secrétaire, avait accepté la charge de principal de l'école normale Laval lors de sa fondation. Durant son professorat des sciences naturelles, il a découvert un fossile auquel M. Billings a donné le nom d'*Acidaspis Horani* et appartenant au terrain silurien du Canada, au sous-règne des articulés, à la classe des crustacés et au genre *acidaspis.*

Houdet (*Antoine*), de la société de St-Sulpice, auteur de la grammaire latine si logiquement raisonnée de Montréal, qui a remplacé celle de MM. Rivière et Thavenet, était fils d'un président à mortier. Chassé de son pays natal par la révolution, comme eux il arriva en Canada en 1796 et occupa, entre autres, la chaire de philosophie au collège de St-Raphaël, puis à celui dit de Montréal, qui le remplaça en 1806, après l'incendie de 1802. Il fut obligé de faire lui-même quelquess-uns des instruments ou modèles d'instruments nécessaires à ses démonstrations. Le célèbre astronome Tiarcks, envoyé pour régler les limites entre les Etats-Unis et les provinces britanniques, et qui a découvert une planète, ne dédaignait point ses conversations scientifiques. Cet habile professeur et philologue est mort le 7 avril 1826.

Hougoaho, le premier homme, selon la tradition des Hurons et des Iroquois.

Howe (*Joseph*), décédé lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse le 31 mai 1873, quelques jours après le baronnet Cartier, était le vétéran de la politique dans son pays (né en 1804). Il fut à la fois orateur et écrivain. Ce n'est pas lui cependant qui nous a donné ses œuvres : l'honorable W. Armand se chargea de réunir ses discours et ses autres écrits.

Hubert (*Jean François*), que le P. Glapion appelle à tort François-Xavier, neuvième évêque de Québec, était né en cette ville le 3 février 1739. Ordonné prêtre le 20 juin 1766, il fut agrégé au séminaire des missions de cette ville, et fut élu supérieur après Urbain Boiret. Elu coadjuteur de Mgr d'Esglis le 30 novembre 1784, et agréé par l'autorité civile, il fut nommé évêque d'Almyre *in partibus* et coadjuteur de Québec par une bulle du pape Pie VI, datée du 4 juin 1785. Il fut sacré sous ce titre par Mgr Briand, ancien évêque de Québec, le 29 novembre 1786. Mgr d'Esglis étant mort le 4 juin 1788, il lui succéda et prit possession de son siège le 12 juin de la même année. Il accueillit les prêtres français proscrits et l'on retrouve des traces de sa correspondance à cet effet avec les évêques français réfugiés en Angleterre, et en particulier avec Mgr de La Marche, évêque de Pol-de-Léon. Il proposa aussi au Saint-Siège l'érection d'un évêché à Montréal. En 1796 il sacra dans sa cathédrale Mgr O'Donell, premier vicaire apostolique de Terre-Neuve. Sa belle lettre au capitaine général et au Conseil législatif au sujet de l'érection projetée d'une université, nous le montre prélat éminemment patriote. Il éleva des premiers la voix pour assurer les biens des Jésuites à la province. S'étant démis en 1797, il mourut peu après à l'Hôpital-Général, âgé de 58 ans et 8 mois, et fut inhumé dans sa cathédrale à côté de Mgr Briand. L'abbé Desjardins, ancien official de Bayeux et docteur de Sorbonne, prononça son oraison funèbre. Il eut deux coadjuteurs,—Bailly de Messein, qui le précéda au tombeau, et Pierre Denaut, son successeur.

Hudon (*Hyacinthe*), en son vivant vicaire général du diocèse de Montréal, doyen du chapitre, chanoine honoraire de la cathédrale de Chartres, en France, président de la société de tempérance, supérieur des dames du Bon-Pasteur et président du bureau catholique des examinateurs pour l'admission des instituteurs.—Né à la Rivière-Ouelle, diocèse de

Québec, il fit ses études classiques et théologiques en cette ville et fut ordonné prêtre le 9 mars 1817. Presque aussitôt il fut chargé de l'importante desserte du faubourg St-Roch, où il dirigeait quelques ecclésiastiques et avait sous ses soins les écoles fondées par Mgr Plessis. Après avoir signalé ensuite son zèle dans les missions du golfe, il était curé de Boucherville, quand Mgr Bourget l'appela à un canonicat dans le chapitre de St-Jacques-le-Majeur érigé à Montréal en 1841. Ayant fait un voyage en Europe, il revint de Rome porteur du *pallium* de Mgr Signay, premier archevêque de Québec, et le lui remit solennellement dans l'église cathédrale le 24 novembre 1844. Doué d'un courage apostolique et civique à toute épreuve, il s'était en 1847, chargé de presque toute l'administration des *sheds*, où gisaient les pestiférés irlandais, et de payer les employés : il fut victime de son dévouement et expira après treize jours de fièvre typhoïde que tous les efforts des médecins ne purent surmonter. Ses funérailles furent imposantes par le concours du clergé et du peuple. M. Hyacinthe Hudon n'était pas seulement un des patrons de l'éducation ; il l'était particulièrement des beaux-arts, et songea à attirer en Canada des artistes italiens et à réformer nos églises, d'où il voulait faire disparaître beaucoup de mauvais tableaux, qui n'en sont pas de véritables ornements. On a admiré unanimement son *Sermon pour la fête nationale de St-Jean-Baptiste.* Il passait pour l'homme le plus spirituel du clergé canadien.

Hunt (*T. Sterry*), élève du collège de Yale, docteur ès sciences, membre de la société géologique de France et de l'académie américaine des arts et des sciences, chimiste et minéralogiste de la commission géologique du Canada, professeur de chimie à l'université Laval, s'est trouvé à Paris en 1855. Ses *Notes sur les sources acides et les gypses du Haut-Canada et sur les volumes atomiques*, y ont été lues au sein de l'Institut par MM. Dumas, de Sénarmont et Boussingault, et le prince Napoléon l'a agrégé au jury international pour la classe des minéraux. Enfin l'empereur l'a fait chevalier de la Légion d'honneur. On lui doit, outre ses rapports en qualité de chimiste et minéralogiste provincial, la *carte géologique* et l'*Esquisse géologique du Canada* qu'il a publiées avec sir W. Logan, Paris, 1855, chez Hector Bossange et fils, quai Voltaire, 25. Il prépara aussi un rap-

port où il réunit tels détails sur l'application des minéraux canadiens que les circonstances et l'expérience acquise à l'exposition de Paris lui ont suggérés. Ainsi l'on voit que ce savant, dont la capacité avait été vivement attaquée d'abord, surtout par le comte de Rottermund, s'est enfin acquis une réputation confirmée et sanctionnée aux principaux foyers de la science.

Huot (*Charles*), de Québec, admis à étudier à l'école des beaux-arts à Paris en 1875, est resté en France où, exposant en 1876, il obtenait déjà une mention honorable. En 1881, il fut chargé des fresques du palais de l'Exposition. Son meilleur tableau a été jusqu'à présent le *Bon Samaritain*. Elève de Cabanel, Huot est membre de l'Académie des arts.

I

Iberville (*Pierre Le Moine, sieur d'*), seigneur haut justicier, chevalier de St-Louis et chef d'escadre, fondateur et premier gouverneur de la Louisiane, fils de Charles Le Moine et frère de M. de Bienville et du premier baron de Longueuil,—le plus grand homme de guerre qu'ait produit le Canada, vit le jour à Montréal le 20 juillet 1661. Garde marine à 14 ans, il fut peu après porteur des dépêches de M. de La Barre à la cour. Ce gouverneur le recommandait au ministre de la marine pour le grade d'enseigne de vaisseau comme étant un excellent marin qui avait déjà fait plusieurs voyages de long cours. Il était commandant à la baie du Nord en 1689, et l'année suivante, il obtint une seigneurie avec haute justice. La Nouvelle-Angleterre, l'Acadie, la baie d'Hudson, Terre-Neuve, furent tour à tour le théâtre de ses actions et de ses exploits. Il fit ses premières armes comme volontaire sous le chevalier de Troye à la baie d'Hudson, se trouva à la prise des forts Monsoni et Rupert, prit avec neuf hommes un bâtiment monté par 14 Anglais, découvrit et aida à enlever le fort Quitchitchouen, qu'il défendit avec succès l'année suivante, et brûla enfin celui de Charleston. Devenu commandant, après avoir été volontaire, il prit, sans perdre un seul homme, un vaisseau de 24 canons et enleva le fort Pémaquid défendu par le colonel Chubb. Il fit deux expéditions glorieuses à la baie d'Hudson avec une promptitude surprenante. A la

Guy (*Louis*), son fils, né à Montréal en 1768, est noté comme archéologue dans l'histoire de Bibaud. Promu major durant la guerre anglo-américaine, il fut depuis colonel de la milice. Il fut honoré d'un *mandamus* du roi au Conseil législatif et reçut chez lui lord Aylmer, dans l'ancien château de l'encoignure des rues Craig et Bleury. Il mourut dans cette demeure en 1840.

Guy (*Louis*), le jeune, surnommé le beau Guy, fut officier aux voltigeurs sous Salaberry, passa en Europe en compagnie de l'abbé Théonet et servit dans la garde du corps de Charles X jusqu'à sa chute. Entré ensuite dans le 81e régiment anglais, après avoir été en Canada député adjudant général de la milice, il mourut le 27 mars 1841, à Trinidad, dans la cathédrale de laquelle ses camarades officiers lui firent élever un cénotaphe. Demoiselle Emilie Guy épousa Salaberry fils.

H

Haliburton (*T. C. Brenton*), ci-devant juge en chef de la Cour suprême de la Nouvelle-Ecosse, publiciste, historien et romancier célèbre, dont on a : I. *An historical and statistical acccount of Nova Scotia ; with a map of the province and several engravings*, 2 vol. in-8o, Halifax, 1829. II. *Rule and misrule of the English in America*, 2 vol. in-8o, Londres, 1857. III. *A reply to the report of the earl of Durham*, Londres, 1839, in-8o. IV. *The Bubles of Canada*, Londres, 1839, in-8o. V. *Observations on the importance of the North America n colonies to Great Britain*, Londres, 1831. VI. *The Attaché ; or Sam Slick in England*, Londres, 1843, 2 vol. in-8o. VII. *The Americans at home ; or by-ways, cock, woods and prairies*, Londres, 1854, 3 vol. in-8o. VIII. *Nature and human nature*, Londres, 1855, 2 vol. in-8o ; etc. Son histoire de la Nouvelle-Ecosse a été utile à Bibaud père, à l'endroit des malheureux Acadiens.

Hamel (*Théophile*), peintre canadien sorti des écoles d'Italie, a peint les orateurs ou présidents des conseils législatifs et des assemblées législatives des deux Canadas et du Canada-Uni, et le portrait du lord Elgin, lithographié à New-York par Davignon. Il excellait dans le portrait, et ceux de D. B. Viger, L. H. La Fontaine, Etienne Parent ne lui font pas moins d'honneur que cette galerie nationale dans

laquelle on remarque MM. Panet et de Lotbinière, sir David Smith et sir William Campbell, le grand juge Elmsley, L. J. Papineau et autres. T. Hamel mourut en 1870.

Hardinge (*Henri, vicomte*), décédé maréchal et commandant des forces en Angleterre, avait étudié les mathématiques à Québec sous l'abbé Raimbault. Il fit gagner la bataille d'Albuera en Espagne, sur le maréchal Soult, était commissaire anglais à l'armée de Blucher en 1815, et fut en Angleterre grand maître de l'artillerie, puis ministre de la guerre sous l'administration Wellington. Vice-roi des Indes, il voulut servir sous Gough, le commandant des forces, comme autrefois le maréchal de Boufflers servit sous Villars, qui était moins ancien, et il gagna avec lui les grandes batailles qui rétablirent les affaires des Anglais. Le prince Gortschakoff a fait son éloge.

Harlay (*François de*), de la maison des marquis de Champvallon, archevêque de Rouen, au diocèse duquel fut réunie la Nouvelle-France.—Il y fit exercer la juridiction spirituelle par le supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus, auquel il accordait à cet effet des lettres de vicariat général, et s'intéressait fort à ces contrées, où il envoyait de temps à autre des recrues d'habitants qu'il choisissait avec le plus grand soin. Il mourut en 1653. On lui doit des *Observations sur l'épître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641.

(François II de), neveu et successeur du précédent. Sous lui les supérieurs des compagnies de Jésus et de Saint-Sulpice furent tour à tour ou simultanément vicaires généraux du Canada. Quand François de Laval-Montmorency fut nommé vicaire apostolique par le pape, il prétendit demeurer l'ordinaire de la Nouvelle-France, conserver ses grands vicaires, et s'appuya de ce que les bulles de ce prélat mentionnaient ces pays comme faisant partie de l'archidiocèse de Rouen. Mais Louis XIV envoya l'ordre d'empêcher l'abbé de Queylus ou autres d'exercer aucune juridiction en son nom. Ces prétentions firent accuser de Harlay de jansénisme. Il mourut d'apoplexie en 1695, dépossédé depuis longtemps de sa juridiction sur le Canada et devenu archevêque de Paris.

Harvey (*sir John*), héros de la dernière guerre américaine, membre de la compagnie des terres du Haut-Canada,

Appelée par la grâce à l'instruction des filles en Canada, elle passa à Québec en 1639, et établit une maison de son ordre. Ses lettres furent imprimées en 1671, et elle mourut l'année suivante. Dom Claude Martin, son fils, et le P. Charlevoix écrivirent la vie de cette veuve, dont les écrits ascétiques respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les saints, et ses lettres ont l'importance de très bons mémoires sur l'histoire de son temps, durant 36 ans de séjour dans la colonie. On trouve son portrait dans l'album du commandeur Viger.

Inglis (*sir Robert*), défenseur de Lucknow, est né à la Nouvelle-Ecosse, de même que le héros de Kars. Il est entré comme enseigne dans le 32e régiment d'infanterie, a fait la guerre du Punjaub en 1848, et était lieutenant-colonel quand il fit cette admirable défense de Lucknow contre l'armée révoltée de l'Inde, durant six mois. Il a été créé chevalier du Bain et général major, et s'est signalé depuis comme lieutenant de sir Colin Campbell.

Irving (*Paulus Emilius*), décédé général à Carlisle en Angleterre, le 1er février 1828, ancien président du Conseil législatif, fut administrateur du gouvernement en 1766, lors du départ du général Murray. Sous Carleton, il prit part à la défense de Québec, et au mois de juin 1772, il se trouva avec Craig au combat glorieux livré aux Américains sur les rives du lac St-Pierre. Il était de l'ordre du Bain.

J

Jogues (*Isaac*), le plus intrépide martyr de la Compagnie de Jésus en Canada, affreusement mutilé par les Iroquois en 1642, fut sauvé de la mort par Arendt Van Curler, commandant d'Orange pour le patron Van Ranssaelar, qui l'envoya au directeur général Withelm Kieft. Celui-ci le fit passer en Europe. Ses mains étant mutilées, il ne pouvait dire la messe sans dispense ; mais il l'obtint facilement du pape Innocent X. *Indignum esset Christi martyrem, Christi non bibere sanguinem*, dit ce pontife. Il revint dans ces régions chercher la mort, et l'y trouva.

Johnson (*sir William*), baronnet, colonel dans l'armée

anglaise, major général provincial, colonel des six nations et surintendant général des Indiens, fut l'Européen qui acquit la plus grande influence sur les tribus indigènes. Il était neveu de l'amiral sir Peter Warren, qui le fit passer en Amérique en 1754, et il assista au congrès des colonies où fut mûri un plan de campagne contre les Français. Il sauva le fort Edward, vainquit complètement et prit le baron Dieskau au lac George, puis érigea le fort William-Henry. Les remerciements des deux chambres du parlement, l'honneur de la chevalerie et un don de cinq mille louis furent sa récompense. Il avait été nommé surintendant général des Indiens dans l'assemblée des gourverneurs tenue à Alexandrie, où se trouvaient l'amiral Keppel et le général Braddock. Le ministère anglais le consulta sur le plan de campagne de 1775. Il succéda au général Prideaux, tué par un éclat d'obus durant le siège de Niagara, gagna une victoire complète sur M. Aubry venu au secours de la place, et s'en empara malgré la belle défense de l'ingénieur Pouchot. Enfin il commanda une partie de l'armée conquérante d'Amherst et 1000 guerriers iroquois. Dans la lutte de Pontiac avec les Anglais, il fut le pacificateur. Vingt-deux nations firent par son entremise la paix avec le grand roi au Sault-Ste-Marie. Décédé en 1774, il laissa deux fils, les colonels John et Guy Johnson. Sir John, l'aîné, seigneur d'Argenteuil, qui lui succéda au titre de baronnet, fut chassé de Johnson Hall, dans le pays des Iroquois, par les Américains rebelles, et se retira en Canada, où il figura comme sénateur et comme guerrier. On voit encore sa maison au courant Ste-Marie. Il fut, comme son père, surintendant de Indiens. Dans la la guerre de l'Indépendance, il battit et tua le général Herkimer à Oriskany, sous l'administration de Carleton ; et sous celle de Haldimand, il s'empara, après plusieurs combats heureux, de Schohary et de Stone Arabia. Dans la dernière guerre, il commanda la division de milice des townships. Il était membre du Conseil législatif. Le troisième baronnet ne sut pas soutenir la dignité de son titre. La seigneurie d'Argenteuil est encore cependant dans les mains d'un membre de cette famille.

Joliet d'Anticosti (*Louis*), illustre voyageur et géographe canadien, était fils de Jean Joliet, natif de Picardie et

négociant à Québec, et de Marie d'Abancourt. Il fut baptisé le 21 septembre 1645 par le R. P. Vimont, supérieur des Jésuites, et fit ses études dans leur collège. A 17 ans, le 10 août 1662, il fut tonsuré, avant que d'avoir fait sa philosophie. On lit dans le *Journal des Jésuites :* " Le 12 juillet 1666, les premières disputes de philosophie se font dans la congrégation avec succès. Toutes les puissances s'y trouvent. M. l'intendant, entre autres, y a argumenté très bien. M. Joliet et Pierre Francheville y ont très bien répondu de toute la logique. " Il prit l'habit de novice en 1667, mais le quitta et fut chargé par le comte de Frontenac de la découverte ou de l'exploration du Mississipi. Après avoir quitté la Compagnie de Jésus, il s'était enfoncé dans les régions de l'Ouest afin d'y chercher fortune par le commerce des pelleteries, apprit les langues et acquit les connaissances et l'expérience qui engagèrent le gouverneur à le désigner pour cette grande entreprise. Le P. Marquette fut invité, selon ses propres expressions, à accompagner le jeune explorateur. Ils explorèrent en effet le grand fleuve et firent disparaître les doutes sur la direction de son cours. En revenant, Joliet perdit tous ses papiers dans les rapides au-dessus de Montréal, et fut obligé de faire de vive voix son rapport au gouvernement. Il le remit cependant par écrit, et l'accompagna d'une carte, tracée de mémoire, qui fut transmise au grand Colbert. Le 7 octobre 1675, il épousa Claire Françoise Bissot. Ayant reçu en seigneurie avec haute justice l'île d'Anticosti, " en considération de la découverte que le dit sieur Joliet a faite du pays des Illinois, dont il a envoyé la carte depuis transmise à Monseigneur Colbert, ainsi que d'un voyage qu'il vient de faire à la baie d'Hudson dans l'intérêt de la ferme du roi, " il avait dessein d'y établir des pêcheries et de commercer avec les Antilles, et y bâtit un fort, qui dut se rendre à l'amiral Phipps en 1690. Joliet fut échangé à Québec ainsi que MM. Trouvé et Lalande. Les Anglais ayant détruit ses espérances, il obtint en échange d'Anticosti la seigneurie de Joliet sur la rivière des Etchemins. Le marquis de Denonville l'avait recommandé en 1686 pour enseigner la navigation ; il fut en effet nommé hydrographe du roi. En 1693 il écrivait à M. de La-

gny, lui faisant la description des sauvages du Labrador, et lui envoyant une carte du golfe St-Laurent. L'époque de sa mort a embarrassé M. Shea, l'abbé Ferland et le docteur O'Callaghan, qui donnent pour époque approximative "entre 1700 et 1702." Le fait est que, dès 1700, les Jésuites s'offraient pour le remplacer dans l'enseignement de la navigation, comme nous le voyons par les documents de Paris. L'enseignement leur fut confié en effet, mais le successeur immédiat de Joliet fut le sieur Franquelin. Nous connaissons deux filles de Joliet : l'une épousa Pierre François Rigaud, marquis de Vaudreuil, et l'autre, M. d'Eschambault.

II.—L'honorable Berthélemy, successivement membre du parlement, du Conseil spécial et du Conseil législatif, fondateur du village d'Industrie et de la Compagnie du chemin de fer d'Industrie à Lanoraie, né en 1789, mort en 1850. L'honorable Peter McGill prononça l'éloge de ce grand citoyen au sein du Conseil.... On lui doit l'église du lieu et le collège Joliet, qu'il confia aux clercs de St-Viateur, appelés d'Europe pour y donner une éducation moins élevée, mais plus pratique que celle de nos collèges classiques. Il reçut les remerciements du saint-siège dans une lettre du cardinal Franzoni. On a publié son portrait lithographié à New-York par Wm Endicott.

Joly (*H. G.*), homme politique. A la chute du ministère de Boucherville en 1878, M. Letellier de St-Just, lieutenant-gouverneur de la province, le chargea de former un nouveau cabinet. Ce ministère ne dura que dix-huit mois. M. Joly est descendant de l'ancienne famille de Lotbinière : l'on retrouve chez lui ces manières gracieuses et aisées de la vieille noblesse française qui attirent la sympathie et font le charme de la société.

Juchereau, honorable famille canadienne, dont le premier membre connu paraît être le sieur Noël Juchereau des Châtelets, licencié en droit, membre du conseil de la colonie et commis général de la Compagnie des Cent-Associés. Il mourut en 1649, en allant de Québec en France.—Nicolas Juchereau, son fils, épousa en 1647 Marie Giffard, fille du fameux seigneur de Beauport, et ce fief tomba depuis dans la famille des Juchereau. C'est le même qui, en 1690, malgré son grand âge, défendit Québec à la tête de ses censi-

taires, et qui mérita par sa conduite des lettres de noblesse et le titre d'écuyer. Il mourut à Beauport, en octobre 1692, à 66 ans.

On connaît Jean Juchereau, sieur de More, conseiller au Conseil souverain, un ancien conseiller, employé sous Carle ton à revoir et rédiger les anciennes lois nationales avec Cugnet et Pressard, et un lieutenant général civil et criminel de la juridiction de Montréal avant le sieur d'Eschambault.

Cette maison s'était partagée, comme tant d'autres, en plusieurs branches :—Juchereau, Duchesnay, de St-Denis, de More, La Ferté, etc.

La Mère Juchereau de St-Ignace (Jeanne Françoise Juchereau de La Ferté), supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, en écrivit l'histoire, in-12, publiée à Paris et à Montauban. Née en 1650, elle fut admise en qualité de pensionnaire en 1662, entra au noviciat en 1664, fit profession en 1666, et mourut le 14 janvier 1723, âgée de près de 73 ans.

Le sieur Juchereau de St-Denis, fils de Nicolas Juchereau, anobli en 1691, fut employé quatorze ans à la Louisiane comme guerrier et comme négociateur. Après avoir tenté d'établir une colonie à l'embouchure de l'Ohio en 1700, il fut chargé de deux missions importantes auprès du vice-roi du Mexique, et fut fait chevalier de St-Louis à la paix. Il avait eu beaucoup d'aventures de toutes sortes, était homme d'esprit comme de cœur, et écrivit d'intéressants mémoires.

Les Juchereau de St-Denis émigrèrent à la conquête et devinrent barons, comtes ou marquis.

Le premier marquis Juchereau de St-Denis eut plusieurs filles.—Louise Mélanie, qui épousa le baron Le Coq d'Harvey, maréchal de camp, ancien intendant militaire à Rouen et directeur du chemin de fer de Strasbourg, morte au château de Bréhaut le 18 décembre 1844, à 56 ans, et une autre, qui devint la comtesse de Marne. Elles paraissent avoir été sœurs du marquis Amédée, et du comte Charles, qui fut aide de camp du duc de Berry en Espagne et colonel des lanciers. Le premier marquis est mort en 1856.

Madame d'Harvey laissa pour héritiers le baron Léon Juchereau d'Harvey, qui a publié *Les Révolutions de la Sicile* en 1856 ;—Lorette d'Harvey, épouse du comte Franck de Noé, philanthrope et homme de lettres, mort en 1858, à

81 ans, et Sophie d'Harvey, épouse de Joseph Clément Irénée Trénée, comte de Luppé, ancien membre des Assemblées constituante et législative.

L'homme le plus célèbre de cette maison canadienne a été le général baron Juchereau de St-Denis. Il vint à Québec durant la révolution, entra chez un avocat, et n'ayant pu obtenir de l'emploi du général Prescott, il repassa en France avec Alexandre de Léry et remporta plusieurs prix à l'école polytechnique. Ayant servi sous Marmont en Dalmatie, ou sous Sebastiani, il devint directeur du génie de l'empire ottoman et épousa une Grecque, dans le pays de laquelle il fut plénipotentiaire. Son épouse lui donna une fille qu'il a mariée au général d'Espinasse. Ayant été chef d'état-major du maréchal de Bourmont en 1830, cette circonstance lui a donné occasion de publier un livre sur la conquête d'Alger, en 1844. Eustache, son neveu, aussi excellent diplomate, a épousé demoiselle A. Ottar de La Grange. Il est venu à Santa-Fé de Bogota en qualité de chargé d'affaires, puis s'est retiré en Corse.

Les Jucherau Duchesnay émigrèrent en partie lors de la conquête. Un d'eux fut lieutenant-colonel d'artillerie, commandant de Charleville, et périt dans une émeute en 1792. Il était frère du marquis.

En Canada, l'honorable A. L. Juchereau Duchesnay fut membre du Conseil exécutif en 1794 ; et l'honorable A. Duchesnay, membre du Conseil législatif en 1810. Les seigneuries de Fossambault et de Gandarville étaient dans leur famille.

Juchereau et Chevalier Duchesnay servirent dans le 60e régiment de troupes légères à quatre bataillons fondé par le duc de Cumberland, comme Bouquet, écuier, Salaberry, puis devinrent capitaines dans les Voltigeurs. On connaît leurs services dans ce corps immortel. Ils devinrent tous deux lieutenants-colonels, et Chevalier Duchesnay fut aussi député adjudant général. Nommés inspecteurs de la milice avec MM. de Bellefeuille et Heriot, par un ordre général du 2 avril 1828, ils reçurent les remerciements flatteurs de lord Dalhousie avant son départ définitif pour l'Angleterre. " Le gouverneur en chef, est-il dit, croit de son devoir de remarquer que le lieutenant-colonel Chevalier Duchesnay a présenté d'excellents diagrammes de chaque bataillon sous son

inspection, sans aucuns frais pour le service public ; et S. E. les regarde comme une addition précieuse à être déposée dans le bureau de l'adjudant général, afin qu'on puisse y avoir recours en tout temps."

Jumonville (*Villiers de*), jeune officier canadien tué par les Anglais dans la dispute des deux nations pour le territoire de l'Ohio, tandis qu'il agissait comme parlementaire, et immortalisé par le poème de l'académicien Thomas, intitulé : *La Mort de Jumonville.*—Voyez *Villiers.*

Juneau (*Salomon*), fondateur de Milwaukee dans le Wisconsin, mort en novembre 1856, était Canadien et naquit à Repentigny, sur la rivière de L'Assomption, en 1792. Il se fit remarquer de bonne heure par la force de sa volonté et cet esprit d'entreprise dont sa carrière aventureuse fournit un exemple si frappant. Jeune homme à l'âme fortement trempée, il quitta son pays au printemps de 1828 et atteignit les contrées de l'Ouest. Durant deux années de vie solitaire il se levait avec le soleil et se couchait avec lui, n'importe où, mais toujours à la belle étoile, tantôt sur l'herbe, tantôt sur un rocher, et quelquefois dans le creux d'un vieil arbre, comme il le disait dans ses lettres à sa famille. Vers le printemps de 1830, il alla s'établir sur les bords du Milwaukee avec deux trappeurs qu'il avait rencontrés sur sa route. Aidé de ces pionniers, comme lui infatigables et hardis, il abattit quelques arbres, les dégrossit tant bien que mal, et construisit d'abord deux ou trois cabanes informes à l'endroit même où la belle ville de Milwaukee étale aujourd'hui, des deux côtés de la rivière, ses mille maisons élégantes et coquettes. Il faisait la traite avec les sauvages. D'autres coureurs de bois vinrent se joindre à lui ; chaque mois la hache des travailleurs reculait la forêt. Salomon, chef de la nouvelle république, traçait lui-même les rues, organisait le travail. En 1837, Milwaukee comptait une population de 700 âmes. Quatre ans plus tard, le chiffre des habitants avait quintuplé. En 1846, la population s'éleva à 9,655 individus, et l'année suivante à 14,051. Dès lors elle marche à pas de géant, on l'incorpore et Juneau est élu maire par acclamation. Milwaukee compte aujourd'hui plus de 60,000 âmes. Salomon Juneau tomba malade dans son dernier voyage, le 12 novembre 1856. Il dit à un ami qui l'accompagnait : " J'espère être bientôt à Milwaukee, je serai heureux de la

revoir, car je ne pense pas y avoir un seul ennemi." Il n'eut pas cette consolation ; en effet, le 28, les citoyens lui faisaient des obsèques publiques. Le général Grant commandait les troupes, l'évêque catholique officiait et le R. P. Teardon prononçait le panégyrique du défunt. Les Indiens lui avaient donné un tombeau temporaire, une *sauvagesse* lui avait pris les mains en pleurant, et priant tout bas, y avait imprimé plusieurs baisers, puis l'avait quitté silencieusement ; une autre avait coupé une mèche de ses cheveux.—La fondation de Milwaukee par Salomon Juneau nous rappelle celle de Dubuque par un Canadien, le sieur Dubuque, de St-Pierre-les-Becquets, district des Trois-Rivières. Les Indiens lui avaient donné un grand lot de terre dans l'Iowa, et Dubuque se fondait, tandis qu'il revenait mourir dans sa paroisse.

K

Kelley (*Jean-Baptiste*), grand vicaire et chanoine honoraire du diocèse de Montréal, né à Québec en 1783, décédé en 1855, fut honoré de ces dignités en récompense d'un voyage qu'il fit à Rome, d'où il rapporta en Canada des reliques de saints. Ordonné prêtre en 1806 par Mgr Plessis, dont il fut sous-secrétaire, il eut d'abord la mission de Madawaska dans le Nouveau-Brunswick, rentra en Canada en 1810 pour occuper la cure de St-Denis, et obtint en 1817 la cure importante de Sorel, qu'il ne quitta qu'en 1849, pour être mis à la retraite.

Kempt (*sir James*), général et gouverneur anglais, mort à Londres le 21 décembre 1854, avait reçu sa commission dès le temps que le marquis de Granby était commandant des forces. Il se signala fort dans la Péninsule, où il prit par escalade la Picurina et le château de Badajos, força la Bidassoa, etc. A Waterloo, il commanda l'aile gauche après la mort de Picton. Successeur de Dalhousie en Canada, après avoir gouverné la Nouvelle-Ecosse, il plut à M. Papineau et concilia les esprits. Son succès était sans doute dû à ce qu'il connaissait le pays. Il avait été quartier maître général sous l'ombrageux Craig. Sir George Prevost, qui lui donna le commandement à Kingston, fait son éloge dans une lettre du 26 août 1814. Sir James Kempt fut plus

tard commandant en chef du matériel de l'armée en Angleterre, et refusa un portefeuille.

Kertk (*sir David*), huguenot, amiral des vaisseaux du roi d'Angleterre et l'un des premiers baronnets de la Nouvelle-Ecosse créés par Jacques I, conquit l'Acadie et le Canada en 1628 et 1629.

Kidd (*Adam*), poète, né en 1802, mort à Québec le 5 juillet 1831, a publié à Montréal, à peu près en même temps que Bibaud père, un volume de poésies, dédiées à Thomas Moore, le célèbre barde d'Erin. Ce qu'il y a de plus considérable est le poème intitulé *The Huron chief*, qui n'est point dépourvu de beautés.

Kitchi-Manitou, déité des anciens sauvages du Canada, qui lui attribuaient tout le bien.

Kondiaronk, ou, selon Lahontan et les Anglais, Adario, grand chef huron et capitaine dans l'armée française, homme de guerre, diplomate et orateur, joua aux Français traitant de la paix avec Teganissorens, cette fameuse pièce de supercherie dont on trouve les détails dans Charlevoix et Raynal. Celui-ci l'appelle un Machiavel né dans les forêts, surnommé le Rat par les Français à cause de sa finesse, et qui était le sauvage le plus intrépide, le plus ferme et du plus grand génie qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique septentrionale. En 1687, il suivit avec 400 guerriers le marquis de Denonville dans le pays des Iroquois, et dans le temps que Haskouaun, leur chef, convenait d'une trève avec ce général, il continuait à harceler leur pays, et attaquait Teganissorens et les ambassadeurs, puis leur donnait à entendre que c'étaient les Français eux-mêmes qui l'avaient envoyé pour leur dresser une embuscade. Il fit des prodiges de valeur avec Ouréhouaré au combat mémorable de Laprairie de la Madeleine et gagna un combat naval sur le lac Ontario. Cette défaite et la mort de la Chaudière-Noire, le foudre de guerre des cantons, arrivées dans le même temps, forcèrent cette république à demander la paix. Kondiaronk prit part aux négociations en 1700. Lorsque les députés iroquois arrivèrent à Montréal, on les reçut au bruit d'une décharge de boîtes, ce qui choqua fort les alliés de la colonie, qui se demandaient les uns aux autres si c'était ainsi que les Français devaient accueillir leurs ennemis. Le géné-

reux vainqueur des Iroquois fit cesser ces murmures et signa les préliminaires du 8 septembre, en disant : " J'ai toujours écouté la voix de mon père, et je jette ma hache à ses pieds ; je ne doute point que les gens d'en haut ne fassent de même. Iroquois, imitez mon exemple." Une nouvelle conférence fut convoquée pour l'année 1701. Montréal se vit remplie de sauvages de toutes les nations, au nombre de plus de 2,000. M. de Callières, alors gouverneur général, fondait sa principale espérance pour le succès de ses desseins sur le chef huron, à qui l'on avait presque toute l'obligation de cette réunion et de ce concert jusqu'alors inconnu pour la paix générale. Il se trouva mal au milieu de la conférence : on le secourut avec empressement. Quand il fut revenu à lui, il manifesta le désir de dire quelque chose ; on le fit asseoir dans un fauteuil au milieu de l'assemblée, et tout le monde s'approcha pour l'entendre. Il fit avec modestie et dignité le récit de ses démarches pour amener une paix universelle et durable. Il appuya beaucoup sur la nécessité de cette paix et les avantages qui en reviendraient à toutes les nations, en démêlant avec une étonnante adresse les intérêts des uns et des autres. Puis, se tournant vers le gouverneur général, il le conjura de justifier par sa conduite la confiance qu'on avait en lui. Sa voix s'affaiblissant, il cessa enfin de parler. Doué au suprême degré de cette éloquence pleine d'images des enfants de l'Amérique, il reçut encore dans cette imposante circonstance ces vifs applaudissements qui couvraient sa voix chaque fois qu'il l'élevait dans les assemblées publiques. S'étant trouvé plus mal à la fin de la conférence, il fut porté à l'Hôtel-Dieu, où il mourut le lendemain, vers deux heures du matin. Son corps fut exposé en habits militaires, le gouverneur général et l'intendant allèrent les premiers lui jeter l'eau bénite, puis le gouverneur de Montréal et M. de Joncaire, à la tête de 60 guerriers du Sault-St-Louis qui le pleurèrent et firent des présents à sa famille. Le lendemain, on fit ses funérailles, qui eurent quelque chose de magnifique et d'imposant. Monsieur de Saint-Ours, premier capitaine, ouvrait la marche avec 60 soldats ; venaient ensuite seize guerriers hurons, marchant quatre à quatre, vêtus de longues robes de castor, le visage peint en noir, et le fusil sous le bras. Le clergé précédait le cercueil, soutenu par six chefs de guerre et

couvert d'un poêle semé de fleurs et sur lequel on avait mis un chapeau, un hausse-col et une épée. Les frères et les enfants du défunt suivaient, accompagnés des chefs des nations, et M. de Vaudreuil, gouverneur de la ville, fermait la marche avec l'état-major. Il fut inhumé dans l'église paroissiale, et l'on mit sur sa tombe : " Ci-gît le Rat, chef huron. " " Kondiaronk " eût signifié infiniment plus ! Après les funérailles, M. de Joncaire mena les Iroquis de la montagne faire leurs condoléances aux Hurons, auxquels ils présentèrent la figure d'un soleil et un collier de porcelaine, en les exhortant à conserver l'esprit et à suivre les vues du grand homme qu'ils venaient de perdre. Cette mort causa une affliction générale. L'influence de Kondiaronk et le cas qu'on faisait de ses conseils dans sa nation étaient tels, qu'après la promesse que M. de Callières avait faite à ce chef mourant, de ne jamais séparer les intérêts de sa nation de ceux des Hurons, ceux-ci gardèrent toujours aux Français une fidélité inviolable. Jamais sauvage n'avait montré plus de génie, plus de valeur, plus de prudence, plus de connaissance du cœur humain. Des mesures toujours bien combinées, sinon toujours justes, et les ressources inépuisables de son esprit, lui assurèrent des succès constants. Il brillait autant dans les conversations particulières que dans les assemblées publiques par ses reparties vives, pleines de sel et ordinairement sans réplique. Il était le seul homme du Canada qui pût, en cela, tenir tête au comte de Frontenac, qui l'invitait souvent à sa table, afin de procurer à ses officiers le plaisir de l'entendre ; et il ne craignait point de dire qu'il ne connaissait parmi les Français que deux hommes d'esprit, ce général et le P. Carheil. L'estime qu'il avait pour ce jésuite fut, dit-on, ce qui le détermina à embrasser le christianisme.

Kussick *(David)*, Iroquois Tuscarora qui a publié : *Esquisse de l'histoire ancienne des cinq nations*, comprenant : I° Le récit fabuleux ou traditionnel de la fondation de la grande île maintenant l'Amérique septentrionale, de la création du monde et de la naissance des deux enfants ; II° l'établissement de l'Amérique septentrionale, et la dispersion de ses premiers habitants ; III° l'origine des cinq cantons iroquois, leurs guerres, les animaux du pays, etc., etc. ; Lewiston (Haut-Canada), 1829. Kussick était un vieillard qui,

devenu invalide par accident, se dédommagea de la chasse en devenant l'historien de sa nation. Il a rapporté en un langage figuré mais peu intelligible, les légendes et les traditions non moins que l'histoire des Iroquois, dont il trace, avec un air de bonne foi qui peut en imposer, la suite des grands chefs à partir d'Atotarho, leur premier héros. Son livre est illustré de gravures grossières représentant les géants et les monstres humains dont il parle dans son étrange récit. Cet échantillon de littérature sauvage est certainement une des plus curieuses productions de l'imprimerie.

L

Labelle (*Antoine*), nommé, à juste titre, l'apôtre de la colonisation, naquit à Ste-Rose, le 24 novembre 1834. Ordonné prêtre le 1er juin 1856, il fut d'abord vicaire au Sault-au-Récollet et à St-Jacques-le-Mineur, puis ensuite curé de St-Antoine, dans le township de Starnesboro, et de St-Bernard de Lacolle. En 1868, on lui donnait la cure de St-Jérôme où il devait, plus que partout ailleurs, déployer son zèle et son activité. Cette ville lui doit son agrandissement, et grâce à lui elle est reliée à Montréal, depuis plusieurs années, par un chemin de fer, le premier qui ait été construit pour le bénéfice des colons des paroisses du Nord. On a dit avec raison que le curé Labelle était l'homme d'une idée, aussi lorsqu'il avait projeté une entreprise il ne s'arrêtait qu'après avoir atteint le but. C'est ainsi qu'il parvint à faire construire cette voie ferrée sans laquelle il eût été forcé de renoncer à ses projets de colonisation. Il remua ciel et terre, fit maints et maints voyages à Québec, il écrivit et fit écrire, passa des semaines et des mois au siège du gouvernement ; enfin le succès couronna sa persévérance.

L'inactivité aurait tué le curé de St-Jérôme. Ayant réussi sur ce premier point, de nouveaux projets germèrent dans son esprit. Voulant prévenir l'émigration de ses compatriotes aux Etats-Unis et conserver la nationalité canadienne-française, il résolut de peupler la vallée de l'Ottawa. Ayant obtenu l'approbation du gouvernement et agissant sous ses auspices, M. Labelle s'adressa aux populations de l'Europe centrale pour les inviter à venir peupler les terres

fertiles du nouveau monde et perpétuer avec nous les traditions de nos pères.

En 1885 et en 1890, M. Labelle entreprit deux voyages en France pour aider à la réussite de ses projets de colonisation et faire connaître lui-même, aux colons désireux de s'établir en Amérique, les avantages dont ils jouiraient en venant dans un pays où ils retrouveraient le langage, la religion et les coutumes de leur patrie.

Peu de temps après la victoire du parti national, M. Mercier, connaissant les capacités du curé Labelle, le nomma député-ministre de l'agriculture.

En terminant cette courte notice biographique, qu il nous soit permis de citer ce que disait sur le curé de St-Jérôme, M. Demanche, journaliste français, dans un article du *Monde illustré*, en date du 24 octobre 1885 :

" Le révérend M Labelle est un des hommes les plus populaires du Canada français. D'une forte stature, doué d'une physionomie franche et sympathique, ayant en lui tout ce qu'il faut pour faire un tribun, il possède encore, bien que déjà chargé de plus de cinquante années, l'entrain du jeune homme. Il est du nombre de ceux qui pensent qu'une honnête gaieté n'est pas bannie des choses de ce monde et souvent sur sa figure s'épanouit un de ces gros rires malicieux qui charme s'il ne désarme pas toujours ses contradicteurs. C'est un homme tout rond au physique comme au moral. L'idée qu'il poursuit depuis longtemps est l'extension de l'élément français dans le Dominion.

" Il n'a pas peu contribué à la création de la Compagnie canadienne-anglaise de navigation, qui, pour réussir dans ses rapports directs avec la France, devra nécessairement ouvrir ses rangs, à tous les degrés hiérarchiques, à l'élément français, mieux en état qu'un autre d'y introduire des réformes indispensables.

" Le curé Labelle a entrepris encore de diriger sur le Canada, ceux de nos compatriotes désireux d'émigrer et de trouver dans un pays jeune et sympathique une place suffisante pour leur activité.

" C'est dans ce but qu'il est venu passer plusieurs mois à Paris, le printemps dernier, et les habitants du quartier de la Madeleine ont pu le rencontrer souvent, discutant avec animation et cherchant à faire pénétrer ses idées dans quelque tête parfois rebelle aux idées de colonisation.

"Parti de Paris avec la délégation française, le curé Labelle a été sur les deux rives du St-Laurent l'objet de démonstrations tout à la fois affectueuses et enthousiastes."

Le curé Labelle, atteint depuis quelques années d'une maladie grave qu'il avait négligée, mourut presque subitement à Québec, le 4 janvier 1891, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

Libéraux et conservateurs déplorèrent également sa perte et la foule considérable qui assista à ses funérailles, à St-Jérôme, prouva combien il était aimé et estimé.

Laberge (*Charles*), né à Montréal en 1827, mort en 1874, était un orateur châtié et à la voix harmonieuse. Voici ce qu'ont dit de lui ses adversaires eux-mêmes : "Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution, et si une argumentation nerveuse et serrée manque parfois à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie."

Après avoir rédigé la *Minerve* à Montréal, il s'établit à Iberville. Il y fonda le *Franco-Canadien*, qu'il céda après quelques années à M. F. G. Marchand. Il fut juge suppléant, après avoir été solliciteur général dans le cabinet Brown-Dorion. Revenu à Montréal, où il devait mourir bientôt, il y rédigeait le *National*, journal de son allié le juge Laframboise. Biographie par Oscar Dunn.

Labrie (*Jacques*), célèbre patriote, instituteur et publiciste canadien, docteur en médecine et membre du parlement, né en 1783, fit ses études classiques au séminaire de Québec, puis ses études médicales à Edimbourg, où il fut gradué. Un des premiers zélateurs de l'éducation en Canada, il fonda sur un grand pied, à St-Eustache, des écoles modèles ou académies pour les deux sexes, et les surveilla sans cesse. Il établit et rédigea le *Courrier de Québec* en 1807. Député au parlement vingt ans après, il s'y montra laborieux et donna au public : *Les premiers rudiments de la constitution britannique, traduits de l'anglais de Brooke, précédés d'un précis historique, et suivis d'observations sur la constitution du Bas-Canada.* Il fit plus, il écrivit la première histoire du Canada ; mais il mourut à St-Eustache de la rivière du Chêne, le 26 octobre 1831, avant d'avoir pu la publier. Dès le 30 novembre, M. A. N. Morin proposa à la législature d'al-

louer £500 pour cette publication de 3 ou 4 volumes in-8o, en observant que, depuis Charlevoix, plus d'un siècle s'était écoulé sans que le Canada eût eu un véritable historien. Il fut chargé de publier cette histoire, mais nos troubles politiques survinrent, et le manuscrit a déplorablement péri chez feu M. Girouard, au sac et à l'incendie de St-Benoît. " Heureusement, disait Isidore Lebrun, M. Morin écrit le français avec goût, car ce n'est point par son style que M. Labrie peut mériter le surnom de Tite-Live canadien, que des amis lui ont décerné. " Cet évrivain français se montre ici bien sévère : Jacques Labrie avait un style élevé ; je n'en veux pour preuve que les fragments précieux qu'il a fournis à la *Bibliothèque canadienne* sur les premières années de la domination anglaise. Tout chaud Canadien qu'il était, Labrie se sépara de M. Papineau sur la question des subsides.

Laclède (*Pierre de*), officier canadien, servit à la Louisiane, quitta la Nouvelle-Orléans en 1763, et alla fonder St-Louis de Missouri, aujourd'hui ville puissante de la confédération américaine. Pierre Chouteau, allié à la famille canadienne des Céré, l'accompagnait.

Lacorne.—Cette famille sort de celle de de Chapt, qui se divisa en de Chapt de Lavaltrie, de Lacorne, etc., et la branche de Lacorne se subdivisa elle-même en Lacorne La Colombière, Lacorne St-Luc, etc.—Pierre de Chapt, écuyer, chevalier de Lacorne, était de l'ordre militaire de St-Louis. Après s'être trouvé à la défaite du colonel Noble, il commanda en Acadie, où il s'opposa au major Lawrence, et y bâtit le fort Beauséjour. En 1756, il battit les Anglais au fort Lydius, puis il alla reconnaître l'armée d'Amherst jusqu'à Oswégo, où il éprouva quelque perte. Il commanda enfin aux Rapides, et disputa pied à pied le terrain à ce général. Ayant émigré à la conquête, il devint l'ami et le compagnon d'armes du fameux bailli de Suffren St-Tropez, dans ses campagnes navales. Les Lacorne et les Lanaudière du Canada se trouvèrent parmi les réclamants lorsque la France fut obligée de faire droit aux réclamations des alliés en 1815, parce que le chevalier de Lacorne avait placé des fonds sur la municipalité de St-Malo. Son portrait se trouve dans l'album du commandeur Viger. Il est en cuirasse, décoré de l'ordre de St-Louis, et a perdu un œil

à la guerre.—Maurice Dubreuil de Lacorne, ordonné prêtre en 1739, fut chanoine à Québec, et conseiller clerc au Conseil souverain en 1749. Il passa en France en 1757.

Luc de Chapt de Lacorne St-Luc, aussi chevalier de St-Louis et homme influent parmi les nations sauvages, membre du Conseil législatif sous les Anglais, prit le fort Clinton en 1747. Il se trouva à Carillon et enleva à Abercrombie un convoi de 150 chariots. Après la perte de Québec, il commandait les sauvages à Montréal. Les mémoires publiés par la Société littéraire et historique disent que " M. de St-Luc, le Canadien qui avait sur eux le plus d'influence et aux sentiments duquel ils déféraient volontiers, avait été chargé de les engager à ne pas se rebuter. " Il les mena à la bataille de Ste-Foye. Il voulut émigrer en 1760, comme le chevalier de Lacorne ; mais il fit naufrage et fut obligé de revenir dans son pays, comme on le voit par sa relation, publiée à Montréal, chez Fleury Mesplet, en 1778. Il fut un des premiers sénateurs de la province de Québec, combattit à St-Jean et commanda les Canadiens et les sauvages dans la campagne de Burgoyne ; les uns et les autres finirent par abandonner la partie, ce qui occasionna plus tard une guerre de plume entre le général et auteur anglais et notre compatriote. Au conseil, M. de St-Luc ne voulait point de la constitution anglaise ; il dénonça les loyaux américains et l'opposition, et soutint autant qu'il put celle de 1774. Il épousa en premières noces demoiselle Hervieux, mère de madame major Campbell d'autrefois, puis madame veuve St-Pierre, et enfin demoiselle Boucher de Boucherville, mère de Marie Marguerite Lacorne de Chapt de St-Luc, née à Montréal le premier jour de l'an 1775, qui épousa en 1794 l'honorable lieutenant depuis le major Lennox, fils de lord Alexander Lennox, comte de Lennox et de Marche, qu'elle suivit en Angleterre puis à la Barbade, où il mourut en 1802, lui laissant cinq enfants. Elle épousa en secondes noces le commandeur Viger, devint mairesse de Montréal et mourut le 27 mai 1845.

Un de Chapt de Lavaltrie fut tué par les Iroquois en 1692. Un autre commandait au Sault-St-Louis en 1747.

Lacoste (*Alexandre*), un des membres les plus distingués du barreau de Montréal, descendant d'une famille du Languedoc qui passa au Canada au commencement du dernier

siècle et s'établit à Boucherville. Il naquit dans ce village en 1842, et reçut son éducation au collège de St-Hyacinthe et à l'université Laval de Québec. Reçu avocat en 1863, il ne tarda pas à se faire un nom dans sa profession. En 1879 il était élu bâtonnier et un an plus tard nommé conseil de la reine. M. Lacoste est professeur de droit à l'université Laval de Montréal. Il a été membre du Conseil législatif de Québec, depuis le 4 mars 1882 jusqu'au mois de janvier 1884, où il a été appelé au Sénat. Il vient d'être élu orateur de la Chambre des communes.

La Ferté (*Jacques de*), parent du maréchal de ce nom, abbé de Ste-Marie Madeleine de Chateaudun et chanoine de la chapelle du roi, un des Cent-Associés et directeur de cette fameuse compagnie, fut aussi un des grands seigneurs immédiats de la Nouvelle-France. Les Jésuites devinrent ses vassaux pour le fief de Batiscan, qu'il leur concéda en fief absolu, pour l'avancement du christianisme, à foi et hommage, avec une croix d'argent de la valeur de 60 sols tous les vingt ans.

Lafitau (*Joseph François de*), de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Canada depuis l'année 1700 jusqu'à 1717, découvrit dans les forêts de la Nouvelle-France le ginseng, qu'on croyait particulier à la Corée et à la Tartarie chinoise, et écrivit un savant mémoire sur cette plante. Il est encore célèbre par son livre sur les *Mœurs des tribus sauvages comparées à celles des anciens peuples*. L'abbé Verreau, principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, a fait réimprimer son Mémoire au duc d'Orléans sur le ginseng, précédé de sa biographie et de son portrait, gravé d'après celui qui se trouve encore à la mission du Sault-St-Louis.

Laflamme (*T. A. Rodolphe*), avocat distingué de Montréal, durant de longues années l'un des chauds défenseurs du parti libéral. Il fut l'un des rédacteurs de l'*Avenir* et fonda avec quelques autres l'Institut canadien de Montréal, dont il a été président. M. Laflamme eut le portefeuille du revenu de l'Intérieur en 1876 et celui de ministre de la Justice en 1877, jusqu'à la retraite du cabinet Mackenzie.

La Fontaine (*Louis Hippolyte*), légiste et homme d'Etat, baronnet du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, commandeur de l'ordre romain de St-Sylvestre de la Milice dorée, membre du Conseil des patrons de l'Ecole de

droit, deux fois chef responsable du pouvoir exécutif, et chef du pouvoir judiciaire de son pays, né à Boucherville en 1807.—Etant entré fort jeune au parlement, il y montra néanmoins de la sagesse en exhortant lord Gosford à convoquer encore une fois les chambres, et en se portant garant de la bonne conduite de l'assemblée dans le cas où ce gouverneur aurait pris ce parti. Il fut recherché de lord Durham. Quel que soit le jugement que l'histoire portera de sa politique, et qui lui reprochera peut-être d'avoir accepté l'union, il est de fait constant qu'après avoir proscrit la langue française et entendu faire des deux Canadas une province tout anglaise, l'Angleterre fut obligée de recourir à lui ; et qu'après une tentative de se passer de ses services pour adopter un milieu, il fallut le rappeler au pouvoir. Si sir Charles Bagot eût vécu, il est probable qu'il n'y aurait jamais eu de malentendu quant à la distribution des offices publics, et que l'administration de M. La Fontaine n'aurait point été interrompue, comme elle le fut par ses démêlés avec lord Metcalfe. Sous lord Elgin, le *bill* extraordinaire d'indemnité lui prépara bien des soucis, ainsi qu'à ce gouverneur : la paix publique fut même troublée, les chambres et leurs bibliothèques incendiées, et le parti soi-disant libéral, encore inaccoutumé à tenir les rênes du pouvoir, parut un peu gauche à l'œuvre à cette époque d'effervescence publique, et peu capable de rétablir la tranquillité. D'autres difficultés survinrent. M. La Fontaine n'eut pas seulement pour adversaires les torys : ici comme en Angleterre, les sectes politiques se réunissent contre l'ennemi commun ; les rouges et les torys se tinrent par la main. Si M. Papineau et lui ne s'entendirent plus, il faut avouer que, vu la position qu'il occupait, la jalousie, si jalousie il y eut, était plutôt attribuable à M. Papineau. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, il faudra toujours accorder à M. La Fontaine le mérite d'avoir fait réhabiliter la mémoire de son ancien chef, et de l'avoir rappelé dans son pays. Le ministre du Bas-Canada trouva dans Robert Baldwin, procureur général pour le Haut-Canada, un collègue dévoué, intègre et laborieux. M. Baldwin a été créé commandeur civil de l'ordre du Bain en 1854. Je n'ai pas voulu séparer deux noms que l'opinion a unis en désignant leur cabinet sous le nom de ministère La Fontaine-Baldwin. M. La Fontaine sut se retirer à temps de la vie

politique et avec une dignité qui aurait dû servir d'exemple à ses successeurs ! Après un intervalle durant lequel il ne dédaigna point de reprendre sa pratique au barreau, il succéda à sir James Stuart en 1853. En sa qualité de grand juge, il a présidé la *Cour seigneuriale*. Il avait fait deux voyages en Europe ; le second a été profitable pour la bibliothèque du barreau. On doit au juge en chef l'*Analyse de l'ordonnance du Conseil spécial sur les bureaux d'hypothèques*, Montréal, 1842, in-8o ; aussi les *Observations sur les questions seigneuriales*.—M. Lafontaine est mort en 1864.

Lamothe-Cacillac (*Antoine de*), seigneur de Bouaguat et du Mont-Désert dans le présent Etat du Maine, fondateur du Détroit, aujourd'hui capitale du Michigan, était capitaine des troupes de la marine avant de venir en Acadie, puis en Canada. En 1694, il succéda à M. de Louvigny dans le commandement de Michillimakinac et fonda le Détroit en 1701. Il vainquit les Miamis en 1707. On le retrouve gouverneur de la Louisiane en 1712, où il tenta, mais sans succès, d'ouvrir un commerce avec le Mexique. En revanche il établit un poste au milieu des Indiens de l'Alabama, puis un autre à Natchitoches, pour servir de barrière contre les Espagnols. Il retourna en France en 1711, et mourut entre 1718 et 1719. Les *Documents de Paris* sont remplis de mémoires qui prouvent son habileté comme économiste.

Lanaudière (*le chevalier Charles T. T. de*), descendant du sieur de Lanaudière, commandant de Montréal, servit à 16 ans aux plaines d'Abraham et y fut blessé. Emigré en 1760, il servit dans le régiment de la Couronne, puis revenu au pays, devint l'aide de camp provincial de Carleton et son compagnon dans tous ses périls entre Montréal et Québec, où ils purent arriver sains et saufs. Il fut mandé par le roi au Conseil législatif et mourut grand maître des eaux et forêts en 1811.

Lancaster (*Joseph*), dont le nom est célèbre parce qu'il s'attacha à un système d'enseignement dit mutuel, qu'il propagea, résida à Montréal de 1829 à 1833. Il était venu en Canada après avoir éprouvé des malheurs dans la Colombie. La législature avait, dès 1824, fait imprimer et répandu un exposé analytique de sa méthode dans le but de la faire adopter dans les écoles élémentaires. Il ouvrit une école

à Montréal, mais elle n'offrit pas de résultats satisfaisants. Le parlement provincial lui faisait une allocation annuelle de £100, qui ne lui suffisaient pas, puisqu'il publia en 1833 un rapport des résultats obtenus, et faisait appel à la bienveillance des citoyens éclairés pour continuer son école et faire connaître au public le résultat final de ses essais. Il alla mourir à New-York.

Landry *(Alexis)*, Acadien expulsé du Grand-Pré avec sa sœur, la belle Marie, revenait plus tard fonder Caraquet, où il mourut le 6 mai 1798, à 78 ans, tandis que Marie repose dans le cimetière d'une paroisse lointaine du district de Québec. Une pierre portant une assez longue inscription indique le lieu de sépulture de celui dont la vie fut si agitée. Au mois d'août 1883, l'honorable Pierre Armand Landry, fils d'Armand, qui fut 25 ans député, et qui était lui-même ministre des travaux publics en 1878, assista à la grande fête des Acadiens, le 15, à Betcouche, au Nouveau-Brunswick (d'où sont les Landry), avec sir Hector Langevin et le ministre de la milice Caron.

Langelier (*François*), homme politique, descend par son père et par sa mère de familles qui ont joué un rôle dans la colonisation française du Canada. Les Langelier sont originaires de Fresquienne, petite ville normande voisine de Rouen. En 1659, l'un d'eux, du nom de Sébastien, partit de France et vint s'établir à Sillery, près de Québec, d'où il passa ensuite à l'Islet. Cette famille a donné à l'Eglise le célèbre évêque Langelier. Un membre de cette famille, du nom de Louis Sébastien Langelier, qui était capitaine, épousa Julie Esther Casault, dont la famille, originaire de Granville en France, a produit, entre autres Canadiens remarquables, L. J. Casault, le fondateur de l'université Laval. Le premier fruit de ce mariage fut François Charles Stanislas Langelier, qui naquit à Ste-Rosalie de Bagot, le 24 décembre 1838. Elève du collège de St-Hyacinthe, M. F. Langelier étudia le droit à l'université Laval, d'où il sortit en 1861, après de brillants examens. La place qu'il ne tarda pas à se faire au barreau de Québec lui valut d'être nommé, en 1878, conseil de la reine par le gouvernement provincial, et deux ans plus tard par celui de la Puissance. En 1878, M. Langelier entra dans le cabinet Joly, avec le portefeuille des terres publiques, qu'il échangea, l'année suivante,

pour celui du trésor, mais huit mois après il donna sa démission en même temps que ses collègues. En 1873 M. Langelier brigua avec succès l'élection de député provincial dans le comté de Montmagny. Aux élections générales de 1878, il fut élu de nouveau dans le comté de Portneuf. En 1884, il était envoyé aux Communes par le comté de Mégantic, et trois ans plus tard par les électeurs de Québec-Centre. M. F. Langelier a été pendant une quinzaine d'années professeur de droit à l'université Laval, qui le compte parmi ses fondateurs. Il a dirigé, en qualité de secrétaire, la société de colonisation et, à deux reprises différentes, il a été élu président de l'Institut canadien. Pendant huit ans, de 1882 à 1889, il a rempli d'une manière brillante les fonctions de maire de Québec. En 1884, M. F. Langelier épousa mademoiselle Virginie Marie, fille de feu J. Légaré, écuyer, de Québec. M. Langelier a une tête que l'on remarque, même dans les foules où il passe inconnu. Il a cette coquetterie de la main qui était le faible de Napoléon 1er. Sa parole est facile, abondante, son style élégant et son débit chaleureux.

Langelier (*Charles*), frère du précédent, avec qui il a une grande ressemblance de famille. Il est né à Ste-Rosalie de Bagot, le 23 août 1853. Il fut élève du séminaire de Québec et il termina de brillantes études à l'université Laval, en emportant la médaille d'or Dufferin. M. Langelier entra au barreau à l'âge de 22 ans ; trois ans plus tard il fit ses débuts politiques en qualité de député de Montmorency à la chambre provinciale. A vingt-sept ans, il épousa Mlle La Rue, fille de l'inspecteur du revenu à Québec. Aux élections générales de 1886, son comté l'envoya aux communes ; mais trois ans plus tard il échangea son mandat de représentant fédéral pour celui de député du même comté à l'assemblée de sa province. Après une lutte des plus vives contre M. Louis Desjardins, le député sortant, il vit la fortune couronner ses efforts. Quelques jours après, le portefeuille de secrétaire d'Etat du ministère provincial lui fut donné comme le couronnement de sa victoire. M. Charles Langelier fait partie de la phalange des libéraux. Il n'est pas resté assez longtemps aux communes pour y conquérir la place à laquelle ses talents lui donnaient des droits légitimes, néanmoins, il a prononcé, pendant la ses-

sion de 1890, un grand discours dont on a beaucoup parlé dans la presse française du Canada, et dans lequel il accablait de traits piquants les francophobes de la chambre qui avaient essayé d'enlever à la langue française le caractère officiel qu'elle a conquis dans l'administration fédérale.

Les deux frères Langelier sont diserts et revêtent leurs pensées, tant dans leurs discours que dans leurs articles écrits, d'un style élégant ; mais s'il était permis de faire un parallèle dans une notice biographique si rapide, on dirait que l'aîné des deux frères se fait surtout remarquer par la vigueur de son argumentation, et le plus jeune par son habileté (peut-être aussi son penchant) à manier l'ironie comme une épée.

Langevin (*Louis Hector*), l'un des hommes qui, depuis une trentaine d'années, ont joué un rôle remarquable sur la scène politique de notre pays. Il naquit à Québec en août 1826, reçut son éducation au séminaire de cette ville et était admis au barreau en 1850. Homme d'étude et de travail, M. Langevin se fit bientôt remarquer et sut en peu de temps se conquérir une place importante dans l'administration. Dès 1864 on le voit membre du Conseil exécutif, dans l'assemblée du Canada, où il eut successivement les portefeuilles de solliciteur général et de maître général des postes. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à l'union des provinces et, le 1er juillet 1867, à la formation du premier cabinet de la Puissance, il était nommé secrétaire d'Etat. Deux ans après, il échangea son portefeuille pour celui des travaux publics qu'il tient encore aujourd'hui. A la mort de sir G. E. Cartier, les conservateurs de la province de Québec le choisirent unanimement pour leur chef. En 1868, l'Angleterre, voulant reconnaître les mérites de cet homme politique, l'avait créé compagnon du Bain, et lui envoyait, en 1881, le titre de commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George. Il est aussi commandeur de l'ordre romain de St-Grégoire-le-Grand, dignité qui lui fut conférée par Sa Sainteté Pie IX en 1870. Le ministre des travaux publics est aussi écrivain : nous devons à sa plume : *Le Canada et ses institutions*, ainsi que le *Droit administratif* ou *Manuel des paroisses et fabriques*. Dans sa jeunesse il a été rédacteur des *Mélanges religieux* et du *Journal d'agriculture*, à Montréal.

Langloiserie (*Marguerite Piot de*), dite sœur St-Hippolyte,

neuvième supérieure de l'institut enseignant de Marguerite Bourgeois en 1758, née à Varennes en 1702, était fille de Gaspard Piot de Langloiserie, seigneur des Mille-Isles en 1710, chevalier de St-Louis et major, puis lieutenant du roi des places et du gouvernement de Québec, et de Marie Thérèse Dugué. Elle eut pour parrain Christophe du Frost de La Jemmerais, père de la mère d'Youville. Entrée à la Congrégation en 1720, et une première fois supérieure, elle l'était pour la seconde fois à l'époque de la conquête, et montra de l'habileté dans ses rapports avec les gouverneurs anglais. On a de ses lettres à M. Couturier et autres supérieurs généraux de St-Sulpice, ainsi qu'à l'abbé de l'Ile-Dieu. Elle mourut en 1781.

Langy Montegron, habile officier canadien partisan. Avant la bataille de Carillon, il découvrit l'armée d'Abercrombie sur le lac St-Sacrement et la reconnut bravement avec un seul canot. La relation officielle porte que " M. de Montcalm organisa un détachement de 130 volontaires sous les ordres de l'enseigne Langy Montegron, des coloniaux, officier de la plus haute réputation." Il fut blessé en côtoyant l'avant-garde sous lord Howe. Ayant surpris cinquante hommes des American Rangers aux environs du fort Lydius, il en tua 23. L'année suivante, il conduisit un corps de sauvages à l'île aux Noix. Il alla reconnaître l'ennemi jusqu'à une lieue d'Albany et prit un caporal qui le mit au fait de la force de l'armée du général Amherst. En 1760, il fut chargé de défendre les approches de l'île de Montréal. L'auteur des *Mémoires* publiés par la Société littéraire et historique dit qu'il était distingué par sa bravoure, actif, vigilant, toujours prêt à marcher et à se signaler.

La Peltrie (*Marie Madeleine de Chavigny, dame de*), jeune veuve qui, non seulement fonda l'établissement des Ursulines à Québec, en 1639, mais sacrifia ses biens et sa personne même à ce qu'elle croyait être le bien de la colonie. Elle poussa son zèle et sa charité jusqu'à se dépouiller du peu qu'elle s'était réservé pour son usage, à se réduire à manquer parfois du nécessaire et à cultiver la terre de ses mains, pour avoir de quoi soulager les nécessiteux et les enfants pauvres qu'on lui présentait. L'auteur de l'*Histoire du Canada sous la domination française* trouve un tel zèle excessif et même peu éclairé, mais il ajoute qu'on n'en doit

pas moins priser sa bonne œuvre, dont le fruit s'est perpétué jusqu'à nos jours au grand avantage de la ville de Québec et de celle des Trois-Rivières. Madame de La Peltrie assista à la fondation de Ville-Marie. On a son portrait dans l'Album des souvenirs canadiens du commandeur Viger.

Lareau (*Edmond*), littérateur que la mort vient de nous enlever, a laissé des ouvrages où l'on peut puiser des renseignements importants sur nos écrivains canadiens. Né en 1848, à St-Grégoire d'Iberville, M. Lareau débuta dans la carrière littéraire par l'*Histoire de la littérature canadienne*, bientôt suivie des *Mélanges historiques et littéraires*. Son dernier ouvrage, *Histoire du droit canadien*, est considéré comme le meilleur de ses écrits. En 1886 M. Lareau fut envoyé par les libéraux du comté de Rouville à l'Assemblée législative de Québec, dont il fut un des membres jusqu'à sa mort arrivée le 22 avril 1890.

Lartigue (*Jean Jacques*), premier évêque de Montréal, naquit en cette ville le 20 juin 1777. On a parlé, dans la vie de la sœur Bourgeois, d'un sieur Lartigue qui s'intéressa à l'établissement de son institut à Louisbourg, et un abbé Lartigue, contemporain de notre évêque, s'est signalé en France comme prédicateur. Jean Jacques fit ses études au collège de St-Raphaël, puis à celui dit de Montréal, où il fut professeur et entra dans la communauté de St-Sulpice. Monseigneur Hubert avait déjà proposé l'érection d'un évêché à Montréal : Pie VII voulut donner suite à ce projet en érigeant le siège de Québec en métropole, et profita de la présence à Rome de Joseph Octave Plessis, qui avait avec lui l'abbé Lartigue, que l'on regardait comme le plus digne d'occuper le siège qui devait être érigé à Montréal. Jean Jacques Lartigue avait été nommé par Pie VII, le 1er février 1820, évêque de Telmesse en Lycie, suffragant et auxiliaire de l'évêque de Québec pour le district de Montréal, et il fut sacré par Mgr Plessis, le 21 janvier 1821, dans l'ancienne église paroissiale de Montréal. Il fit la dédicace de la basilique actuelle en présence de l'administrateur en chef, sir James Kempt. Une des gloires de St-Sulpice, Monseigneur Lartigue résida d'abord au séminaire ; mais en conséquence du mauvais accord dans lequel ce prélat, M. Roux et M. Lesaulnier eurent chacun leurs torts et leurs raisons, il se retira d'abord à l'Hôtel-Dieu, puis s'établit, avec l'aide

de MM. Viger et Papineau, ses puissants cousins. Il fonda l'église, la maison épiscopale et l'école de St-Jacques ; il établit aussi des classes de théologie dans sa maison, où se sont formés nombre d'ecclésiastiques distingués. Toute opposition cessa quand Montréal fut définitivement érigée en siège épiscopal indépendant en 1835. Ce siège releva de Rome, dont Mgr Lartigue devint suffragant. Le procès que lui intenta M. Naud, et dans lequel les tribunaux civils se déclarèrent en quelque sorte incompétents, ne contribua pas peu à établir le principe de l'amovibilité des curés, contre lequel s'était élevé M. Chaboyez. Ce procès occasionna de part et d'autre la publication de plusieurs brochures, d'une part par le curé Naud et M. La Fontaine, son avocat, et de l'autre par l'évêque, qui publia un savant mémoire du supérieur Roux, enrichi de ses propres additions et annotations, et de la réfutation des notes de M. La Fontaine. Durant nos troubles politiques, Monseigneur Lartigue sacrifia ses alliances à la doctrine théologique concernant la soumission à l'autorité, et exhorta dans un mandement plein de doctrine et digne d'un publiciste autant que d'un pontife, les Canadiens à demeurer paisibles. Son successeur eut à exécuter des projets qu'il méditait pour le bien de son église, quand il mourut à l'Hôtel-Dieu, le 23 avril 1840.—Jean Jacques Lartigue prêchait savamment et conversait encore mieux ; aussi voyait-il chez lui, outre ses cousins, les premiers personnages de la province, et les gouverneurs, qui prisaient fort son commerce. Il s'était rendu habile dans la jurisprudence. Très petit de taille, son chef annonçait du caractère et une sévérité que démentaient son bon cœur et une charité pour la satisfaction de laquelle il avait parfois exposé sa personne ou fait des actes extraordinaires d'humilité. L'abbé Larocque a publié l'oraison funèbre de ce prélat éminent, dont le supérieur Quiblier prononça aussi le panégyrique. Le service funèbre, qui eut lieu à l'église paroissiale, fut le plus pompeux qu'on eût vu en Canada ; l'inhumation se fit à la cathédrale. Après l'incendie de 1852, les sœurs de l'Hôtel-Dieu, dont il avait été l'hôte, obtinrent la translation de ses restes dans leur chapelle. Le meilleur portrait de ce Canadien illustre est celui de l'album du commandeur Viger, par James Duncan.

La Salle (*Robert Cavelier de*), domicilié à Montréal comme

agriculteur et commerçant, était d'abord venu en Canada pour y chercher, par le nord de ce pays, un passage aux Indes et à la Chine. Un accident qui lui arriva à trois lieues de Montréal, fit donner à l'endroit le nom de Lachine, en dérision de son projet de se rendre dans l'empire de ce nom par le Canada. Après le retour du sieur Joliet, il changea de projet ; et persuadé que le Mississipi se déchargeait dans le golfe du Mexique, il résolut de le reconnaître lui-même jusqu'à sa source. Il s'en ouvrit au comte de Frontenac, qui l'encouragea à passer en France, où le marquis de Seignelay accueillit favorablement sa proposition. La Salle obtint du roi la seigneurie de Cataracouy, à condition qu'il y bâtirait un fort en pierres, et reçut des pleins pouvoirs et des fonds pour continuer les découvertes commencées. Il quitta La Rochelle en 1678. Il s'embarquait sur le lac Erié l'année suivante, accompagné du récollet Hennepin, suivit une route différente de celle battue par Marquette et Joliet, et atteignit le Mississipi le 2 février 1682. Il poursuivit jusqu'au golfe du Mexique le cours de sa navigation, et le nom de Louisiane fut donné aux contrées qu'arrose le grand fleuve. Il reconnut alors que l'entrée de ce pays par le golfe était la plus directe et la plus courte, et repassa à Québec, puis en France, d'où il revint avec quatre vaisseaux. On sait qu'il périt dans cette nouvelle entreprise, victime d'un guet-apens, et que d'Iberville eut la gloire de compléter son œuvre.

Laterrière (*de Sales*), famille canadienne qui a fourni un directeur des forges de St-Maurice, chaud partisan des Américains en 1775, un membre influent du Conseil législatif et un publiciste. En effet l'honorable Marc Pascal de Sales Laterrière, membre du parlement provincial pour la cité de Québec de 1825 à 1829, et pour le comté de Saguenay de 1830 à 1834, nommé au Conseil législatif en 1832, et du Conseil spécial en 1838, a écrit sur le régime féodal, dont il s'est montré un des plus zélés défenseurs. Son frère, le docteur Pierre de Sales Laterrière, a publié à Londres, en 1833, un écrit politique aussi remarquable que volumineux, intitulé : *A political account of Canada*, in-8o. Le fameux J. A. Roebuck, membre du parlement impérial, avait traduit l'original français. L'auteur n'était de retour dans son pays que depuis quelques mois, quand il mourut

chez son frère, aux Eboulements, le 15 décembre 1834.

La Tour (*Charles de St-Etienne, sire de*), renommé par sa fidélité au roi en résistant au cap de Sable à son père même, lorsque toute la Nouvelle-France tombait au pouvoir des Anglais, obtint ensuite une concession d'une partie de l'Acadie, et nommément le fort et habitation de La Tour, ainsi qu'une concession de dix lieues pour Claude, son père, bien qu'il eût accepté la chevalerie en Angleterre, épousé une fille d'honneur de la reine, et levé la guerre contre la France. Charnizé et Denis étaient, après Charles de La Tour, les plus grands seigneurs de l'Acadie. Tous trois jouèrent le rôle des châtelains du moyen âge. La Tour, attaqué au fort St-Jean par Charnizé, obtint du gouverneur de Massachusetts le permis de lever des gens de guerre, repoussa son antagoniste et le poursuivit jusque sous ses murailles ; mais l'Anglais fit bientôt un traité avec Charnizé, et St-Jean fut de nouveau assiégé. Madame La Tour, fameuse héroïne de ces temps de chevalerie, le repoussa cette fois ; mais au troisième siège, après avoir souffert les dernières extrémités, elle dut se rendre à des conditions honorables, qui furent violées par le vainqueur : Charnizé fit pendre la garnison et força l'héroïne à assister au supplice la corde au cou. M. de La Tour erra en diverses parties de l'Amérique. Il vint à Québec en 1646 ; il fut salué à son arrivée par le canon de la ville et logé au château St-Louis. La fortune devait lui sourire de nouveau. On le retrouve plus tard, par un assez bizarre caprice du hasard, baronnet de la Nouvelle-Ecosse sous Cromwell et en possession non seulement de St-Jean, mais de Port-Royal et de la veuve de son rival.—Voyez *Menou*, *Vendôme*.

II.—(*Louis Bertrand de*), docteur en droit, homme notable dans les annales ecclésiastiques du Canada, naquit à Toulouse vers 1700. Il arriva à Québec en 1729, pourvu de lettres patentes qui le créaient conseiller clerc au Conseil souverain, charge qui le faisait en même temps grand vicaire *ad hoc* de l'évêque. Monseigneur Dosquet lui donna un canonicat et le revêtit même des dignités d'official et de doyen. Il quitta le pays en 1731, et non en 1736, comme l'a fait voir M. le commandeur Viger, qui a prouvé l'inexactitude des dates du grand vicaire Noyseux, qui fait arriver ce dignitaire en 1706. Il écrivit sur Monseigneur de Laval-

Montmorency des *Mémoires* qui laissent beaucoup à désirer (Cologne, 1761), et aussi une oraison funèbre par l'abbé Dominique Antoine René Thaumur de La Source, missionnaire zélé.

Laurier (*Wilfrid*), aujourd'hui chef de l'opposition libérale à Ottawa, est un de nos orateurs les plus éloquents. Outre une voix harmonieuse et un style châtié, il apporte dans ses discours un esprit très pratique et une grande connaissance des faits. M. Laurier est d'une taille élevée, mince et droit ; sa physionomie pensive, dont les traits, quoique manquant de régularité, ont je ne sais quoi d'attrayant, et inspirent au premier abord la sympathie. Son geste élégant et sobre, ses manières délicates et réservées commandent le respect et attirent l'attention. Ses adversaires mêmes rendent justice à la noblesse de son caractère et à l'élévation de ses sentiments. M. Laurier est né à St-Lin le 20 novembre 1841. Il fut l'un des plus brillants élèves du collège de L'Assomption, qui a produit plusieurs hommes remarquables. Dès son admission au barreau, en 1865, il se dévoua entièrement à l'exercice de sa profession. Ecrivain de mérite, M. Laurier rédigea pendant quelque temps *le Défricheur*. Il fut délégué, en 1875, à la convention de la prohibition des liqueurs, qui se tint à Montréal. Il avait été élu, en 1871, représentant des comtés de Drummund et Arthabaska à l'Assemblée législative de Québec ; trois ans plus tard, il donna sa démission pour devenir membre de la Chambre des communes. Ministre du Revenu de l'Intérieur depuis septembre 1877, jusqu'à la retraite du cabinet Mackenzie en 1878, M. Laurier se fit remarquer par sa probité et la droiture de ses intentions. Depuis la chute du gouvernement libéral il représente Québec-Est à la Chambre des communes.

Lauzon, puissante maison française liée à l'histoire de la Nouvelle-France. On connaît :

I.—(............), conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, président au grand conseil, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, intendant de la Compagnie de la Nouvelle-France ou des Cent-Associés.

II.—(*François Louis de*), gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France pour le roi et la compagnie. Il se fixa en Canada et eut la garde noble des enfants du suivant après sa mort.

III. **Lauzon** (*Messire Jean de*), son fils, chevalier de Charny, seigneur sur la rivière L'Assomption en 1652, grand sénéchal de la Nouvelle-France. Il servit dans les régiments de Navarre et de Picardie, posséda l'estime du duc d'Epernon, et fut tué dans un combat, par les Iroquois, en 1660. Charles de Lauzon Charny épousa d'abord demoiselle Giffard, fille du fameux seigneur de Beauport. Cette dame étant morte en 1656, il passa en France, revint en 1657, et embrassa l'état ecclésiastique après avoir été commandant général de la colonie ou gouverneur général, ainsi que son père prétend l'instituer par sa commission. Il fut official et grand vicaire de Mgr de Laval-Montmorency, et mourut le 22 avril 1673.

V.—(*François de*), conseiller au parlement de Bordeaux qui reçut une concession de soixante lieues de pays en Canada, et qui est désigné seigneur de La Citière et de Gandarville. Il eut le premier des vassaux, les Jésuites à la Prairie de la Madeleine, les Le Moine à Longueuil, et la Compagnie de Montréal dans l'île de ce nom. M. de La Dauversière obtint de lui le traité de concession en 1640, à Vienne en Dauphiné.

Le Ber (*Jeanne*), célèbre recluse canadienne, cousine germaine du premier baron de Longueuil et fille du plus riche négociant du Canada, excellait dans les ouvrages de broderie et travailla le drapeau avec lequel son cousin marcha contre les Anglais en 1710. Elle quitta le monde, donna son patrimoine à la Congrégation de Notre-Dame et se renferma dans une cellule où elle mourut en odeur de sainteté en 1714. Le P. Charlevoix devait publier sa vie à la suite de son journal, mais il ne le fit point. M. de Belmont prononça son oraison funèbre, puis écrivit son éloge, dédié à M. Le Pelletier, abbé de St-Aubin : il la compare à sainte Rose de Lima. Bacqueville de La Potherie la mentionne dans son histoire, et M. de Montgolfier a écrit sa vie. Entre autres objets on conserve d'elle, à la Congrégation, un riche devant d'autel. Le jeune Le Ber Duchêne, tué en faisant des prodiges de valeur à la tête des Canadiens, au combat de la Prairie de la Madeleine, était son parent, sinon son frère. Un autre frère de cette sainte, Pierre Le Ber, entra dans l'ordre des frères Charron, où il mourut en 1707.

Leclerc (*Chrétien*), missionnaire récollet, né en Artois vers

1630, fut envoyé en Canada en 1655. Après s'y être adonné avec zèle au travail des missions, il retourna en France, où il devint gardien du couvent de Sens. Outre son *Histoire de la Gaspésie*, on a de lui un ouvrage plus précieux, l'*Etablissement de la foi dans la Nouvelle-France*. Quoique cet ouvrage ait été effacé par celui de Charlevoix, il contient des renseignements et des détails utiles et intéressants.

Lefebvre.—Outre François Lefebvre, arrivé à Québec en 1672, supérieur et seigneur de Montréal après M. Dollier de Casson, et grand vicaire de Messeigneurs de Laval et de St-Vallier, on connaît Lefebvre de Labarre et les Lefebvre de Bellefeuille.

Antoine Joseph Lefebvre, seigneur de La Barre, lieutenant général et gouverneur de la Nouvelle-France, mort en 1688, avait été successivement maître des requêtes, intendant du Bourbonnais, de l'Auvergne puis de Paris, et gouverneur de la Guyane en 1663. Il conquit Cayenne sur les Hollandais et y fonda les établissements français. Il battit les Anglais aux Antilles en 1667. On sait qu'il fut moins heureux en Canada, où il fut humilié par les cantons iroquois. On a de lui : 1° *Description de la Nouvelle-France*, 1666, in-4o, et *Journal d'un voyage à Cayenne*, 1671, 2 vol. in-12. M. de Belmont le désigne : " M. de La Barre, inten dant d'Auvergne, capitaine de vaisseau, qui avait donné un beau combat aux îles et qui se fait appeler M. le général." La seigneurie de la Barre fut depuis érigée en marquisat.

La famille canadienne Lefebvre de Bellefeuille a fourni un zélé missionnaire, dont on a une relation, et des officiers supérieurs de la milice. Charles Lefebvre de Bellefeuille, avant d'entrer au centième régiment anglais, avait servi Napoléon III en Crimée et contre les Kabyles d'Afrique, puis dans la cavalerie de Montréal, dont il a reçu un sabre d'honneur.

Legardeur, puissante maison canadienne divisée en plusieurs branches :—Legardeur de Repentigny, de Tilly, de St-Pierre, de Montesson, etc., et descendue de Jean Legardeur, sire de Croysille, anobli en 1510. Un autre sieur de Croysille devint baron de Portneuf par alliance avec une Bécancour.

Cette famille arriva en Canada en 1637, selon M. de

Belmont. Pierre Legardeur, écuyer, sieur de Repentigny, alla en France en 1645, pour régler avec les Cent-Associés leurs difficultés avec les habitants de la Nouvelle-France, et y conclut un compromis par lequel la compagnie leur abandonnait la traite des pelleteries avec les nations sauvages, à la charge de payer les dépenses de l'administration politique et un tribut d'un millier pesant de peaux de castor. Il commanda souvent la flottille qui allait de Québec en France, et on lui donnait dans ces circonstances le nom d'amiral, comme on le voit par les lettres de la Mère de l'Incarnation. En 1647, il obtint en toute propriété, seigneurie et justice le fief de L'Assomption.

Jean-Baptiste Legardeur, écuyer, sieur de Repentigny, obtint plusieurs seigneuries, et en 1663 (7 octobre), quand les Canadiens tentèrent d'implanter en Canada le régime municipal, il fut élu maire de Québec. Le Conseil souverain l'admit au serment, mais lui retira depuis ses pouvoirs, de l'avis de Tracy et de Talon. Si cette plante populaire avait pu s'acclimater dans les circonstances où le pays se trouvait, elle lui aurait été plus salutaire qu'elle ne peut l'être de nos jours, car le Canada était situé à peu près comme l'Europe aux temps pour lesquels l'illustre Robertson a pu dire avec vérité : " L'institution des villes en communautés, corporations ou corps politiques, et l'octroi à elles fait du privilège de la juridiction municipale, contribua peut-être plus qu'aucune autre cause à introduire un gouvernement régulier, une bonne police et les arts. " Un Legardeur de Repentigny établit une manufacture en 1704.

Pierre J. B. F. X. de Repentigny, chevalier de St-Louis, était lieutenant des troupes en 1748, quand il obtint un billet de logement chez le sieur Philibert qui, ayant voulu résister à l'ordre, fut tué par lui d'un coup d'épée à travers le corps. M. de Repentigny s'enfuit en Acadie, puis en France, où il obtint du roi des lettres de grâce et de pardon qui furent entérinées au Conseil supérieur le 29 septembre 1749. C'est probablement le même qui nous a laissé la relation d'une expédition qu'il fit contre Orange et Saratoga en 1746. A 34 ans, le 30 janvier 1753, il épousa à Montréal demoiselle Catherine Archange Payen de Noyan. Il était alors devenu capitaine d'infanterie. Dans la dernière campagne de Montcalm, il commanda un bataillon de la milice

de Montréal, et à Montmorency, où Wolfe échoua contre le camp de Beauport, il soutint le principal effort de l'ennemi. A Ste-Foye, il commanda une brigade du centre qui fut la seule qui se soutint toujours contre les Anglais. Elle arrêta l'ennemi, repoussa deux corps détachés de l'aile droite anglaise, et donna aux grenadiers délogés du moulin Dumont la facilité de se rallier. Il fut ensuite établi commandant à la Pointe-aux-Trembles, puis au fort Jacques-Cartier. Ayant émigré en 1760, il mourut commandant de Mahé, dans l'Inde, en 1776.

Louis Legardeur, écuyer, sieur de Repentigny, chevalier de St-Louis, son frère cadet, né à Montréal le 5 août 1721, épousa à Québec le 20 avril 1751 demoiselle Marie Madeleine Régis Chaussegros de Léry. Il émigra à la conquête, après s'être signalé sous Montcalm et Lévis, fit la guerre d'Amérique sous Rochambeau et devint gouverneur du Sénégal, brigadier général et comte. Il mourut à Paris le 9 octobre 1786, ayant eu de son épouse Louis Gaspard, né à Québec le 10 juillet 1753, mort le 2 juillet 1808 à Pointe-à-Pitre de la Guadeloupe, où cette maison possède de grands biens. Il avait épousé demoiselle Duquesnal, qui épousa en secondes noces le comte de Marchais. M. Violet, procureur des Repentigny, est venu en Canada ces années dernières pour y recueillir des titres propres à faire valoir leurs réclamations sur certaines terres des Etats-Unis dont ils ont été en partie remis en possession. Par l'impolitique de l'Angleterre, ces terres avaient fini par se trouver enclavées dans la provincê de New-York.

II.—Louis XVI nomma, en 1674, un Legardeur de Tilly conseiller au Conseil souverain, et en 1728, un autre était commissaire ordonnateur ou subdélégué de l'intendant. Un troisième émigra à la conquête, se signala dans la marine et devint comte de Tilly. Commandant la *Concorde*, de 26 canons, en 1779, il surprit le 18 février un corsaire de 14 canons et fut blessé dangereusement dans un combat avec la frégate anglaise *Congress*, qui fut obligée de prendre la fuite. Le 22 août, il prit la frégate *Minerve*, puis le *Romulus*, en 1782, dans Chesapeake. Il assista dans les mêmes eaux à la bataille livrée par l'amiral Destouches à l'amiral Arbuthnot, puis à celle de Trinquemale, sous Suffren, dans l'Inde. Il y fut encore blessé avec plusieurs Canadiens.—

D'Aillebout de Périgny, les sieurs de Marigny, de Linière et autres. Le chevalier Legardeur de Tilly, différent du précédent, fut tué avec M. d'Estimauville. Une demoiselle Tilly de Repentigny avait épousé en Canada le sieur Desbordes de Landrief, d'abord garde du corps de Louis XVI et chevalier de St-Louis, puis chevalier de la Légion d'honneur et aide de camp du duc d'Aremberg qui, à la Restauration, lui laissa l'hôtel d'Aremberg à Paris.

III.—M. Legardeur de St-Pierre fut chargé par le marquis de La Jonquière de renouveler la tentative de Varennes de La Vérendrye pour découvrir la *mer de l'Ouest*. Il était associé au sieur Marin, capitaine redouté et qui avait fait des actes de bravoure dignes des flibustiers. S'ils firent peu de découvertes, ils réalisèrent d'immenses profits pour eux et pour le gouverneur, dont le lucre mercantile était l'ambition. Quant à M. de St-Pierre, c'était, selon l'auteur des *Mémoires*, " un officier renommé par sa valeur et une certaine intrépidité qui le faisait craindre et aimer des nations, et qui joignait à la connaissance parfaite du commerce des sauvages, une grande intégrité. " Washington, qui eut une entrevue avec lui au fort Lebœuf, dont il fut commandant, vante sa politesse et son air martial.

IV.—Legardeur de Montesson, un des héros de Carillon, chevalier de St-Louis, se trouva en 1748 à une conférence tenue par le comte de Galissonnière avec les sauvages au château St-Louis, fit les campagnes de Montcalm, et commanda à Kamouraska en 1759, un poste à signaux. Quand les Français se désistèrent de garder l'île d'Orléans, ils l'y laissèrent avec un détachement et une batterie. Il resta dans le pays malgré la conquête, combattit contre les Américains à St-Jean, et mourut leur prisonnier. On connaît madame de Montesson, que le duc d'Orléans épousa avec le consentement de Louis XV, et qui, après avoir émigré, rentra en France sous le consulat de Bonaparte. Un sieur de Montesson avait été tué par les Iroquois en 1693.

Légaré (*l'honorable Joseph*), célèbre paysagiste canadien, décédé membre du Conseil législatif, s'était fait lui-même ce qu'il était, n'ayant eu pour guide que son génie, qui annonçait en lui un chef très remarquable. Il recueillit une galerie de peinture dont il a publié le catalogue, en seize pages, Québec, 1852. On ne connaît guère d'artistes devenus séna-

teurs : M. Joseph Légaré a eu cela de commun avec le peintre David. L'abbé Légaré, du séminaire de Québec, étudiant à l'école des Carmes de Paris, avec MM. Beaudet et Hamel, pour occuper ensuite une chaire à l'université Laval, a brillé par un travail sur l'autorité temporelle des papes au moyen âge, dans une séance présidée par l'archevêque de Paris et où se trouvait M. Villemain, Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, et Mgr de Montréal.

Legendre (*Napoléon*), écrivain contemporain, collaborateur de plusieurs journaux et revues. Il a fait paraître un joli volume de poésies intitulé : *Perce-neige*, qui lui a valu les éloges des journaux de France.

Leif, fils d'Eric le Rouge, navigateur danois qui peut passer pour celui qui a vraiment découvert l'Amérique, avant le douzième siècle. Il descendit dans le Vinland. Thorwald, son frère, et Thorstin, son fils, commercèrent avec les Esquimaux.

Le May (*Léon Pamphile*), poète contemporain et bibliothécaire du parlement de Québec. Né à Lotbinière en 1837, il s'est placé à la tête de nos poètes par sa belle traduction de l'*Evangéline* de Longfellow. Vers 1874 il écrivait un poème original, intitulé *les Vengeances*, où l'on rencontre de fort belles pages. On a aussi de lui plusieurs ouvrages en prose.

Le Moine, célèbre famille canadienne originaire de Normandie, où les Le Moine remontent jusqu'à Guillaume le Conquérant.

Le premier Le Moine du Canada, qui fut le père ou l'aïeul d'un grand nombre de héros, est Charles Le Moine, écuyer, sieur de Longueuil et de Châteauguay, qui vint de France en 1641, et fut interprète de langues à Montréal. François de Lauzon lui concéda cinquante arpents en fief avec haute, moyenne et basse justice ; en 1657, de Lauzon Charny y ajouta l'île Ste-Hélène, l'île Ronde en 1664, et ces concessions furent encore étendues par les intendants Talon et Duchesneau. M. de La Barre, dans une dépêche qui fut portée en France par d'Iberville, son fils, conseillait au ministre de la marine de le nommer au gouvernement de Montréal comme étant l'homme du Canada qui avait le plus fait à la guerre contre les Iroquois et contribué davantage à la paix qui avait été conclue avec eux.

Il avait une grande influence sur les nations, qui l'appelaient *Akouessan* ou la Perdrix, et ce fut lui qui amena les chefs vers M. de La Barre. Le marquis de Denonville le loue dans une dépêche. Il alla en France en 1691. Charles Le Moine fut encore plus illustre par sa nombreuse et puissante posterité que par lui-même. Il donna naissance à Charles Le Moine, premier baron de Longueuil, à Jacques, sieur de Ste-Hélène, Pierre, sieur d'Iberville, Paul, sieur de Maricour, François, sieur de Bienville, Joseph, sieur de Sérigny, Louis, sieur de Châteauguay, etc. (Voyez ces noms.) En parlant des services du second sieur de Châteauguay à Louisbourg, Léon Guérin, historien de la marine française, écrit : " C'est ainsi que du golfe St-Laurent au golfe du Mexique, de la France équinoxale à la Nouvelle-France, continua longtemps encore à jeter son éclat, la plus glorieuse famille peut-être qui ait jamais brillé aux colonies." Marie Anne, fille de Charles Le Moine, née à Montréal le 13 août 1678, épousa le 18 octobre 1699, le chevalier J. B. Brouillac de La Chassaigne, gouverneur ou commandant de Montréal. Marguerite Le Moine, troisième supérieure de l'institut de Marguerite Bourgeois, née à Montréal, était cousine germaine de ces héros. Après avoir fait place à la sœur Charly, elle fut élue une seconde fois, puis une troisième fois.

Leprohon (*Madame*), née Mullins, auteur canadien, a écrit plusieurs romans très estimés, dont les principaux sont : *Ida Beresford*, *Eva Huntingdon*, *le Manoir de Villerai*, *Armand Durand*, etc. Madame Leprohon fut longtemps collaboratrice de *Litterary Garland*, journal mensuel publié à Montréal il y a quelques années. Bon nombre de ses écrits ont été traduits en français. Ses peintures de mœurs et ses descriptions sont très intéressantes.

Léry, une des plus illustres maisons canadiennes, issue peut-être de ce baron de Léry et vicomte de Gueu qui tenta en vain de s'établir au Canada en 1518, et dont Lescarbot dit " qu'il avait le courage porté à de hautes choses et désirait donner commencement à un établissement de Français par delà les mers."

Le premier Léry dont il est ensuite parlé dans notre histoire, est le sieur Gaspard Chaussegros de Léry, ingénieur en chef du roi dans les places de la Nouvelle-France.

Elève de Vauban, il servit au siège de Turin avant de venir en Canada (1716), où il épousa demoiselle Legardeur de Beauvais en 1717. Il fortifia Québec, ses plans, envoyés à la cour, ayant été préférés à ceux des sieurs Beaucourt et Levasseur (1720). On conserve au ministère de la marine, en France, son mémoire sur la situation de Montréal (1717), qu'on résolut aussi de fortifier. Il en fit un plan qui est, dit-on, le plus beau spécimen de topographie du temps. On n'estime pas moins comme travail hydrographique sa carte du St-Laurent depuis Catarocoui jusqu'à Kamouraska. On a encore de lui " un projet pour former un commencement de ville à Chambly," une carte de la Baie St-Paul, indiquant les lieux où se trouvent des mines ou des eaux sulfureuses, et le plan d'un matelot blindé pour servir à prendre un fort sauvage. Il mourut en 1756. Sa fille épousa le marquis de Lotbinière.—Joseph Chaussegros de Léry, fils du précédent, dénommé " ingénieur du roi," chevalier de St-Louis, construisit le fort Beauséjour en Acadie. Il obtint une seigneurie en 1732. Homme de main comme de science, il commanda un détachement à l'attaque du fort Oswégo, prit les forts Bull, Bridgeman et Clinton, et commanda un poste à signaux dans l'île du Portage en 1759. Surpris par Wolfe à Beaumont, il perdit tous ses papiers. En 1760 une partie de cette maison passa en France ; mais l'autre resta en Canada. Ce furent le chevalier et la chevalière de Léry qui portèrent à George III l'hommage de ses nouveaux sujets (*).

Benoît Chaussegros de Léry, neveu de l'élève de Vauban, fut contre-amiral et commandant de Toulon sous la République française.

François Joseph Chaussegros de Léry, célèbre ingénieur sous Napoléon, baron d'empire, puis vicomte, grand-croix de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de St-Louis, né à Québec le 11 septembre 1754, était fils de Gas-

(*) His Majesty George III, dit madame Roy, had the gratification of receiving the homage of his new subjets. The chevalier Chaussegros de Léry and his lady were the first of his Canadian subjects that had the honour of being presented at Court. The young and gallant monarch on receiving Madam de Léry, who was a very beautiful woman, observed to her : " If all the ladies of Canada are as handsome as yourself, I have indeed made a conquest."

pard Joseph Chaussegros de Léry, écuyer (*), capitaine des troupes de la marine, et de Marie Louise Martelle de Brouages (†). Il commença à huit ans ses études à Paris. Le génie des fortifications était héréditaire dans sa maison. Admis à l'école du génie à quinze ans, il en sortit lieutenant en 1773. Il servit en Amérique en 1781 et 1782, assista à la bataille navale qui eut lieu entre le comte de Guichen et l'amiral Kempenfeldt, à celles du 9 et du 12 avril, puis mit la Guadeloupe en état de défense. Décoré de la croix de St-Louis en 1790, le premier germinal, an III, Léry était nommé chef de bataillon et sous-directeur des fortifications. L'an IV, il devenait chef de brigade, puis directeur des fortifications le 6 ventôse de l'an VI. L'an VIII, 5 floréal, le premier consul le nomma inspecteur des fortifications et commandant du génie en Hollande ; il le créa général de division le 1er février 1805, et l'on sait qu'il refusa ce grade à Jomini. Léry savait diriger les colonnes comme les travailleurs. L'an III de la République, il disposa les ouvrages pour le passage du Rhin à Dusseldorf et à Vandangen. L'an IV, il commanda le siège de Biberach et le blocus de Cassel. L'année suivante, il suivit Jourdan, qui allait débloquer Manheim. Il fit ensuite les campagnes du Danube et du Rhin, et servit dans le pays des Grisons. L'an XII, il fut de l'armée des côtes de l'Océan, et de la grande armée l'année suivante : il se trouva à Ulm et à Austerlitz. Officier de la Légion d'honneur en 1805, il commanda le génie en Italie. En 1809, il commanda en chef cette branche du service au grand état-major de l'armée d'Espagne. Il conduisit particulièrement le siège ou blocus de Cadix, et les ouvrages gigantesques des Français autour de cette ville sont d'une célébrité qui ne le cède qu'à celle des travaux de lord Wellington à Torres Vedras, en avant de Lisbonne. Il conduisit aussi le siège de Badajoz et en doubla les fortifications, ainsi que celles de Ciudad-Rodrigo.

(*) Chevalier de St-Louis, seigneur de Gentilly et de St-François de la Beauce, membre des conseils exécutif et législatif, le même qui alla en Angleterre.

(†) M. de Brouages, seigneur au Labrador, maria ses filles à M. de Léry, au général Johnson, gouverneur de Woolwich, au colonel Hughes, de l'artillerie, et à M. Lecompte Dupré. Une demoiselle Lecompte Dupré épousa le général Lemoyne, aussi de l'artillerie.

On trouve dans le livre intitulé *Exploits of Wellington* une lettre de Léry au général Kellermann sur la prise de Badajoz. Mais il fut tiré de la Péninsule pour commander le génie dans la campagne de Russie, c'est-à-dire un corps d'ingénieurs proportionné à une armée de six cent mille hommes. Il échappa au désastre et reparut en Espagne en 1813. En 1814, il commanda de nouveau le génie sous les yeux de Napoléon. Il avait été créé baron d'empire en 1811 avec une dotation en Westphalie. A la restauration, Louis XVIII le créa grand-croix de la Légion d'honneur, commandeur de St-Louis, membre du conseil de guerre et vicomte. Napoléon retraçant dans les Mémoires de Ste-Hélène ses grands projets défensifs de 1815, dit : " Les travaux de la défense de Lyon avaient été confiés au général du génie Léry. Le 25 juin, ils étaient élevés et armés. " Jonvini ajoute dans le *Précis politique et militaire de la campagne de* 1817 : " Le général Léry eut la tâche de présider aux travaux défensifs de Lyon ; ils étaient poussés avec vigueur : 450 pièces de gros calibre en fer, amenées de Toulon, et 250 pièces en bronze, armaient les rempart ou servaient de réserves. " Malheureusement Napoléon rendit inutiles les travaux sous Paris et Lyon en allant se faire écraser d'une seule fois dans les champs de la Belgique. Louis XIII, remonté une seconde fois sur le trône, n'en voulut pas encore à M. de Léry et le créa lieutenant général. Mis à la retraite le 1er août 1818, il reçut Mgr Plessis à Paris en 1820, et écrivit à ce sujet une lettre touchante à madame de Beaujeu, sa sœur. Il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 5 septembre 1824, à Chartrettes, près Melun, chez le comte de Marchais, son parent, dans les bras du baron Atalin, son aide de camp, qui fut plus tard celui de Louis Philippe. Le jour même de sa mort, il était sur la liste des officiers généraux qui devaient être créés maréchaux de France. Le maréchal duc de Valmy, dont il avait épousé la fille, prononça l'éloge funèbre sur sa tombe. On retrouve son portrait aux Invalides et son nom sur l'Arc de Triomphe de la barrière de l'Etoile, voûte de l'ouest. Ces honneurs lui étaient dus par la milice française comme à un des lieutenants de Bonaparte qui lui furent le plus fidèles.—Gaspard George Roch, frère du précédent, né à Québec le 22 décembre 1771, fut baptisé le même jour par messire Dosque, et eut pour parrain et mar-

raine Louis Roch de St-Ours Deschaillons et demoiselle Angélique Chaussegros de Léry. Il étudia au séminaire, où Edmond Burke, depuis vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse, fut son professeur ; puis il passa en France. S'étant échappé de l'école de Mézières sous le règne de la Terreur, il fit la campagne des princes, comme ingénieur volontaire, ainsi que l'atteste le certificat du maréchal de Broglie daté de Dusseldorf le 26 mai 1793. Depuis lors, il servit tour à tour dans cette branche l'Autriche et la Russie. Etant entré dans le corps d'armée du prince de Condé, il y commanda jusqu'à la paix de Campo-Formio. Ce corps étant alors au service de la Russie, il le suivit en Volhynie, puis se retira le 12 avril 1797, avec l'estime et le regret de ses compagnons d'armes, selon le certificat qui lui fut donné à Dubno par les commandants de ce corps. Devenu ensuite précepteur d'un prince impérial, il visita avec lui la plupart des cours et obtint des marques d'estime de la plupart des souverains, ainsi que les ordres de St-Louis et du Lys. Il est mort à Grodno, en Pologne, en 1830, sans postérité, ne s'étant jamais marié. Il n'avait jamais rien demandé à sa famille, qui a même reçu après sa mort des objets de grande valeur par l'intermédiaire du baron de Kilchen, consul général de Russie aux Etats-Unis. On peut consulter encore sur François Joseph *Notice biographique du lieutenant général, vicomte de Léry, par le vicomte de Léry, son fils*, Paris, imprimerie de Carpentier-Méricourt, 1824. Ce dernier (Gustave d'Etienne Chaussegros de Léry) qui a aussi rédigé le *Corsaire* et le *Feu follet*, fut d'abord dans les gardes du corps puis dans l'état-major, parvint au grade de colonel du 49e de ligne, fut blessé à la prise du Trocadero, à Cadix, sous S. A. R. le duc d'Angoulême, et décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Il a été aussi chargé d'affaires à Hambourg. Il a épousé, en 1822, Marie Rose Ernestine de Somery, fille de Louis Marie de Johanne de Lascar, marquis de Somery.

Alexandre André Victor Chaussegros de Léry, frère des deux ingénieurs, après avoir fait des études distinguées au séminaire de Québec, où il brilla surtout en mathématiques, étudia le droit et entra au barreau (*) ; mais entraîné par

---

(*) Il était encore à Québec en 1800.

Juchereau de St-Denis, depuis baron et général, il passa en France, où il rejoignit François Joseph et devint colonel du 46e, qui participa aux deux défenses de Badajoz, que son frère avait fortifiée. Wellington fut vaincu à la première attaque ; mais y ayant mis de nouveau le siège, il prit la place après avoir perdu 6,000 hommes. Alexandre de Léry mourut en 1816, commandant à St-Pierre de la Martinique. Catherine Chaussegros de Léry, sœur de ces trois frères, née à Québec, épousa l'honorable Jacques Philippe Saveuse de Beaujeu, et est morte à Montréal le 23 février 1847, à 76 ans.

En Canada, l'honorable Louis René Chaussegros de Léry fut grand voyer, puis nommé au Conseil législatif en 1818. L'honorable Charles Chaussegros de Léry fut député quartier maître général de la milice durant la guerre de 1812 et membre du pouvoir exécutif en 1826, et C. E. Chaussegros de Léry enfin a été membre du Conseil spécial en 1838.

Lescarbot (*Marc*), né à Vervins, d'abord avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour suivre ses penchants qui l'entraînaient vers une vie aventureuse. Il s'embarqua pour la Nouvelle-France, où il se rendit fort utile, au dire de Charlevoix. En parlant de la prospérité de la colonie, cet historien dit que Lescarbot ne contribua pas peu à mettre et à maintenir les choses dans cet heureux état. Il animait les uns, piquait les autres d'émulation et ne s'épargnait lui-même en rien. Tous les jours il inventait quelque chose de nouveau pour l'utilité publique, et jamais on ne comprit mieux de quelle ressource peut être, dans un nouvel établissement, un esprit cultivé par l'étude et que le zèle de l'Etat engage à se servir de ses talents et de ses connaissances. Lescarbot publia en 1607 la relation de ce qui s'était passé sous ses yeux en Acadie, accompagnée de pièces de vers où il loue en particulier et à juste titre MM. de Monts, de Poutrincourt et du Pont ; en 1616, "*La conversion des sauvages*", et en 1612, différentes poésies qu'il dédia au chancelier de Sillery, en le priant de considérer que si elles étaient *mal peignées et rustiquement vêtues*, c'était parce qu'elles avaient été composées dans un pays *inculte, sauvage, hérissé de forêts et habité de peuples vagabonds.* L'érudition est trop prodiguée selon le goût des XVIe et XVIIe siècles. Etant ensuite passé en Suisse à la suite de Pierre

de Castille, ambassadeur de Louis XIII, il écrivit un tableau des treize cantons, en vers héroïques.

Lesaulnier (*Michel Candide*), de la société de St-Sulpice, né en 1758 près Coutances, instruit à l'université de Caen, fut ordonné en 1782, et arriva en Canada en 1793. Il succéda aussitôt, dans la cure de Montréal, à M. Latour Dézéri, prêtre canadien, et mourut en 1830. La grande église paroissiale de Montréal est particulièrement due à son zèle. C'était un homme spirituel et facétieux. Il répliqua à quelqu'un qui l'informait que l'église de St-Jacques (*à laquelle beaucoup d'ouvriers travaillaient sans salaire*) s'élevait à vue d'œil : "Je n'en suis pas surpris, tout le monde leur jette la pierre ! "

Lesueur, voyageur canadien de quelque réputation, qui suivit les traces de Nicolas Perrot. Ses voyages et ceux du sieur Juchereau de St-Denis servirent à lier une alliance avec les Illinois qui, se trouvant placés entre le Canada et la Louisiane, étaient utiles aux relations des deux pays.

Letellier de St-Just (*Luc*), troisième lieutenant-gouverneur de la province de Québec au mois de décembre 1876, était né à la Rivière-Ouelle le 12 mai 1820. Ancien député sous le régime de l'Union, il était sénateur sous la confédération et ensuite ministre de l'agriculture et membre du conseil privé. En 1878, M. Letellier désapprouvant l'administration du ministère de Boucherville, le dissolvait et appelait M. Joly à former un cabinet. L'année suivante, au mois d'août 1879, il était déposé lui-même par sir J. A. Macdonald. Abattu mais ne se reconnaissant pas vaincu, Letellier accepta la grande démonstration de l'Esplanade à Québec, et entreprit par le pays une tournée politique qu'il poursuivit jusque dans Ontario ; mais d'une santé délabrée, il mourut à la peine, en 1881. Ses ennemis même ne pouvaient que l'admirer. Le député P. B. Casgrain a donné *Letellier de St-Just et son temps.*

Lévis-Léran (*François de*), connu dans l'histoire du Canada sous la désignation du " Chevalier de Lévis," né en 1720 au château d'Anjac en Languedoc, était de la même maison que Lévy de Ventadour (voyez *Ventadour*), vice-roi de la Nouvelle-France, et y vint en qualité de commandant en second sous Montcalm. Il eut une grande part à l'impérissable victoire de Carillon, où il commandait sur la droite,

et aux conquêtes qui précédèrent cette bataille. Avant l'invasion anglaise de 1759, il visita tous les postes militaires de la colonie avec une étonnante activité, et avait le commandement immédiat au glorieux combat de Montmorency, qui frustra le dessein de Wolfe de se rendre maître du camp retranché qui couvrait Québec. Quand Montcalm succomba, Lévis était de nouveau malheureusement à visiter les points faibles du pays, et ne fut pas là pour le remplacer. Le marquis de Vaudreuil l'appela à l'armée et on fit de concert ce qu'il fallait pour sauver la capitale ; mais ceux qui en avaient la charge la rendirent au moment où le secours allait y entrer. Notre compatriote n'était pas homme à résister aux Anglais après la chute de Québec ; mais Lévis était le Mars de l'armée d'Amérique et possédait le véritable feu de la guerre. Non seulement il se prépara à défendre les gouvernements des Trois-Rivières et de Montréal, au grand étonnement de Raynal et de l'Europe ; mais il tenta même de reprendre Québec. L'événement aurait sans doute justifié sa témérité sans l'aventure du canonnier français, qui est bien connue. Il vengea du moins la défaite d'Abraham dans la plaine de Ste-Foye. Il défendit ensuite pied à pied le pays contre les armées d'Amherst, de Johnson, de Murray et d'Haviland, qui vinrent converger sur Montréal, alors place de guerre. Lévis proposa de se retirer dans l'île Ste-Hélène pour la défendre jusqu'à l'extrémité, mais le marquis de Vaudreuil capitula sagement. Amherst exigea les drapeaux : Lévis les brûla. En Europe, on le retrouve à la victoire de Johannisberg remportée sur le prince Ferdinand par le prince de Condé en 1762. Ses services furent récompensés par le gouvernement de l'Artois ; il fut créé maréchal de France en 1783, duc et pair l'année suivante. Il mourut en allant tenir les Etats à Arras en 1787. Ils lui décernèrent un mausolée dans la cathédrale. On trouve un beau portrait de ce capitaine dans la collection du commandeur Viger.—Le duc de Lévis, fils, émigra à la révolution, se trouva à l'expédition de Quiberon et fut sauvé, blessé, par une chaloupe anglaise. Il a écrit sur les institutions de l'Angleterre.

Ligneris (*Marchand de*), un des plus illustres guerriers qu'ait produits le Canada, eut d'abord un commandement dans l'expédition abortive de M. de Ramezay contre la

Nouvelle-York, en 1709. Les Outagamis étant devenus redoutables à la Nouvelle-France en 1729, il marcha contre eux, les défit en plusieurs rencontres et détruisit leurs bourgades et leurs forts. Le P. Crespel servait d'aumônier à son corps d'armée. Il commandait en troisième à la fameuse journée de Monongahéla et succéda à M. Dumas dans le commandement du fort Duquesne. Il avait, avant cette époque, commandé sur la droite à l'attaque d'Oswégo par Montcalm. Menacé dans le fort Duquesne par le général Forbes, il battit à plate couture son avant-garde sous le colonel Grant, et se retira avec ses prisonniers au fort Machault, qu'il commandait encore en 1759. Ayant reçu ordre de l'abandonner pour marcher au secours de Niagara, il fut pris par sir William Johnson dans ce dernier effort pour la défense de son pays, à laquelle il avait si longtemps contribué. Il avait épousé Anne, fille de Claude Robutel de St-André, sieur de Lanoue, voyageur de quelque renom. La *Liste ecclésiastique* nomme un M. Marchand de Ligneris.

Logan (*William E.*), célèbre géologue, né Montréal en 1798, directeur de la Commission géologique du Canada, membre de la Société Royale de Londres, des sociétés géologiques de France et d'Angleterre, de la société américaine pour l'avancement des sciences, et membre honoraire de l'Institut polytechnique de Montréal pour cette classe, chevalier du Bain et de la Légion d'honneur.—Après avoir étudié au High School et à l'université d'Edimbourg, il préluda à sa réputation en devenant l'assistant de sir Henry de la Beche, auquel il se fit connaître par une carte géologique. De retour en Canada, il fut nommé géologue provincial par sir Charles Bagot. Depuis cette époque, il a fait, assisté de MM. Murray et Hunt, l'exploration géologique de presque toute la province, et consigné ses travaux dans ses impérissables rapports, qui forment aujourd'hui plusieurs volumes, et qui ont été accueillis avec un vif intérêt à la société géologique de Londres et à l'Institut de France, dès avant les expositions de 1851 et de 1855. Il était commissaire canadien et membre du jury international à celle de Paris. A l'une et à l'autre, il a fourni la plus belle collection géologique et minéralogique et remporté les grandes médailles d'honneur. Celle de Wolaston lui a

aussi été adjugée. Sir Roderick Murchison et M. Dufresnoy ont fait son éloge en Angleterre et en France de manière à ne pas laisser douter que l'exploration géologique du Canada ne soit un des plus grands événements dans les annales de cette science, et son nom se trouve au niveau des plus grands noms d'Europe. Il a dressé la carte géologique du pays et résumé avec M. Hunt ses travaux par l'*Esquisse géologique du Canada pour servir à l'intelligence de la carte géologique et de la collection des minéraux économiques envoyés à l'exposition universelle de Paris*, Hector Bossange et fils, Quai Voltaire, 25, 1855. Sir W. Logan a été un des représentants du Canada au congrès scientifique d'Albany en 1856, et il a travaillé pour celui de 1857 à Montréal. Il estmort à Londres en 1875.

Longueuil (*les barons de*).—La seigneurie de Longueuil fut érigée en baronnie en 1700 en faveur de Charles Le Moine, écuyer, fils de Charles Le Moine, écuyer, sieur de Longueuil et de Châteauguay, " en reconnaissance des services qu'il avait rendus et qu'il rendait tous les jours à la colonie, et en conséquence de ce qu'il avait érigé sur sa seigneurie un fort en pierres à quatre bastions. " Il naquit à Montréal le 10 décembre 1657, et épousa en 1683, demoiselle Elisabeth Souart d'Adancourt, sœur du chevalier Dominique, mort en 1740 maréchal de camp et gouverneur de Bayonne. Il fut l'homme qui eut le plus d'influence sur les sauvages après sir William Johnson. Il alla avec eux reconnaître les mouvements de l'amiral Phipps, entra en communication avec d'Iberville, son frère, revenant de la baie d'Hudson, battit, avec M. de Ste-Hélène, son autre frère, les troupes anglaises de débarquement, et fut blessé. Il visita les eaux de Barèges, en France, pour se rétablir, et servit en Flandre en qualité d'aide de camp du maréchal d'Humières. Devenu baron et gouverneur de Détroit en 1700, puis gouverneur de Montréal, il quitta cette ville en 1710, pour aller garder la tête de la colonie contre le général Nicholson. Il faisait porter devant lui une bannière brodée par sa cousine, demoiselle Le Ber, et qui lui fut remise solennellement dans l'église paroissiale par le supérieur et seigneur de Belmont : on le compara à Machabée (*). Nicholson fut obligé de retraiter en partie à

(*) Le baron de Longueuil, surnommé avec raison le Machabée

cause de la bonne contenance de la poignée d'hommes du baron de Longueuil, et principalement à cause des désastres arrivés à la flotte anglaise. Il fut fait chevalier de St-Louis. En 1726, malgré tout ce que put faire Burnet, gouverneur de la Nouvelle-York, il persuada les Iroquois de souffrir qu'on bâtît ou qu'on rétablît dans leur pays le fort Niagara. On a sa correspondance avec ce gouverneur à ce sujet, et son compte rendu au ministre de la marine sur le voyage qu'il fit à Oswégo et a Onnontagué, dans les *Documents de Paris*. Il était administrateur ou commandant général de la colonie, et le fut du 10 octobre 1725, en conséquence de la mort du marquis de Vaudreuil, jusqu'au 2 septembre 1726, époque de l'arrivée du marquis de Beauharnois, qui écrit au ministre en 1727 qu'il a chargé le baron de Longueuil de veiller aux intérêts de la Compagnie des Indes. Il mourut à Montréal à 72 ans et six mois, et fut inhumé dans l'église paroissiale le 8 juin 1729.

II.—(*Charles*), fils du précédent, deuxième baron en juin 1729, était né au château de Longueuil le 18 octobre 1687. Il fut aussi gouverneur de Montréal, où il mourut à 67 ans, le 17 janvier 1755, après avoir été administrateur ou commandant général de la colonie, comme son père, depuis la mort du marquis de La Jonquière, le 17 mai 1752, jusqu'à l'arrivée du marquis de Duquesne de Menneville, le 6 août. Il avait épousé en premières noces, en 1720, demoiselle de Gouât Desgrez, puis dame Marguerite Legardeur, veuve de monsieur Pierre de St-Ours, en secondes noces.

III.—(*Charles Jacques*), troisième baron, né de la première au château de Longueuil le 26 juillet 1724, eut pour parrain le héros de Monongahéla, M. de Beaujeu, avec Mlle Damours de Clignancourt. Il épousa Mlle Marie Catherine d'Eschambault et devint baron le 17 janvier 1755, jour de la mort de son père. Il se trouva à la dé-

de Montréal, jugeant qu'il ne fallait pas laisser arriver les Anglais jusqu'à Ville-Marie sans leur dresser quelque embuscade, résolut d'aller avec une poignée de monde les attaquer près de Chambly où ils devaient passer. Il fit porter devant lui un étendard qui était l'image de la Vierge avec une inscription composée par la sœur Le Ber, sa cousine germaine, fameuse recluse de la Congrégation, que M. de Belmont bénit solennellement et remit lui-même dans les mains du brave capitaine en présence de tout le peuple : " Elle est terrible comme une armée rangée en bataille ! "—L'abbé Faillon.

faite du brigadier général Howe et à la bataille du lac George, et périt dans la retraite, au portage du lac St-Sacrement, entre les forts Edward et Lydius, le 8 septembre 1758. Il n'était âgé que de 31 ans. Il est à présumer qu'il fut commandant général de la colonie entre la démission du marquis Duquesne de Menneville et l'arrivée du marquis de Vaudreuil, car on trouve dans les documents féodaux publiés par la législature la concession de trois lieues dans la baie de Cataracoui aux sieurs Desgrez et de Maricourt, faite à Québec le 13 juin 1755 et signée Longueuil et Bigot.

IV.—(*Paul Joseph*), chevalier de Longueuil, frère du second baron et prétendant à la baronnie après la mort du troisième baron, était né au château de Longueuil le 17 septembre 1701. Il épousa demoiselle Marie Geneviève Joybert de Soulanges, fille du chevalier de Soulanges. Dès 1718, on le trouve lieutenant au régiment de Normandie, et lieutenant d'une compagnie détachée de la marine en 1726, avec une expectative de commission de capitaine, qu'il eut la même année, avec le commandement au fort Frontenac. En 1728, il fit la campagne contre les Renards. En 1739, il commandait au fort St-Frédéric. Il commanda six ans au Détroit depuis 1743, y reçut la croix de St-Louis avec dispense de réception (1744), déjoua un complot des sauvages pour tomber sur la colonie et brûla leur camp. Il fut aussi major de la ville de Québec en même temps que gouverneur du Détroit. En 1749, il est lieutenant de roi des place et gouvernement de Québec. En 1757, il fait la campagne d'hiver sur le lac St-Sacrement avec Rigaud de Vaudreuil; gouverneur des Trois-Rivières la même année, il fit cependant la campagne sous M. de Montcalm, puis celle des Rapides sous M. de Lévis. L'auteur des *Mémoires* dit qu'il n'en cédait pas à Rigaud de Vaudreuil pour la bravoure, qu'il avait de l'esprit et entendait assez bien son métier. En 1759 et 1760, il s'employa dans son gouvernement des Trois-Rivières, et émigra à la conquête, ne pouvant se résoudre à vivre avec les Anglais. Il se fixa à Tours. Ayant obtenu congé de venir en Canada, pour y vendre ses propriétés, en 1767, il repassa en France en 1768 avec le jeune de Beaujeu, depuis comte, et mourut le 12 mai 1778, non à Tours, où il résidait, mais au Port-Louis, où la baronne

Germain, sa nièce, l'avait fait venir pour lui prodiguer ses soins (*).

V.—(*Joseph Dominique Emmanuel*), fils du précédent, seigneur de Soulange, et de la Nouvelle-Longueuil, né au manoir de Soulanges le 2 mai 1738, fut baptisé par le célèbre Père Crespel. Enseigne en 1755, par commission datée du palais de Versailles, il servit sous M. de Villiers. M. de Contrecœur l'envoya ensuite du fort Duquesne pour conduire les Hurons de Lorette à la Belle-Rivière et les mettre aux ordres de M. de Beaujeu. En 1758, il était enseigne en premier des troupes de la marine. Montcalm le nomma second de M. de Montesson à Carillon. Son père le laissa en Canada à la conquête. Il paraît avoir été le favori des Anglais. L'abbé Faillon nomme le baron de Longueuil à la pose de la première pierre de Bonsecours ; cela est inexact, car ce ne pouvait être que celui dont il s'agit dans cet article. Son père commet la même erreur concernant la défense du fort St-Jean. Il y combattit contre les Américains et fut prisonnier à Bristol, aux Etats-Unis. Carleton le nomma inspecteur général de la milice. En 1791, il fut lieutenant-colonel commandant le bataillon bas-canadien du régiment de réguliers dit les Volontaires Canadiens Royaux. On le retrouve commissaire pour l'embellissement de Montréal et pour faire disparaître ses fortifications. Enfin, il fut membre du Conseil exécutif et du Conseil législatif. Il mourut à Montréal le 19 janvier 1807. Il avait épousé dame Prudhomme, veuve du chevalier de Bonne de Lesdiguières, tué au siège de Québec, et fille du colonel Prud'homme, qui commanda la milice de Montréal à Abraham et à Ste-Foye, et il recueillit un quart de la succession de M. de Bienville, qui fit son testament à Paris en 1765.

VI.—(*Marie Charles Joseph*), baronne de Longueuil, fille de Charles Jacques, née à Montréal le 21 mars 1756, baronne

---

(*) Demoiselle Agnès Le Moine de Longueuil, fille de Charles Le Moine, depuis baron de Longueuil, épousa en Canada, à 17 ans, Joseph Germain, capitaine au régiment de la Reine, depuis baron Germain, qui émigra à la conquête et devint gouverneur de Port-Louis, puis de Lorient. Les époux eurent au château de Longueuil, en 1760, une fille qui eut pour parrain Armand de Mézière de Maironelle, gouverneur ou commandant de Montréal, avec demoiselle Agathe de Longueuil. Il avait un fils dans les Lanciers en 1819. On connaît le comte Germain, né à Paris le 21 avril 1821.

par la mort de son père le 8 septembre 1758, fut pourvue d'un tuteur dans la personne du sieur Fleury d Eschambault, épousa à Québec, en 1781, le capitaine David Alexander Grant, (*) et mourut à Montréal le 17 janvier 1841, à plus de 85 ans. Elle était connue sous le nom de *la baronne* et se signalait à la tête de toutes les institutions charitables. De son mariage est issue madame de Montenach, dont les demoiselles ont épousé les colonels White et Pritchard et M. Perrault de Linière. Son fils a été officier dans l'armée.

VII.—.*Charles William*), cinquième baron, fils de David Alexander Grant et de la baronne, né à Québec le 4 février 1782, décédé à Alwington House, près Kingston, le 5 juillet 1848. Il était du Conseil législatif depuis 1815.

VIII.—(*Charles James Irwing*), sixième baron, né à Montréal le 1er avril 1815, instruit et marié en Angleterre. Il s'intéressa aux expositions industrielles du Haut-Canada, et a été induit par la passation de l'acte seigneurial de 1854 à demander au gouvernement une reconnaissance formelle de son titre, auquel il a un droit incontestable, surtout si l'on considère qu'en Canada les fiefs de dignité ont été érigés en faveur des postérités masculine et féminine. Il y a un marquis de Longueuil demeurant au château de Fourranges, près Gannat, département de l'Allier, qui porte trois roses dans son écusson comme les barons du Canada, et qui se dit de la même race.

Loranger (*Thomas Jean Jacques*), né à Ste-Anne d'Yamachiche en 1823, décédé en 1886. Ecrivain et orateur spirituel, avocat de talent, il fut le premier Canadien qui plaida devant le conseil privé en Angleterre. Sous l'administration Macdonald-Cartier, il eut le portefeuille de secrétaire provincial, et fut nommé juge en 1863. M. Loranger est l'auteur de *Commentaires du code civil du Bas-Canada*, et il fut deux fois commissaire pour la codification des statuts du Canada. Un de ses frères, M. L. O. Loranger, est aujourd'hui juge de la Cour supérieure.

Lotbinière, illustre famille canadienne alliée à celle de Vaudreuil. — Elle commence à René Louis Léandre Chartier, écuyer, sieur de Lotbinière, nommé lieutenant général civil et criminel du Canada par la Compagnie

---

(*) **Déjà la baronne douairière avait épousé Wm Grant, écr.**

des Indes, qui croyait qu'on lui laisserait la justice, qui lui était donnée par son titre. Le Conseil souverain fut maintenu, mais monsieur de Lotbinière fut lieutenant général en la prévôté de Québec. Quand de Mésy prétendit révoquer le procureur général Bourdon, il nomma à sa place le sieur Chartier de Lotbinière, que Louis XIV créa conseiller en 1674. L'intendant Duchesneau le loue dans une dépêche en 1680. Ce gentilhomme ayant obtenu une seigneurie qui appartenait aux Récollets, la leur remit de bonne foi. Deux membres de cette famille entrèrent dans cet ordre : Eustache Chartier de Lotbinière, qui exerça le ministère de 1746 à 1776, et Valentin Chartier de Lotbinière. Ce dernier descendait de Mathieu Chartier, second du nom, seigneur d'Alainville et de Lacy, et de Françoise de Montholon, sœur de celui qui fut garde des sceaux en 1588. Il épousa une demoiselle Damours de Clignancourt. Marie Françoise Chartier de Lotbinière, sa fille, épousa M. de Marson de Soulanges, commandant de l'Acadie, et mourut à Paris le 17 avril 1732, laissant un fils, le chevalier Jacques Joybert de Soulanges, seigneur du baillage de Vitry et capitaine des vaisseaux du roi.

Louis Eustache Chartier de Lotbinière, chanoine archidiacre de Québec, ordonné le 14 avril 1726, mort le 14 février 1749, prit possession du siège de Québec pour Mgr Duplessis de Mornay en 1728, et pour Mgr Dosquet en 1734, et eut un démêlé avec le chapitre au sujet des obsèques de Mgr de St-Vallier. Un autre Louis Eustache Chartier de Lotbinière, ordonné en 1741, mourut le 17 octobre 1786.

Cette maison a fourni un ingénieur notable, Michel Alain, qui fortifia Carillon et qui éleva ces retranchements de l'île aux Noix qui firent perdre une campagne à Amherst. On voit dans les *Documents de Paris*, qu'il envoya à la cour une relation de la bataille de Carillon et qu'il demanda la croix de St-Louis. Il devint marquis et épousa demoiselle Louise Madeleine Chaussegros de Léry.

Après la conquête, l'honorable Michel Eustache Gaspard Alain Chartier de Lotbinière, fils du marquis, devint acquéreur des seigneuries de Vaudreuil, de Rigaud et de Beauharnois, et en 1767, M. Fleury d'Eschambault, procureur de la maison de Vaudreuil, lui vendit en leur nom le châ-

teau Vaudreuil, qui passa plus tard à la Fabrique de Montréal. Il combattit à St-Jean, parut, avec le baron Mazères, le grand juge Hey et le général Carleton, devant un comité de la Chambre des communes d'Angleterre au sujet des affaires du Canada, et fut élu membre du premier parlement canadien par le collège électoral du comté d'York. Il fut élu orateur ou président en 1793, sur la proposition de M. Frobisher secondé par M. Richardson. Il y a de lui une harangue remarquable, reproduite par M. Garneau. Le roi l'appela au Conseil législatif en 1797. Durant la dernière guerre, il fut colonel de la division de milice de Vaudreuil. Le docteur J. B. Curtius Trestler, étudiant à Edimbourg, lui dédia sa thèse inaugurale (*). La lignée masculine de cette maison est éteinte. Trois demoiselles de Lotbinière furent Mme Robert Unwin Harwood, seigneuresse de Vaudreuil, Mme Bingham, seigneuresse de Rigaud, et Mme Joly, seigneuresse de Lotbinière. M. de Lotbinière-Joly, petit-fils de M. de Lotbinière, a été tué à l'assaut de Delhy, dans l'Inde.

Luc (*le frère*), dont le nom de famille était Lefrançois, arriva diacre en Canada, avec le P. Allard, en 1670. Les chroniques de l'ordre des Récollets, auquel il appartenait, disent qu'il avait un vrai talent pour la peinture, et que ses toiles étaient connues par toute la France. On a dit cependant que si frère Luc était bon dessinateur, il était compositeur médiocre et mauvais coloriste. Il fit une *Assomption* pour l'église des Jésuites, et un *Ecce Homo* pour l'Hôtel-Dieu. La *Liste ecclésiastique* ne le mentionne point.

Lusignan.—La Nouvelle-France, qui fut, au dire de Louis XIV lui-même, la colonie qui posséda le plus d'ancienne noblesse française, eut aussi une branche de cette illustre maison. En 1692, M. de Lusignan, capitaine réformé, tomba dans une embuscade et fut tué par les Iroquois dans une île de la rivière Richelieu. Paul Louis Dazemard de Lusignan, son fils, né au pays en 1691, fut enseigne de la marine en 1622, seigneur de la baie de Missiskoui en 1733, commanda à St-Joseph des Illinois en 1735, et revint en Canada en 1739. Il y commanda à Carillon, puis à St-

(*) *Viro honorabili Michaeli Eustachio Gaspardo Chartier de Lotbinière, Domino Lotbinière et Rigaud, Peditum Præfecto.*

Frédéric, où il était en 1744, dans le temps où le savant Suédois Kalm passa dans ce pays. Ce voyageur décrit le fort de St-Frédéric et surtout la haute et massive tour où M. de Lusignan faisait sa demeure. La place, en 1749, avait 22 canons, un mortier et 18 pierriers. Il commanda à l'île aux Noix en 1759 et à St-Jean en 1760. Il y a un autographe de lui dans l'Album des souvenirs canadiens du commandeur Viger. Il avait épousé demoiselle Louise Giles d'Avaise Desmeloise. On trouve le sieur de Lusignan jeune parmi les officiers qui donnent leur opinion dans le conseil de guerre qui précéda la capitulation de Québec.

Lusignan (*Alphonse*), littérateur et chroniqueur, a publié *Coups d'œil et coups de plume*, et il vient de faire paraître *Fautes à corriger*, ouvrage qui a donné lieu à plusieurs discussions dans les journaux canadiens, au sujet de la langue française.

M

Macdonald (*Andrew Archibald*), lieutenant-gouverneur de l'île du Prince-Edouard. Il fut pendant quelques années chef du parti du gouvernement dans le Conseil législatif, ayant précédemment fait partie du Conseil exécutif de cette province. Il contribua beaucoup à faire adopter des mesures progressives pour l'île du Prince-Edouard.

Macdonald (*sir John Alexander*). C'est le vieux chef. C'est le vainqueur de cent batailles électorales, c'est celui qui porte une bannière vers laquelle la victoire penche depuis un quart de siècle. On s'est demandé jusqu'à ces dernières années si M. Macdonald était Canadien ou Ecossais. Il paraît certain qu'il est né à Glasgow, en Ecosse, le 21 janvier 1815, et qu'il est venu tout jeune au Canada, où ses parents s'étaient établis à Kingston, dans l'Ontario. Sa première femme, morte en 1856, était Ecossaise, sa seconde, une créole de la Jamaïque. Ainsi il n'y a jamais rien eu de canadien, soit dans cette individualité remarquable, soit dans les compagnes qu'il s'est choisies. Mais M. Macdonald a déployé une si grande finesse dans ses rapports avec les hommes de ce pays, la nature l'a doué d'un caractère si aimable, d'un esprit si plaisant, d'une égalité d'humeur si parfaite ; il sait trouver de si grandes ressources dans son

génie politique pour s'assurer la victoire électorale ; il sait si bien tourner à son avantage les événements en apparence les plus défavorables, qu'on s'est habitué à ne voir en lui qu'un Canadien dont le pays a droit de s'enorgueillir. S'il n'est pas Canadien, se dit-on, il devrait l'être, et il l'est en effet, au point qu'on ne se souvient plus de son origine étrangère. Il n'y a pas moins de cinquante-cinq ans que M. Macdonald porte le titre d'avocat et de quarante-quatre qu'il joue un rôle marquant dans la politique canadienne. Déjà en 1847, il était membre du Conseil exécutif des Canadas-Unis, dans l'administration de Morin ; en 1854, il est entré dans le cabinet MacNab et depuis il a figuré à la première place de toutes les administrations tories. La liste des emplois supérieurs qu'il a occupés pendant quarante-quatre ans est intéressante à lire. Procureur général du 21 mai au 7 décembre 1847 ; commissaire des terres de la couronne, du 7 décembre 1847 au 10 mars 1848 ; procureur général du Haut-Canada, du 11 septembre 1854 au 29 juillet 1858, avec le rang de premier ministre ; procureur général du 7 août 1858 au mois de mai 1862 ; procureur général du 30 mars 1864 à l'organisation de la Confédération en 1867 ; premier ministre de la confédération et ministre de la justice, du 1er juillet 1867 au 6 novembre 1873 ; ministre de l'intérieur, et chef du cabinet, du mois d'octobre 1878 jusqu'à nos jours, période pendant laquelle il a changé plusieurs fois de portefeuilles. Entre temps, M. Macdonald a eu les portefeuilles de la milice, des terres publiques et des chemins de fer. De sorte qu'on peut dire qu'il a touché à tous les détails de l'administration publique dans le cours de ces différents ministères, dont la durée totale est exactement de trente années. Trente ans de service administratif ! M. Macdonald a pris la part la plus active à l'organisation de la Confédération. C'est lui qui l'a mise au jour. Il a fait également partie de la haute commission qui, en 1871, fut envoyée par le gouvernement britannique à Washington pour régler l'affaire de l'*Alabama* et diverses autres questions pendantes entre les deux gouvernements. C'était sous l'administration du président Grant, l'aimable M. Hamilton Fisk était le secrétaire d'Etat. Les collègues britanniques de M. Macdonald étaient le comte de Gray, aujourd'hui marquis de Ripon, sir Stafford

Northcote, sir Edward Thornton, alors ministre plénipotentiaire à Washington, et M. Montague Bernard. Les travaux de cette commission amenèrent la conclusion du traité de Washington, qui fut signé le 8 mai 1871, et qui mit une fin heureuse aux débats dont plusieurs Américains ambitieux voulaient profiter pour amener la guerre entre les deux pays. M. Macdonald, créé chevalier de l'ordre du Bain en 1867, est le seul Canadien qui ait été appelé à faire partie du Conseil privé du souverain. Ce fut en 1872 que cet honneur lui fut conféré. Quelle masse énorme de connaissances politiques et administratives ne doit-il pas y avoir sous ce front ridé autour duquel flottent encore quelques-unes de ces mèches de cheveux qui étaient à la mode, chez les imitateurs du " beau Brummel," à l'époque où M. Macdonald faisait la cour à sa première femme. On a dit bien des fois que ce ministre ressemblait à Benjamin Disraëli. L'on a prétendu même, qu'à un de ses voyages à Londres, au temps de son âge mûr, ayant passé un jour dans les couloirs des Communes, il fut accosté par quelqu'un qui le prit pour cet illustre chef des tories. Mais cette ressemblance purement physique, si elle a jamais existé, s'est arrêtée là. Autant M. Disraëli était aventureux dans ses projets, autant M. Macdonald est *conservateur* dans la bonne acception du mot. Il n'y a rien de risqué, rien de tapageur dans ses méthodes, rien non plus qui soit laissé à l'imprévu. Ses adversaires peuvent le combattre, avec plus ou moins de passion, mais ils ne sauraient faire autrement que d'admirer la prudence avec laquelle il conduit depuis si longtemps le vaisseau d'Etat canadien.

Mackenzie (*Alexander*), homme de talent qui, par son énergie et ses capacités, s'est élevé d'une humble condition aux premières positions sociales. Il est né en Ecosse, le 28 janvier 1822, et fut élève des écoles publiques de Monlin, Dunkeld et Perth ; de bonne heure il étudia l'architecture. A l'âge de vingt ans, le futur premier ministre suivait sa famille au Canada, et quelques années plus tard il devenait entrepreneur de travaux publics. M. Mackenzie prit une part active aux luttes politiques et, chaud défenseur des idées libérales, il eut bientôt fait sa marque. Durant l'administration de M. Blake, dans Ontario, on lui confia le portefeuille du trésor de cette province. En octobre 1872,

voulant se consacrer exclusivement à la politique fédérale, il envoya sa démission de ministre provincial. Quelques années auparavant, M. Mackenzie avait refusé d'être membre du cabinet canadien à la retraite de M. Brown. Déjà chef de l'opposition libérale de la province d'Ontario, à la Chambre des communes depuis l'Union M. Mackenzie fut, en 1873, placé à la tête de tout le parti de l'opposition. Au mois de novembre de cette même année, sir John Macdonald ayant donné sa démission comme premier ministre de la Puissance, il fut appelé à former une nouvelle administration dans laquelle il se réserva le portefeuille des travaux publics. Ce cabinet dura cinq années. On doit à M. Mackenzie plusieurs mesures importantes, entre autres le vote électoral par scrutin, l'établissement d'un collège militaire dans la Puissance, l'amélioration du système de milice, l'élargissement des canaux, l'institution d'une cour suprême, etc. M. Mackenzie a toujours eu des principes libéraux : il croit à la fraternité universelle de l'homme, sans distinction de rang, à l'égalité devant la loi de chaque individu dans nos colonies. Tout en voulant conserver nos liens actuels avec la Grande-Bretagne, il s'attachera toujours à soutenir les droits de la colonie et à lui faire conquérir une place honorable dans la famille des nations.

Maguire (*Thomas*), né à Halifax, décédé grand vicaire à Québec en 1855, est le père de la critique en Canada. Ordonné prêtre en 1800, il a été tour à tour vicaire à Québec, directeur du collège de St-Hyacinthe, et chapelain des Ursulines, et fut deux fois député à Rome pour les affaires du Canada. On a de lui I° une critique bien écrite mais acerbe de l'*Histoire du Canada* de l'honorable William Smith ; II° *le Clergé canadien vengé par ses ennemis*, ou critique du *Tableau des deux Canadas*, de Lebrun ; III° un livre de plain-chant ; IV° *Doctrine de l'Eglise catholique concernant la soumission aux autorités civiles ;* V° *Manuel de jurisprudence à l'usage des ecclésiastiques ;* VI° *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française, adapté au jeune âge, et suivi d'un recueil de locutions vicieuses*, Québec, 1841. Ce dernier ouvrage l'entraîna dans une polémique fort vive avec le grand vicaire Demers. Bibaud, père, intervint dans l'*Encyclopédie canadienne*, et favorisa ce dernier. VII° Critique de l'*Histoire du Canada* de Bibaud, dans les *Mélanges religieux*.

Mailloux (*Alexis*), grand vicaire du diocèse de Québec et prédicateur de la tempérance, ci-devant directeur du collège de Ste-Anne de Lapocatière, a été envoyé dans l'Illinois pour prêter main-forte à Monseigneur O'Regan contre le schisme du trop fameux abbé Chiniquy. On lui doit I° un excellent écrit contre la philosophie profane, 1850, imprimé dans *la Minerve ;* II° *Manuel des parents chrétiens, ou Devoirs des pères et des mères dans l'éducation religieuse de leurs enfants*, Québec, 1851, in-8o ; III° *La Croix présentée aux diverses conditions*, Québec, 1852, in-18.

Maisonneuve (*Paul Chomedey de*), gentilhomme champenois, fondateur de Montréal en 1642, avait déjà paru dans l'île et préparé le terrain. Il repassa en France et en amena une recrue de 108 hommes. On fit des prières publiques à Québec pour son heureuse arrivée, et il fut appelé le libérateur de la colonie, dont le peuple était encore très peu important. Il eût été à désirer que ce bon accord continuât ; mais sous le vicomte d'Argenson et le successeur du baron d'Avaugour, la Compagnie des Cent-Associés fut travaillée d'une violente jalousie contre la Compagnie de Montréal. Jeanne Mance avait d'abord suivi M. de Maisonneuve ; Marguerite Bourgeois s'attacha à ses pas. La victoire de Dollard Desormeaux sur les Iroquois aux Chaudières de l'Ottawa est le plus bel événement de son gouvernement de Montréal. Après avoir pu être lieutenant général du pays en 1647 et avoir fait nommer M. D'aillebout, il succomba sous les persécutions de M. de Mésy, qui prétendit le chasser ignominieusement en le déclarant incapable. Le séminaire de Paris fit une pension à ce héros de la propagation de l'Evangile et de l'humilité chrétienne.

Mance (*Jeanne*), fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, suivit, en 1642, M. de Maisonneuve, intéressa la duchesse de Bullion à son œuvre et mourut en odeur de sainteté, comme Marguerite Bourgeois, avec laquelle elle se lia d'une amitié constante. Voir sa *Vie* par l'abbé Faillon.

Marchand, nom de deux prêtres canadiens de mérite : Etienne Marchand, auteur du poème héroï-comique *la Querelle de l'Église*, relatif aux troubles de l'église du Canada en 1728. Il fut ordonné en 1732 et mourut en 1774 ;— Jean-Baptiste Marchand, de la communauté de St-Sulpice et membre du grand conseil du séminaire, ordonné en 1782.

Il fut directeur du collège de St-Raphaël après M. Curateau de La Blaiserie, et mourut curé du Détroit, capitale du Michigan, en 1825.

Marchand (*Félix Gabriel*), fils de ce patriote Gabriel Marchand qui, en 1837, refusa d'entrer au Conseil législatif. Il est poète dramatique ; on lui doit : *Erreur n'est pas compte*, *les Faux brillants*, et plusieurs autres pièces. M. Marchand est officier de l'instruction publique de France. Il fit partie du cabinet Joly, où il avait le portefeuille de secrétaire provincial. En 1887, l'Assemblée législative de Québec l'a élu orateur. Il est un des fondateurs du *Franco-Canadien*. Sa fille, Mme Dandurand, s'occupe aussi de littérature : elle a écrit les *Contes de Noël* qui ont été fort goûtés, et plusieurs jolies nouvelles. Elle est collaboratrice du *Canada artistique* et de *la Patrie*.

Maricourt (*Paul Le Moine, sieur de*), fils de Charles Le Moine, guerrier et diplomate, était né le 15 décembre 1663, et fut brûlé par les Iroquois, dans une maison, avec 40 Français ou Canadiens, en 1704, selon Léon Guérin, ou mourut de fatigues selon d'autres, à Montréal, à l'époque susdite, le 21 mars. Il se signala à Québec, puis à la baie d'Hudson, sous le chevalier de Troye d'abord, puis sous d'Iberville, son frère. Il commandait les Iroquois et les Abénaquis domiciliés dans la grande expédition du comte de Frontenac contre les Cantons, où il alla en ambassade avec M. de Joncaire (*) et le P. Bruyas, en 1699, et eut beaucoup de part à la paix qui fut conclue sous M. de Callières. Il avait épousé en premières noces demoiselle Dupònt de Neuville, et en secondes noces, demoiselle Catherine Aubert de Lachenaye, qui épousa ensuite un pair de France.

Marmette (*Joseph*), romancier canadien contemporain, est né à St-Thomas de Montmagny, le 25 octobre 1844. Protégé d'abord par l'abbé Casgrain, il devint ensuite assistant de M. Hector Fabre, agent du gouvernement provincial à Paris. On doit à sa plume : *François de Bienville*, traduit en anglais dans le *New York Citizen* ; *l'Intendant Bigot*, mis en mélodrame et joué à Québec par une troupe française ;

(*) M. de Joncaire fut longtemps le principal diplomate employé auprès des nations. Sa famille se divisa en plusieurs branches. On connaît M. Joncaire de Clausone et Joncaire Chabert, commandant de Niagara, impliqué dans le procès Bigot.

le Chevalier de Mornac, reproduit au feuilleton du *Journal de Formies*, France (1879).

Martin, première famille canadienne, dit-on.—Le 24 octobre 1621, le P. Denis, récollet, baptisa un fils et une fille (Abraham Amador et Marguerite) d'Abraham Martin dit l'Ecossais et de Marguerite Langlois. Une curieuse coïncidence, c'est qu'en 1689, une seigneurie était concédée à Mathieu Martin, qui est dit dans l'acte *premier-né de l'Acadie.* Martin, père, était pilote du roi pour le fleuve St-Laurent et donna son nom aux plaines d'Abraham. Le parrain du fils fut ce La Tour de si fameuse mémoire en Acadie. Il devint le second prêtre canadien et chanoine lors de l'érection du chapitre de Québec. S'il ne fut que le deuxième prêtre, il fut le premier musicien, car on lit dans les *Annales* de la Mère Morin qu'il composa tout un office divin, mots et musique ; il fut envoyé à Santeuil, qui fut content du latin de notre compatriote. Le célèbre botaniste Sarrasin épousa une fille de cette famille, et Hélène Martin épousa Médard Chouard Desgroseilliers, connu par ses entreprises à la baie d'Hudson.

Philippe Martin, né en Canada en 1752, quitta le pays après le traité de Versailles, entra dans la marine et était contre-amiral sous la République. Il commanda Toulon et l'armée navale de la Méditerranée, destinée à reconquérir la Corse. Il enleva à l'amiral Hotham le *Berwick*, de 74 canons. Dans deux combats subséquents, qui furent des victoires pour les Anglais, mais dont Nelson était fort mécontent, il perdit trois vaisseaux. Entre ces deux événements, il avait réduit aux abois Nelson qui commandait dans le golfe San Fiorenzo les vaisseaux légers de la flotte anglo-napolitaine, et l'*Agamemnon*, de 64, quand son amiral arriva à son secours. Cette rencontre donna lieu à l'affaire de Fréjus. Martin fut créé vice-amiral sous l'empire, et mourut en 1810.

II. **Martin** (*le R. P. Félix*), de la Compagnie de Jésus, littérateur, linguiste et artiste distingué, membre correspondant de la Société historique de New-York, recommence en 1842, après avoir servi en Espagne, en Suisse, etc., la liste des supérieurs et recteurs de cette illustre société, interrompue en Canada depuis la mort du P. de Glapion en 1790. On a de lui, outre quelques notices biographiques et des opus-

cules de piété : I° *Relation des Jésuites sur les découvertes et les autres événements arrivés en Canada et au nord et à l'ouest des Etats-Unis* (1611-1672), *par le docteur E. B. O'-Callaghan ; traduit de l'anglais, avec quelqnes notes, additions et corrections*, Montréal, 1850 ; II° *Relation abrégée de quelques missions par le R. P. Bressani, S. J., traduit de l'italien et augmenté d'un avant-propos, de la biographie de l'auteur, de beaucoup de notes et de gravures*, Montréal, 1852 ; et la relation malheureusement inédite d'un voyage d'exploration dans le Haut-Canada, ornée de dessins que ce religieux a fait colorier. C'est surtout une étude de l'ancien pays des Hurons, les Jésuites, en arrivant ici, n'ayant eu rien de plus pressé que de relier connaissance avec ces sites si glorieux pour leur ordre. Le P. Martin fut aussi le collaborateur zélé du commandeur Viger dans ses travaux archéologiques. Il ne faut pas le confondre avec R. P. Arthur Martin, son frère, mort en 1856, et dont les travaux artistiques et archéologiques ont été couronnés par l'Institut de France. Sans être aussi éminent que lui dans les arts, le P. Félix Martin cultiva avec goût le dessin et l'architecture. Il était, en qualité de recteur, membre du conseil des patrons de l'Ecole de droit avant que de laisser la supériorité pour entreprendre un voyage en Europe dans l'intérêt des établissements de la Compagnie en ce pays, et chargé d'une mission du gouvernement canadien pour l'obtention de nouveaux manuscrits relatifs au Canada.

Masson (*L. T. Rodrigue*), quatrième fils de l'honorable J. Masson, naquit à Terrebonne le 7 novembre 1833, reçut son éducation au collège des Jésuites à Georgetown et au collège de St-Hyacinthe, et fut admis au barreau en 1858. Etant major de brigade dans la milice canadienne en 1866, il marcha à la frontière pour repousser l'attaque des féniens et fut promu lieutenant-colonel. En octobre 1878, lorsque sir John Macdonald revint au pouvoir, il confia à M. Masson le portefeuille de la milice et de la défense, qu'il échangea deux ans après pour celui de président du Conseil ; sa mauvaise santé le força, six mois plus tard, à donner sa démission. M. Masson représenta le comté de Terrebonne à la Chambre des communes depuis 1867 jusqu'en septembre 1882, époque à laquelle il fut appelé au Sénat. Lorsque M. Mousseau, premier ministre de Québec, donna sa démis-

sion, le lieutenant-gouverneur appela M. Masson à former un cabinet, mais il déclina cet honneur pour cause de santé. En octobre 1884 il fut nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec et occupa cette position jusquà 1887, où il donna sa démission.

Maugue (*Marie Josephte*), onzième supérieure générale de l'institut de la Congrégation de Notre-Dame, et la plus digne d'être connue après Marguerite Bourgeois, fut sœur en 1758, et succéda à madame de Langloiserie en 1781. Elle montra de l'habileté dans ses rapports avec l'administrateur Cramahé et avec le général Carleton, fit transférer le corps de la fondatrice de l'église paroissiale à la chapelle de la Congrégation, pour laquelle elle obtint des privilèges du pape Clément XIII, rédigea le *Coutumier* de la Congrégation, vit brûler son établissement, et le reconstruisit.

McDonald (*Ronald*), premier instituteur des sourds-muets en Canada en 1831.—Gallaudet et Leclerc avaient introduit ce bienfait aux Etats-Unis quelques années auparavant. Né en 1798, il porta d'abord l'habit ecclésiastique, et Mgr Plessis le destinait, dit-on, à devenir son suffragant et auxiliaire à Halifax. Il fut longtemps rédacteur de la *Gazette de Québec*, et rédigeait depuis onze ans *le Canadien* à l'époque de sa mort arrivée en octobre 1854. L'abbé Lagorce a embrassé, depuis, l'œuvre de l'enseignement des sourds-muets.

McDonell (*le docteur Alexander*), premier évêque catholique de Kingston ou du Haut-Canada, membre du Conseil législatif provincial, naquit en 1762. Ordonné prêtre en 1794, il alla en Irlande en 1798, en qualité de chapelain des Glengarry Fencibles. Missionnaire et grand vicaire de l'évêque de Québec dans le Haut-Canada dès 1803, il rendit de grands services au gouvernement durant la guerre avec les Etats-Unis. Pie VII et Mgr Plessis ayant assimilé autant que possible l'Amérique Britannique à une province ecclésiastique, il fut créé, le 12 janvier 1819, évêque de Rhésine en Mésopotamie, suffragant et auxiliaire de l'évêque de Québec pour le Canada, et sacré dans l'église des Ursulines de la capitale du Bas-Canada en 1820. Il ne fut donc pas sacré par le pape en 1826, comme le dit M. Hodgins. Le Haut-Canada ayant été érigé en évêché indépendant par Léon XII en 1826, Mgr McDonell eut pour coadjuteur Mgr, depuis le cardinal Weld, puis, à sa promotion au cardinalat, Mgr

Gaulin. Il mourut à Dumfrie en Ecosse, chez le révérend William Reid, le 14 janvier 1840. Ses restes furent portés en Canada et inhumés dans la voûte de sa famille, au comté de Glengarry. Nous avons vu, à une parade, les officiers s'empresser autour de lui ; c'était un homme très distingué.

McEachern (*Bernard Angus*), premier évêque de Charlottetown, né en 1759 à Inverness en Ecosse, fit ses études à l'université de Valladolid en Espagne, et arriva en Canada en 1789. Nommé en 1819 évêque de Rose *in partibus*, suffragant et auxiliaire de Mgr Plessis pour les provinces et îles du golfe St-Laurent, il fut sacré à St-Roch de Québec le 17 juin 1821. Charlottetown, dans l'île du Prince-Edouard, fut érigée en évêché indépendant en 1829. Ce prélat est mort en 1835, et a eu pour successeur Mgr Bernard Donald McDonald, né en 1797.

McGee (*Thomas D'Arcy*), écrivain irlandais, mêlé aux scènes de la vie politique, passait en Amérique après avoir été associé aux menées du club de la jeune Irlande. Des Etats-Unis il vint au Canada, et s'attacha d'abord au parti libéral. Cependant après avoir été ministre avec M. Dorion, on le vit passer au parti conservateur, le servir de son éloquence vraiment brillante, et tomber assassiné au sortir d'une séance de la chambre en 1868. On lui fit des obsèques publiques. Ontre ses poésies, McGee écrivit une bonne *Histoire d'Irlande*.—Vie par T. Taylor.

McGill (*l'honorable James*), fondateur du collège universitaire qui porte son nom, né à Glasgow, en Ecosse, en 1744, émigra jeune en Canada, et épousa, en 1776, Charlotte Guillemin, veuve Trottier des Rivières, et fille de Guillaume Guillemin, ancien lieutenant du grand amiral de France en l'amirauté de Québec et conseiller au Conseil supérieur. Il fut commissaire du roi pour le cadastre des biens des Jésuites, puis pour l'enlèvement des fortifications de Montréal, membre du parlement provincial en 1792, du Conseil exécutif en 1793, puis du Conseil législatif ; enfin commandant d'une division de milice en 1812, bien que nous ne croyions point qu'il ait reçu, comme on l'a dit, le brevet de brigadier général. A sa mort, le 19 décembre 1813, il laissa de quoi doter le collège, la dotation réversible néanmoins à François Trottier des Rivières, fils de son épouse, en cas d'inexécution de son généreux projet. L'honorable

Peter McGill a été maire de Montréal et membre des Conseils spécial, exécutif et législatif. Les des Rivières ont hérité en partie de l'honorable James McGill à la condition d'adopter son nom et ses armes, seul genre d'adoption du droit romain qui paraisse être admise dans notre droit.

McKenzie (*Alexander*), illustre voyageur, était originairement un des marchands canadiens (*) fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest, qui fut longtemps rivale de celle de la baie d'Hudson. Il s'était d'abord établi à Montréal. En 1789, il entreprit un voyage dans le but de pénétrer à l'océan polaire nord. Il entra dans la rivière qui porte aujourd'hui son nom et ajouta ainsi un nouveau lien à la chaîne de découvertes faites dans ces régions. Au mois d'octobre 1792, il s'engagea dans un voyage plus difficile encore à travers le continent jusqu'à la rive nord du Pacifique, qu'il atteignit près du cap Menzies, au 52e degré de latitude. Etant passé en Angleterre en 1801, il reçut l'honneur de la chevalerie. " Les deux voyages de McKenzie, utiles à la Compagnie du Nord-Ouest sous le rapport du commerce, enrichirent aussi, jusqu'à un certain point, la géographie et l'ethnographie, " dit Bibaud père. Sir Alexander McKenzie mourut à Montréal en 1820. La relation de son voyage fut publiée à Londres en 1801, et traduite en français la même année par J. Castera.

McLaughlin, famille canadienne d'origine irlandaise, qui a produit Marie Louise ou révérende Mère St-Henri, supérieure des Ursulines de Québec, décédée le 3 juillet 1845 après 46 ans de profession, et distinguée par ses talents, la noblesse de ses manières et les charmes de sa conversation ; le docteur James McLaughlin, aussi né en Canada, et qui a pratiqué avec distinction la médecine à Paris, et le docteur John McLaughlin, né à la Rivière-du-Loup. Etant entré au service de la Compagnie du Nord-Ouest en qualité de médecin, il en devint associé et fut fait gouverneur du fort William. Après la destruction de ce fort et la réunion des compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, il fut chargé de gouverner les postes à l'ouest des montagnes Rocheuses, et d'y surveiller le commerce. Il fonda le fort Vancouver, qu'il commanda jusqu'en 1844. Il alla alors

---

(*) *Originllay a Canadian merchant in the North West fur trade*, dit le biographe Bellchamber.

s'établir à Oregon City, qu'il avait fondée dès 1829. Il appela du Canada les Blanchet et les Demers en 1838, établit des écoles, et fut à la tête du mouvement civilisateur dans ces régions. Il est mort à Oregon City en 1857.

McLelan (*Archibald Woodbury*), descendant d'une famille irlandaise qui s'établit à la Nouvelle-Ecosse au siècle dernier. Il naquit à Londonderry, N.-E., en 1824. Dans sa jeunesse il s'occupa de commerce et plus tard de la construction des navires. M. McLelan représenta Colchester à l'Assemblée de la Nouvelle-Ecosse durant plusieurs années et s'opposa à la Confédération jusqu'à ce qu'on eût accordé de meilleures conditions à sa province. En 1869 il entra dans la commission chargée de surveiller la construction du chemin de fer Intercolonial. Fait sénateur la même année, il donna sa démission en 1881 pour entrer de nouveau dans la vie politique active. Il fut ministre fédéral des finances et de la marine et en 1888 il était nommé lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

McNab (*sir Allan Napier*), guerrier et homme d'Etat, né à Niagara en 1798, étudiait encore en 1812, quand les Etats-Unis déclarèrent la guerre : il quitta le banc pour courir aux armes, et était sur le vaisseau du commodore Yeo à Sackett's Harbour. Il passa bientôt du service de mer au service de terre, fut admis comme enseigne dans le 48e de ligne et se trouva à l'assaut de Niagara et à Plattsburgh. Mis à la demi-solde en 1817, il entra au barreau et devint conseiller du roi. Ce fut en 1829 qu'il entra au parlement. Il s'y est rendu savant dans les traditions et les formes de la constitution anglaise : M. Todd lui a dédié son livre sur ce sujet. En 1839, il a été élevé à la chevalerie pour son activité prodigieuse et ses services signalés contre les insurgés et les sympathiseurs américains. Sa carrière et celle de quelques autres fait naître la réflexion que les *Montagnards de Fraser* ont peuplé le Haut-Canada de héros, comme autrefois le régiment de Carignan répandit une ardeur vraiment belliqueuse chez nos ancêtres. Sous l'empire de l'Union, on l'a vu orateur ou président de l'Assemblée législative, puis premier ministre, et il a été créé baronnet du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Sa demoiselle a épousé le vicomte Bury. Comme le duc de Wellington, sir Allan McNab mettait de temps à

autre à la porte ceux de ses collègues qui n'obéissaient pas au mot d'ordre avec assez de souplesse. Il mourut en 1868 et fut inhumé à Hamilton.

Meilleur (*Jean-Baptiste*), M.A., M.D. et LL. D., membre honoraire de l'Institut polytechnique, classe des sciences, président de la Société de construction du district de Montréal et membre fondateur de la corporation du collège de L'Assomption, né à St-Laurent, dans l'île de Montréal, le 9 mai 1796, descendait d'un capitaine au régiment de Carignan qui s'établit à la Rivière-des-Prairies et dont la fille épousa le docteur ou chrirurgien militaire de Bonne, dont on a parlé plus haut. Après avoir fait la plus grande partie de ses études classiques au collège de Montréal, en même temps qu'un fils du patron d'Albany, que le petit-fils de lord Lennox et que l'abbé Brien, il commença l'étude du droit, qu'il interrompit pour aller étudier la médecine au collège de Castletown dans l'Etat de Vermont. Il fit en même temps sa philosophie à Middlebury, sous le célèbre professeur Hall, élève de l'abbé Hauy, qui lui enseigna, entre autres sciences, la minéralogie et la géologie. Il obtint le degré de docteur en médecine le 14 décembre 1825, et aussi des diplômes du collège de Middlebury et de l'université de Dartmouth (*), à Hanovre dans le New-Hampshire, où il fut quelque temps professeur de français. Il écrivit alors son premier opuscule, qui est une analyse de l'alphabet français. La Société médicale et philosophique de l'Etat de Vermont l'admit dans son sein. De retour en Canada, il fut un des principaux collaborateurs du journal de Tessier, qui cite avec éloge un traité du docteur Meilleur sur le charbon, et de la *Bibliothèque canadienne* de Bibaud, dans laquelle il écrivit le premier sur la géologie (†) et l'application de la chimie à l'agriculture. Ce dernier écrit était un supplément au traité d'agriculture de Valère Guillet. Il publia aussi en 1833 le premier traité de

---

(*) Elle porte ce nom parce qu'elle fut fondée par le comte de Dartmouth.

(†) Cet écrit, qui a été depuis réimprimé dans le *Repertoire national* de Huston, fut traduit aux Etats-Unis par l'ancien professeur du docteur Meilleur, Frederick Hall, qui l'a fait précéder d'une appréciation dans laquelle il remarque qu'il contient des idées ingénieuses et toutes neuves.

chimie, intitulé : *Cours abrégé de leçons de chimie, contenant une exposition précise et méthodique des principes de cette science.* L'introduction, concernant la physique, la chimie, la minéralogie et la géologie, est très remarquable. Il avait été nommé membre correspondant de la Société d'histoire naturelle de Montréal, la même année, et ce fut aussi la même année qu'il publia à St-Charles, où l'honorable P. D. Debartzch avait établi un journal dont le docteur fut un moment rédacteur, la première édition de sa *Nouvelle grammaire anglaise rédigée d'après les meilleurs auteurs.* Il ne faut pas oublier non plus l'*Extrait du recensement du comté de L'Assomption*, qui est la géographie, la topographie et la statistique de ce comté, où le docteur Meilleur fut un des fondateurs et des professeurs du collège, et dont il fut élu représentant au parlement le 6 novembre 1834. Ce dernier écrit est loué dans l'*Encyclopédie canadienne*, cahier de décembre 1842. A la chambre, il fut chargé de classer selon l'ordre des trois règnes et des genres et espèces propres, le Musée Chasseur, dont elle venait de faire l'acquisition, parla et écrivit sur l'éducation, dont l'assemblée s'occupait aussi alors, et, admirateur plus modéré de M. Papineau que d'autres, il lui fit éprouver une défaite dans le comté de L'Assomption. Après la suspension de la constitution et sous l'empire de l'Union, il écrivit ses *Lettres sur l'éducation considérée dans ses divisions et dans son application générale et particulière, et sur les principaux moyens propres à la répandre d'une manière pratique et profitable à l'individu et à la société,* à la réquisition de lord Durham, eut au soutien de l'abbé Duchaîne une polémique avec l'abbé Desaulniers au sujet de l'électricité, et s'était engagé à faire les lectures de fondation de la Société d'histoire naturelle, quand il fut nommé surintendant de l'Instruction publique par sir Charles Bagot, avec la promesse, de la part de ce gouverneur, que cette situation ne serait point politique. Il fit deux fois le tour du Bas-Canada pour s'assurer de ce qui existait, l'augmenter et créer ce qui manquait ; et durant plus de treize années qu'il a occupé ce poste élevé, il a contribué des fonds du département à la fondation de quarante-cinq établissements d'éducation supérieure, demandé l'enseignement normal—conclu même le marché d'achat d'un bâtiment pour une école normale.

Le docteur Meilleur demanda en 1855 un office qui lui donnât du repos et il accepta celui de directeur de la poste à Montréal. Sir Edmond Walker Head le remercia officiellement de ses longs services. Quant au pays, il ne les oublia pas non plus, puisque en 1857, le docteur Meilleur fut élu président de la Société nationale de St-Jean-Baptiste *en reconnaissance des services distingués qu'il avait rendus au pays dans la cause de l'instruction publique.* Le premier rapport officiel du docteur Meilleur est de 1843, et le dernier de 1854. L'université de Vermont lui envoyait le degré honoraire de maître ès arts en 1854, et l'université de St-Jean de New-York, les degrés honoraires de LL.D., l'année suivante. Il avait refusé le degré honoraire de M.D. du collège McGill. Une circonstance remarquable de sa présidence de la St-Jean-Baptiste est l'envoi que M. de Puibusque fit, par l'entremise de l'honorable P. J. O. Chauveau, son ami, au président d'alors, d'une pièce de vers pour la fête canadienne. Durant sa surintendance de l'instruction publique, il fournit les écoles de bons livres élémentaires, publia : *A treatice of the pronounciation of the French language with practical irregularities examplified*, 1841, puis un petit traité de l'art épistolaire, et enfin une deuxième édition de sa grammaire anglaise. Il donna aussi occasion à la composition du *Guide de l'Instituteur* par sa circulaire n° 12, ce livre n'étant que la réponse à la série de questions qui s'y trouve sur les diverses branches d'instruction prescrite par la loi des écoles. Ce fut lui qui fit imprimer la première édition de ce livre rempli de mérite. A une époque de fermentation politique, le docteur Meilleur a dû faire preuve d'un courage moral peu commun pour empêcher la loi de l'instruction publique d'être altérée au gré des partis, et pour la rendre stable conformément aux principes : *une loi qui change toujours n'est que désordre*, dit le chancelier Bacon. Il a peut-être signalé le premier les causes regrettables de l'émigration canadienne vers les autres pays. Le docteur Meilleur mourut à Montréal le 6 décembre 1878, âgé de près de quatre-vingt-trois ans. Il était officier honoraire de l'instruction publique de France.

Membertou, fameux sachem abénaquis dont Lescarbot chante une expédition dans ses vers, était à la fois bon politique et habile guerrier. Il se fit baptiser en 1610. M. de

Pontrincourt, qui le tint sur les fonts baptismaux, le nomma Henri, comme le roi de France. Laët dit qu'il avait alors cent ans, et Lescarbot prétend qu'il avait vu Jacques Cartier : il faudrait pour cela qu'il eût été envoyé en ambassade auprès de ceux de Stadaconé. Le même auteur rapporte qu'il voulait qu'on lui fît l'honneur de tirer un coup de canon quand il venait à Port-Royal, parce qu'il voyait que cela se pratiquait pour le chef français. On publia à Paris en 1610 : *Lettre missive touchant la conversion du grand Sagamo de la Nouvelle-France, qui était, avant l'arrivée des Français, le chef et le souverain.* Il ne régnait tout au plus que sur l'Acadie, et encore y avait-il des peuples à combattre. Avant que de se convertir, il avait été *autmoin* ou jongleur parmi les siens ; il était donc à la fois le chef civil et religieux : c'est comme cela que fait l'autocrate de Russie. Le conversion de Membertou n'en est que plus méritoire.

Ménard, nom de deux Canadiens qui se sont illustrés dans les pays étrangers.—Pierre Ménard, qui fut lieutenant-gouverneur du Missouri, et Michel Branamour, son neveu, mort à Galveston en 1855. Né à Laprairie le 5 décembre 1855, il s'engagea à seize ans dans la traite des pelleteries, au service d'une compagnie américaine établie au Détroit. Trois ans plus tard, il se joignait à son oncle et faisait pour lui la traite avec les sauvages. Il se fixa parmi eux, fut élu grand chef par les Shaouanis, négocia avec le Congrès la translation de toutes les nations dans l'Utah et la Californie, et fut près de réussir : il eût commandé alors à plus de 200,000 sujets. Ayant émigré au Texas en 1833, il fut fait colonel, empêcha les naturels de prendre parti pour les Mexicains, fut membre de la convention qui déclara l'indépendance du Texas et qui posa les bases de la constitution de la république.

Menou (*Charles de*), sire d'Aulnay-Charnizé, le plus farouche châtelain connu dans les annales de l'Acadie, s'empara de presque tout le pays, força la colonie du Massachusetts à abandonner le parti du célèbre La Tour, qu'il dépossséda, ainsi que l'estimable Denis, et fit d'abord approuver sa conduite à la cour de France. Ses succès en Acadie réagirent sur toute la Nouvelle-France, car la Compagnie des Cent-Associés ne pouvant réduire ce fier vassal, fut obligé

d'invoquer le secours de Louis XIV, qui replaça le sieur Denis dans son gouvernement. La Tour rentra également dans ses possessions et Charnizé tomba au point d'où il s'était élevé. Voyez cependant l'article *Vendôme*.

Mercier (*Honoré*). Dans un article que le *Times* de Londres consacra à M. Mercier à l'époque du second voyage de cet homme d'Etat en Europe, il était dit qu'après sir John A. Macdonald, il n'y avait pas au Canada de chef politique plus influent que M. Mercier. Au premier abord, cette assertion semble faite pour étonner, car on ne peut oublier que M. Mowat, premier ministre d'une province canadienne plus peuplée et plus riche que celle de Québec, a été pendant dix-neuf ans chef du cabinet ontarien, après s'être distingué dans deux administrations des Canadas-Unis, et avoir figuré avec honneur dans la convention de Québec qui jeta en 1864, les bases de la fédération canadienne, tandis que M. Mercier n'a débuté qu'en 1887 sur la scène gouvernementale de sa province. Mais il y a entre ces deux hommes cette différence immense, que M. Mowat n'est qu'un grand avocat et un excellent chef de parti, au lieu que M. Mercier est, dans la meilleure acception du mot, un homme d'Etat, qui voit les choses de haut, dont l'esprit enfante de grandes conceptions, à qui une nature hardie permet d'oser marcher résolument à la réalisation de ses projets, et qui ne se plaît à rien plus qu'à élever des barrières dans son champ de course pour se donner la satisfaction de les franchir crânement. Et pourtant M. Mercier n'est pas à proprement parler le favori de la fortune ; les événements ont été longtemps contre lui ; il avait atteint sa 46e année sans trouver l'occasion de donner un libre essor à son génie politique. Né à St-Athanase, le 15 octobre 1840, et élevé chez les Jésuites de Montréal, il avait 27 ans quand il entra au barreau, l'année même où la confédération canadienne fut établie, et ce ne fut qu'en 1872 qu'il parut pour la première fois aux Communes, où il représentait le comté de Rouville. Cinq ans plus tard il fit partie pendant six mois de l'administration de M. Joly, avec le titre de solliciteur général. Rien jusque-là ne présageait le grand rôle qu'il devait se tailler sept ans plus tard sur la scène politique de son pays. Ce ne fut que le 27 janvier 1887 qu'il fut appelé à former un cabinet provincial, en employant deux éléments bien opposés, celui du parti li-

béral et celui du parti conservateur national. Dire l'audace et l'habileté que, à partir de ce jour, M. Mercier a déployées pour conserver dans ses mains ces deux forces si contraires et les faire servir à la réalisation de ses projets de réforme, ce serait refaire l'histoire politique de notre province pendant les cinq dernières années. Bien qu'il évoluât sur une scène excessivement étroite, M. Mercier eut l'art, dès les premiers jours, d'étonner les esprits, de soulever par la hardiesse de ses pensées de vives oppositions dans les autres provinces, ce qui est un grand art, car on ne discute que les hommes qui ont une valeur réelle. Les propositions étonnantes dont il parsème les discours qu'il prononce de temps à autre aux banquets politiques, ont fait verser plus d'encre aux journalistes de Toronto que les harangues des plus vieux lutteurs politiques.—Aussi peut-on dire qu'on regarde comme un événement qui marquera dans l'histoire politique du pays chaque dîner public où l'on sait que ce ministre prendra la parole. Le peuple canadien-français du Canada et des Etats-Unis—car il y a à présent un peuple canadien-français des Etats-Unis, avec lequel les grands réformateurs de notre pays doivent s'habituer à compter—a été amené d'instinct à considérer M. Mercier comme le chef de la nationalité française. Sans se rendre compte de ce sentiment, on voit en cet homme un chef appelé à faire de grandes choses. Il est, dans les affections du peuple, l'héritier du grand Papineau ; la nation a mis en lui sa confiance et l'on compte sur lui pour les jours de décision et d'épreuve qui ne sauraient tarder à luire.

Mermet (*D. H.*), adjudant au régiment de Watteville, de service en Canada de 1812 à 1815, était poète et ses morceaux intitulés *Châteauguay*, *Chambly*, sont de premier ordre et chers aux Canadiens. Les adieux de son épouse aux dames canadiennes sont d'une égale valeur. Il quitta le Canada à la fin de l'été de 1816. L'évêque Plessis le retrouva en France dans un état voisin de la pénurie : on voit aux annales des Ursulines que le prélat avait voulu le dissuader de quitter le Canada. On peut faire une connaissance intime avec ce poète du passé en lisant les extraits de la *Saberdache* du commandeur Viger, publiés dans la *Bibliothèque canadienne* de M. Bibaud.

Messein (*Charles François Bailly de*), coadjuteur de Québec,

était d'extraction noble, et naquit à Varennes en 1740. Il fit de bonnes études en Europe, entra au noviciat des Jésuites et revint en Canada en 1762, lors de l'expulsion de l'ordre de la France. Il acheva sa théologie à Québec et fut ordonné prêtre en 1767. En revenant des missions du Golfe, il fut blessé dans un combat entre des Canadiens loyaux et des Canadiens amis des Américains, en voulant servir de médiateur, probablement. Lord Dorchester le fit précepteur de ses fils. Elu coadjuteur de Mgr Hubert en 1788, il fut nommé évêque de Capse par le pape Pie VI, la même année, et sacré l'année suivante. Il mourut à l'Hôpital-Général le 30 mai 1794, et fut inhumé à la Pointe-aux-Trembles, dont il était curé depuis seize ans. Il était âgé de 53 ans et 6 mois.

Meulande (*Louis de Cissé de*), d'une famille noble de Bretagne, étudia au séminaire de St-Sulpice, puis passa en Canada en 1668, et y fut le collaborateur de l'abbé de Salignac Fénelon dans les missions sauvages. Etant repassé en France en 1677, il fut nommé vicaire apostolique pour le royaume de Siam et sacré vers l'année 1700.

Miramichi, dieu des eaux ou Neptune, connu particulièrement des anciens Outaouais.

Monck (*sir James*), successivement procureur général, membre du Conseil exécutif, juge en chef de Montréal et administrateur de la province du Bas-Canada. En conséquence de la mort du duc de Richmond, il administra la province *ad interim.* Il fut honoré de la chevalerie.

Montgolfier (*Etienne de*), septième supérieur de St-Sulpice, dans l'île de Montréal, était de la famille des grands aéronautes. Ordonné prêtre en 1750, il arriva en Canada au mois de juin de la même année et succéda plus tard à M. Normand du Faradon. L'évêque de Québec lui expédia des lettres de vicaire général. Elu évêque après la conquête, la jalousie du gouvernement anglais l'empêcha d'accepter, et il désigna lui-même Jean Olivier Briand. Il mourut le 27 août 1791, et eut pour successeur Gabriel Jean Brassier. On a de lui plusieurs vies de personnes mortes en odeur de sainteté à Ville-Marie. Celle de Marguerite Bourgeois fut publiée par M. Roux en 1818. Ce fut entre lui et le supérieur général Couturier que fut fait l'acte d'abandon par le séminaire de Paris à celui de Montréal, en 1664, de toutes prétentions sur les biens situés en Canada.

Montcalm (*Louis Joseph de St-Véran, marquis de*), lieutenant général des armées du roi, commandeur honoraire de l'ordre de St-Louis et commandant en chef en Amérique, naquit en 1712, d'une famille du Rouergue qui a produit le grand maître de Malte Gozon. Colonel du régiment d'Auxerrois en 1743, il reçut trois blessures à la bataille de Plaisance, et deux à l'affaire de l'Assiette. Brigadier en 1747, et maréchal de camp en 1756, il reçut le commandement en Amérique, arrêta le général Loudoun, prit Oswégo, Ontario et William-Henry avec un immense matériel de guerre. Le froid et la faim accablèrent ses soldats depuis l'automne de 1757 jusqu'au printemps de 1758 : il les soutint dans cette extrémité. Ce qui diminue son mérite, c'est qu'il assiégea Oswégo sur l'ordre du marquis de Vaudreuil, et contre son opinion. M. de Vaudreuil pensait qu'il aurait pu prendre aussi le fort Lydius, et ne s'ôta jamais cette idée de l'esprit. Le marquis de Montcalm le prit de suite sur un fort haut ton avec lui à l'endroit de la conduite de la guerre, bien qu'il n'eût figuré lui-même en Europe que comme brigadier, grade qui n'oblige point à savoir la guerre. Dans sa défense du Canada en 1759, il laissa trop facilement Wolfe s'établir à la Pointe-Lévis, d'où il domina Québec. Les feintes de ce général avant de surprendre l'Anse-au-Foulon, lui firent prendre le change au point qu'il laissa jusqu'à la dernière heure Bougainville trop loin de lui avec l'élite de ses troupes. Quant à la bataille d'Abraham, il la présenta avec une précipitation indicible à la tête de 4,000 hommes, malgré une note de M. de Vaudreuil lui mandant d'attendre la concentration des troupes, et qu'il marchait en personne pour le rejoindre avec les bataillons de Montréal. L'officier canadien qui nous a laissé la belle relation des opérations qui est à la fin des *Documents de Paris*, dit qu'il n'agit pas ainsi par caractère, mais toujours par jalousie. Voici le portrait qu'il trace de ce général : " Plein de talent, mais ambitieux sans mesure ; plus brillant, en conséquence de l'avantage d'une mémoire cultivée, que profond dans les sciences relatives à l'art de la guerre, dont il ne possédait pas même les éléments, il était peu capable de commander les armées. Sujet à des accès de passion, il était encore indiscret et divulguait volontiers ses plans. Avait-il quelque chose sur le cœur contre quelqu'un, il ne pouvait s'em-

pêcher de le rebaisser et d'en parler avec la dernière légèreté en présence du soldat et même de ses domestiques : c'est ainsi qu'il déprécia le marquis de Vaudreuil aux yeux de tous. Il voulait le supplanter. Ajoutons que, bien que brave, il n'était rien moins qu'entreprenant ; il n'aurait jamais attaqué Chouaguen, par exemple, s'il n'y avait été forcé pour ainsi dire par les reproches que lui fit de sa timidité M. de Rigaud, homme borné, il est vrai, mais plein de bravoure et de hardiesse ; il aurait abandonné celui du fort George presque aussitôt qu'il l'eut commencé, si le chevalier de Lévis ne lui eût donné l'exemple de la fermeté d'âme. " L'auteur de cette relation lui reproche les entraves qu'il mit aux opérations administratives de l'intendant Bigot à l'heure suprême, quand celui-ci s'employait enfin avec un zèle véritable et de bonne foi, par jactance, et par l'indiscipline et l'extravagance qu'il encourageait chez l'officier et le soldat ; et il a toujours été difficile de le laver du blâme de la cruelle violation de la capitulation de William-Henry, qui a fourni des armes au génie pour le flétrir, témoin Fenimore Cooper. Malgré tout cela, il vivra dans l'histoire, parce que sa bataille de Carillon, remportée le 8 juillet 1758, est la première où la France ait vaincu dans les mêmes proportions que l'Angleterre à Crécy, Poitiers et Azincourt, les Français n'étant que 4,000 contre 18,000. C'est toujours beaucoup d'avoir au front l'éclat d'un pareil triomphe, bien qu'il n'ait pas cru pouvoir le poursuivre, que le général vaincu ait conservé en quelque sorte l'offensive, et qu'il ait refusé de manœuvrer pour déloger l'armée anglaise au moyen des opérations que le marquis de Vaudreuil voulait qu'il fît sur ses communications avec la milice du Canada, qu'il voulait lui envoyer. Montcalm aurait abandonné les lacs sans des ordres absolus du gouverneur. Tué à Abraham, on a dit qu'il fut enterré dans un trou qu'une bombe avait fait au mur des Ursulines. Il nourrissait l'espoir d'être admis a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Lord Dalhousie a fait élever à Montcalm et à Wolfe un monument commun. L'*Eloge de Montcalm*, publié dans le *Mercure* de France, a été réimprimé à Québec avec son portrait.

Montigny (*Jacques Testard de*), chevalier de St-Louis, né au Canada en 1664, mort en 1737, couvert de 40 blessures,

servit neuf ans sur les galères de France et fit trois campagnes dans les dragons. Il fut au Canada le bras droit d'Iberville, toujours à l'avant-garde, remarquent Charlevoix et l'ode de Bibaud.

Montigny (*J. B. Philippe de*), aussi chevalier de St-Louis, né en 1724, mort en France en 1786, prit le fort Bull sur les Anglais. Il émigra à la conquête et son fils épousa la comtesse de Hoënsbrock, fille de Lothaire, marquis de Hoënsbrock et maréchal héréditaire du duché de Brabant. Sa petite-fille, Marie-Louise, née en 1795, épousa le comte Conrad de Rustbrock.

Montigny (*A. B. Testard de*), né à Saint-Jérôme, a été le premier zouave canadien à Rome avec le chevalier Murray. Il est devenu depuis recorder de la cité de Montréal. Il est l'auteur d'une *Histoire du droit canadien*, d'un *Catéchisme politique*, etc.

Montmagny (*Charles Huault de*), chevalier de Malte ou de St-Jean de Jérusalem, gouverneur de la Nouvelle-France pour la Compagnie des Cent-Associés et lieutenant général pour le roi après Chasteaufort, administra avec succès, et le roi le continua même contre son gré dans le commandement, sur les instances de la compagnie. Il bâtit le fort Richelieu en 1642, et mit beaucoup de dignité dans ses relations avec les nations sauvages. Les Iroquois eux-mêmes le respectèrent. Ces peuples ayant demandé ce que signifiait son nom, on leur répondit *Grande Montagne* ; depuis lors les Iroquois, et par imitation les autres peuples, appelèrent M. de Montmagny, puis tous les gouverneurs, Ononthio, et le roi de France, Grand Ononthio. Lord Elgin a remarqué à propos que Montmagny appartient à l'âge héroïque de la Nouvelle-France.

Montmorency (*Henri II, duc de*), amiral et maréchal de France, immolé par Richelieu en 1632, acquit en 1620, du prince de Condé, son beau-frère, la vice-royauté du Canada, et la céda lui-même cinq ans après au duc de Ventadour, son neveu. Il laissa son nom à plusieurs lieux du pays et fit quelques inféodations. Il avait été tour à tour la terreur des huguenots et des Espagnols, et l'on disait de lui qu'il était l'homme de la France le mieux fait et le plus aimable, le plus brave et le plus magnifique. Révolté contre le roi et ne pouvant plus inspirer son courage

au duc d'Orléans, chef du parti, en présence de l'armée royale sous les maréchaux de La Force et Schomberg, il se jeta dans les rangs ennemis. Au procès, les juges interrogeant Guiteaux pour savoir s'il avait vu le duc combattant contre le roi, cet officier répondit les larmes aux yeux : *Le feu et la fumée dont il était couvert m'ont empêché d'abord de le distinguer ; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M. de Montmorency ; je ne l'ai su certainement que quand je l'ai vu à terre sous son cheval mort.* Une de nos plus belles chutes d'eau retient encore son nom.

II. **Montmorency** *(François de Laval de)*, premier évêque de Québec, d'une branche de la maison de Montmorency, qui avait produit trois maréchaux de France, fils de Hugues de Laval de Montmorency, seigneur de Montigny, naquit à Laval, dans le Maine, en 1622. Il fit ses études au collège des Jésuites à Laflèche, devint archidiacre d'Evreux et abbé de Montigny. Le pape Alexandre VII ayant séparé la Nouvelle-France de l'église de Rouen, voulut y envoyer un vicaire apostolique et jeta les yeux sur lui, en 1658. Il fut sacré par le nonce apostolique sous le titre d'évêque de Pétrée *in partibus*. Il arriva à Québec en 1659. De Harley, archevêque de Rouen, voulut vainement s'opposer à lui et se prétendre encore l'ordinaire du pays. Conseiller du roi en ses conseils et membre né de la colonie, il eut aussi une très grande influence sur ses affaires, fut le censeur des fautes des gouverneurs et mit tour à tour à la raison le baron d'Avaugour et M. de Mésy. Il s'opposait surtout avec force à la traite de l'eau-de-vie, ce fléau des naturels. Il eut la gloire de baptiser l'illustre chef iroquois Garakonthié. Le 26 mars 1663, il érigea à Québec le séminaire des Missions étrangères, érection qui fut confirmée par lettres patentes du roi. Ami et protecteur des Jésuites, il leur réserva longtemps la prédication de l'Evangile aux nations et eut des démêlés avec M. de Queylus ; mais il finit par permettre aux Sulpiciens de se joindre à eux. Tandis qu'il érigeait son séminaire, il devenait un des grands dignitaires civils de la colonie par l'érection du Conseil souverain, où le prince lui assigna la première place après son lieutenant général et avant l'inten-

dant. Cette qualité le met à couvert des attaques mal dirigées de plusieurs écrivains qui n'ont considéré en lui que le pontife, tandis qu'ils auraient dû ne pas faire abstraction de sa qualité de membre du gouvernement. L'abbé Faillon lui-même ne l'a pas parfaitement traité sous ce rapport. L'érection de Québec en évêché se poursuivait à Rome dès l'an 1670 ; mais elle fut retardée par les prétentions opposées de Louis XIV et du souverain pontife, qui exigea que le siège de Québec dépendît immédiatement du Saint-Siège. L'affaire fut terminée en 1774 et Clément X expédia les bulles à son suffragant. Les revenus de l'abbaye de Maubec furent réunis à l'évêché en cette occasion. Mgr de Laval établit un chapitre en 1684. Les premiers chanoines furent Henri de Bernières, doyen, Ango de Maizerets, archidiacre, Charles de Glandelet, prébendier des théologiens, MM. Soumande, Pinguet, Buisson, de La Colombière, Levallet, Deleuze et Germain Morin. Quoiqu'il se démît à Paris le 24 janvier 1688, il continua cependant à résider à Québec, au séminaire, qu'il vit brûler deux fois avant sa mort, arrivée le 6 mai 1708. Il fut inhumé devant le maître-autel de la cathédrale, où M. de La Colombière Serré prononça son oraison funèbre, qui offre des passages remarquables. Prélat de la primitive Eglise, il ne ménageait nullement sa personne et s'imposait des courses pénibles pour visiter son immense diocèse, souvent au cœur des rudes hivers de ce temps-là, et en partie à pied, suivi d'un traîneau portant son nécessaire. Sa réconciliation avec l'abbé de Queylus et avec M. de Mésy, contre la mémoire duquel il empêcha que les commissaires du roi fissent rien, fait honneur à ce grand homme. Le petit séminaire de Québec, qui eut son commencement sous son épiscopat, a été érigé en université sous son nom en 1852. —Voyez *Queylus*.

Moquin *(Louis)*, habile légiste canadien, né en 1787, fut élevé par un de ses oncles, marchand à Varennes, qui le plaça à 13 ans au séminaire de Québec, où il étonna par son intelligence. Il fit son cours d'études en cinq ans, mais malgré qu'il passât ainsi dans les classes supérieures, il laissait derrière lui les plus valeureux. Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet lui étant tombé sous la main, il l'apprit par cœur, n'ayant pu se le procurer à Québec. Il entra chez un médecin, mais il quitta bientôt cette

branche pour étudier le droit et fut admis au barreau en 1813. Le zèle qu'il mettait à l'étude de ses causes, sa franchise et ses belles qualités, comme ses talents supérieurs, lui firent une grande réputation et une clientèle profitable ; mais une maladie de langueur le conduisit au tombeau le 23 juin 1825. Le grand vicaire Demers chanta son service funèbre, et le grand juge Sewell prononça un éloge sur sa tombe. Il y a de lui un portrait à l'huile dans un album de feue madame Alexandre de Lusignan.

Morgan (*le général*), originairement perruquier à Québec, passa dans le camp américain, fit des prodiges de valeur et fut blessé au siège de cette ville ; se signala ensuite à l'armée du Nord contre Burgoyne, puis dans le Sud, où il eut la gloire de battre à plate couture le fameux chef de la cavalerie anglaise Tarleton. C'était un des premiers hommes de son temps pour le coup de main.

Morin (*Germain*), premier prêtre canadien, baptisé le 15 janvier 1648, ordonné en 1665, fut secrétaire de Mgr de Laval, chanoine en 1607, et mourut en 1702.—Marie Morin, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montréal, écrivit en 1725 les annales de cette maison, conservées dans cette communauté et à La Flèche en France. Née à Québec en 1649, elle fut le même jour présentée au baptême par le gouverneur Louis d'Aillebout de Coulonge. Hospitalière en 1664, elle fut supérieure de 1693 à 1696, puis de 1708 à 1711, et mourut en 1731.

II. **Morin** (*l'honorable Augustin Norbert*), LL.D., juge de la Cour supérieure et doyen de la Faculté de droit de l'université Laval, né à St-Michel, comté de Bellechasse, en octobre 1803, commença sa réputation par une épître au juge Bowen à propos de la langue française dans les brefs des cours de justice, imprimée dans la *Bibliothèque canadienne*. Il n'était encore qu'étudiant en droit. Élu jeune député au parlement, il fut chargé de l'impression de l'*Histoire* de Labrie et fournit à Isidore Lebrun, de Paris, des données pour son *Tableau des Canadas ;* eut une grande part aux *quatre-vingt-douze résolutions* et fut député en Angleterre en 1833. Sous l'empire de l'Union il fut juge de la Cour des prérogatives, et fut élu orateur de l'Assemblée législative. M. Morin était alors au faîte de sa réputation. Quand la populace incendia les chambres, il était sur le

fauteuil présidentiel comme ces anciens sénateurs romains devant les Gaulois, et ne voulut point le quitter avant qu'on eût mis devant lui une *motion* d'ajournement. Il a été depuis secrétaire provincial, puis président du bureau des terres et a été défait dans son comté de Terrebonne. Cet incident amena sa retraite et sa nomination à la magistrature. Il a encore fait partie du comité exécutif de l'exposition canadienne à Paris, et il fut membre du conseil des patrons de l'Ecole de droit liée au collège des Jésuites. On reconnaissait à M. Morin des connaissances remarquables dans plus d'une branche. Mort à Ste-Adèle, comté de Terrebonne, en 1865.

Mountain (*le très révérend Jacob*), DD., premier lord évêque de Québec en 1793, membre des conseils exécutif et législatif, mort à Marchmont près de Québec en 1855, avait été nommé sur la recommandation du docteur Tomline, évêque de Winchester. Le *Christian Remembrancer* de Londres pour 1825, contient un magnifique éloge de ce prélat, qui était, dit-on, un homme modéré sur lequel Mgr Plessis prenait facilement le pas dans les assemblées publiques, et qu'on croit n'avoir appuyé que faiblement les démarches de quelques gouverneurs contre le culte catholique. Mais sa lettre de 1799 à sir Robert Shore Milnes, dans le sixième volume de Christie, montre qu'il voulait s'emparer de l'éducation du peuple canadien, et sous Craig, en 1810, il excita Herman Witrius Ryland à dénoncer les mandements où Plessis *usurpait son titre*, selon lui.—Il signa aussi le mandat d'arrestation de Bedard et des autres patriotes.—Le docteur J. G. Mountain, troisième lord évêque de Québec, ancien official du premier, a transporté son siège à Montréal lors de l'Union, puis est retourné à Québec. Il a publié des poésies et contribué à la fondation du collège Bishop à Sherbrooke.

Mowat (*Oliver*), fils aîné de John Mowat, Ecossais qui combattit sous lord Wellington durant les guerres de la Péninsule et s'établit plus tard à Kingston. Oliver naquit en cette ville en 1820 et y reçut son éducation. A vingt et un ans il était admis au barreau. Politicien de talents, M. Mowat, depuis 1872, est la tête de la province d'Ontario. Par d'habiles concessions il a su garder les votes des catholiques dans sa province et se soutenir au pouvoir malgré

la vive opposition du parti conservateur. Avant la Confédération M. Mowat avait fait partie des administrations Brown-Dorion et Macdonald-Dorion. Il avait été nommé vice-chancelier du Haut-Canada en 1864 et donna sa démission huit ans plus tard, lorsqu'il fut appelé à former une nouvelle administration dans Ontario. M. Mowat a épousé, en 1846, Jane, seconde fille de feu John Ewart, écuyer, de Toronto.

Murray (*James*), général anglais, lieutenant de Wolfe, fils de lord Elibank, pair d'Ecosse, suggéra, dit-on, à ce capitaine l'escalade par laquelle il surprit les plaines d'Abraham, et défendit avec succès Québec contre le chevalier de Lévis. Il prit ensuite le fort Jacques-Cartier, et opéra sa jonction avec Amherst devant Montréal. Laissé par celui-ci à la tête du gouvernement de Québec, il interpréta la capitulation de Montréal favorablement, tandis que le marquis de Vaudreuil, dans une lettre à M. de Bellestre, l'interprétait contre nous, quant aux lois françaises. Il fut ensuite gouverneur en chef de la province de Québec en 1763, et fut rappelé en 1766 pour avoir montré trop d'estime pour les Canadiens. Il emporta avec lui les félécitations du clergé, de la noblesse et du peuple, et, interrogé par un comité du parlement, il dévoila impitoyablement l'iniquité du pouvoir envers le peuple conquis. Commandant à Minorque avec un autre général contre le duc de Crillon, il défendit durant sept mois le fort St-Philippe, et refusa un million et la pairie française qu'on lui offrait s'il voulait livrer la place. Il mourut général en 1799. Son fils était général major dans la Péninsule sous Wellington.

II.—(*sir George*), guerrier, diplomate et écrivain, successivement quartier-maître général de Wellington dans la Pénisule, président du Haut-Canada, chef d'état-major des armées de la coalition à Paris, ministre des colonies et commandant des forces *ad interim*, rédacteur des dépêches de Marlborough. Il négocia la capitulation de Copenhague et la convention de Cintra, et promit aux Canadiens de mettre en pratique les recommandations du comité de la Chambre des communes d'Angleterre, occasionnées par l'administration arbitraire de lord Dalhousie.

Muy (*Danneau de*), illustre famille canadienne qui commence à ce Danneau de Muy qui rallia les Français et les

Canadiens surpris par Peter Schuyler et les Iroquois à la Prairie de la Madeleine, et qui remporta la victoire. Nicolas Danneau de Muy, écuyer, épousa demoiselle Marguerite Boucher, fut gouverneur du Détroit après Céloron de Blainville, puis de la Louisiane. Marie Charlotte, sa fille, religieuse ursuline à Québec, a écrit la vie de madame Pontbriand, mère de l'évêque. C'est un abrégé de celle de dom Trottier, et elle a été retrouvée au séminaire de Montréal parmi le papiers du prélat. On connaît encore Jacques Pierre de Muy, écuyer, seigneur en 1752, et capitaine d'infanterie. Un Danneau de Muy était officier dans la milice en 1814.

N

Neilson (*John*), qu'on a appelé quelquefois le Franklin du Canada, sans doute parce qu'il commença comme lui par être imprimeur, fut propriétaire de la *Gazette de Québec* publiée en anglais et en français. Il fut élu membre du parlement pour Québec en 1820, et fut réélu jusqu'en 1830. Il représenta alors le comté de Québec jusqu'en 1834. Il appartenait aux rangs populaires, ainsi que James Stuart. L'administration voulut séduire ces deux hommes qui prêtaient le secours de leur nom aux Canadiens-Français. Elle gagna Stuart, et offrit à Neilson pour son journal le titre de *Gazette officielle* ou organe du gouvernement. Il refusa pour lui-même, mais accepta pour Samuel Neilson, son fils. Bientôt quelques articles suspects, attribués au père, s'étant glissés dans la *Gazette*, lord Dalhousie la rejeta, et fonda la *Gazette officielle de Québec*, qu'il confia au docteur Charlton Fisher, alors rédacteur de l'*Albion* de New-York. Neilson combattit l'Union, et alla en Angleterre avec M. Papineau porter la requête des Canadiens. On a de ces députés : *Letter to His Majesty's under Secretary of State on the subject of the proposed Union of Upper and Lower Canada*, Londres, 1824, in-8. Le 4 janvier 1832, il fut présenté à M. Neilson une coupe travaillée en relief et en bossage. Dans un compartiment, les agents présentent la requête au roi assis sur un trône. Dans un autre, un militaire déchire d'une main l'acte constitutionnel, et présente de l'autre des chaînes au Canada, que le lion britannique et un génie protègent,

placés entre le militaire et le génie de la province. Sur un autre compartiment, Cincinnatus laisse la charrue pour prendre la dictature. Sur le quatrième, deux génies portent des palmes autour de l'inscription, qui est ainsi conçue : " A John Neilson, écuyer, M. P. P., député deux fois auprès du parlement impérial pour défendre les droits des Canadiens. Ce léger tribut de reconnaissance lui est offert en mémoire des services qu'il a rendus au pays, et comme hommage à ses vertus civiques. Québec, 1832. "—Sur le pied, la maison même de M. Neilson se trouve représentée au naturel, ainsi que plusieurs emblèmes indicatifs des mœurs du pays, tels qu'un traîneau attelé et chargé de bois, un canot d'écorce et une famille sauvage. On sait qu'il fut encore député en Angleterre avec Jocelyn Waller en 1834. En 1835, il fut chargé d'aller aux Etats-Unis étudier le régime des pénitenciers avec M. Mondelet ; ils publièrent leur rapport, Québec, in-4to. Sous lord Gosford, il se sépara de Papineau. Il refusa un siège au Conseil exécutif, mais entra au Conseil législatif. Il fut aussi du Conseil spécial en 1838. Après l'Union, il représenta, de 1841 à 1844, le comté de Québec au parlement-uni, et est mort dans la retraite à un âge fort avancé.

Nelson (*le docteur Wolfred*), inspecteur des prisons et pénitenciers, et ci-devant maire de Montréal, ancien membre du parlement pour William-Henry ou Sorel, de 1827 à 1829, se montra l'homme le plus capable de commander l'insurrection à St-Denis, où il repoussa le colonel Gore. Il se signala après la victoire par son humanité envers les soldats blessés, auxquels il donna les secours de son art : le *major général* improvisé ne put oublier sa profession. Echappé à travers mille dangers et misères, il rentra dans son pays à l'avènement des mécontents au pouvoir, profita fort par le *bill d'indemnité*, adhéra à leurs nouveaux principes, et lutta pour eux contre M. Papineau, qui n'en fit pas autant. Il ne faut pas le confondre avec le fameux docteur Robert Nelson, le plus audacieux de tous les chefs de l'insurrection, *commandant en chef des forces de la république*, et qui supplanta Papineau à l'assemblée de Middlebury, dans le Vermont, où il publia une déclaration d'indépendance. Il avait autant de génie qu'il avait peu d'instruction.

Nelson (*Robert*), médecin et surtout chirurgien distin-

gué, connu au Canada, où il naquit, et aux Etats-Unis, où il est mort en 1873, à l'âge de 77 ans. Il était docteur de la faculté de Hartford et membre correspondant de la Société médicale du Massachusetts. Il fut un moment président de la république canadienne, quand il envahit le Bas-Canada à la tête d'un parti de ses compatriotes et de sympathiseurs américains.

Nelson (*Hugh*), natif d'Irlande en 1830. Il s'établit jeune dans la Colombie Anglaise, où il s'occupa du commerce de bois, et se mêla activement à la politique. Il devint sénateur et, en 1887, fut nommé lieutenant-gouverneur de la Colombie Anglaise, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

Newton (*Gilbert Stuart*), artiste éminent, né à Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse, en 1795, étudia en Italie en 1820, puis à l'Académie royale d'Angleterre. Il se livra surtout à la miniature et orna les *annuaires* et autres publications élégantes. Ses figures de femmes ont une expression frappante d'innocence et de beauté. Il est mort en 1855.

Nicolet (*Jean*), resté parmi les indigènes à la prise du pays par les Anglais en 1629, découvrit le Wisconsin et le Michigan occidental, et a laissé son nom à la ville de Nicolet. Il épousa Marguerite Couillard, filleule de Champlain, et se noya dans l'anse de Sillery le 29 octobre 1642, ayant fait ses découvertes de 1634 à 1635.

Noiseux (François-Xavier), père de la biographie en Canada, né à Québec en 1748, décédé curé des Trois-Rivières et grand vicaire le 18 novembre 1834, entra au séminaire de Québec en 1765 et se distingua dans les mathématiques. Ordonné prêtre en 1774, il fut envoyé à la Pointe-aux-Trembles et à la Longue-Pointe, puis à Belœil, qu'il desservit pendant 21 ans. Il passa aux Trois-Rivières en 1796. Il avait assez d'influence dans les affaires ecclésiastiques pour que Craig, écrivant à son secrétaire Ryland, lui dise que Plessis est monté aux Trois-Rivières pour consulter Calonne ou Noiseux (*). Cet ecclésiastique était un homme

(*) He then told me that he was to go to Three Rivers a day or two after, and requested to defer entering more particularly into it till his return. Whether he consulted Noiseux or Calonne or both, I know not ; but when he returned, I found him entirely changed, for his conscience would by no means permit him even to consent to the Crown nominating to the livings.

très instruit et possédait une belle bibliothèque dans un temps où il était difficile de réunir beaucoup de livres dans cette province. Il a écrit le premier sur la biographie, se bornant au clergé. Son manuscrit est d'une belle écriture, mais n'est pas tout à fait aussi soigné pour les dates et autres circonstances. On veut même y trouver des personnages imaginaires. Il a été attaqué en effet par le commandeur Viger, le R. P. Martin, l'abbé Faillon, l'abbé Ferland et Mgr de Tloa, et défendu, autant qu'il peut l'être, par le juge Law et l'auteur de ce volume.

Normand du Faradon (*Louis*), sixième supérieur de St-Sulpice à Montréal et grand vicaire, né en 1681 au diocèse de Nantes, entra au séminaire d'Angers en 1701, et passa à celui de Paris en 1706. Etant passé en Canada en 1722, il succéda dix ans après à M. de Belmont, et mourut en juin 1759. Il fut le premier bienfaiteur et comme le fondateur des Dames Grises, et sous lui le fief Bourchemin fut ajouté aux trois seigneuries de Montréal, de St-Sulpice et du lac des Deux-Montagnes.

Noyan (*Payen*, *Chavoy*, *etc.*, *de*) illustre famille répandue dans toutes les colonies françaises, et alliée à celle d'Ailleboutt, de Repentigny, de Longueuil et de Beaujeu. En Canada, Pierre Jacques Payen, écuyer, sieur de Noyan, capitaine des troupes de la marine, épousa en premières noces demoiselle Catherine Le Moine de Longueuil, sœur de MM. d'Iberville et de Bienville, puis en secondes, au château de Longueuil, le 17 novembre 1731, demoiselle Louise Catherine d'Aillebout de Mantet. Il se signala par la défense du mauvais fort de Frontenac contre le général Bradstreet, qui fut obligé de le bombarder. Il fut impliqué dans le procès de Bigot et est désigné Pierre Jacques Payen de Noyan, chevalier de St-Louis, lieutenant de roi des Trois-Rivières. Pierre de Chavoy, écuyer, sieur de Noyan, né à Montréal le 7 avril 1731, major de la ville le 7 janvier 1754, était sans doute son fils ; quoiqu'il en soit, de son premier mariage avec demoiselle de Longueuil, il eut des fils connus sous les noms de Chavoy l'aîné et cadet ; Chavoy l'aîné, guillotiné sous Robespierre, avait un fils dans la légion de Bourbon en Espagne en 1797, et un autre qui périt à 22 ans à Quiberon, parce qu'il ne voulut pas faire un mensonge et dire qu'il n'était pas majeur. Chavoy cadet ou Hugues Payen de Chavoy,

s'était sauvé par l'émigration, étant alors chevalier de Saint-Louis et lieutenant-colonel du régiment de Béarn. Il était à Londres le 7 décembre 1797 à Southampton court, d'où il écrivait au colonel de Longueuil. Il avait été page de Louis XVI en 1763. Il fit la campagne de 1792 avec les princes, commanda en Angleterre un corps de *gentilshommes cadets* et fut chargé par *Monsieur*, en 1799, d'une mission en France, laquelle lui ayant réussi, il fut nommé colonel au nom du roi. Il vivait encore en 1820 à son château de Chavoy, département de la Manche. Sa sœur épousa le comte de Mallet. Le général Christie Burton était devenu acquéreur des seigneuries des Noyan, qui paraissent avoir tous quitté le Canada à la conquête ; cependant une Payen de Noyan était encore supérieure de l'Hôpital-Général de Québec en 1802 : elle avait un cousin germain qui, après avoir été officier de cavalerie, était prêtre à Londres. Charly de Noyan, qui avait épousé une demoiselle de Beaujeu, fille du héros de Monongahela, fut gouverneur de la Guyane. A la Louisiane un Payen de Noyan, gendre du malheureux Hertel de La Frenière, fut victime du dévouement qu'il lui montra, et fusillé par ordre du capitaine général O'Reilly. Un autre Payen Noyan, périt dans la révolution de St-Domingue avec madame de Repentigny, fille de *M. de Noyan du Canada.*

O

O'Brien, nom de l'archevêque d'Halifax, natif de l'île du Prince-Edouard, instruit au collège de St-Dunstan, puis à la Propagande, où il remporta la médaille d'or. Ordonné en 1871, il avait, depuis 1874, le soin de deux paroisses ou missions. En novembre 1882 il fut nommé successeur de l'archevêque Hannan. Il est auteur de *Philosophy of the Bible vindicated.*

Odelin (*Jacques*), métaphysicien canadien, né à St-Constant et ordonné prêtre le 4 février 1816, professa la philosophie à Nicolet. Il est surtout connu par sa polémique avec les ecclésiastiques du séminaire de St-Hyacinthe au sujet des doctrines de Lamennais. A une époque où une grande partie du clergé canadien s'engouait, comme celui de France, pour les nouvelles idées, il lutta avec une grande force con-

tre plusieurs adversaires habiles, entr'autres MM. Prince et Raymond, et l'opinion lui donnait déjà la victoire, quand l'encyclique de Grégoire XVI vint finir la cause. L'abbé Odelin mettait le sceau à sa réputation par ses pensées *théologico-philosophiques*, publiées dans les *Mélanges Religieux*, quand la mort l'enleva à son pays le 8 juin 1841.

O'Donell (*Jacques Louis*), premier vicaire apostolique de Terre-Neuve en 1796, fut nommé évêque de Thyatire par le pape Pie VI, et sacré à Québec par Mgr Hubert. Promu à l'évêché de Derry, en Irlande, en 1817, il eut pour successeur Mgr Thomas Gillow.—L'architecte de la basilique paroissiale de Montréal, dont la façade est si remarquable, est un O'Donell, qui vint en Canada en 1824, et qui se convertit, avant de mourir en 1829. Ce fut messire Richards, converti lui-même, qui l'administra. Il fut inhumé dans le temple qu'il avait construit, près de la première des grandes colonnes qui soutiennent le dôme, et l'on a mis sur sa tombe une épitaphe convenable.

Olier (*Jean Jacques*), abbé de Pibrac, fondateur de la société de St-Sulpice à Paris et à Montréal, compagnie dont il était aussi un des fondateurs, fut l'ami de saint Vincent de Paul, il était né en 1608, et mourut en odeur de sainteté en 1657. Il avait refusé l'évêché de Châlons-sur-Marne, que lui offrait le cardinal de Richelieu. Sa vie écrite par l'abbé Faillon a fait oublier l'abrégé du P. Giry.

Ononkonaya, chef de 100 guerriers iroquois, fait rencontre en 1638 de 400 Algonquins. Les Iroquois ne songent qu'à fuir, quand il leur dit : " Mes frères, si nous voulons commettre une telle lâcheté, attendons au moins que le soleil soit sous l'horizon, afin qu'il ne la voie pas." Ce peu de mots eut son effet : la résolution fut prise instantanément de combattre jusqu'à la mort, et elle fut exécutée avec toute l'ardeur que peuvent inspirer le dépit et la crainte d'être déshonoré. " Si la Grèce eût été le théâtre d'une action semblable, dit l'auteur des *Beautés de l'histoire du Canada*, l'homme éloquent qui arrêta par deux ou trois paroles ses compagnons prêts à fuir, les braves qui se défendirent contre une troupe quatre fois plus forte, eussent été immortalisés par tous les arts et consacrés comme des héros demi-dieux.

Oroboa, héroïne algonquine de la tribu des Muscogules.

Prisonnière de guerre chez les Iroquois, elle fut déposée dans une cabane pieds et mains liés, et demeura dix jours dans cette position, sans prendre de nourriture que ce qu'il fallait pour l'empêcher de mourir. La douzième nuit, pendant que ses gardes dormaient auprès d'elle, elle parvint à dégager une de ses mains, et bientôt après à se détacher tout à fait elle-même. Son premier soin fut d'assurer sa liberté par la fuite ; mais elle ne put se résoudre à laisser ainsi s'échapper l'occasion de la vengeance. Elle rentra dans le wigwam qu'elle venait de quitter, saisit un tomahawk, assomma celui des guerriers iroquois qui se trouvait le plus à sa portée, s'élança dehors et s'alla cacher dans le creux d'un arbre qu'elle avait remarqué. Là, elle attendit que la police du canton fût passée, et dirigeant sa course d'un autre côté, elle s'enfonça dans les bois. Elle y errait depuis deux jours, quand elle s'aperçut que ses ennemis suivaient ses traces. Elle se plongea aussitôt dans un étang couvert de roseaux et y demeura dans une attitude qui lui permettait de respirer sans être aperçue. Durant trente-cinq jours elle parcourut les forêts et les déserts, vivant de racines et de fruits sauvages. Parvenue à une rivière large et rapide, elle fit avec des osiers une espèce de radeau qui lui servit à la traverser. Enfin, rencontrée par des guerriers de sa nation, elle fut reconduite en triomphe dans son village, au milieu des chants de guerre.

Ouikka, l'idole des Esquimaux, fait naître les tempêtes, renverse les pirogues et rend inutiles les plus généreux efforts de leurs conducteurs. Ceux qui découvrirent les premiers l'Amérique, n'avaient point avec eux de Camoëns. Dans la *Lusiade*, par ce grand poëte, quand Vasco de Gama est près de doubler le cap des Tempêtes, tout à coup l'on aperçoit un personnage formidable qui s'élève du fond des mers ; sa tête touche aux nues, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent sur la surface des eaux. Ce génie est le gardien de cet Océan, dont nul vaisseau n'a encore fendu les ondes ; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'empire de ces mers, et il leur annonce toutes les calamités qui doivent traverser leur entreprise. Cette fiction est une des plus belles qu'on ait à opposer aux anciens.

Ouimet (*Gédéon*), ex-procureur général durant l'admi-

nistration Chauveau et premier ministre de la province de Québec en 1873, est actuellement surintendant des l'instruction publique.

Ouimet (*André*), patriote, frère du précédent, décédé en 1853. Il fut président de l'association des *Fils de la liberté* durant les troubles de 1837-38.

Ouimet (*J. Aldric*), né à Ste-Rose en 1848. Durant la campagne du Nord-Ouest en 1885, il commanda le 65e bataillon des carabiniers mont-royaux (volontaires), dont il était alors colonel. Depuis 1873, M. Ouimet représente le comté de Laval à la Chambre des communes, dont il a été nommé orateur après les élections générales de 1886.

Ouréhouaré, chef de guerre iroquois, fut attiré à Cataracoui avec les autres chefs par René de Brisay, marquis de Denonville, saisi traîtreusement, et envoyé en France pour servir sur les galères. Louis XIV eut le bon sens de le renvoyer en Canada avec Frontenac, qui se l'attacha et l'admit même à son conseil. Il devint un homme aussi poli que valeureux, et bien qu'il combattît plusieurs fois contre les siens, il put encore être utile auprès d'eux pour les relations diplomatiques. Il fut à la tête de deux ambassades du canton des Goyogouins et de celui des Onneyouths en 1694 et en 1695. Lors de la seconde, il mourut d'une pleurésie à Québec. Un père Jésuite lui parlant des opprobres et des ignominies de la Passion de Jésus-Christ, il entra, dit-on, dans un si grand mouvement d'indignation contre les Juifs, qu'il s'écria : " Que n'étais-je là ? je les aurais bien empêchés de traiter ainsi mon Sauveur. " Il fut enterré avec les honneurs militaires.

Ouréouati, fameux chef de guerre et orateur iroquois, vulgairement appelé en Canada *la Grande-Gueule* à cause même de son éloquence, fut la terreur des Outaouais et de Ville-Marie naissante, humilia M. de La Barre et participa au massacre de Lachine. Le gouverneur Colden nous a conservé la mâle et fière harangue qu'il prononça à l'anse de la Famine. C'est un beau morceau d'éloquence. Dans sa vieillesse, en 1712, il conclut un traité de neutralité.

P

Pagnuelo (*Siméon*), né à Laprairie en 1840, aujourd'hui

juge de la Cour supérieure à Montréal, a publié en 1872 un ouvrage intitulé : *Etudes historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada*, qui a été honoré d'un bref de Pie IX et de la haute approbation des évêques du pays.

Painchaud (*Charles François*), philosophe et ami de l'éducation, né à l'île aux Grues le 9 septembre 1783, étudia les mathématiques sous l'abbé Raimbaud, au presbytère de L'Ange-Gardien, avec Henry Hardinge, depuis pair d'Angleterre et commandant des forces à la mort du duc de Wellington. Après avoir fait son cours de théologie au séminaire, il fut ordonné le 21 septembre 1805 et fut employé comme vicaire à Notre-Dame de Québec. Ensuite, il fut envoyé dans les missions de la baie des Chaleurs, où il desservit des Acadiens, des Irlandais, et les sauvages de Ristigouche. Nommé à la cure de Ste-Anne Lapocatière par Mgr Plessis, en 1814, il y fonda un beau collège, qui fut ouvert aux élèves en 1829. Il dut s'imposer bien des sacrifices pour doter l'établissement d'une bibliothèque et d'un cabinet de physique. Il mourut à Ste-Anne le 9 février 1838. Il y a plusieurs cantiques de lui dans le *Cantiques à l'usage des missions* de l'abbé Boucher-Belleville, entre autres, " *Enfants, la jeunesse,* " " *Nouvelle agréable,* " et il a laissé en manuscrit des *Remarques sur la philosophie du comte de Bonald*, des *Observations sur les théories du comte de Maistre* et des *Recherches sur le magnétisme animal.*

Panet, maison canadienne qui s'est élevée depuis la conquête.—Elle a produit un gardien des archives du gouvernement de Québec et greffier en chef du Conseil de guerre ou Conseil supérieur sous Murray : Jean Claude Panet, auteur d'une relation du siège de Québec ; quatre juges, un grand voyer, un coroner, un orateur de la Chambre des communes, un évêque et un membre de l'Exécutif.

Jean Antoine Panet, né en 1751, entra au barreau aussitôt que l'Angleterre leva la proscription qui pesait sur les Canadiens, ainsi que Pierre Panet qui, avant d'être juge, exerça à Montréal les deux professions de notaire et d'avocat. Il se fit une très grande clientèle. Elu député par la haute ville de Québec en 1792, après l'octroi de la constitution, il eut l'honneur d'être le premier président de la Chambre, où il présenta une requête des citoyens de Québec pour l'abo-

lition de l'esclavage. Lord Dorchester, ayant résolu de l'élever à la magistrature, recommanda à la Chambre d'élire un autre orateur en 1793, et la Chambre choisit M. de Lotbinière ; mais M. Panet résigna bientôt son siège à la Cour des plaidoyers communs pour ne pas venir résider à Montréal ; il fut réélu et toujours porté au fauteuil, jusqu'en 1815, qu'il fut appelé à la chambre haute. Son élection à la présidence en 1792 avait été un véritable triomphe pour la nationalité canadienne-française, car M. Richardson prétendait que les Canadiens étaient liés par la reconnaissance à adopter la langue anglaise, et il était appuyé, le croirait-on ? par Pierre Louis Panet, qui fut juge en 1794. Son élection à cette époque et à chaque parlement postérieur prouve le mérite extraordinaire de ce grand citoyen. Il mourut la même année, 1815, le 17 mai, et fut inhumé dans la cathédrale par Mgr Plessis. Il avait été commissaire du roi pour le cadastre des biens des Jésuites, et adressa alors à lord Dorchester un protêt en forme de mémoire contre la partialité des commissaires anglais et l'illégalité de leurs procédés. Une pension fut accordée à sa veuve par la législature. Craig lui avait ôté son grade de lieutenant-colonel de la milice parce qu'il était un des fondateurs du *Canadien*, s'imaginant que dans un gouvernement constitutionnel la majorité de la population ne devait point avoir de journal !

Bernard Claude Panet, né à Québec le 9 janvier 1753, ordonné prêtre en 1778, fut élu coadjuteur de Mgr Plessis en 1806. Le pape Pie VII le nomma évêque de Salde en Mauritanie la même année, et il fut sacré l'année suivante. Evêque de Québec en 1825, il prit possession de son siège le 12 décembre et gouverna jusqu'en 1832, qu'il se retira à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il mourut en 1833, âgé de plus de 80 ans. Il fut inhumé à côté de Mgr Plessis. Un employé du gouvernement disait de ce prélat, qu'il était le seul Canadien qu'il connût qui eût conservé son innocence baptismale, ce que sa physionomie annonçait en effet.

Papin (*Joseph*), un des hommes les plus brillants qui parurent sur la scène politique à l'époque de la formation du parti libéral ; orateur passionné, dont l'éloquence grandiose et pittoresque entraînait les foules ; ardent chef de parti ne reculant devant aucun obstacle, toujours prêt à affronter les

plus grands dangers pour la défense de la cause qu'il soutenait. Ce tribun populaire, dont le souvenir est encore vivace à la mémoire de ceux qui l'ont connu, fut moissonné au début de sa carrière, alors que la vie lui promettait un avenir brillant. M. Papin naquit à L'Assomption en décembre 1825 et fit ses études au collège de ce village, puis il vint à Montréal étudier le droit sous M. F. Pelletier. L'Institut canadien venait d'être fondé dans cette ville par la jeunesse libérale, le jeune avocat s'y fit bientôt remarquer par son patriotisme et l'ampleur de ses vues. Quand le parti *rouge* voulut se choisir un chef, un grand nombre voulait élire M. Papin, mais après quelques délibérations le choix tomba sur M. A. A. Dorion. Elu représentant du comté de L'Assomption, en 1854, contre M. S. Morin, M. Papin fut défait, quatre ans après, par M. L. Archambault et se retira momentanément de la scène politique pour se consacrer à sa profession. Il fut nommé avocat de la corporation à Montréal. M. Papin mourut le 23 février 1862, à l'âge de trente-six ans, regretté de ses adversaires comme de ses amis. Tous s'accordent à dire que s'il eût vécu plus de temps, il serait parvenu au premier rang. Donnons, en terminant, le portrait que fait de lui M. L. O. David dans *l'Opinion publique* du 24 août 1871 . "L'un des types les plus remarquables du Canada français, par le corps et l'intelligence, rejeton puissant d'une race d'hommes grands et forts comme des chênes, M. Papin avait près de six pieds et trois pouces et de l'intelligence en proportion, une poitrine capable de contenir une batterie, une taille qui joignait l'élégance à la vigueur, et, dominant tout cela, une belle tête, une grande et magnifique figure brune, énergique et pleine de vie.

"Il nous semble encore entendre les échos de cette immense voix qui ressemblait aux grondements du tonnerre, ou de la vague qui se brise sur les flancs sonores d'un rocher. Quelquefois, lorsqu'elle s'élevait pour dominer les bruits de la foule, on aurait dit les rugissements du lion au sein d'une forêt agitée par la tempête.

"Il a été surtout remarquable dans les assemblées populaires ; le forum allait à sa grande taille, à ses vastes poumons. Le spirituel auteur de la *Pléïade*, comparant le parti rouge au club de la Montagne, disait que Papin en était le Danton."

Emile Chevalier écrivait, quelques jours après la mort de cet homme remarqnable :

" La démocratie canadienne vient de faire une perte considérable dans la personne de son chef le plus direct, M. Joseph Papin, décédé vers la fin du mois dernier, à L'Assomption, à l'âge de trente-six ans.

" C'était un tribun dans toute la force du terme. Il avait la parole entraînante et facile ; sa voix électrisait les masses. Grâce à son énergie, à son éloquence, les droits seigneuriaux ont été, en 1855, abolis au Canada. Il fut le Mirabeau de cette colonie, mais sans les hésitations, sans les défaillances de notre immortel orateur.

" C'était un bon et noble cœur, plein d'abnégation, aimé de tous ceux qui le connaissaient, même de ses adversaires politiques ; et sa mort prématurée laisse dans le monde canadien un vide difficile à combler."

Papineau, famille canadienne dans laquelle les grands talents ont été héréditaires comme dans celle des Bedard.

Joseph Papineau, un de nos patriarches constitutionnels, a exercé la profession de notaire à Montréal de 1780 jusqu'à 1841, année de sa mort. Il était si profond en loi, que ses opinions étaient citées au palais, et que le supérieur Roux cite sa manière de penser au sujet de la propriété des seigneuries de St-Sulpice, à côté de celle du baron Masères, de M. d'Outremont, magistrat à Londres, et de M. Dupin. " Telle est aussi, dit-il, l'opinion de M. Papineau, qui tient le premier rang parmi ses compatriotes, et qui connaît parfaitement l'organisation de St-Sulpice." Propriétaire de seigneuries, il protesta en 1790, par des motifs généreux et et désintéressés, contre le projet de commutation du chevalier Charles de Lanaudière. Elu membre du parlement provincial pour Montréal lors de l'octroi de la constitution, il fut réélu en 1797. Il présenta une requête des citoyens de Montréal pour l'abolition de l'esclavage. Un des chefs de l'opposition, il souffrit sous Craig avec Pierre Bedard, et le défendit, ayant eu plusieurs entrevues avec l'ombrageux capitaine. Le gouverneur l'accuse de ruse, en parlant d'une adresse de la Chambre : *It was the cunning of the elder Papineau, who worded it in the manner in which it was presented.* Il ajoute, de ses efforts pour obtenir la liberté de Bedard : *Bourdages, Borgia and that set were as ever, but*

Papineau had somehow contrived to get the direction of the business in his own hands. Viger joined Papineau. The latter, before he would venture to present the resolutions, requested a conference with me, which I readily granted. It lasted an hour and a half. Nothing could be more correct than every opinion that he uttered ; but I soon saw that his whole aim was to get the release of Bedard, by any means by which it was possible to attain it, knowing fully well what the impression upgn the province would always be, and that they would take care to represent, that it was an act to which they had compelled me. I gave him to understand that, if the resolutions were presented to me, there was much of both sophistry and of ambiguity in them, upon which I should think myself obliged to animadvert. With respect to Bedard, I told him very plainly that no consideration should induce me, as far as I am concerned, to consent to his release during the sitting of Parliament ; and I did not hesitate to tell him that the grounds of my resolution in this respect were, that I considered the state of the Province to be such that it has become indispensably necessary for the dignity, and even the security of the King's Government, that it should be distincly made manifest, it was not the House of Assembly that was to govern it. We parted very good friends, though I saw he was much struck with my observations on the resolutions, which I believe he had himself suggested, though I do not know whether it was him or Bourdages who drew them up.
On a imprimé ce parallèle de Bedard et de Papineau, nos premières grandes figures parlementaires : " Une stature élevée et imposante, une voix pleine et sonore, une éloquence plus véhémente encore qu'argumentative, telles étaient les qualités dont Joseph Papineau était doué, qualités nécessaires pour faire de l'effet dans les assemblées populaires. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours un patriotisme pur et la confiance de ses concitoyens, qui aimaient à entourer de leur respect ce respectable vieillard dont la tête droite et couverte d'une longue chevelure blanche qui flottait sur ses larges épaules, conservait encore le caractère de l'énergie et de la force. M. Bedard était loin d'offrir les mêmes avantages physiqnes. A une figure dont les traits fortement prononcés étaient irréguliers et durs, il joignait une pause peu gracieuse et une tenue très négligée. Bi-

zarre et insouciant, il prenait peu d'intérêt à la plupart des sujets qui se discutaient dans la Chambre, il parlait en général assez mal ; mais lorsqu'une grande question attirait son attention et l'intéressait vivement, il sortait de cet état d'indifférence apparente avec une agitation presque fiévreuse, et embrassait d'un coup d'œil toute la profondeur de son sujet ; il l'entamait par des paroles qui sortaient d'abord de sa bouche comme en s'entrechoquant et avec effort ; mais bientôt sa voix devenait plus assurée et plus forte, ses idées prenaient de l'ordre dans sa tête ; il abordait ses adversaires avec une puissance irrésistible de logique : rien alors n'était capable d'intimider son courage ou de vaincre son opiniâtreté." Joseph Papineau mourut avec la douleur de voir son fils proscrit et dans l'exil. On lit sur sa pierre tumulaire une inscription latine remarquable. Isidore Lebrun, dans le *Tableau politique et statistique des deux Canadas*, lui attribue à tort une brochure sur les droits des Canadiens à la conservation de leurs institutions, qui est de M. Viger.

II. **Papineau** (*l'honorable Louis Joseph*), son fils, né en 1786, étudia au collège de Montréal, où il ne fut pas un des meilleurs élèves ; mais il apprit en son particulier l'histoire. On raconte de son enfance, qu'un jour, son père lui ayant interdit la table, attendu qu'il n'avait point encore de barbe au menton, il dit au chat de la maison : " Va manger à la table de papa ; tu as de la barbe, toi." Admis au barreau, il entra très jeune encore au parlement, en 1809, ayant été élu par le collège électoral de Huntingdon qu'il conserva jusqu'en 1815. Il accepta la charge de juge-avocat de la milice en 1812. Elu pour Montréal en 1815, il fut porté à la présidence en conséquence de la retraite de M. Panet, appelé à la chambre haute. Il était recommandé, dit M. Bibaud, par ses talents oratoires naissants, et plus encore, peut-être, par le nom et la réputation de son père. Comme Panet, il devait être toujours réélu, si ce n'est en quelques circonstances où il ne put agir lui-même en cette qualité. Il était, à l'époque dont nous parlons, admirateur enthousiaste de la constitution de son pays ; aussi fut-il appelé au Conseil exécutif en 1820. Le biographe de lord Poulett Thompson et Montgomery Martin citent sa harangue de 1820 aux électeurs de Montréal comme preuve de sa bienveillance

envers l'Angleterre. Mais les successeurs de Sherbrooke et le bureau colonial firent de grandes fautes, ils dénièrent à la chambre basse ses attributions financières les plus essentielles, et complotèrent même l'union des Canadas. M. Papineau se mit dès lors et avec raison en antagonisme avec l'exécutif, qui ne l'avait appelé dans son sein que pour le nullifier, et il porta en Angleterre, en 1823, la requête de 60,000 Canadiens contre l'Union. Vallières de St-Réal le remplaça en cette occasion au fauteuil présidentiel. Il avait pour collègue, dans cette députation, John Neilson ; ils publièrent à Londres en 1824 : *A letter to His Majesty's under Secretary of State on the subject of the proposed union of Upper and Lower Canada*, by L. J. Papineau and John Neilson. Lord Dalhousie, qui était le plus chaud partisan de l'Union, entra alors dans une lutte personnelle avec l'ex-orateur, et voulut l'empêcher d'être réélu à la présidence. Il fit une harangue incisive et acrimonieuse à laquelle Papineau répliqua, avec MM. Heney, Cuvillier et Quesnel, dans une adresse au peuple. Les élections leur furent favorables. Dalhousie voulut désapprouver l'orateur : la chambre se refusa à en élire un autre et le gouverneur voulut se passer de parlement ; mais un comité du parlement impérial inculpa toute son administration, et le duc de Wellington, qui arrivait au pouvoir, dut le rappeler pour l'envoyer commander, dans l'Inde, les troupes et non les peuples. Sir James Kempt approuva M. Papineau comme orateur et, non content de l'inviter à sa table, il accepta de lui un déjeuner. Le rôle de ce citoyen était beau alors. Mais, les nouvelles fautes des Anglais aidant, ces triomphes firent bientôt de lui, non plus un orateur ou président de la chambre, mais un tribun populaire (*). Il fut un orateur éloquent qui remua les masses et entraîna ses collègues. Il avait du nerf dans ses paroles et ne perdait point le fil de ses pensées. Les choses s'envenimèrent jusqu'à lord Gosford, qui promit tout et qui avait de la bonne volonté. M. Papineau, qui

(*) Whighs et Torys, par un tacite accord, laissent de côté le dédale d'embarras et d'obstacles où ce qu'ils nomment la fatalité a poussé l'Angleterre. Ils ne disent pas que Papineau, l'illustre agitateur de l'Amérique du Nord, préside la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, et combat victorieusement leur domination sur une contrée aussi grande que l'Europe.—*Charles Trolopp*.

semblait viser à la puissance souveraine, et qui redoutait un accommodement, continua la lutte, quoique abandonné par les Neilson, les Cuvillier, les Vanfelson, les Debartzch et les Caron. Il se trouva dans une fausse position ; mais sir Francis Bond Head le tira d'embarras en publiant ses instructions secrètes et en y mêlant celles de lord Gosford. M. Morin et M. Berthelot lui demeurèrent dévoués. Il méprisa alors les conseils de Joseph Hume, organisa le conseil central et permanent et les Fils de la liberté, et prétendit faire élire des officiers et des magistrats par le peuple. Sommé, en qualité de major dans la milice, de répondre de ses actes, il fit une réponse audacieuse. L'assemblée des cinq comtés le précipita dans la révolte. Lord Gosford ayant proclamé la loi martiale après une longue léthargie, et émané des mandats d'arrestation, Papineau écrivit à l'autorité qu'il espérait qu'on ne le rendrait point responsable des troubles qui éclataient dans la province, que le peuple seul s'était décidé à maintenir ses droits, qu'il ne pouvait rien sur la volonté du peuple ; mais il gagna en même temps le foyer de l'insurrection et se trouva avec le docteur Wolfred Nelson à St-Denis avant la lutte ; de là, néanmoins, il gagna les Etats-Unis sans combattre. Il chercha à engager le gouvernement américain dans la lutte, mais sans succès, et fut supplanté à l'assemblée de Middlebury, dans le Vermont, par le docteur Robert Nelson, dont il ne voulut pas signer l'acte d'indépendance parce que, a-t-on dit, il contenait une clause contre le système féodal. Il paraît qu'il avait eu jusque-là le titre de président de la République canadienne, que son collègue assuma alors. Il gagna la France, où il vit Lamennais, Benjamin Constant et autres. Il publia dans le recueil parisien *la Revue du progrès* la première partie de son *Histoire de l'insurrection canadienne.* Quand il n'avait pas encore quitté l'Amérique, il reçut de lord Durham des ouvertures par l'entremise de son agent Wakefield, mais il les accueillit avec fierté. A l'avènement de ses anciens partisans au pouvoir, il fut fort caressé et recherché par l'administration La Fontaine ; il lui fut passé de l'argent *pour faire à Paris des recherches de manuscrits sur le Canada.* Il put rentrer dans sa patrie en 1844, et on lui fit payer tous les arrérages de son salaire en qualité d'orateur. Sous M. Viger, une

chaire de botanique fut improvisée au collège McGill pour un de ses fils, qui avait fait de fortes études dans les pays étrangers ; un autre fut protonotaire. M. Papineau se retira de la vie politique en 1854 et eut pour successeur M. A. A. Dorion. Il mourut en 1875, âgé de près de 86 ans, dans son manoir de Montebello. Outre son éloquence entraînante, M. Papineau possédait un physique imposant, une démarche fière, une haute taille, surmontée d'une belle tête, des traits fins et réguliers. Il ne pouvait passer en aucun lieu sans attirer l'attention.

Papineau (*Denis Benjamin*), son frère, accepta le portefeuille des terres de la couronne dans le cabinet de M. Viger.

Paquet (*Anselme Omer*), médecin qui s'est fait remarquer par ses talents professionnels ainsi que par ses capacités comme homme politique. Né à St-Cuthbert en 1830, il reçut ses degrés de docteur en médecine à l'Ecole de médecine et de chirurgie de Montréal, dont il devint plus tard l'un des professeurs. Pendant plusieurs années il se dévoua à sa nombreuse clientèle et prit ensuite une part active aux luttes politiques. Il représenta à la chambre les libéraux du comté de Berthier, durant treize ans, et fut appelé au Sénat en 1876. Le docteur Paquet est d'une haute stature ; ses manières engageantes, son affabilité, sa courtoisie envers tout le monde font qu'on le rencontre toujours avec plaisir.

Paquin (*Jacques*), né à Deschambault, en son vivant curé de St-Eustache de la rivière du Chêne et archiprêtre, fut ordonné le 24 septembre 1814. Il montra beaucoup de courage civique durant les troubles politiques de 1837-38, et a laissé un journal des événements arrivés à St-Eustache, une oraison funèbre de Mgr de Forbin-Janson et la première histoire ecclésiastique de son pays, qu'on a déplorablement perdue.

Parent (*Etienne*), un des plus parfaits écrivains canadiens, né à Beauport le 2 mai 1801. Il fut nombre d'années assistant secrétaire provincial, situation où il mérita des employés du gouvernement un tribut de reconnaissance et d'estime, et devint ensuite assistant secrétaire d'Etat, à Ottawa. M. Parent fut membre du parlement et rétablit *le Canadien*, qu'il rédigea durant quatorze ans. Cet écrivain est remarquable par la pureté et l'élégance de son style. Ses séries

de lectures sur l'économie politique, le travail, le progrès, doivent le faire regarder comme un des esprits les plus distingués de l'Amérique. M. Parent fut membre du Comité exécutif de l'exposition canadienne à Paris. Il mourut en décembre 1874. M. Rameau de St-Père fit à Paris son éloge, adressé à M. Hector Fabre, alors rédacteur de l'*Evénement* à Québec. Il y a un excellent portrait de lui par Hamel. Biographie dans *l'Opinion publique*. Les filles de M. Parent épousèrent toutes trois des littérateurs : MM. A. Gérin-Lajoie et Evariste Gélinas, morts tous deux (1872-1882), et M. Benjamin Sulte. M. Etienne Henri Parent, son fils, remplit avec distinction la charge de surintendant des canaux sous le gouvernement fédéral.

Parkman (*Francis*), de Boston, littérateur contemporain et associé étranger de l'Institut polytechnique de Montréal, auteur de la *Conspiration de Pontiac*, livre qui réunit le mérite des recherches au mérite littéraire. M. Parkman s'occupe de recherches sur l'histoire de la colonisation française en Amérique, et est venu en Canada pour se procurer des documents.

Pattinson (*le major Richard*), gouverneur d'Helgoland dans l'océan Germanique, est fils de Richard P. Pattinson, de Sandwich dans le Haut-Canada.. Il fit ses études aux universités de Glasgow et de Cambridge, puis servit quinze ans aux Indes. Il était adjudant général de la cavalerie à *Alliwal*, se trouva à la bataille de *Mahragepour* en 1843, fit la campagne du *Suttledge*, eut un cheval tué sous lui au combat de *Buddewall*, et se trouva à *Sabraon*. Il eut trois médailles. " Few officers of his standing have had the good fortune to have seen so much hard fighting with such brilliant results," dit le colonel Lockyar. Il est revenu en Canada en 1850, a servi en Orient, où il a été un des organisateurs du contingent anglo-turc, et a été fait gouverneur d'Helgoland en 1857.

Périnauld (*Pierre Joseph*), mort à Montréal le 29 juin 1821, était natif de la même ville. Il alla étudier à Tours en France, chez un de ses oncles, chanoine grand chantre de cette métropole, et fit avec succès sa théologie dans la même ville. A la nouvelle de la révolution, son père l'alla chercher et ils se trouvèrent tous deux à Paris le jour du martyre de Louis XVI. De retour en Canada, il fut ordonné

prêtre au mois d'août 1794. Homme pourvu des dons de la nature, de grands talents et de biens patrimoniaux qui lui donnaient £500 de revenus, l'évêque de Québec l'envoyait partout où il y avait des constructions à faire, et ce bon ecclésiastique se prêtait aux vues de ses supérieurs malgré les réclamations de la nature et de faux amis qui lui conseillaient une vie de repos et de jouissances. De la Rivière-des-Prairies, il fut envoyé à Kingston, et est mort curé de St-Roch de l'Achigan ; mais il demanda à être inhumé à la Rivière-des-Prairies.

Perrault (*Joseph François*), père de l'agronomie en Canada, en son vivant protonotaire du district de Québec, un des plus beaux caractères auxquels Québec ait donné le jour, était fils d'un traitant puissant dont les affaires s'étendaient aux colonies anglaises et à St-Domingue. Il fut commis de son père et voyagea avant d'étudier. Quand il se livra à l'étude, il y avait peu de livres dans le pays ; il en copia ou fit copier, en traduisit ou compila d'autres. Il traduisit *Burn's Practice* et la *Lex Parliamentaria* de George Petyt, et donna un *Dictionnaire portatif des règles parlementaires*, des *Extraits de registres du Conseil supérieur et de la prévôté de Québec*, dédiés à sir Francis Nathaniel Burton, un *Abrégé de l'histoire du Canada*, plusieurs traités d'agriculture et un système d'éducation, sans parler de son *Autobiographie*, dédiée à lord Aylmer, et de grand nombre de manuscrits. Il fonda des écoles d'après le système de Lancaster et des fermes modèles. Malheureusement, les livres de M. Perrault laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la pureté et de la correction de langage. Il paraît cependant qu'il faut faire une exception pour son traité de la grande et de la petite culture, couronné par la Société d'horticulture de New-York, car le savant Pascalis dit dans son rapport : " Il paraît tirer la philosophie de son art d'une grande expérience ; il enseigne une pratique judicieuse et une théorie saine. Il traite son sujet avec une charmante simplicité ; il joint une méthode claire *à une telle pureté de langage*, que son ouvrage mérite d'être mis au rang des livres classiques. Son esprit d'humaniné ne se borne pas à son seul pays ; il entretient une correspondance avec les agronomes américains qui, pensons-nous, seront charmés de s'unir à lui dans ses travaux philosophiques, et qui seront

heureux de répandre parmi nos fermiers les instructions de cet auteur." Quoi qu'il en soit, si l'on fait la part des temps et des circonstances dans lesquels Joseph François Perrault a travaillé pour son pays, on peut certainement répéter ce que dit M. Bibaud à la fin de l'éloge qu'il a consacré à ce patriarche canadien dans l'*Encyclopédie*, livraison d'octobre 1842 : *Fortunate senex, certe tua facta manebunt.* Il reste surtout le père de l'agronomie en Canada et un des grands zélateurs de l'éducation. Ses œuvres se continuent dans sa postérité. Joseph Perrault, son petit-fils, secrétaire du Bureau d'agriculture et rédacteur du journal après la mort de M. Evans, est élève du collège royal de Cirencester et de l'Ecole impériale de Grignon. Il a été commissaire adjoint pour le grand concours agricole de 1856, à Paris, et chargé de l'achat des animaux pour l'Ecole impériale.

Perrot (*Nicolas*), célèbre voyageur canadien d'une famille honorable, qu'il ne faut point confondre avec Perrot, neveu par mariage de l'intendant Talon, gouverneur de Montréal en 1672 et de l'Acadie en 1684, seigneur de l'île Perrot, et fameux par son duel avec M. de Ste-Hélène et ses démêlés avec le comte de Frontenac, puis avec les Sulpiciens, et qui alla finalement se faire tuer à la Martinique,—avait une intelligence remarquable et dut un bon fonds d'instruction aux Jésuites. Il amena beaucoup de guerriers sauvages à M. de La Barre revenant de sa malheureuse expédition contre les cantons iroquois. Après avoir cru participer à la victoire, il ne lui resta plus qu'à persuader à ces hordes d'observer la paix, et ce n'était point chose facile. Il n'avait pas peu contribué à les ranger sous l'obéissance du gouvernement de la Nouvelle-France et avait été le précurseur de M. de St-Lusson, subdélégué de l'intendant Talon, pour prendre possession du pays ; il avait préparé les voies. Il fit le premier connaissance avec les Miamis, et Tetinchoua, leur chef, qui le reçut en guerrier, envoya au-devant de lui et lui donna le spectacle d'un combat simulé. Perrot rapporte que ce sachem avait 4,000 hommes de guerre disponibles et une garde personnelle de 40 guerriers. Il faillit périr chez ce peuple, en 1696, et ne fut sauvé que par les Outagamis. Homme d'esprit et doué de grands talents naturels, il rendit de grands services à la Nouvelle-France comme voyageur et comme diplomate. On le retrouve interprète à la paix

de 1701. Il adressa au marquis de Vaudreuil un mémoire relativement aux intérêts des Français dans l'Ouest et laissa un manuscrit intitulé : *Mœurs, coutumes et religions des sauvages dans l'Amérique Septentrionale*, qui a été utile à M. de La Potherie et même à Charlevoix. On lui doit la découverte des mines de la rivière des Moines dans l'Iowa. Perrot avait un fort au lac Pepin.—Un Canadien, redevenu Français, le général Perrot, colonel de cavalerie en 1848, obtint de l'avancement durant la deuxième révolution, et était commandant général de la garde nationale de Paris en 1851. Il refusa un collège électoral de France qui voulait l'élire, dans la croyance qu'il s'engagerait à se ranger sur les bancs de l'opposition à Napoléon III.

Petitclair (*Pierre*), du Labrador, natif cependant de Québec, a été le premier auteur comique canadien depuis Quesnel. Ses principales pièces sont : *Griphon ou la Vengeance d'un valet*, *la Donation*, *Une partie de campagne*, qui fut imprimée en 1865. Mort en 1860.

Phelan (*Patrick*), troisième évêque de Kingston, n'a été titulaire qu'environ un mois, étant mort d'une maladie contractée aux obsèques de Mgr Gaulin, son prédécesseur. Né en Irlande en 1793, il suivit ses parents aux Etats-Unis, et Mgr Cheverus, depuis archevêque de Bordeaux et cardinal, mais alors évêque de Boston, l'envoya étudier au collège de Montréal. Ordonné prêtre en 1725, au lieu de retourner à Boston, il s'agrégea à la communauté de St-Sulpice. Nommé d'abord évêque de Carrha et coadjuteur de Mgr Gaulin, il fut créé *administrateur apostolique*, en conséquence des infirmités de ce prélat, par bref du pape Pie IX (1852), et signa en cette qualité les actes du deuxième concile de Québec. Il a été le fondateur ou le bienfaiteur du collège de Regiopolis.

Picquet (*François*), de la communauté de St-Sulpice et docteur de Sorbonne, fondateur d'Ogdensburg dans le Haut-Canada, né à Bourg-en-Bresse le 6 décembre 1708, vint en Canada en 1733 et fut envoyé sept ans après à la mission du lac des Deux-Montagnes, où il construisit un fort dont on voit encore les ruines. Il y réunit les tribus errantes des Algonquins et des Nipissingues. Ce fut en 1749 qu'il établit une nouvelle mission pour les Iroquois à la Présentation, aujourd'hui Ogdensburg, et M. Hodgins le signale

comme le fondateur de cette ville. En 1752, il rassemblait 400 sauvages qui se donnaient à la France et au christianisme par son entremise, dans un traité figuré par les dames canadiennes sur un guidon qui se conserve encore à la mission du Lac, le baron de Longueuil étant commandant général de la colonie, M. Boucher de La Périère, gouverneur de Montréal, *gubernator*, et le chevalier de Lacorne, interprète. L'intendant Hocquart l'appelle l'apôtre des Iroquois, Duquesne disait que sa personne valait dix régiments, et les chroniqueurs des colonies anglaises l'appellent erronément le Jésuite de l'Ouest. Il passa à la Louisiane en 1760 et y séjourna deux ans. De retour en France, il reçut du clergé, en 1766, une gratification qui lui fut renouvelée en 1770. Il alla à Rome en 1777, et travailla jusqu'à sa mort pour le bien de l'humanité. Aussi le pape lui fit-il compter 5,000 francs, et le roi de France rémunéra aussi ses services. C'était faire la charité au père des pauvres et des affligés de toute sorte, car il n'en était pas plus riche. Il mourut le 15 juillet 1781, chez sa sœur, à Venjon, petit bourg du département de l'Ain. Il paraît que Lalande, l'incrédule, fit son éloge à l'Académie. Voir, de plus, les *Lettres édifiantes*.

Pierron ou plutôt **Péarron** (*) (*André*), de la Compagnie de Jésus, le premier peintre connu en Canada, y arriva le 12 juillet 1663. Il alla évangéliser les Iroquois. La Mère de l'Incarnation dit de lui dans ses lettres : " Le Père Pierron fait merveille chez les Agniers avec ses tableaux. Il est bon peintre ; les sauvages sont ravis de ses tableaux. " En 1668, il vint à Québec à pied *à la raquette*. L'année suivante, on écrit qu'il gouverne le pays des Agniers, où il passe pour le plus grand génie du monde ; qu'il a écrit aux gouverneurs anglais contre les abus de la traite de l'eau-de-vie, et que ce bon Père prèche le jour et peint la nuit. La *liste* dit qu'il fut tué au mois de mars 1673, d'où l'on peut conclure qu'il souffrit le martyre.

Pigeon (*François*), ami des arts et de l'éducation, fut ordonné prêtre le 16 janvier 1803. Après avoir été directeur du séminaire de Québec, il devint curé de St-Philippe et fonda dans sa paroisse, en 1826, une gazette appelée le

---

(*) Voir la *Liste ecclésiastique*.

Journal de St-Philippe, qui se soutint six mois ou peut-être une année. On lui doit diverses autres publications, entre autres des livres de prières, les drames de Berquin à l'usage des enfants des écoles et sa réponse à Deshons Montbrun, aventurier français qui, pressé de se marier en Canada, et ne pouvant obtenir de dispenses de bans de M. Roux, se fit marier par un ministre protestant en tenant le supérieur responsable de son acte. Cet ecclésiastique estimable est mort le 4 octobre 1838.

Piskaret, surnommé l'Achille du Canada, le plus grand chef connu des Algonquins ou même de son temps parmi les tribus du Nord, selon le biographe Thatcher, n'ayant pu, à la tête de 700 guerriers, attirer les Iroquois au combat, se mit à la tête de petits partis et à faire dans les cantons des expéditions du genre de celles de Diomède et d'Ulysse dans le camp des Troyens. Dans un combat naval sur la rivière du Nord, il tira des armes à feu plus que les Français n'en savaient faire eux-mêmes, et imita la mitraille par un expédient ingénieux qu'on trouvera décrit dans Bacqueville de La Potherie ou dans les *Sagamos illustres* de l'auteur du présent ouvrage. Il n'avait qu'un *canot* contre cinq, qu'il détruisit tous. Logé dans un arbre creux au centre du pays des Iroquois et en plein hiver, il alla, trois différentes nuits, faire main basse sur des Iroquois endormis et échappa à toute poursuite. Les chroniqueurs nous disent qu'il prenait l'élan à la course. Il portait des raquettes et les avait chaussées le devant derrière, ce qui trompa encore ses ennemis. Il parut aux conférences de 1646, et ratifia la paix en disant : " Voici une pierre que je mets sur la sépulture des guerriers qui sont morts durant la guerre, afin que nul n'aille remuer leurs os, ni ne songe à les venger." Dans une nouvelle guerre, un jour qu'il revenait seul de la chasse, il fit rencontre de six éclaireurs iroquois qui, n'osant l'attaquer ouvertement, entonnèrent à son approche le chant de paix. Il les prit pour des ambassadeurs allant aux Trois-Rivières ou à Québec, et fit route avec eux. Mais il y en eut un qui resta en arrière, sous prétexte de se reposer : le retardataire revint tout à coup sur Piskaret, et le renversa mort, d'un grand coup de tomahawk sur le derrière de la tête. Ainsi finit ce terrible Algonquin.

Pitt (*William*), le plus grand ministre qu'ait eu l'Angle-

terre. Dans la constitution qu'il donna au Bas-Canada en 1791, il fut aussi libéral que possible ; mais à commencer par le duc de Portland, on se mit à gâter son ouvrage. Faisant allusion au commerce de bois, etc., il mit pour exergue sur le sceau provincial ces mots latins : *Ab ipso ducit opes, animumque ferro.*

Plessis (*Joseph Octave*), le plus grand homme qui ait occupé le siège de Québec depuis François de Laval-Montmorency, le premier pontife canadien qui soit allé à Rome, et le seul qui ait été nommé par le roi au Conseil législatif, naquit à Montréal le 3 mars 1762, d'un forgeron, selon Herman Witrius Ryland, et fut ordonné prêtre à Québec le 11 mars 1786. Il fut tour à tour professeur d'humanités au collège de St-Raphaël, employé au secrétariat de l'évêché de Québec et curé de la capitale. Le 6 septembre 1797, il fut élu coadjuteur de Mgr Denaut, et obtint l'agrément royal donné par sir Robert Prescott ; mais le vénérable pontife Pie VI avait été traîné en captivité par les sans-culottes, et après sa mort, l'Eglise fut quelque temps sans chef. La nomination de Mgr Plessis, qui s'était fait attendre si longtemps, fut un des premiers actes du pontificat de Pie VII, exalté à Venise à la faveur des victoires de Souwarow puis de Melas. Les bulles, datées du 26 avril 1800, le nommaient évêque de Canatte en Palestine, avec la succession au siège de Québec. Il prononça à Québec, en 1799, n'étant encore qu'élu, l'allocution à l'occasion de la bataille navale d'Aboukir. Sacré le 25 janvier 1801, il s'intéressa durant sa coadjutorerie à la fondation du collège de Nicolet (auquel il obtint plus tard une charte royale) et d'écoles primaires à Québec, et discuta avec les officiers de la couronne les prétendues prérogatives royales quant au patronage et autres matières. Ryland nous a conservé un entretien à ce sujet entre ce prélat et Sewell, publié dans le sixième volume de Christie. Il succéda à Mgr Denaut et prit possession de son siège le 17 janvier 1806. On vit en lui un pontife à la fois loyal, ferme et politique, qui eut besoin de toute son habileté dans ses relations avec certains gouvernants. Aussi le gouvernement anglais fut-il lent à lui accorder la confiance qu'il acquit plus tard. Craig, qui le travailla beaucoup pour lui faire accepter de grands honneurs et émoluments moyennant la reconnaissance de la

suprématie du roi, qui nommerait aux bénéfices, le croyait en correspondance avec les évêques d'Irlande et le célèbre Milner, évêque de Castabala : il l'écrivait au ministère anglais. Sous Prevost, Plessis commença à recueillir les fruits de sa constance et de ses services, et triompha, au moins partiellement, de l'opposition qu'on avait faite à l'ordonnance provinciale de 1791, puisque sir George reconnut d'abord son titre de *surintendant de l'Eglise catholique romaine*, puis, à sa demande, d'*évêque catholique romain de Québec*, se fondant, dit M. Christie, sur une dépêche dans laquelle lord Bathurst semblait reconnaître sa qualité. Quand Pie VII, délivré de captivité, rétablit les Jésuites, Plessis voulut former des sujets à Québec et écrivit en Russie pour se procurer un religieux propre à devenir l'instituteur des Canadiens qui entreraient dans l'ordre, mais ce beau dessein ne réussit pas. Il fut appelé par le roi au Conseil législatif en 1818, et l'on trouva en lui un conseiller à la fois patriote et loyal. En 1821, quand la majorité du Conseil législatif enregistra une résolution de ne concourir à aucun bill de la Chambre basse, relatif à la liste civile, qui contiendrait des items, ce prélat fut d'un avis contraire, avec le juge Olivier Perrault ; il jugea cette résolution prématurée ou trop générale et ne contenant pas une spécification précise des objets compris sous le nom de liste civile. L'infatigable pontife méditait l'érection de toutes les colonies anglaises en une province ecclésiastique, dont Québec serait la métropole. Il partit pour l'Angleterre et pour Rome en 1819. Les services éminents qu'il avait rendus à l'Angleterre durant la révolution française, puis durant la guerre de 1812, sa qualité de conseiller du roi, lui ménageaient un accueil distingué de lord Bathurst, avec qui il eut plusieurs conférences à sa maison de campagne. S'il ne put le faire consentir à l'érection formelle d'un archevêché à Québec, et d'évêchés à Montréal, Kingston, etc., il put avoir des évêques régionnaires à Kingston, à la Rivière-Rouge, dans les provinces du Golfe, etc. ; leurs billets ne les dénommaient point seulement *auxiliaires*, mais *suffragants* de l'évêque de Québec, qui fut ainsi assimilé aux évêques métropolitains des premiers siècles de l'Eglise, avant qu'on connût le titre d'archevêque. Quant à la Nouvelle-Ecosse, le souverain pontife y avait placé un vicaire apos-

tolique : ce fut Mgr Edmond Burke, ex-grand vicaire de Mgr Plessis, qui l'avait sacré en 1818, avant son départ pour l'Europe. Durant son séjour à Londres, il se lia d'amitié avec le célèbre docteur Poynter, vicaire apostolique de cette capitale, qui lui écrivit en 1823, sur les difficultés de l'administration ecclésiastique en Canada, une lettre que notre premier pasteur fit publier et répandre. Il fut de retour à Québec le 16 août 1820, et fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et d'affection par les habitants de Québec. Il était accompagné de l'abbé Lartigue, nommé *suffragant et auxiliaire* pour le district de Montréal, où déjà Mgr Hubert avait voulu faire ériger un siège épiscopal. Il l'y sacra dans l'ancienne église paroissiale en 1821, et le soutint dans ses difficultés avec le séminaire. Le mandement d'installation émané par Mgr Plessis accordait aux *suffragants et auxiliaires* les mêmes honneurs qu'à lui. Joseph Octave Plessis mourut à l'Hôpital-Général de Québec le 4 décembre 1825, âgé de 62 ans et 9 mois, et fut inhumé le 7 avec tous les honneurs religieux et civils, les troupes de la garnison formant une double haie sur le passage du convoi, que suivait lord Dalhousie avec son état-major et tous les dignitaires de la colonie. Son cercueil fut placé dans le sanctuaire de la cathédrale au lieu où l'on chante l'évangile. Son cœur fut déposé le 14 du même mois dans le mur d'une des chapelles, de l'église St-Roch, et un monument de marbre fut élevé auprès de ce lieu. Un marbre tumulaire a aussi été placé, le 2 décembre 1833, dans le sanctuaire de la cathédrale au-dessus de sa tombe. On conserve la correspondance de ce prélat, qui est des plus importantes, et une série de sermons latins pour les réunions du clergé. Parmi les pièces curieuses de la bibliographie canadienne, se trouve le *Sermon à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de S. M. B. dans la Méditerranée, les* 1er *et* 2 *août* 1798, *sur la flotte française, prononcé dans l'église cathédrale de Québec le* 16 *janvier* 1799, *par messire J. O. Plessis, curé de Québec, coadjuteur élu, et précédé du mandement de Mgr Denaut*, Québec, 1799. On a la gravure du portrait en pied de Mgr Plessis. La figure est belle et imposante. La plus grande gloire de ce grand homme se perpétua dans ses œuvres et dans les ecclésiastiques éminents qu'il forma, les Lartigue, les Proven-

cher, les Burke, le McEachern, les McDonell, les Demers, les Maguire et tant d'autres. Voici le jugement que porte sur ce prélat la *Revue canadienne* (*Canadian Review*), journal anglais du temps : " *The death of the protestant Bishop did not long precede that of Mgr. Joseph Octave Plessis, the roman catholique Bishop of the Province, who, on the 4th of December, at Quebec, terminated his mortal career. In the decease of this prelate, his church has to lament an able, temperate, yet zealous indefatigable chief; his flock a human, benevolent and charitable pastor, ever alive to their wants and prompt to administer, and the king a tried and loyal subject; there was in short among all classes and persuasions but one sentiment of regret for the loss, and respect, and veneration for the memory of this benevolent christian and truly exemplary character. His remains were conveyed with all the civil and military honors from the Hospital-General, where he had closed his life, to the Chapel of the Hotel-Dieu, and from thence, on the day of interment to the Parish Church of the Uper Town, where he was interred on the rigth of the alter, in presence of the Governor in Chief and heads of all the various departments and an immense concourse of inhabitants, who all wished to express the high opinion they entertained of the zeal, charity and loyalty for which he was not more conspicuous than he was for the talents which adorned the high and important office he had so ably discharged since* 1806. L'abbé Raimbault lui a consacré une oraison funèbre.

Pontbriand (*Henri Marie Dubreuil de*), sixième évêque de Québec, d'une des grandes familles nobiliaires de Bretagne, naquit à Vannes et fut d'abord abbé de Maubec. Sa mère avait une grande réputation de sainteté. Ayant été choisi pour succéder à Mgr de Lauberivière, il obtint ses bulles de Benoît XIV le 6 mars 1741, prêta serment au roi entre les mains du cardinal prince de Rohan, et fut sacré à Paris par l'archevêque Gaspard de Vintimille. Arrivé à Québec le 17 août, il prit possession de son siège le 30. L'auteur des *Mémoires* publiés par la Société littéraire et historique prétend qu'il prêchait et chantait mal, qu'il était d'un commerce peu agréable, et qu'il était enclin à des *brusqueries messéantes à son caractère*. Quoi qu'il en soit, ces défauts, s'il les eut, étaient rachetés par de grandes vertus. Il édifia toute la

colonie, en 1755, par son dévouement héroïque auprès des pestiférés. Dans la dernière campagne de Montcalm, les ravages du bombardement, qui abattirent la cathédrale et son palais, l'obligèrent de se réfugier au séminaire de Montréal, où toutes les autorités se rendaient d'ailleurs. Il émana en cette occasion un mandement plein d'onction et de patriotisme. Il mourut dans les bras des Sulpiciens le 8 juin 1760, et fut inhumé le 19, dans l'église paroissiale. L'abbé Jolivet prononça son oraison funèbre. La translation de ses restes dans la grande église paroissiale d'aujourd'hui a été faite, il y a déjà nombre d'années, par les évêques de Telmesse et de Juliopolis.

Pontiac, fameux chef de guerre outaouais que le géographe Balbi appelle le plus formidable sauvage que l'on connaisse, et que Xénophane Beltrami surnomme le Spartacus moderne, commandait sa tribu à la défaite du général Braddock, en 1755. Dans une autre occasion, il secourut le Détroit menacé. Ami sincère des Français, il ne put voir d'un œil tranquille la conquête de 1760, et commença dès lors à déployer toute l'énergie de son caractère. Les lacs venaient d'être livrés au major Rogers, fameux partisan et délégué de lord Amherst. Pontiac conçut le vaste projet de réunir les tribus de l'Ouest et du Sud-Ouest dans une irruption qui devait expulser les Anglais, et, croyait-il, peut-être ramener les Français dans son voisinage. Le plan qu'il adopta suppose chez ce sauvage un génie extraordinaire et un courage de première force. C'était une attaque simultanée et soudaine contre tous les postes que les Anglais occupaient autour des tribus, aux deux extrémités du lac Ontario, au midi et à l'occident de l'Érié, autour du Michigan, sur l'Ohio, l'Ouabache et l'Illinois. On tenait sur cette immense étendue Frontenac, Pittsburg, Buffalo, Niagara, Sandusky, le Détroit, Michillimakinac, etc. La plupart de ces postes étaient des entrepôts de commerce plutôt que des forteresses ; mais ils étaient encore formidables contre des sauvages. Ils commandaient les grandes avenues aux eaux du nord et de l'ouest. Pontiac, instruit qu'il était de la géographie de ces régions, comprit que leur conquête lui ouvrirait tous les passages. Le drapeau britannique devait être abattu au même instant, et pour assurer l'ensemble nécessaire, le sachem ne se prépara qu'en secret. Il ouvrit d'abord son plan aux Outaouais et le

développa avec toute l'éloquence sauvage. Il fit jouer le ressort de l'ambition et de la crainte, de l'espoir et de la cupidité, et rappela le souvenir des Français. Des Outaouais l'ardeur se communiqua aux autres peuples, qui se réunirent dans un grand conseil. Pontiac y pénétra dans tous les replis de leur caractère, et il les fixa tous en démêlant leurs intérêts divers, en donnant surtout son projet comme inspiré à un chef lenni-lénape. Chipéouais, Yendats, Poutéouatamis, Sakis, Ménomènes, Lenni-Lénapes, Mississagués, Outaouais, Chaouanis et Miamis marchèrent sous un même drapeau, les plumes attachées à la chevelure de Pontiac ! L'alliance des cantons iroquois acheva le chef-d'œuvre de la politique sauvage, qu icombina ce gigantesque plan de fédération et d'attaque embrassant tout jusqu'à la rivière Potomac. L'œuvre de destruction commença en même temps sur tous les points, et, de onze postes, neuf succombèrent, entre autres Presqu'île et Michillimakinac. La Pensylvanie, la Virginie, la Nouvelle-York furent cruellement saccagées. Le terrible chef mit le siège devant le Détroit, où le major Gladwin commandait 300 soldats, le 10 mai 1764, et logea ses guerriers dans les faubourgs. Gladwin, inaccoutumé à la guerre des sauvages et craignant un assaut, voulait se retirer à Niagara et n'en fut empêché que par les Canadiens. Cependant sir B. Devers fut battu en voulant secourir la place. Une flottille parut ensuite à la vue du fort. La garnison monta aussitôt sur les bastions et l'on entendit en même temps le *sassakoué* ou cri de guerre des Outaouais. Pontiac s'était allé poster à la Pointe-Pelée. Trente bateaux chargés de troupes furent attaqués et pris à la vue du fort. Les guerriers remontèrent la rivière en triomphe, contraignant les Anglais de ramer, et passèrent devant la place. La garnison fut plus heureuse au mois de juin. Un vaisseau de guerre ayant paru devant le fort, Pontiac arma ses canots et voulut le prendre à l'abordage ; mais le capitaine, qui avait fait cacher les soldats à fond de cale, les envoya tout à coup sur le pont et jeta d'une seule décharge les assaillants sur le carreau. Le sachem, surpris, n'abandonna pas cependant encore l'espoir du triomphe. Il fit faire des radeaux avec des débris de maisons, et les chargea de matières combustibles en guise de brûlots ; mais ses guerriers ne comprirent rien à cette nouvelle invention, qui n'eut pas d'effet, et le

Détroit fut ravitaillé et secouru. Le 22 juin, 300 hommes arrivèrent et on résolut une attaque générale sur le campement de Pontiac. Celui-ci mit en sûreté les femmes et les enfants, et dressa deux embuscades. Il laissa les Anglais s'avancer jusqu'au pont qui a retenu le nom de *Bloody Bridge ;* mais la petite armée n'y fut pas plus tôt arrivée, qu'elle se vit assaillie par un feu bien nourri et masqué. Le commandant tomba frappé à mort et les troupes furent mises en désordre : elles se rallièrent, et toutes les embuscades furent balayées à la baïonnette. Pontiac revint néanmoins à la charge et les Anglais rentrèrent avec une perte énorme de cent dix hommes tués ou blessés. Il resta sous les murs du Détroit jusqu'au 18 août, mais le vieux général Bradstreet marchait à la tête de 3,000 hommes, le brigadier Bouquet remportait une victoire et 600 hommes venaient du Canada. Pontiac retraita furieux et en combattant avec le major Wilkins, jusqu'aux Illinois. Il conserva dans son alliance les Miamis et les Mascoutins, et demeura redoutable. Le major Loftus, envoyé pour le soumettre, fut repoussé ; le lieutenant Frazer fut réduit en captivité avec le détachement qu'il conduisait. La douceur réussit mieux ; le gouvernement, dans la vue de se l'attacher, lui fit une pension considérable, tout en continuant à le craindre, comme les Romains avaient craint Annibal. Le major Rogers lui envoya un jour de l'eau-de-vie. Quelques guerriers, qui l'entouraient, frémirent à la vue de cette liqueur, qu'ils croyaient empoisonnée, et voulurent le dissuader d'en boire. " Non, leur dit Pontiac, celui qui recherche mon amitié ne peut songer à m'ôter la vie ! " et il prit la boisson avec l'intrépidité d'Alexandre prenant la potion de son médecin Philippe. Il finit en 1767, près de St-Louis, où il fut assassiné par un Péoria corrompu par un Anglais. Le commandant de St-Louis, Laclède, l'enterra dans le fort avec les honneurs militaires, et ses guerriers lui firent un terrible holocauste en exterminant presque toutes les tribus des Illinois. Le biographe Thatcher dit qu'il est probable que son influence et son génie furent sans précédent dans l'histoire de sa race. L'histoire, ajoute-t-il, loin d'ajouter à l'idée que s'en forment les tribus du Nord, le réduit à nos yeux à ses justes proportions ; mais la tradition le mesure aux Hercule de la Grèce. Cet incompréhensible sauvage chercha à

mettre ses sujets en état de manufacturer les draps et les étoffes comme les Anglais, et offrit au major Rogers une partie de son territoire, s'il voulait entretenir quelques Outaouais dans les manufactures d'Angleterre. Il étudia la tactique de nos troupes, et en raisonnait avec une sagacité peu au-dessous de la science. Ce qui est plus étonnant encore, il établit une sorte de banque à sa façon. Elle donnait des billets de crédit qui portaient l'image de ce qu'il voulait qu'on lui donnât, et son sceau, qui était la figure d'une loutre. En s'emparant du Détroit, il voulait en faire le siège de sa domination, qui aurait sans doute été redoutable aux nouveaux possesseurs du Canada. L'auteur qui a parlé le plus au long de Pontiac est M. Francis Parkman dans la *Conspiration de Pontiac.* Il cite *Ponteah, or the Savages of America, a tragedy*, *London, printed for the author, and sold by S. Millan, opposite the Admiralty, Whitehall, 1766*, pièce qu'il attribue à Rogers lui-même.

Potherie (*Leneuf, Bacqueville* et *Le Roi de La*), tous trois seigneurs en Canada.—Jacques Leneuf de La Potherie, gouverneur des Trois-Rivières et lieutenant de M. de Mésy, fut commandant général du pays à sa mort, jusqu'à l'arrivée du marquis de Tracy et de M. de Courcelles et eut de grandes difficultés avec le Conseil supérieur, qui voulut ne le regarder que comme commandant des troupes et non comme gouverneur *ad interim.*—Bacqueville de La Potherie, né aux Antilles, est bien connu comme historien de la Nouvelle-France.—Le Roi de La Potherie, commissaire ordonnateur à Montréal, se distingua comme administrateur par deux mémoires au ministre de la marine au sujet du gouvernement et de l'industrie.

Power (*Michel*), premier évêque de Toronto, né à Halifax en 1803, fit ses études classiques à Montréal, et ses études théologiques au séminaire de Québec. Ordonné prêtre au mois d'août 1827, il fut employé successivement à Drummondville, à la Petite-Nation et à Laprairie, où il fut créé chanoine honoraire et grand vicaire par Mgr Bourget. La partie la plus à l'ouest du Haut-Canada, qui avait fait partie du diocèse de Kingston, ayant été érigée en évêché par Grégoire XVI, le 17 décembre 1841, Michel Power fut nommé premier évêque du nouveau diocèse avec le pouvoir d'en désigner les limites, de fixer son siège dans le lieu qui lui

paraîtrait le plus convenable et de prendre son titre de la ville où il s'établirait. Ce prélat fut sacré le 8 mai 1842, et marqua le même jour les limites du nouveau diocèse, qui comprend toute cette partie du Haut-Canada située à l'ouest du district de Newcastle et au nord-ouest des lacs et rivières connus sous le nom de Moon et Muskogo. Il prit le même jour aussi son titre de la ville de Toronto, où il fixa son siège (dont il prit possession le 26 juin de la même année), avant de quitter Laprairie, où il fut sacré, et Montréal où il bénit la première pierre du monastère de la Providence. Le 15 septembre, sir Charles Bagot fit, au nom de la reine, et en vertu d'une dépêche du ministre des colonies, la reconnaissance civile du nouvel évêque. Le 20 du même mois, le souverain pontife confirma tout ce qui avait été fait par ce prélat pour l'établissement du nouveau diocèse et reconnut son titre d'évêque de Toronto. Mgr Power régla son diocèse dans un synode : il construisit une cathédrale et un palais épiscopal, et appela à lui les Jésuites, qui l'aidèrent puissamment. Après avoir fait un voyage en Europe dans l'intérêt de son église, l'actif et zélé pontife succomba, victime de son dévouement auprès des pestiférés irlandais, le 1er octobre 1847.

Pressard (*Colomban Sébastien*), dixième supérieur du séminaire des Missions étrangères à Québec, et grand vicaire, était de la famille d'un conseiller au Conseil supérieur, et se rendit lui-même habile dans la jurisprudence. Né en 1713, il vint au Canada en 1741 avec quatre autres prêtres, entre autres, Jean Olivier Briand, et fut élu supérieur après François Sorbier de Villars. Lord Dorchester l'associa à Cugnet pour la rédaction d'un code de lois qu'il voulait que l'Angleterre sanctionnât pour cette colonie en 1773. Il mourut à l'Hôpital-Général le 27 octobre 1777. M. Gravé de La Rive lui succéda dans la supériorité.—Voyez *Cugnet*.

Prevost (*sir Austin*), né en Suisse, d'abord major dans l'armée conquérante du Canada, puis membre du Conseil supérieur, devint ensuite général et chevalier, s'immortalisa par ses conquêtes dans le Sud et sa défense de Savannah contre les 8,000 Américains du général Lincoln et la flotte de vingt vaisseaux de ligne de l'amiral comte d'Estaing, soutenue par 3,000 soldats français de débarquement.

II. **Prevost** (*sir George*), fils du précédent, lieutenant général

et baronnet, habile capitaine et gouvernant aimable, né à New-York le 19 janvier 1767, épousa, le 19 mai 1789, Catherine fille de John Phipps, écuyer. Il défendit avec succès la Dominique contre l'amiral Missiessy, et conquit la Martinique et la Guadeloupe sur Napoléon. Sa récompense fut le titre de baronnet en 1805, puis la lieutenance de la Nouvelle-Ecosse. A l'approche de la guerre avec les Etats-Unis, en 1811, il remplaça sir James Craig, sous lequel les Canadiens auraient refusé de marcher à la défense du pays, et qui ne songeait qu'à se renfermer dans Québec. Il en fut bien autrement avec Prevost. Ce général, qui trouva le pays divisé en deux factions au dedans, avec une guerre imminente au dehors, gagna de suite les cœurs des Canadiens. Il n'avait point de troupes, les légions britanniques étant occupées sous Wellington. Il crut les Canadiens capables de défendre leur pays, et les Canadiens se rangèrent avec dévouement sous ses drapeaux et sous la conduite des mêmes hommes qui avaient paru des traîtres à son prédécesseur. Son parlement l'autorisa à incorporer et à mettre sur pied, en cas d'invasion, toute la milice canadienne, et ainsi, la législature fit ce que n'avait pu faire Carleton lui-même, de tous les Canadiens autant de soldats. Elle fit plus... elle autorisa le général à émettre des billets d'armée au montant de £250,000 pour subvenir aux frais de la guerre, et les déclara monnaie courante et légale. Dans ses attaques de Sackett's Harbour et de Plattsburg, où il marcha avec une armée de 14,000 hommes, sir George Prevost se montra, pour l'offensive, capitaine indécis et inepte, en un mot tout à fait incapable dans cette ligne. Mais l'organisation et la physionomie des divers corps canadiens qu'il créa, Voltigeurs, Guides, etc., et la manière dont il échelonna ces troupes pour prévenir ou repousser à deux reprises l'invasion des armées américaines, prêtes à percer de trois côtés à la fois, le mettent au premier rang comme organisateur et général propre à la défensive. Il avait certainement une spécialité précieuse en ce genre. Bien différent des Braddock et des Dieskau, on doit le regarder comme le capitaine qui a le mieux compris le système de guerre que suggère la nature du terrain en Amérique. Organiser, savoir occuper le terrain n'étaient pas encore des gages suffisants de succès : il fallait souffler dans les cœurs

de soldats improvisés le feu de la guerre, ou ranimer du moins l'ancienne ardeur martiale des Canadiens. Personne ne s'y montra plus propre que sir George Prevost, dont les ordres généraux sont des modèles après ceux de Bonaparte et de l'archiduc Charles. En un mot, le concours inouï de tout un peuple d'origine française avec lui pour une défense qui eut un aussi étonnant succès, est une époque grande et mémorable dans notre histoire et dans l'histoire militaire. Si donc sir James Lucas Yeo, son lieutenant à la tête des forces navales, l'accusa plausiblement de la perte de la flottille du lac Champlain et le fit rappeler pour aller se disculper en Angleterre, il semble qu'il y avait des raisons d'Etat assez puissantes pour la Grande-Bretagne de surseoir à l'examen de l'accusation, et pour ne pas arracher à un peuple qui venait de si bien mériter d'elle, un gouverneur chéri, auquel Bourdages proposa même de voter une statue équestre. Mais le danger était à peine passé, que lord Buthurst recommença à maltraiter les Canadiens. Le parlement, le clergé et les citoyens s'adressèrent à l'envi au prince régent pour faire la louange du bien-aimé gouverneur qu'on nous ravissait et pour affaiblir le poids des accusations portées contre lui. Mais Prevost avait régné dans les cœurs de tout un peuple ; il avait défendu victorieusement ses foyers et s'était attendu à vivre en conséquence dans la postérité. Le passage trop soudain des espérances de gloire aux appréhensions de la flétrissure que pouvaient lui infliger ses ennemis, le mit au tombeau avant que la cour martiale se fût assemblée. Il est cependant digne de remarque que le jugement de Wellington ne lui était point défavorable, si même il n'était pas en sa faveur. Quoi qu'il en soit, cette mort sera toujours un événement tragique aux yeux des Canadiens ; mais ils apprendront avec joie qu'elle désarma ses accusateurs et que la mémoire de l'illustre soldat qui leur était cher ne fut point flétrie. Au contraire, le prince régent honora ses services en accordant, comme nous l'apprend le célèbre historien Alison, une augmentation dans les armoiries de sa famille.

Prince (*Jean Charles*), premier évêque de St-Hyacinthe, avait été successivement directeur du collège de cette ville, un des premiers membres du chapitre de St-Jacques-le-Majeur de Montréal et rédacteur des *Mélanges religieux*,

puis coadjuteur de Montréal sous le titre de Martyropolis. Il eut l'administration en l'absence de Mgr Bourget et fut député à Rome pour y déposer entre les mains du souverain pontife les actes du premier concile de Québec. En revenant, il eut, ainsi que Mgr de Cydonia, une audience de l'empereur Napoléon III, dont il obtint quelques secours pour les incendiés de Montréal. Ce prélat a eu quelque temps pour hôte Mgr Bedini, nonce apostolique auprès de l'empereur du Brésil. Il s'est distingué dans la littérature et la philosophie. Il naquit en 1814 et mourut en 1860.

Proulx (*Louis*), né à St-Antoine de la Baie du Febvre dans le district des Trois-Rivières, fut ordonné prêtre le 28 septembre 1828, après avoir fait ses études à Nicolet. Il remplaça *ad interim* l'abbé Maguire dans la principalité du collège de St-Hyacinthe, en 1829, et au retour de cet ecclésiastique, il passa à celle du collège de Ste-Anne Lapocatière, qu'il occupa quatre ans. Il a desservi successivement, depuis, les paroisses de St-Pierre-les-Becquets, de St-Antoine de Tilly, de Québec après l'élévation de messire Baillargeon à l'épiscopat. On a de lui : *Défense de la religion et du sacerdoce*, Québec, 1853.

Provencher (*Joseph Norbert*), apôtre de la Rivière-Rouge, décédé en 1853 évêque de St-Boniface, était né le 12 février 1787, à Nicolet, dont il était la principale gloire, ainsi que du collège de ce lieu. Après avoir fait sa théologie au grand séminaire de Québec, il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1811, et desservit Kamouraska, puis Yamachiche. Il quitta le pays en 1818, et porta l'Evangile dans le Nord-Ouest, avec l'abbé Dumoulin. Il s'agissait de convier à la foi les peuplades errantes des prairies, et de porter les secours de la religion aux nombreux *voyageurs* employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, et aux colons habitués à ces régions. Pie VII le nomma deux ans après, tant ses prédications furent fructueuses, *suffragant et auxiliaire* de l'évêque de Québec pour le district du Nord-Ouest, et Mgr Plessis le sacra aux Trois-Rivières, le 12 mai 1822, sous le titre de Juliopolis en Galatie. Lors de l'érection finale de Québec en archevêché, en 1844, le territoire de la Rivière-Rouge fut détaché de l'église du Canada et érigé en vicariat apostolique, en faveur de Mgr Provencher, puis en évêché en 1847 ; St-Boniface fut choisi pour siège épiscopal et l'ar

dent apôtre en a été le premier titulaire. Il était passé en Europe dès 1835 pour intéresser à ses missions le bureau de l'œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon et s'était également rendu à Rome, où il avait été bien accueilli de Grégoire XVI. Il repassa encore deux fois la mer, adressa divers mémoires et lettres au bureau central de Lyon, documents qui se retrouvent dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, et instruisit les sauvages au moyen d'un livre où l'histoire sainte leur est mise sous les yeux en images ou expliquée par des symboles. Mgr Provencher officia à la translation des restes de Mgr de Pontbriand, et prononça une allocution remarquable à la prise de possession du siège de Montréal par Mgr Lartigue. Eminent prédicateur, il était encore d'une stature à commander le respect des peuplades aux yeux desquelles les avantages physiques ou les dons de la nature ne sont pas indifférents. La Compagnie de la baie d'Hudson l'honorait et favorisait ses missions.—Voyez *Taché*.

Provencher (*l'abbé L.)*, écrivain canadien, né à Bécancour en 1820. Nous devons à sa plume plusieurs ouvrages utiles et intéressants, dont les principaux sont : *La Flore canadienne*, *Traité élémentaire de botanique*, *le Verger*, *le potager et le parterre dans la province de Québec*, et le journal *le Naturaliste canadien.*

Prud'homme (*Eustache*), poète et écrivain canadien, né à Notre-Dame de Grâce. Son œuvre capitale est un poème intitulé : *Les Martyrs de la foi au Canada.*

Puibusque (*Adolphe de*), célèbre littérateur contemporain, qui a fait connaître la littérature espagnole en France et qui a été créé commandeur de l'ordre de Charles III par la reine Isabelle.—Ayant épousé une Anglo-Canadienne qui possède de vastes terres en ce pays, il a résidé trois ans à Montréal et à Québec, a agi comme commissaire honoraire de l'Exposition à Paris et travaillé à la nomination d'un consul général de France en Canada. Quelques écrits détachés sur ce pays qu'il affectionne sincèrement, sont sortis de sa plume.

Q

Quesnel (*Joseph*), ancêtre de la famille Quesnel et créateur

des jeux scéniques en Canada, mort à Montréal à 59 ans, le 3 juillet 1809, était né en France, mais obtint des lettres de naturalisation de sir Frederick Haldimand. Littérateur, poète, musicien, il composa, en 1788, *Colas et Colinette ou le Bailli dupé*, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes, qui fut imprimée à Québec et jouée à Montréal en 1790 ; *Lucas et Cécile*, opéra, avec la musique ; l'*Anglomanie*, comédie en vers ; *les Républicains français*, comédie en prose ou mise en scène des sans-culottes, imprimée à Paris ; un traité sur l'art dramatique, écrit en 1805 pour les amateurs de Québec, plusieurs symphonies à grand orchestre, des quatuors et des duos, et plusieurs motets et morceaux de musique sacrée composés pour l'église paroissiale de Montréal et qui doivent se retrouver au répertoire de l'orgue. La *Bibliothèque canadienne* contient plusieurs de ces pièces fugitives. Michel Bibaud dit de lui dans ses *Epîtres, satires*, etc. : " Il n'est aucun Canadien tant soit peu instruit qui n'ait lu au moins quelques-unes des productions de feu Joseph Quesnel, et n'y ait remarqué un vrai génie poétique. Malgré quelques négligences, quelques fautes même de versification, c'est bien de cet aimable et spirituel rimeur qu'on peut dire qu'il était né poète. " Quelques années après lui, Prud'homme, élève de Talma, le grand mime, dirigea les amateurs canadiens à Montréal. Messieurs Quesnel, fils, ont figuré dans la politique. Feu Jules Quesnel, écuyer, doyen des échevins de Montréal, fut, ainsi que le suivant, un des chefs du parti canadien, du temps que ce parti conservait de la modération. Il fut du Conseil spécial.—L'honorable Frédéric Auguste Quesnel, connu par la pureté remarquable de son langage, a brillé au barreau et au parlement, où il s'opposa à l'Union en 1823. Elu par le collège électoral de Montmorency après l'accomplissement de cette révolution politique, il a été appelé à la chambre haute en 1848.

Quevillon (*Louis*), né en 1749, décédé le 9 mars 1823, à St-Vincent de Paul, lieu de sa naissance, est loué dans la *Bibliothèque canadienne* pour avoir fait revivre en Canada la sculpture en bois et l'art architectonique, à la fin de la domination française ou sous les Anglais. Il dut à des amis éclairés l'idée de cultiver son talent. Ayant mis la main sur le traité et les plans du maître italien Vignole, il en tira

un immense profit, ouvrit une classe du soir, et forma d'excellents élèves, entre autres Pepin et Labrosse. Il orna à neuf l'ancienne église paroissiale de Montréal et d'autres temples d'un bout du pays à l'autre. Une partie des sculptures de l'ancienne église paroissiale et le baldaquin entier du maître-autel se retrouvent à Notre-Dame de Bonsecours.

Queylus (*Gabriel de*), docteur en théologie et abbé de Loc-Dieu, premier supérieur et seigneur de l'île de Montréal, où le séminaire nommait le gouverneur, le bailli et les curés de l'île, appartenait à une maison influente : on connaît Queylus, favori de Henri III. L'abbé de Queylus travaillait dans le Vivarais à convertir les Calvinistes, avant que M. Olier l'envoyât en Canada avec les premiers Sulpiciens qui y vinrent, en 1657. Il avait déjà été proposé pour être évêque du Canada et supplanta le supérieur des Jésuites dans la qualité de vicaire général de l'archevêque de Rouen au gouvernement spirituel du pays. Il fit suspendre la construction commencée de la célèbre chapelle de N.-D. de Bonsecours ; mais il approuva que Marguerite Bourgeois allât choisir des compagnes en France. Ses pouvoirs de grand vicaire furent bientôt restreints à l'île de Montréal, le supérieur des Jésuites ayant reçu de nouvelles lettres pour Québec. Il continua ses travaux, augmenta la population de Ville-Marie, et chercha à y attirer les Hospitalières de Québec. A l'arrivée de François de Laval-Montmorency en Canada, il cessa tout acte de juridiction et alla à Québec pour le saluer ; mais l'archevêque de Rouen, qui prétendait demeurer l'ordinaire du Canada, lui ayant expédié de nouvelles lettres, de l'aveu, dit-on, de la cour de France, il fit part au vicaire apostolique de sa résolution de s'en prévaloir. Mais si la cour de France donna véritablement de la contenance à François de Harlay, elle dérogea presque aussitôt à ses premières intentions, et ordre fut donné au vicomte d'Argenson d'empêcher les grands vicaires de l'archevêque de Rouen d'exercer aucune juridiction en son nom. A la faveur d'une lettre de cachet qui lui avait été expédiée à l'effet de faire repasser l'abbé de Queylus en France, le gouverneur alla en personne le saisir à Montréal, à la tête d'un parti de soldats. Mais l'abbé devait donner beaucoup à faire à Mgr de Laval. De France, il se rendit à Rome, où il ob-

tint du pape, avec l'aide du cardinal Bagni, ancien nonce en France, une commission pour ériger une cure à Ville-Marie et en être le premier curé, puis partit de nouveau pour le Canada. L'obtention de cette commission n'était pas un bon office rendu à Mgr de Laval, et on peut se demander de plus si l'abbé de Queylus ne défiait pas l'autorité du roi, qui l'avait fait repasser en France : il lui fut même signifié en vain une nouvelle lettre de cachet lui défendant de sortir de France. Arrivé *incognito* à Québec, il alla cependant voir Mgr de Laval, et n'ayant pu obtenier son agrément, sans doute parce que le prélat jugeait que l'obtention à Rome d'une commission par M. de Queylus était due à une impétration obreptice, il partit de nuit, en dépit des monitions du vicaire apostolique. Il fut alors déclaré suspens et de nouveau expulsé. Ce fut au grand détriment de la colonie de Montréal, qu'il avait beaucoup augmentée et à laquelle on ravit, en son absence, ses plus beaux privilèges, tels que ceux de la nomination des officiers de la justice et du gouverneur par les seigneurs. Mais Mgr de Laval finit par consentir au retour de M. de Queylus en Canada, lui rendit ses bonnes grâces et l'établit même grand vicaire. Il permit enfin aux Sulpiciens de se joindre aux Jésuites pour prêcher l'Evangile aux nations, œuvre qu'il avait jusqu'alors obstinément réservée aux premiers, au préjudice du but de l'association des messieurs et dames de la Compagnie de Montréal. En 1672, M. de Queylus avait porté à 1500 âmes le chiffre de la population de Ville-Marie. Il s'intéressa aussi à l'instruction des sauvages. L'abbé Faillon l'a lavé avec succès de l'accusation de jansénisme portée contre lui.

Quiblier (*Joseph Vincent*), dixième supérieur de la communauté de St-Sulpice à Montréal, mort à Paris après avoir desservi l'église française à Londres, fut ordonné prêtre en 1819, et vint en Canada en 1825. Il fut directeur du collège de Montréal après le vénérable M. Roque, vice-supérieur durant la longue maladie de M. Roux, et lui succéda à sa mort, en 1831. Il fonda plusieurs écoles, améliora l'enseignement de la Congrégation, introduisit en Canada les Frères des Ecoles chrétiennes, et obtint de l'Angleterre la confirmation finale des titres des Sulpiciens aux seigneuries de l'île de Montréal, de St-Sulpice et du lac des Deux

Montagnes. Les Irlandais lui doivent aussi la spacieuse église St-Patrice. On lui doit de bons traités d'histoire sacrée et profane à l'usage du collège. Doué de tous les avantages de l'esprit et du corps, distingué dans ses manières, il était estimé et recherché des gouvernants, et entouré d'attentions par les principaux citoyens anglais, avec lesquels il concourut, aussi bien qu'avec les Canadiens, toutés les fois qu'il s'agissait de zèle civique. Les incendiés de Québec en sentirent les effets. Ses sermons, en eux-mêmes remarquables, faisaient peu d'impression ; mais ses conférences de la neuvaine annuelle de St-François-Xavier plaisaient davantage par l'abondance de traits historiques bien choisis qu'il y répandait : on aurait pu les recueillir comme modèles d'érudition. Il n'est pas indigne de remarque que le supérieur de St-Sulpice jouissait du prévilège de donner au peuple la bénédiction papale le jour de la clôture de la neuvaine. Un grand nombre de prélats, messeigneurs de Forbin-Janson, Fenwick, Raizey, McDonell et Gaulin, Provencher et le R. P. Vincent, supérieur des Trappistes de la Nouvelle-Ecosse, ont éprouvé l'agrément de sa société et la munificence de son hospitalité. Ce religieux obtint que les Trappistines qu'il voulait établir à Tracadie, fussent formées chez les dames de la Cogrégation, dont M. Quiblier était supérieur.

R

Raimbault (*Jean*), célèbre instituteur, né à Orléans en 1770, était, en 1791, professeur de philosophie au collège de cette ville, quand on exigea le serment civil du clergé. Forcé, par la conduite de l'évêque constitutionnel, Mgr de Jarente, de quitter son emploi, il étudia la médecine chez un docteur qui l'accueillit en qualité de précepteur de son fils. Ayant pris ses degrés, il échappa d'abord à la conscription ; mais à la troisième levée, en 1793, il dut accompagner un corps en qualité de chirurgien. S'étant échappé par Liège, il se rendit en Belgique et trouva une place dans le séminaire fondé par quatorze évêques réfugiés. C'est là qu'il connut le célèbre Père Rosaver. Il passa de là en Angleterre, où il demeura près d'un an, enseignant le français et la musique. Un de ses élèves était M. Murrough, dont le

père était marchand en Canada. Ce négociant le décida à le suivre en ce pays, en 1795, ce qui était d'autant plus facile, que Mgr Hubert envoyait des fonds pour faire passer des ecclésiastiques réfugiés en Canada. Il mit pied à terre à Québec au mois de juillet, et rencontra Mgr Denaut, qui se rendait de Longueuil à Québec pour prêter serment en qualité de coadjuteur. Ce prélat l'emmena à Longueuil, le fit sous-diacre, diacre et prêtre, peu après. Ce fut la première ordination de Mgr Denaut. Employé comme professeur au séminaire de Québec, sa faible santé le força de quitter ce poste pour y prendre la cure de l'Ange-Gardien. Mais il s'y dévoua encore à l'enseignement, et y eut pour élève l'abbé Painchaud, fondateur du collège de Ste-Anne, et Henry Hardinge, depuis célèbre, dont il fut le professeur de mathématiques. Dans la suite, il prenait un singulier plaisir à suivre "son cher Harry" par tous les degrés de sa fortune ; et s'il ne vécut pas assez pour le voir maréchal et commandant des forces, il eut la joie d'apprendre par les journaux ses services dans l'Amérique du Sud et en Espagne, sa mission à l'armée prussienne, et son élévation à la charge de ministre de la guerre. L'abbé Raimbault composa à l'Ange-Gardien une belle prose en l'honneur de saint Louis de Gonzague ; et on a aussi de lui l'oraison funèbre de Mgr Plessis, qu'il prononça dans l'église des Trois-Rivières, et la *Notice biographique* de l'abbé de Calonne, publiée dans l'*Ami de la religion* des Trois-Rivières. Curé de Nicolet dès 1807, il y est mort en février 1841.

Ramezay ou **Ramsay**, maison canadienne aujourd'hui éteinte, était de la même race que l'élève de Fénelon, et alliée à la maison de Douglas.

Claude de Ramezay obtint de Vaudreuil et Raudot le fief de Monnoir en 1708, et celui de Ramezay en 1710. Il fut chevalier de St-Louis, gouverneur des Trois-Rivières, puis de Montréal, après le chevalier Callières, et même commandant général de la colonie durant une absence du premier de Vaudreuil. Frontenac l'envoya à Montréal pour mander M. de Callières de marcher au secours de Québec. Il commandait la milice canadienne dans la grande expédition du premier contre les cantons iroquois. Chargé d'une expédition contre la Nouvelle-York en 1709, il retraita après avoir dispersé une avant-garde de cent hommes. L'année suivante,

il fut envoyé, avec 600 hommes, au secours du baron de Longueuil, qui allait bravement s'opposer au général Nicholson à la tête de la jeunesse de Montréal. Ce fut lui qui érigea l'hôtel du gouverneur, plus tard l'Ecole normale Jacques-Cartier ou le bureau de l'Instruction publique, à Montréal. Il mourut en 1739. Des seigneuries furent données avec profusion à Geneviève, Angèle, Louise et Elisabeth de Ramezay, ses filles, qui montrèrent un rare dévouement aux habitants de Montréal dans une épidémie.

Jean-Baptiste Nicolas Roch, qui fut aussi chevalier de St-Louis et gouverneur de Montréal, puis de Québec, que l'histoire l'accuse d'avoir, de concert avec de Bernetz, chevalier de Malte, remise précipitamment aux Anglais après la défaite d'Abraham, au moment même où M. de La Roche-Beaucourt s'y annonçait avec des secours. — Chargé de coopérer à la tête de 1500 Canadiens avec le fameux armement du duc d'Anville, destiné contre Louisbourg et l'Acadie, il bloqua d'abord Port-Royal. A la nouvelle des désastres de la flotte, qui prévinrent le débarquement du général de Pommeril, il retraita à Beaubassin ; mais il trouva encore néanmoins l'occasion de se couvrir de gloire par une victoire signalée remportée aux Mines sur le colonel Noble, qui fut mis hors de combat avec le tiers de ses troupes, tandis que le reste ne retourna à Port-Royal qu'en vertu d'une capitulation. Le combat fut livré le 11 février 1747 dans la matinée, et se prolongea jusqu'à trois heures du soir. Il est digne de remarque qu'il se passa au milieu d'une tempête de neiges, que les Canadiens firent usage de raquettes, et qu'on observe qu'elles leur donnèrent un grand avantage sur les Anglais.

Raudot, père et fils, intendants conjoints de Nouvelle-France.—Raudot père, qui avait été conseiller à la Cour des aides, succéda à François de Beauharnois en 1705, et arriva le 6 septembre sur le *Héros*, commandé par le comte d'Argaïan. Il fut un des plus habiles administrateurs de la colonie. Ce fut lui qui suggéra, dans un mémoire remarquable, la colonisation de St-Jean et du Cap-Breton. Il obtint aux Canadiens le permis d'avoir, pour leurs premiers besoins, quelques manufactures ; et les voyant se ruiner en procès, il se mit à concilier lui-même les parties. Il adoucit aussi en leur faveur les rigueurs de la féodalité. Son

Mémoire, mentionné par M. Bibaud, mais oublié, était lu devant la Société des sciences historiques de l'Yonne, en 1853, et rapporté en Canada par le grand juge La Fontaine. Il fut rappelé en 1711 pour être fait lieutenant général du commerce. Raudot, fils, d'abord inspecteur de marine, précéda son père en France, en 1710, et devint intendant des classes de la marine. Il était, dit-on, d'une égalité d'esprit surprenante.

Razilli, illustre famille française, originaire de Touraine, qui fit revivre sous Richelieu la gloire de la marine française, négligée depuis Henri III. Elle se composait de trois frères, issus de François de Razilli, chevalier de l'ordre du Roi et gouverneur de Loudun, et de Catherine de Viliers de Lauberdière, de l'illustre maison de Viliers de l'Ile-Adam. Ces trois frères sont François de Razilli, seigneur des Aulnets, gentilhomme de la chambre de Louis XIII, chevalier de l'ordre du Roi, lieutenant général aux Indes occidentales et terres du Brésil ; Claude de Ramezay, seigneur de Launay, qu'on a confondu avec le troisième, Isaac de Razilli, commandeur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Cette confusion vient de ce qu'ils figurèrent tous deux en Acadie.—Le commandeur Isaac, premier gouverneur de l'Acadie et un des Cent-Associés de la Nouvelle-France, était un des premiers marins de son temps. Il combattit contre les Rochelais en 1620, et leur enleva 30 navires. L'année suivante, il garda les côtes de Picardie, de Normandie, de Bretagne et de Guyenne. On ne saurait dire si ce fut Isaac ou Claude qui, à la bataille navale livrée par Henri II de Montmorency en 1625, montait le *St-Louis*, enleva le vaisseau *la Vierge* et perdit un œil. En 1629, le commandeur alla châtier les Barbaresques et est appelé " le très très illustre commandeur de Razilli, premier capitaine de l'amirauté de France, chef d'escadre des vaisseaux du roi T. C. dans la province de Bretagne, et amiral de la flotte qui est à présent devant Salé. " Il écrivit un mémoire qui fit établir la Compagnie de la Nouvelle-France. Les Anglais s'étant emparés du pays, il commanda l'escadre de six vaisseaux destinée à appuyer les négociations pour sa restitution, qui eut lieu par le traité de St-Germain-en-Laye. Le roi lui concéda l'Acadie et l'en établit gouverneur. Il y mourut vers 1635. Léon Guérin, dans ses *Marins de France*, dit que Claude de Razilli

fut lieutenant général de l'Acadie après lui ; mais la relatioa de Denis dit, au contraire, qu'après la mort de Razilli, messire d'Aulnay Charnizé lui succéda par accord avec son frère Claude, commandant de Pentagoët sur un arrière-fief de la concession d'Isaac. Claude de Razilli suivit son aîné au Brésil, secourut Toiras, bloqué par les Anglais dans l'île de Rhé, contribua à la prise de La Rochelle et à la défaite des Anglais, fut fait gouverneur d'Oléron, puis chef d'escadre des côtes de Bretagne, et fut enfin vice-amiral de l'archevêque de Bordeaux, nommé amiral contre les Espagnols. Il commanda en cette qualité dans le canal de Fontarabie. Il contribua, en Acadie, à la fondation de La Hève.

Reeves (*Charles*), poète, né à Québec en 1812, mort à Montréal en 1834, entra jeune au collège de Québec, où il se signala par son goût exquis pour la littérature et les beaux-arts. Son père s'étant fait protestant en 1825 et livré à bien des folies, ces aberrations paternelles imprégnèrent l'imagination et les poésies déjà suaves de ce jeune athlète du Parnasse, d'une tristesse et d'une mélancolie qui ne sont pas sans charmes, et qui lui méritent la sympathie de ceux qui ont l'occasion de les lire, d'autant plus que ce Tyrtée s'abandonna trop à sa muse et perdit la raison.

Rhodes (*William*), ministre de l'agriculture dans le cabinet Mercier, de 1888 à 1890. M. Rhodes servit dans l'armée anglaise durant plusieurs années et se retira avec le titre de colonel. Il a été directeur du Grand-Tronc, président du chemin de fer Québec et Richmond, ainsi que de celui de Québec et Trois-Pistoles.

Richelieu (*Armand, cardinal de*), grand maître et surintendant de la navigation et du commerce de France, véritable créateur de sa marine, extermina la race des vice-rois de la Nouvelle-France, et s'y forma une sorte de souveraineté qu'il exerça à la tête de la Compagnie des Cent-Associés, dont il était le maître. Ce ne sont pas tant les droits régaliens accordés à la compagnie par la charte de 1627 et les lettres d'attache du cardinal ajoutées aux lettres patentes du roi, qui prouvent cette souveraineté, que la qualité que prend par exemple Marc Antoine de Bras-de-Fer, sire de Chasteaufort, qui est désigné *lieutenant général en l'étendue du fleuve St-Laurent, en la Nouvelle-France, pour Mgr le cardinal duc de Richelieu, etc.* Après sa mort, la compagnie

languit et expira de pléthore, et Louis le Grand se mit en possession de pays beaucoup plus étendus que le reste de son empire. Richelieu a laissé son nom à plusieurs lieux de ce bord-ci de l'Atlantique.

Richer-Laflèche (*Louis*), deuxième évêque des Trois-Rivières, ancien missionnaire dans le Nord-Ouest, puis supérieur du séminaire de Nicolet. Ce prélat fut d'abord coadjuteur de Mgr Cooke, sous le titre d'évêque d'Anthédon, et lui succéda en 1870, étant alors au concile du Vatican.

Riel (*Louis*), père, né à l'Ile-à-la-Crosse, dans le territoire du Nord-Ouest, le 7 juin 1817, était fils de J. B. Riel, originairement de Berthier, et d'une métisse. Il se construisit, en 1825, un moulin dont plus tard il confia l'administration au sieur de La Gimaudière, dont il avait épousé la sœur. Il s'illustrait en 1849, en soulevant les Métis, faisant libérer les citoyens détenus par le juge Adam Thom, ancien journaliste tory de Montréal, et obtenait de force la liberté du commerce ou de la traite. J. McLauglin, le pionnier de l'Orégon, alors à Londres, lui écrivait : " M. Ibister, votre compatriote, vous soutient dans la Chambre des communes," et il le félicitait. Il mourut le 21 janvier 1864. Son fils l'avait quitté pour aller étudier au collège de Montréal.

Riel (*Louis*), fils, ex-président de la république du Manitoba et de la terre de Rupert. Durant son administration il aida le gouvernement canadien contre les féniens. Plus tard il fut proscrit pour avoir fomenté des troubles et vécut plusieurs années sans attirer sur lui l'attention du public. En 1885, sortant de son inaction, il poussa les Métis à la révolte. Le gouvernement de la Puissance envoya au Nord-Ouest quelques troupes pour y apaiser les troubles. Après deux ou trois engagements, Louis Riel étant tombé au pouvoir de ses ennemis, fut jugé, condamné à mort et exécuté à Regina, le 16 novembre de la même année.

Rigauville (*Charles Regis des Bergères de*), ecclésiastique canadien, ordonné prêtre le 20 septembre 1749, avec six autres diacres, fut admis plus tard dans le chapitre de Québec, et mérita d'être connu par son dévouement pendant le siège de Québec et à la bataille de Ste-Foye. La religieuse qui nous a laissé une relation lui rend pleine justice. " Il (M. Briand) se chargea avec M. de Rigauville, aumônier de notre maison, prêtre d'un mérite et d'une vertu distingués,

d'administrer les sacrements aux malades et de veiller jour et nuit auprès des moribonds." Et elle ajoute à propos du combat de Ste-Foye : " M. de Rigauville voulut suivre le grand vicaire sur le champ de bataille. Il n'était pas sans inquiétude ; monsieur, son unique frère, et plusieurs de ses proches étaient dans l'armée. Ils eurent la consolation de voir l'ennemi tourner le dos et prendre la fuite." Le frère du chanoine est probablement le même qui, sous les Anglais, combattit à St-Jean et qui avait commandé au fort St-Frédéric. Le chanoine mourut le 26 décembre 1780.

Robidoux (*Joseph Emery*), C. R. Le député de Châteauguay est un homme taillé par la nature pour jouer les rôles de tribun, bien que par son caractère il doive se plaire mieux dans les débats parlementaires que dans les orages des réunions populaires. Sa physionomie plaît à la foule au premier abord. Elle croit y voir toutes les qualités qu'elle recherche dans ceux qu'elle se choisit pour la guider. Aussi lui prête-t-elle, quand il se présente devant elle, une attention toute bienveillante, ce qui est un grand avantage pour un orateur populaire. La victoire est à moitié remportée dès les premières paroles. Si M. Robidoux ne s'était pas pas encore découvert cette espèce de bienveillance qu'il inspire autour de lui, il a dû s'en apercevoir l'été dernier, lorsque, après les élections provinciales, la nouvelle de son entrée dans le cabinet Mercier fut répandue par les journaux Ses adversaires politiques, qui sortaient bien meurtris d'une bataille générale et qui devaient, par conséquent, avoir au cœur un certain degré d'acrimonie, n'eurent pourtant que des paroles bienveillantes à son adresse pour saluer sa bonne fortune. Il est vrai que le député de Châteauguay était bien préparé par ses études et ses travaux à remplir les fonctions ardues de procureur général que M. Mercier venait de lui confier. Né à St-Philippe de Laprairie le 10 mars 1844, et élevé au collège de Montréal d'abord, ensuite chez les Jésuites, il étudia le droit à l'université McGill et entra au barreau à vingt-deux ans. Pendant dix ans M. Robidoux fut professeur de droit civil à cette université. A quarante ans il se trouvait président de la société des diplômes de la faculté où il avait fait ses études et bâtonnier du barreau de l'arrondissement de Montréal. Déjà il avait été commissaire chargé de faire un rapport sur

l'administration de la justice à Montréal. Ce fut en cette même année de 1885 que M. Robidoux se fit élire député provincial par les libéraux du comté de Châteauguay. Ils lui ont conservé son mandat en 1886 et aux élections de 1890. M. Robidoux est un homme heureux, jusqu'à l'âge de 46 ans, il a su entrer de plein pied dans la popularité et la confiance des électeurs de sa province tout entière. Cette esquisse politique n'est qu'ébauchée, car celui qui en est l'objet, est à peine à la moitié de la carrière brillante qu'il est appelé à fournir.

Robinson (*sir John Beverley*), ci-devant procureur général, président du Conseil législatif, puis juge en chef du Haut-Canada, né en 1791, a été nommé grand juge en 1829. Compagnon civil de l'ordre du Bain en 1850, il a été créé baronnet du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande en 1854, en même temps que M. La Fontaine. On a de lui : *Canada and the Canada Bill*, Londres, 1840, et sa correspondance avec le très honorable sir R. Wilmot Horton au sujet d'un pamphlet intitulé : *Ireland and Canada.* Son portrait, par Hamel, fait partie de la galerie des orateurs.

Rodier (*Charles Séraphin*), né en 1818, décédé en 1890. Petit-fils d'un médecin français qui émigra au Canada au milieu du siècle dernier, M. Rodier qui au début de sa carrière ne possédait aucun moyen, sut par son énergie et sa persévérance acquérir une immense fortune. Il mourut sénateur (division des Mille-Iles) après avoir, dit-on, refusé trois fois cet honneur.

Rohault de Gamache (*René*), de la Compagnie de Jésus, était fils du marquis de Gamache, et entra dans l'ordre en 1625. Il offrit presque aussitôt au Père Mutis Vitelleski, général, 6,000 écus d'or pour la fondation d'un collège à Québec. Malgré la conquête du pays par les Anglais, ce beau projet ne fut qu'ajourné, et fut exécuté après le traité de St-Germain en 1635. Ce monument, après avoir été converti en caserne par les Anglais, a été démoli il y a quelques années. Un drame qui y fut joué en 1658 pour la réception du vicomte d'Argenson, les disputes de philosophie qui y eurent lieu en 1666, et la charge de professeur d'hydrographie que le recteur eut après MM. Joliet et Franquelin, prouvent que ce collège a prospéré, comme tous ceux de la Compagnie de Jésus.

Rolette (*Frédéric*), héros canadien, décédé en 1825, tour à tour fantassin, marin, artilleur, ouvrit la guerre de 1812 par un coup de main surprenant. Le 3 juillet, commandant le brigantin *General Hunter*, ainsi baptisé en l'honneur du lieutenant-général Hunter, qu'on trouve sur la liste des lieutenants-gouverneurs du Haut-Canada, il aborda dans sa chaloupe et accompagné de six hommes seulement, le *Cayuga Packet*, goélette américaine montée par quarante hommes, y compris plusieurs officiers, et s'en empara. A la bataille navale du lac Erié, entre Perry et Barclay, devenu commandant du *Lady Prevost* par la mort du capitaine Buchanan, il continua à combattre avec une bravoure héroïque jusqu'à ce que, ayant été blessé dangereusement et brûlé considérablement par une explosion de poudre qui tua ou blessa plusieurs de ses gens, il lui fallut rendre à l'ennemi son vaisseau tout désemparé et prêt à couler bas. Dans une expédition sur terre, il commanda l'artillerie. Le parlement provincial accorda une pension à sa veuve. Joseph Rolette, son frère, se trouva aux expéditions de Michillimakinac et du fort Shelby.

Romain (*Robert*), célèbre mécanicien canadien, inventeur de la charrue ou cultivateur à vapeur, l'a exposé à Paris, où il était conservateur des effets canadiens, avec George Perry, dont les pompes à incendie ont eu tant de succès. Quoique typographe de profession, Romain a consacré sa vie et son génie pour la mécanique, à cet instrument, qu'il porta à Paris encore très imparfait. Il s'écoula plusieurs mois de travail incessant de la part de l'inventeur, avant de pouvoir en faire les premiers essais. "La tentative fut finalement heureuse, dit le chevalier Taché, en autant que le mécanisme principal était concerné ; mais l'espace de temps durant lequel le fonctionnement s'opérait, était limité à quelques minutes, en conséquence d'un vice d'application dans la construction de la chaudière à vapeur." Plusieurs ingénieurs et agronomes de distinction furent admis aux expériences, et ils furent d'avis que le principe de la machine était bon, et donnait la solution du problème de la charrue à vapeur ; le point en défaut était une simple affaire de détail. Sur les nouvelles qui se répandaient de ces expériences, la maison Croskill, d'Angleterre, expédia à Paris des agents qui offrirent à notre compatriote d'acheter son in-

vention, en exigeant qu'elle fût d'abord retirée du concours. La machine conserve dans le contrat de vente le nom de *Cultivateur canadien à vapeur de Romain.* Le mécanicien français Coré, auteur de l'*Histoire de la mécanique au XIXe siècle*, s'exprimait ainsi au banquet spécial de l'agriculture, le 25 octobre 1855 : " J'éprouve, messieurs, un bonheur que nous partageons tous, en apprenant que le problème de l'application de la vapeur à la charrue est complètement résolu par un mécanicien du Canada qui s'honore de son origine française. J'ai vu, ces jours derniers, fonctionner cette importante machine, cette charrue menée par la vapeur, et l'expérience laisse peu de chose à désirer."

Roque (*Jacques*), vénérable instituteur échappé à la guillotine révolutionnaire par voie de l'Espagne, où il fut fait docteur de Salamanque, a été vingt-cinq ans directeur du collège de Montréal. Retiré au séminaire et vicaire général, il y renouvela ses vœux de prêtrise vers 1835, et reçut à cette occasion une grande ovation de la part de ses élèves vivants. Né en 1761, il mourut en 1840.

Ross (*David Alexander*), président du Conseil à Québec, est né en 1819. Ancien procureur général dans l'administration Joly. M. Ross est un des hommes marquants du parti libéral. Il est le petits-fils de John Ross, Ecossais qui combattit avec valeur sous le général Wolfe et fut blessé à la bataille des Plaines d'Abraham. L'hon. M. Ross a été nommé conseiller législatif en janvier 1887.

Ross (*John J.*), médecin et homme politique, vice-président du Collège provincial des médecins et chirurgiens. Il fut membre du Conseil législatif et du Conseil exécutif de la province de Québec, et, à la démission du ministère Mousseau, il forma un cabinet et devint premier ministre. Ce ministère résigna en janvier 1887. M. Ross est maintenant sénateur. Il naquit en août 1833.

Rottermund (*le comte de*), inspecteur des mines pour le ministère des terres de la couronne, a étudié les sciences naturelles à Paris, et a épousé en Canada une demoiselle de l'honorable P. D. Debartzch. On se souvient des attaques qu'il a dirigées en 1850 contre la réputation naissante de M. Hunt. Il s'est attaqué depuis à sir W. Logan et a combattu la théorie de ce savant, qui prétend qu'il n'y a point de mines de charbon dans le Bas-Canada. Selon lui,

il y en a à Québec et dans le district de Gaspé. Dans un voyage à Paris, où il a eu une audience privée de Napoléon III, il a soumis des échantillons aux savants Elie de Beaumont, Brogniart et d'Orsigny, qui ont répondu qu'ils annonçaient la présence du charbon dans les lieux d'où ils avaient été tirés. Outre deux rapports officiels en sa qualité d'inspecteur des mines, on a de lui *Rapport géologique de M. de Rottermund à Son Honneur le maire de Québec, sur la nature du minerai combustible qui se trouve dans la ville de Québec*, Québec, 1855.

Rottot *(J. P.)*, professeur et doyen de la Faculté de médecine de l'université Laval. Il naquit en 1825 et fit de brillantes études. Elève de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, il en devint l'un des professeurs en 1860 et quitta cette institution en 1878, lorsque l'université Laval fonda sa succursale à Montréal. Le docteur Rottot est un des meilleurs praticiens de cette ville, où il a une nombreuse clientèle. Il fut, durant quelques années, rédacteur en chef de l'*Union médicale.*

Routhier *(A. B.)*, auteur canadien dont les écrits sont lus en Europe. Poète et prosateur spirituel, M. Routhier a doté son pays de plusieurs ouvrages de mérite. *Causeries du dimanche*, *A travers l'Europe*, *Les Échos*, sont des œuvres que l'on ne peut parcourir sans intérêt. L'*Union* de Paris et la *Revue du Monde catholique* ont fait au juge Routhier beaucoup d'éloges.

Roux (*Jean Henri Auguste*), neuvième supérieur du séminaire de St-Sulpice à Montréal, et vicaire général, fut ordonné prêtre le 5 juillet 1784, s'expatria durant la révolution et parvint en Canada le 1er septembre 1794. Le gouvernement anglais qui n'avait pas souffert que le séminaire se recrutât en France, modifia ses volontés durant la révolution, et envoya en Canada ceux des prêtres proscrits qui étaient Sulpiciens, et beaucoup d'autres encore. Grâce à cette détermination, la communauté du Canada vit venir à elle les meilleurs sujets de celle de Paris, les Chicoineaux, les Roque, les Lesaulnier, les Rivière, les Houdet, etc. M. Roux, qui était le plus éminent, succéda à M. Brassier en 1798. Il eut à déployer une grande habileté dans ses rapports avec les gouverneurs au sujet de la propriété de la seigneurie de Montréal, que la couronne disputait aux Sulpiciens, avisée

par ses agents coloniaux surtout, imbus de l'esprit de sir James Marriott. Il leur adressa plusieurs mémoires dans lesquels il met à néant les opinions non seulement des officiers coloniaux de la couronne, qui n'ont guère été des jurisconsultes, mais de ceux de l'Angleterre, sir Christopher Robinson, sir Vicary Gibbs et sir Thomas Plumer. Le secrétaire Ryland avait surtout à cœur la spoalition de sSulpiciens et traitait d'ingrats ces *émigrés sans pain et sans habits que M. Pitt avait recueillis.* De son côté, M. Roux osait écrire au colonel Ready, secrétaire militaire du duc de Richmond, " que les Canadiens étaient alarmés par la perspective de voir leurs plus anciens établissements spoliés, et que les richesses d'un roi ne consistent pas dans les dépouilles de ses sujets, mais dans la possession de leurs cœurs." (*Voir le sixième volume de Christie.*) Il citait l'opinion de Mazères et celle de M. d'Outremont, magistrat à Londres, en faveur du séminaire et passait à Paris, où il se procurait celle de Dupin. Ces opinions embarrassèrent singulièrement le pauvre Ryland, qui avertit à regret les officiers de la couronne d'être sur leurs gardes et de se remettre au travail sur la question légale. M. Roux eut ensuite avec l'évêque de Telmesse des démêlés dans lesquels il ne serait sans doute pas allé aussi loin, si le gallicanisme eût à cette époque, autant que de nos jours, perdu de son influence. De son côté, Mgr Plessis soutint son suffragant et menaça d'empêcher le séminaire de se recruter. Ces difficultés purent contribuer à précipiter la vieillesse du supérieur, qui devint invalide et languit jusqu'au 7 avril 1832, jour de sa mort. M. Roux n'écrivait pas toujours bien ; mais il était prédicateur, théologien et jurisconsulte profond, et tout le pays le regardait comme un homme de premier ordre. Les légistes anglais à gages le sentirent bien, et lorsqu'il alla à Paris, accompagné de feu messire John Jackson Richards, de ministre américain devenu Sulpicien, il fut reçu avec la plus grande distinction par ses confrères de la capitale. On a de ce supérieur 1° la *Vie de la sœur Bourgeois* par M. de Montgolfier, Montréal, 1818 ; 2° Un recueil de *Notes sur l'Eglise*, manuscrit ; 3° Ses *Mémoires* sur les droits du séminaire ; 4° *Traité sur l'amovibilité des curés en Canada*, publié et augmenté par Mgr Lartigue, avec une réfutation des *Notes* de M. La Fon-

taine, avocat de M. Nau, sur l'inamovibilité *prétendue* des curés ; 5° Sa belle lettre de 1812 pour porter les Canadiens à une levée en masse contre les Américains. Voyez *Lartigue, Plessis.*

Royal *(Joseph)*, né à St-Paul l'Ermite en 1837, fit ses études chez les Jésuites de Montréal, où il a été un des meilleurs écrivains de nos feuilles périodiques avant de passer dans le Nord-Ouest où il fut successivement surintendant de l'instruction publique, secrétaire provincial et procureur général. Le 4 juillet 1888, il a été nommé lieutenant-gouverneur du territoire du Nord-Ouest.

Ryan *(Carroll)*, poète canadien, né à Toronto en 1840, est l'auteur de *Oscar and othe1 poems*, Hamilton, 1857; *Songs of a wanderer*, Ottawa, 1867. Ces chants, a dit Benjamin Sulte, sont allés rejoindre les délicieuses productions de Charles Sangster et de Isidore Ascher, dont la renommée honore la littérature du Haut-Canada.

S

Sablé (*du*), famille canadienne dont le premier membre paraît être Adrien Dandonneau, sieur du Sablé. *Les Edits et ordonnances royaux* font foi d'un procès entre demoiselle du Sablé et le sieur Radisson (nom connu dans les annales de la Rivière-Rouge avec celui de des Groseilliers), au sujet de quelques îles du lac St-Pierre. Il paraît que le fief du Sablé, partie de la ville des Trois-Rivières, fut érigé en marquisat en faveur des Dandonneau, avant la conquête, et que les Hart en ont depuis fait l'acquisition.

Sackeuse, Esquimau doué d'un courage, d'une droiture et d'une intelligence qui font honneur à sa race, né vers 1797, fut conduit à Leith en Ecosse, en 1816. Etant retourné, l'année suivante, dans son pays, où il n'avait qu'une sœur, et l'ayant trouvée morte, il renonca à sa patrie. Il étudia la peinture et le dessin sous Nasmyth, à Edimbourg, et fit des progrès. Il rendit d'éminents services dans le premier voyage de Ross dans les mers arctiques, en 1818. Au retour de cette navigation il passa à Londres et y attira beaucoup l'attention. L'amirauté, qui l'appréciait, lui donna tous les moyens d'achever ou de perfectionner son instruction, et il s'y livra avec ardeur, mais en vain, car il

mourut en 1819, en dépit des soins des premiers hommes de la profession médicale. Son sort rappelle celui de *Kéraboa*, que mentionnent les *Beautés de l'histoire d'Amérique*. "En 1796," y est-il dit, "un gentilhomme canadien pénétra dans le Labrador, et dans ces régions incultes arrosées par la baie à laquelle le pilote Hudson donna son nom. Il visita les huttes de quelques cantons peuplés d'Esquimaux, demeura quelques jours au milieu d'eux, et s'en fit aimer par sa douceur et sa complaisance. Il fit à ces sauvages une telle peinture du bonheur que l'on goûte chez les peuples civilisés, qu'il parvint à émouvoir l'imagination froide d'un jeune homme. Kéraboa abandonna sa hutte, ses filets, son canot d'écorce et la Kéralite qui partageait ses travaux, pour suivre l'étranger à Québec. A la vue d'une cité régulièrement bâtie, de grands édifices, et de tous les prodiges de l'art européen, l'enfant de la nature est d'abord frappé d'étonnement et d'admiration. Le luxe des maisons et de la table, une foule d'objets dont il ne soupçonnait pas même l'existence, ravissent son esprit et entretiennent sa surprise. Mais bientôt il s'accoutume : la vie molle des riches, l'esclavage des pauvres, cette bassesse et cette corruption de tous, viennent maintenant frapper ses regards. Il redemande ses rivières poissonneuses, ses monts glacés, l'indépendance de sa vie errante. Il court, il s'agite, il gravit les montagnes les plus escarpées : là, durant tout le jour, ses regards cherchent le pays où il a laissé ses frères, la compagne qu'il ne reverra plus, ses lacs, son Océan, sur lesquels il s'élançait dans un frêle canot, malgré les tempêtes. La nuit, il va s'étendre tristement au bord d'une rivière glacée, qui lui offre du moins une image de la patrie. Il verse d'amères larmes ; ses plaintes et ses soupirs troublent le silence des ténèbres, et le sommeil fuit loin de ses yeux creusés par la douleur. Enfin il devient la victime de son désespoir ; une funeste langueur dessèche ses viscères, et va tarir dans son cœur les sources de la vie. Sa poitrine ne peut être arrosée des larmes de ceux qu'il a quittés, ni le sol natal recevoir ses os. Kéraboa meurt sans songer à cette dernière consolation ; mais la cruelle pensée qu'il va s'endormir sous un ciel étranger empoisonne ses derniers soupirs."

Sagard Théodat (*le frère Gabriel*), de l'ordre des Fran-

ciscains réformés, qui aida les missionnaires Récollets et Jésuites chez les Hurons, et dont on a : *Histoire du Canada et Voyages que les frères Récollets y ont faits pour la conversion des infidèles, où est amplement traité des choses principales arrivées dans ce pays depuis l'an* 1615 *jusqu'à la prise qui en a été faite par les Anglais ; des biens et commodités qu'on en peut espérer ; des mœurs, cérémonies, créances, lois et coutumes merveilleuses de ses habitants.* Le frère Sagard est intéressant dans ses détails et écrit avec soin.

Salaberry, illustre maison canadienne issue des Salaberry, seigneurs d'Irumberry, en Navarre, dès le XVe siècle, et alliés à la famille espagnole castillane de Sans-Per, dont un membre reçut l'épée de François Ier à Pavie. En France elle est alliée aux maisons de Charost et de Lavaux. Un Salaberry figure sur les bancs de la noblesse dans un lit de justice tenu par Louis XV, comme on le voit dans les *Edits et ordonnances royaux*, et un autre a écrit *l'Histoire de l'empire ottoman*, Paris, 1817, 4 vol. in-8.

Le premier Salaberry du Canada est Michel de Salaberry, qui vint à Québec en 1735 sur la frégate l'*Anglesea*, commandée par le capitaine Gomain. Il y épousa dame Rouer de Villeray, et devint commandant d'une flûte du roi, puis lieutenant de vaisseau, et est dénommé *capitaine des vaisseaux du roi* dans un acte subséquent. De son mariage avec dame Rouer de Villeray, il eut deux filles, et épousa en secondes noces demoiselle Juchereau Duchesnay, dont il eut celui dont nous parlerons dans l'article suivant. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de St-Louis en 1761, et mourut vers 1772.

Salaberry (*l'honorable Michel Ignace Louis Antoine de*), seigneur de Beauport, commandant une division de milice, était fils du précédent et père du héros de Châteauguay, et naquit en 1752. On a dit qu'il fut le premier élève admis au petit séminaire de Québec après la conquête ; mais il ne dut pas y rester bien longtemps, si l'on en croit sa notice nécrologique, qui dit qu'il fit d'excellentes études en Europe. De retour en Canada, il marcha à la défense de la frontière, et fit à ses frais la campagne de 1775 et celle de 1776, puis le reste de la guerre comme officier à pleine paye. En 1792, lors de l'octroi de la constitution, la cité de Québec et un comté l'élurent à

l'envi député au parlement provincial. Quatre ans plus tard, il fut fait major du bataillon bas-canadien des volontaires canadiens royaux, régiment de réguliers levé dans les deux provinces. S. A. R. le duc de Kent le fit nommer surintendant des Indiens, et sa notice nécrologique lui attribue aussi la charge de maître des eaux et forêts. En 1812, il fut utile, avec son fils, le colonel St-George, le lieutenant-colonel d'Eschambault et le major de Courcy, pour l'organisation de la milice. Il forma et organisa le premier bataillon de milice d'élite, et incorporé à la Pointe-aux-Trembles, il marcha à la frontière, menacée par le général Dearborn. Ce vétéran avait été appelé au Conseil législatif en 1810, sur la recommandation de sir James Craig. Aucun gentilhomme ne fit jamais de plus grands sacrifices pour le service de son prince. A part des sommes considérables qu'il dépensa à la guerre, il eut quatre fils dans l'armée du roi, et celui dont nous allons donner la notice survécut seul aux dangers des batailles. Le père mourut en 1826 à 76 ans.

Salaberry (*l'honorable Charles Michel d'Irumberry de*), C. B., seigneur de Beaulieu, membre du Conseil législatif, surnommé le Léonidas canadien, vit le jour au manoir de Beauport, le 19 novembre 1778. Il épousa mademoiselle Hertel de Rouville, et suivit, comme on l'a déjà dit, la profession des armes, ainsi que ses frères. Il servit d'abord durant onze années aux Indes occidentales sous sir Robert Prescott et sir Charles Grey. Au siège du fort Mathilda, sous Prescott, ce général le chargea, quoiqu'il n'eût que seize ans, de surveiller l'évacuation de la forteresse par l'ennemi. En 1795, il servit, à la tête des grenadiers, à la conquête de la Martinique. Devenu aide de camp du général baron de Rottemburg, il l'accompagna à l'expédition d'Anvers, et servit avec les troupes légères au siège de Flessingue. Il alla ensuite achever d'apprendre la guerre à la meilleure école, sous lord Wellington, dans la Péninsule. Il servit au siège de Badajoz, que l'ingénieur canadien de Léry avait fortifiée, et y perdit un de ses frères ; il en perdit un autre à la fameuse bataille de Salamanque ou des Arapiles, à laquelle il eut l'honneur de se trouver, ainsi qu'à la conquête de Madrid. Il était devenu major du fameux régiment de troupes légères à quatre bataillons, *60th Rifles* ou *Royal American*, organisé par

le duc de Cumberland, dans lequel plusieurs Canadiens ont servi comme lui, quand les événements le rappelèrent dans son pays, où le peu de temps qu'il lui fallut pour former les *Voltigeurs*, lui fit le plus grand honneur comme organisateur. Lieutenant-colonel, commandant et surintendant de ce beau corps, il fut aussi choisi pour être un des chefs de l'état-major de la milice. Attaqué à Lacolle, à la fin de 1812, avec la garde avancée de M. d'Eschambault par 1400 Américains de l'armée de Dearborn, il combattit jusqu'au soir : en voulant le cerner, ils tirèrent les uns sur les autres, ce qui détermina bientôt leur retraite. Telle fut la première victoire de Salaberry et des *Voltigeurs*. Une partie de ce corps participa à la défaite non moins humiliante de l'armée américaine à Chrysler's Farm. Dearborn et Wilkinson déjoués ainsi dans leurs projets d'invasion, il restait le général Hampton. Salaberry, qui alla le reconnaître, embarrassa devant lui les chemins d'Odeltown à l'Acadie, par des abattis. Après plusieurs escarmouches, l'Américain n'osant hasarder une action générale dans les bois, se retira à Four Corners. Son adversaire fit une irruption dans son camp à la tête de 200 Voltigeurs et de 150 guerriers des tribus sauvages du Bas-Canada, et y sema le désordre, sans éprouver lui-même aucune perte. Hampton, repoussé sur la route d'Odeltown, résolut sagement d'opérer sa jonction avec son général en chef en prenant la route de Châteauguay, qui l'en rapprochait et qu'il croyait ouverte ; mais on l'avait prévenu partout et les routes avaient été embarrassées et couvertes d'ouvrages de campagne. Salaberry était trop sagace pour ne pas deviner ce point stratégique, vrai chemin par lequel Hampton devait chercher à se réunir à Dearborn. Le premier balayait cependant devant lui les piquets anglais, et le major Henry avait peine à le retarder, quand Salaberry opéra habilement un changement de position et se jeta sur la route pour faire face à ce général. Le héros canadien, qui avait eu l'avantage de reconnaître tout le pays au-dessus de Châteauguay dans une incursion sur la frontière américaine, quelques semaines auparavant, remonta donc la rive gauche de la rivière Châteauguay pour gagner l'autre extrémité d'un bois où il savait qu'il y avait une excellente position, sur un terrain coupé de ravins profonds, sur quatre desquels il établit autant de lignes de défense l'une après l'autre ; la quatrième

était à peu près à un demi mille en arrière et commandait sur la rive droite de la rivière un gué qu'il était très important de défendre afin de protéger la rive gauche. Il fit faire sur chacune de ces lignes une espèce de parapet qui s'étendait à quelque distance dans le bois, pour garantir sa droite. Le parapet sur la première ligne formait un angle obtus à la droite du chemin. Toute la journée fut employée à fortifier cette position, qui avait l'avantage de forcer l'ennemi, s'il était disposé à attaquer, de traverser une grande étendue de terrain inhabité et de s'éloigner de ses ressources ; tandis que, au contraire, les Voltigeurs avaient tout à souhait et étaient bien soutenus, car en seconde ligne, après les Voltigeurs et les Indiens, venaient les Watteville. Sir George Provost était en troisième ligne à Caughnawaga, pour s'opposer à la jonction des armées américaines, avec quelques troupes et la milice du district de Montréal, qu'il avait entrainée avec lui en descendant de Kingston. Salaberry ne borna point son attention aux ouvrages-ci-dessus. Il ordonna à un parti de 30 bûcherons de la division de Beauharnois de se porter en avant de la première ligne afin de détruire le ponts et de faire des abattis. Tous les ponts furent détruits sur l'espace d'une lieue et demie, et il fut fait un abattis formidable à environ un mille en avant de la première ligne, s'éteudant du bord de la rivière à trois ou quatre arpents dans les bois où il joignait, sur la droite, une terre marécageuse ou savane qu'il était presque impossible de passer. Les quatre lignes étaient ainsi complètement à couvert, et on ne pouvait pénétrer avec du canon. C'est à la force de la position choisie et fortifiée de la sorte, non moins qu'à l'héroïsme, que fut due la victoire qui devait suivre. Les talents et l'habileté d'un commandant ne se distinguent pas moins, sans doute, dans le choix et l'emploi de son terrain avant le combat, que dans la disposition et la conduite des troupes au fort de la mêlée. Aussi le général major de Watteville, qui vint voir le camp de Salaberry, approuva-t-il toutes ses dispositions. Il y eut d'abord quelques escarmouches, à la suite desquelles les travailleurs et leur escorte retraitèrent au camp à environ deux lieues au-dessous du confluent de la petite rivière des Anglais et de celle de Châteauguay, appuyé à gauche à la rivière de Châteauguay, en front et à droite par les abattis et des espèces de chevaux

de frise. Le 24 octobre, ayant ouvert un large chemin à travers les bois et les marécages jusqu'à la distance de quatre à cinq milles du campement canadien, dans lequel Salaberry, à la tête de 300 Voltigeurs, Fencible et guerriers de race rouge, venait d'être renforcé par quelques compagnies de la milice sédentaire, le général américain, qui s'avençait à la tête de 7,000 fantassins, 400 chevaux et 12 canons, envoya durant la nuit le colonel Purdy pour s'emparer du gué et tourner la position ; mais cet officier s'égara dans les bois. Le lendemain Hampton s'avença lui-même vers les abattis avec 3,500 hommes, et en donna 1,500 à Purdy pour tenter de nouveau de tourner les Canadiens, laissant en réserve le reste de ses troupes. Salaberry, averti de ce mouvement par le feu fait sur les piqnets avancés, voyait maintenant devant lui un ennemi avec lequel il s'était deux fois efforcé d'en venir aux mains ; il marcha en avant et donna le signal du combat, se plaçant lui-même au centre de la première ligne, et confiant la seconde au lieutenant-colanel McDonell, le même qui avait pris Ogdensburg. Le feu fut vif de part et d'autre, mais mal dirigé d'abord par les Américains. Ils tirèrent mieux ensuite ; cependant, entendant sans cesse le son des cors placés à différents intervalles, ils crurent que les Canadiens s'avançaient sur eux en grande force, et leur ardeur se ralentit. La colonne du colonel Purdy, parvenue au gué pendant le combat, fut repoussée et mise en désordre par Salaberry, qui avait porté son attention de ce côté-là. Voyant son plan déconcerté par la défaite de cette division, Hampton prit le parti d'ordonner la retraite. Salaberry coucha sur le champ de bataille et, le lendemain au point du jour, il fut rejoint par la compagnie des Voltigeurs du capitaine de Rouville, son beau-frère, les grenadiers Watteville et quelques guerriers indigènes. Le 28, il envoya en reconnaissance le capitaine Ducharme, héros de Beaverdam, et 150 guerriers, qui s'assurèrent que l'armée américaine avait abandonné son camp de Piper's Road pour retourner à Plattsburg. Wilkinson, qui était à Cornwall, ayant appris la défaite de son collègue, se retira à la rivière aux Saumons et s'y fortifia. Châteauguay permit encore au baron de Rottemburg, puis à sir Gordon Drummond, son successeur, de reprendre l'offensive dans le Haut-Canada. La

Grande-Bretagne commémora la victoire par une médaille d'or, les Voltigeurs reçurent solennellement des drapeaux ornés de devises, et Salaberry, outre la médaille, eut l'ordre du Bain transmis avec une lettre autographe de S. A. R. le prince régent. Les deux chambres du parlement canadien lui votèrent les remerciements du pays. Les Voltigeurs eurent encore part à la seconde victoire de Lacolle, en mars 1814. De la carrière des armes, Salaberry passa à celle de sénateur : il fut appelé au Conseil législatif en 1818, en même temps que Mgr Plessis. Il mourut à Chambly, le 26 février 1829, à 51 ans, et fut inhumé dans l'église neuve du lieu, qui a remplacé celle que le feu détruisit en 1806. On doit au commandeur Viger son portrait, peint en 1924 par Dickinson et gravé par Durand. Salaberry est représenté revêtu de l'uniforme des Voltigeurs, décoré de la médaille de Chateauguay et de la croix du Bain, le sabre sous le bras. On voit aussi les armes de sa famille. L'écusson de notre compatriote porte la devise qui convient au parfait chevalier : *Force à superbe ; Mercy à faible.* Un médaillon représente un combat en plein bois. Sur un tronc d'arbre renversé est écrit : *Châteauguay*, 26 *octobre* 1813. Un serpent se mordant la queue, symbole de l'immortalité, entoure le médaillon. Quant à la médaille anglaise de Châteauguay, on y voit la Grande-Bretagne tenant à la main une palme et couronnant un lion couché à ses pieds. Sur le revers est gravé, *Châteauguay*. Salaberry aurait été un merveilleux officier de troupes légères, même dans les armées de Bonaparte, et serait certainement parvenu aux premiers grades. On l'a admirablement peint en deux vers :

Au camp, Léonidas, au champ, Cincinnatus :
Thémistocle au conseil, à table Lucullus.

Son fils fut député adjutant général de la milice pour le Bas-Canada. On connaît encore l'honorable Melchior Alphonse, appelé au Conseil législatif en 1837, et Charles, qui a été employé dans l'expédition exploratrice organisée à la baie d'Hudson. On trouve sur le héros canadien, dans *l'Héroïne de Châteauguay* par H. E. Chevalier, des détails qui ne sont pas sans intérêt.

Sangster (*Charles*), poète ontarien distingué, naquit à

Kingston en 1822. Parmi ses ouvrages nous citerons : *The St. Lawrence and the Saguenay, The Plains of Abraham, The death of Wolfe, The happy Harvesters, etc.*

Sarrasin (*Michel*), membre de l'Académie des sciences, médecin du roi à Québec et conseiller au Conseil supérieur, épousa en Canada Marie-Anne Hazeur, et en eut un fils qui étudia à Paris et qui devait avoir la survivance de sa charge ; mais il mourut dans la métropole en 1739. Au Conseil souverain, Sarrasin fut garde du sceau du roi en 1733, après le conseiller Delino. Il mourut à Québec le 9 septembre de l'année suivante, à 75 ans. Charlevoix s'étonnait de voir dans une colonie un homme d'un mérite aussi universel. On a de lui : I° *Description du castor* dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1704, page 48 ; II° *Une lettre sur les eaux minérales du cap de la Magdeleine*, dans les *Mémoires de Trévoux*, année 1736, page 956 ; III° *Description du rat d'eau d'Amérique ou rat musqué*, dans les *Documents de Paris*, et la description de la plante qu'il découvrit, et qu'il appela *sarracenia purpurea*, description copiée par Charlevoix. Sa famille s'est perpétuée dans le pays.

Schultz (*Christian*), médecin et politicien, s'établit à l'âge de vingt et un ans à Fort Garry, où il s'occupa beaucoup de botanique et fut l'un des fondateurs de l'Institut de la terre de Rupert, qui lui doit aussi son musée. Fait prisonnier en 1869, à la prise du Fort-Garry par les insurgés, il parvint à s'échapper trois mois après et se joignant aux partisans du gouvernement, qui étaient en assez grand nombre, il délivra les autres captifs. On le nomma député aux élections suivantes, pour représenter le comté de Lisgar à la Chambre des communes. En 1882 M. Schultz était appelé au Sénat, et six ans plus tard nommé lieutenant-gouverneur du Manitoba. M. Schultz est né en 1840.

Sebran (*T.*), peintre canadien. Son plus beau morceau est la famille royale d'Angleterre dans la chapelle du château Windsor, peint pour le roi de Hollande. Un premier groupe se compose de la reine, du prince Albert et du chapeluin, qui s'avance au-devant d'eux la tête un peu inclinée. Sur sa figure le respect pour sa souveraine s'allie bien à la gravité et à cette expression de bonté et mansuétude qui sied à son ministère. Derrière la reine, se trouve un autre groupe composé du duc de Wellington et de deux dames d'honneur

et derrière ceux-ci on reconnaît sir Robert Peel. Cet intérieur de chapelle gothique tout pavoisée, est du plus bel effet; la lumière entrant par les vitreaux coloriés, répand ses plus chatoyantes teintes sous ces voûtes imposantes, qui s'étendent au loin ; elle se joue bien dans les boiseries, en estompe les sculptures et donne au tout un magnifique relief. Ainsi deux artistes canadiens, Sebron et Falardeau, nous firent honneur en Europe. Sebron est mentionné comme habile peintre décorateur dans un des *Mannel de l'Encyclopédie* Roret.

Selkirk (*Thomas Alexander, comte de*), mort en 1820, est connu comme fondateur d'une colonie à la Rivière-Rouge et par des écrits sur la politique.—Voyez *Alexandre Bibaud, Stuart.*

Sérigny (*Joseph Le Moine, sieur de*), frère du chevalier d'Iberville et marin célèbre, naquit le 22 juillet 1668. Il prit part aux actes de son frère à la baie d'Hudson, et servit plus tard à la Louisiane et en Floride. Il repoussa don Alonzo Carascosa de l'île Dauphin et prit Pensacola en 1719. Il mourut en 1734, gouverneur de Rochefort. Jean Honoré Le Moine de Sérigny, peut-être son fils, fut exécutaire testamentaire de M. de Bienville, ex-gouverneur de la Louisiane, et mourut le 17 août 1792, laissant un fils, Henri Honoré, ingénieur maritime, mort en 1818, et une fille connue sous le nom de Louise Claire de Brouillan de Prim.

Amédée Honoré Ferdinand Marie Le Moine de Sérigny, petit-fils de Jean Honoré, mort à son château de Luret le 31 mars 1843, brilla à l'Ecole polytechnique, où il remporta plusieurs prix, et devint officier supérieur du génie maritime et chevalier de St-Louis et de la Légion d'honneur. Il avait pour cousine germaine la comtesse de Couchiat, née de Nesmond, de la famille du preux chevalier et petite-nièce du grand Duquesne. Gustave, son fils, est né en 1821.

On connaît encore Jean-Baptiste Le Moine de Sérigny, capitaine de frégate et chevalier de St-Louis, en son vivant demeurait à Rochefort.

Michel Joseph, décédé sans postérité à La Rochelle en 1797, frère de Louise Elisabeth, dame de l'Estrade, décédée en 1791, laissant deux garçons qui sont vivants, Auguste Pierre, au château de Périgord, et Joseph Louis Auguste, à La Rochelle.

Un Le Moine de Sérigny a servi dans l'expédition d'Alger en 1830, et le rapport de l'amiral Duperrez daté à bord de *la Provence*, baie de Sidi Ferruch, le 23 juin 1830, exalte le mérite du vice-amiral Rosamel, du baron Hugon, *du capitaine Le Moine, chargé du commandement et de la conduite de la réserve*, et de tous les capitaines de l'armée navale.

Honoré François-Xavier Le Moine de Sérigny de Loire, mort le 12 mai 1812, a laissé un fils, employé dans la marine à Rochefort et ingénieur des ponts et chaussées.

Shehyn (*Joseph*), trésorier de la province de Québec depuis le 29 janvier 1887. Il naquit en 1829 et fit ses études au séminaire de Québec. M. Shehyn est à la tête d'une des plus grandes maisons commerciales de cette ville. Il est président de la Chambre de commerce et a été pendant plusieur années membre de la commission du Havre. Il représente Québec-Est à l'Assemblée législative depuis plus de quinze ans.

Sherbrooke (*sir John Coape*), général et gouvernant estimable, se signala dans l'Inde à la conquête de Seringapatan, puis à Talavera de la Reyna et à Cadix en Espagne, où il devint même le second de Wellington. Dans la guerre d'Amérique, il s'empara de l'Etat du Maine. Après avoir été lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, il devint gouverneur et capitaine général de l'Amérique Britannique du Nord en 1816. Il se montra moins machiavélique que lord Bathurst, admit l'Assemblée à payer la dépense de la province, secourut les peuples dans la disette, et rendit aux Américains les cendres de Montgomery. Il résigna pour cause de maladie, étant devenu paralytique.

Signay (*Joseph*), premier archevêque de Québec, né en cette ville le 8 novembre 1778, fut ordonné prêtre à Longueuil par Mgr Denaut, curé du lieu, le 28 mars 1802. Après avoir été curé de la capitale, il fut élu coadjuteur de Mgr Panet le 13 décembre 1825, nommé évêque de Fussala en Numidie par Léon XII le 15 décembre 1826, et sacré sous ce titre dans la cathédrale par Mgr Panet, le 20 mai 1827. Il fut nommé administrateur le 16 octobre 1832, devint évêque de Québec à la mort de Mgr Panet et prit possession de son siège le 19 février 1833. Comme ses prédécesseurs, il avait des *suffragants* ou *auxiliaires* sans être

honoré du titre d'archevêque, qu'il reçut, le premier, le 12 juillet 1844, de Grégoire XVI, qui lui envoya le *pallium* (voyez *Hudon*). Il s'était choisi pour coadjuteur, en 1834, Pierre Flavien Turgeon. On loue beaucoup Mgr Signay des grands sacrifices qu'il fit pour donner aux quartiers les plus misérables comme les plus populeux de Québec des écoles pour lesquelles il dépensa, dit-on, cinq mille louis. Il appela les Frères des Ecoles chrétiennes et les établit à Près-de-Ville. Quoique ce prélat ne passât point pour un homme supérieur, sa figure et toute sa personne étaient fort imposantes, et ses manières très distinguées.

Sillery (*le chevalier Noël Brulart de*), prêtre, commandeur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, né en 1577, descendait de Nicolas Brulart de Sillery, chancelier de France. Il entra dans la Compagnie des Cent-Associés et fonda la mission sauvage de Sillery, près de Québec, qui fut organisée par le P. Le Jeune. Il mourut en 1640 et saint Vincent de Paul prononça son oraison funèbre.

Simcoe (*le général*), lieutenant-gouverneur du Haut-Canada lors de l'octroi de la constitution (1791), fonda York ou Toronto. Il servit depuis à St-Domingue et dans la Méditerranée, et devait conduire 12,000 hommes à la défense du Portugal, si le prince régent de ce pays eût voulu se jeter dans les bras de l'Angleterre. Un des lacs du Haut-Canada porte son nom.

Simpson (*sir George*), de la paroisse de Lachine dans le Bas-Canada, gouverneur général de la baie d'Hudson, était originairement marchand à Montréal. Il s'est rendu utile au parti d'explorateurs envoyé par son avis entre la rivière Rouge et les montagnes Rocheuses. Voyageur des plus célèbres, sir George a fait un voyage des plus extraordinaires de 1841 à 1842. Dans l'hiver de 1841 à 1842, il traversa le continent de l'Amérique septentrionale depuis les comptoirs de la baie d'Hudson jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbia, de là aux établissements russes de Sitka, de Sitka aux établissements espagnols de la Californie, puis aux îles Sandwich, d'où il revint à Sitka. Il s'y embarqua en 1842, et naviguant au nord par Onolaska et le Kamschatka, il arriva au commencement de juillet à Otchotsk, dans la Sibérie orientale, et traversa la Russie jusqu'à St-Pétersbourg. Le 29 octobre 1842, il était à Londres. Il avait parcouru

36,850 milles, dont 18,700 par paquebot ou bateau à vapeur, 5,165 par terre et en voiture, 2,150 en canot, 2,750 en chaloupe, 6,985 à cheval et 160 milles à pied. Voyez *Narrative of a voyage round the World in* 1841-42, 2 vol. in-8, Londres, 1847. Il mourut en 1860.

Smith (*sir Donald A.*), Ecossais établi au Canada depuis de longues années. Longtemps employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, il en est maintenant commissaire en chef au Canada et gouverneur de cette compagnie. Il fut membre du Conseil exécutif pour le territoire du Nord-Ouest, et a aussi représenté Winnipeg et St-Jean à l'Assemblée législative de Manitoba. Il représente maintenant Montréal-Ouest à la Chambre des communes. Sir Donald Smith, l'un des plus riches citoyens de Montréal, est bien connu pour sa grande générosité ; il a fait à cette ville un don de cinq cent mille piastres pour l'érection d'un hôpital, et plusieurs autres donations importantes à des institutions de bienfaisance. M. Smith est commandeur de l'ordre de St-Michel et St-George, président de la banque de Montréal et l'un des directeurs du chemin de fer Pacifique Canadien. Il naquit en 1821.

Souard (*Gabriel*), bachelier en droit canon, de la communauté de St-Sulpice, avait d'abord été médecin. Il vint en Canada dès 1657 avec l'abbé de Queylus, et exerça les fonctions de supérieur durant ses absences forcées. Il cumula a Ville-Marie les fonctions de médecin de l'âme et du corps et laissa ses biens, au montant de 80,000 livres, pour le soutien de diverses œuvres de charité, nommément pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu de Montréal. La *liste* le dit parti en 1692. Il était par sa mère neveu du Père Récollet Le Caron, apôtre des Hurons.

Soulanges (*Joybert de*), honorable famille du Canada qui descendait d'un échanson de Charles VII et dont la généalogie, enregistrée au Conseil supérieur en 1672, est réimprimée dans les *Documents seigneuriaux* publiés par l'Assemblée législative. Elle commence en Canada à Pierre de Joybert, seigneur de Soulanges. De Marson, commandant de l'Acadie, épousa une demoiselle de Lotbinière et en eut deux fils et une fille. Louise Elisabeth épousa à Québec, le 10 septembre 1705, messire Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil. Un de ses fils, tué au siège de Québec avait marié sa fille

au chevalier de Longueuil, fils du deuxième baron, et qui a une notice dans ce volume. Le chevalier Jacques de Joybert, son frère, seigneur de Vitry en Champagne, et capitaine de vaisseau, commanda le *Sphinx* à la bataille d'Ouessant en 1778, et dans plusieurs autres affaires.

Soulbièche, l'être suprême chez les Alibamons, ancienne peuplade de la Louisiane.

Starnes (*Henry*), descendant d'une famille anglaise établie au Canada à la fin de la révolution américaine. Il naquit à Kingston en 1816, et reçut son éducation au collège de Montréal. Durant plusieurs années il fut associé de la maison de commerce Leslie et Starnes, de Montréal. M. Starnes a été et est encore directeur et président de plusieurs banques, compagnies d'assurance et chemins de fer. Il fut deux fois maire de Montréal et est lieutenant-colonel de la milice de réserve. De 1857 à 1863 il fut représentant du comté de Châteauguay à l'Assemblée législative des Canadas-Unis, et refusa un portefeuille dans le cabinet de Québec en 1867. M. Starnes fut orateur du Conseil législatif en 1879 et agit comme commissaire de l'agriculture et des travaux publics durant l'absence de M. Joly. Il fut ensuite commissaire des chemins de fer depuis juillet 1882 jusqu'à janvier 1884. Sous l'administration Mercier, il a été nommé président du Conseil législatif.

St-Castin (*le baron de*), natif d'Oléron en Béarn, un des héros du régiment de Carignan-Salières, se jeta parmi les sauvages après la réforme de ce régiment. Il se maria à la fille du grand chef Madockawando, préférant, dit Lahontan, les forêts de l'Acadie aux monts Pyrénées. Il vécut avec eux de manière à s'en faire estimer au delà de ce qu'on peut dire. Ils le firent sagamo (grand chef), ce qui est comme le souverain de la nation, et peu à peu, il travailla à se faire une fortune en retirant de ce pays-là deux ou trois cent mille écus qu'il avait dans ses coffres en belles monnaies d'or. Il ne s'en servait qu'à acheter des marchandises pour faire des présents à ses confrères les sauvages, qui lui faisaient ensuite, au retour de leurs chasses, des présents de castors de triple valeur. Les gouverneurs généraux du Canada le ménageaient et ceux de la Nouvelle-Angleterre le craignaient. Ayant eu plusieurs filles, il les maria toutes très avantageusement et leur donna à chacune une riche dot. Il contribua à la

défense heureuse de Port-Royal contre le colonel Mark, défit 400 hommes dans une sortie, et appuya d'Iberville sur terre et sur mer dans ses faits d'armes en Acadie. Après la conquête du Port-Royal par le général Nicholson, le marquis de Vaudreuil le nomma son lieutenant en Acadie. Celui-ci tint la place bloquée tout l'hiver, bien que l'invasion du Canada projetée par les Anglais empêchât le gouverneur général d'envoyer à son secours le marquis d'Aloignies, comme il le lui avait promis. Mais on sait que l'Acadie fut cédée par le traité d'Utrecht. Il se trouva à Kaskobé avec le baron de Portneuf. Le baron de St-Castin fils, fut gouverneur de Penobscot en 1710. Une ville du Maine porte son nom.

Ste-Hélène (*Jacques Le Moine, sieur de*), fils de Charles Le Moine, sieur de Longueuil et de Châteauguay, naquit le 16 avril 1659. Après avoir eu un duel avec le bouillant Perrot, gouverneur de Montréal, il suivit le chevalier de Troye à la baie d'Hudson, et enleva les forts Rupert et Quitchitchouen (1686). Dans l'expédition du marquis de Denonville contre les Iroquois, il commandait 300 sauvages chrétiens, et après l'insuccès de cette campagne, il fut envoyé pour tenter de ravitailler Cataracoui et en vint à bout. En 1690, il pénétra dans la Nouvelle-Angleterre et prit Schenectady. Au siège de Québec par Phipps, il pointa tous les canons et fut blessé mortellement au combat du 20 octobre, où il défit, avec M. de Longueuil, son frère aîné, les troupes anglaises de débarquement, et enleva leur artillerie. Il expira le 4 décembre. Charlevoix dit que ce guerrier canadien était un des plus estimables chevaliers et un des plus braves hommes qu'ait jamais eus le Canada. D'Iberville, son frère, fut son élève.

St-Ours, noble maison canadienne dont la ligne masculine est maintenant éteinte, date en Canada du régiment de Carignan-Salières, dans lequel le premier sieur de St-Ours était capitaine. Quand ce fameux régiment fut licencié, il s'établit dans le pays et vécut à la sueur de son front. Le marquis de Denonville écrivait au ministère de la marine et des colonies en 1686 ; " Je dois rendre compte à Monseigneur de l'extrême pauvreté de plusieurs nombreuses familles qui sont à la mendicité et toutes nobles ou vivant comme telles. La famille de St-Ours est à la tête. Il est bon gentilhomme

du Dauphiné (et parent du maréchal d'Estrades), chargé d'une femme et dix enfants...... Le père et la mère me paraissent être dans un véritable désespoir de leur pauvreté. Cependant ces enfants ne s'épargnent pas, car j'ai vu deux grandes filles couper des blés et tenir la charrue." Il était pourtant seigneur ; mais quels travaux ne fallait-il pas pour mettre les concessions en valeur dans le Canada à cette époque. Il obtint le fief de St-Ours en 1672, et y est dénommé chevalier Roch de St-Ours. Une seigneurie fut aussi accordée, la même année, à M. de St-Ours fils, "*en considération du nom à lui imposé en celui du roi sur les fonts baptismaux.*" Plusieurs îles furent jointes à la seigneurie du père en 1674. M. de St-Ours est dit *premier capitaine* aux funérailles de Kondiaronk. Le fief d'Eschaillons fut aussi accordé à M. de St-Ours, et l'on vit bientôt deux branches de cette famille, dont l'une fut appelée St-Ours d'Eschaillons. Un sieur de St-Ours d'Eschaillons se trouva à la prise d'Haverhill en 1708, puis à l'expédition de M. de Ramczay dans la Nouvelle-York, l'année suivante, et Roch de St-Ours, écuyer, sieur d'Eschaillons, tendit avec succès des embuscades aux Anglais sur la rivière Chambly en 1759. Mais le plus célèbre membre de la maison de St-Ours sous les Français fut celui qui brilla à la tête de la milice canadienne à la bataille de Carillon. Il fut fait chevalier de St-Louis et fut blessé mortellement à la bataille d'Abraham, où il faisait l'office de brigadier général et commandait en troisième après MM. de Montcalm et de Senezergues. Il avait commandé au combat de Montmorency, gagné sur Wolfe, et durant toute la campagne, il eut le commandement de la brigade du gouvernement de Québec, forte de 3,500 hommes

Sous les Anglais, Quinson de St-Ours, chevalier de Saint-Louis, combattit à St-Jean et fut commissaire du roi pour le cadastre des biens des Jésuites. Il quitta ensuite le pays, servit les Français et eut un commandement à St-Domingue. Il avait épousé une demoiselle de Beaujeu. L'honorable Paul Roch de St-Ours, écuyer, fut membre du Conseil législatif de la province de Québec, puis membre du pouvoir exécutif en 1791. Lors de l'octroi de la constitution, l'année suivante, il fut appelé par le roi au nouveau conseil. L'honorable Charles de St-Ours eut le même honneur en 1810. Les

charges d'aide de camp provincial et de shérif ont aussi été dans cette famille, et madame de St-Ours est une des bienfaitrice de l'établissement des Dames du Sacré-Cœur.

Stephens (*George*), millionnaire de Montréal, né près d'Aberdeen en Ecosse, étudia d'abord la loi en Angleterre puis passa au Canada où il se livra au commerce. Ce fut ilu qui le premier donna l'essor aux manufactures de drap en ce pays. Quelques années plus tard, avec quelques autres capitalistes, il acheta le chemin de fer du NouveauBrunswick et celui de Saint-Paul et Minneapolis, puis ensuite il se mit à la tête de l'entreprise du chemin de fer Pacifique Canadien. Lorsqu'il s'agit de continuer le chemin et de poser les rails pour franchir les montagnes Rocheuses, les plus entreprenants désespérèrent du succès et il fut question, un moment, d'abandonner l'entreprise. M. Stephens ne recula pas et grâce à son énergie cette œuvre gigantesque fut terminée. Il fut pendant longtemps président du Pacifique Canadien. M. Stephens a été créé baronnet il y a quelques années ; il avait déjà refusé cet honneur. La ville de Montréal lui devra, ainsi qu'à sir Donald Smith, l'érection de l'hôpital Victoria, pour lequel il a fait don d'un demi-million.

Stewart (*le très révérend Charles James*), D. D., deuxième lord évêque de Québec, né en 1775, décédé en 1837, était le troisième fils du comte de Galloway. Il fut admis membre du collège de All Souls à Oxford en 1795. Présenté à l'évêque Mountain par l'évêque de Lincoln, en 1807, il fut nommé à la cure de St-Armand dans la baie de Missisquoi. Il était allé en Angleterre négocier l'érection du Haut-Canada en évêché, quand le docteur Mountain mourut (1825). Il le remplaça, et fut sacré à Lambeth, par l'archevêque de Cantorbéry, le 1er janvier 1826. Il était dénommé, avant d'etre évêque, l'honorable et révérend Charles Stewart, D.D. Il mourut à Londres, chez le comte de Galloway, son neveu.

Strachan (*le très révérend docteur*), premier lord évêque de Toronto, fut instituteur dans sa patrie (l'Ecosse) et y eut pour élève sir David Wilkie. Appelé dans le Haut-Canada par le lieutenant-gouverneur Simcoe pour y organiser un collège, projet qui était prématuré, il ouvrit la première école de grammaire à .Kingston et y eut pour

élèves les juges en chef Robinson et Macaulay. Recteur d'York en 1812, il fut appelé au Conseil législatif en 1818, devint archidiacre en 1825, et évêque de Toronto en 1839. L'université de Toronto, ou collège du Roi, fut fondée vers 1828. C'était un collège anglican, et comme le Haut-Canada n'appartient guère, quant aux idées, au parti aristocratique ou au parti de la haute Eglise, l'évêque Strachan a été assailli de toutes parts, le collège du Roi est devenu le sujet d'une enquête parlementaire et l'enseignement réformé ; mais non de l'aveu du prélat, qui a abandonné sans retour l'établissement. Il s'est rendu en Angleterre malgré son grand âge, y a obtenu des fonds considérables et a érigé une nouvelle université plus magnifique, mieux administrée et mieux fournie d'élèves que le collège du Roi.

Stuart, famille canadienne originaire des Etats-Unis, qui commence au révérend John Stuart, D. D., successivement recteur de Kingston ot official du lord évêque de Québec pour le Haut-Canada. Il avait émigré des Etats-Unis à Kingston à la paix de 1783, et y avait eu deux fils, George, depuis archidiacre à Kingston, et James Andrew, dont nous parlerons plus bas.

II. **Stuart** (*sir James*), baronnet du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et juge en chef du Bas-Canada, il naquit au fort Hunter le 14 mars 1780, et fit ses études avec Robert Cristie, son ami, au collège du Roi (depuis université) à Windsor dans la Nouvelle-Ecosse. Rappelé en Canada par son père, il fut clerc chez M. Reid, depuis juge en chef et alors protonotaire, puis chez le procureur général Sewell : il n'y avait pas alors d'écoles de droit. Cependant ses talents étaient si transcendants que sir Robert Shore Milnes le fit son assistant-secrétaire avant la fin de sa cléricature, puis solliciteur général peu de temps après qu'il eût été reçu avocat. Il y a lieu de croire qu'il était de la politique de Milnes, son patron ; mais Craig ne l'ayant pas carressé suffisamment, et même ayant nommé M. Bowen procureur général, au lieu de le promouvoir lui-même, il se joignit au parti canadien ou national dans le parlement provincial. Caig le destitua alors en faveur de Stephen Sewell, frère du juge en chef. Mais James Stuart s'aquit des richesses au moyen d'une immense clientèle. Il fut réélu au parlement en 1810, et devint de plus en plus le favori de

la Chambre d'assemblée en se faisant l'accusateur des juges Swell (son ancien patron) et Monck. La Chambre le nomma agent pour poursuivre l'affaire en Angleterre ; mais le Conseil législatif refusa son concours. La Chambre basse en fut indignée et témoigna avec éclat sa confiance envers cet homme de parti. Il se fit zélateur du projet de l'Union et porta en Agleterre, en 1823, la supplique de ses fauteurs. Lord Bathurst le caressa beaucoup cette fois, et en 1825, Stuart reparut en Angleterre avec lord Dalhousie. Le ministre le nomma procureur général en remplacement de Normann Uniack, qui succédait à l'honorable C. L. Foucher sur le banc. A la demande de Dalhousie, il se fit élire au parlement par le bourg William-Henry. Le docteur Wolfred Nelson lui enleva son siège. Il suivit M. Viger à Londres et se défendit : on vit alors aux prises deux des premiers hommes du barreau canadien. On a dit du *Mémoire* de Stuart, qui est à peu près sa seule production, que c'est un monument remarquable d'érudition, de logique et d'une habileté prodigieuse ; mais M. Viger aussi était érudit et disert, et il est de fait qu'il triompha et que Stuart fut destitué. Il revint en Canada en 1834, et se remit à pratiquer comme avocat. Ne se tenant pas encore pour vaincu, malgré la sanction de lord Goderich, il échangea avec lord Aylmer des lettres violentes, et lui envoya même un cartel. Cependant la Chambre d'assemblée se mettait rapidement dans son tort et les proscrits de la veille pouvaient devenir les favoris du jour. Sous le ministre Stanley, si M. Ogden put se faire nommer procureur général grâce à sa parenté avec lord Lyndhurst, on offrit à Stuart la charge de juge en chef de Terre-Neuve, qu'il refusa. Il fit bien, car lord Durham le créa grand juge de la province. Il fut baronnet sous lord Sydenham, député-gouverneur et président de la Cour d'appel sous sir Charles Bagot. Il est mort à Québec le 14 juillet 1853, et a eu pour successeur M La Fontaine. Il a laissé une fille et trois fils. Sir Charles, l'aîné, maître es arts du collège universitaire de Cambridge, en Angleterre, et membre de l'honorable société de Inner Temple, né à Montréal en 1825, lui a succédé dans le titre de baronnet. Un autre de ses fils a fait la guerre d'Orient et est chevalier de l'ordre musulman de Medjidié. Sir James Stuart a joui d'une réputation colossale, mais

sujette à contestation. S'il n'avait été qu'avocat, on ne saurait nier qu'il ne fût, comme tel, fort brillant par son éloquence et son érudition, et lord Silkirk lui-même disait, au sortir d'une de ses plaidoieries, qu'il n'avait rien entendu de mieux en Angleterre ; mais comme officier de la couronne et comme juge en chef, il a prêté le flanc à la critique, non moins que comme politique. Il avait de très belles facultés, une mémoire heureuse et une vaste lecture du droit anglais et français ; mais on ne voit nullement que ces notions fussent bien classées dans son esprit ou qu'il eût de la méthode, chose si indispensable dans l'étude de la jurisprudence. Son ordonnance des bureaux d'hypothèques est étrangement indigeste. Il s'est trompé dans son opinion non motivée en faveur de l'amovibilité des curés ; et dans sa décision sur les titres des Sulpiciens, en sa qualité de procureur général, il prétend que la capitulation de Montréal leur refuse des droits qu'au contraire l'article XXXIV leur reconnaît expressément, sans parler des instructions de lord Dorchester. Il avance à faux que les ecclésiastiques n'instruisent plus les sauvages selon leur but primitif, et que si (contre son opinion) une corporation a continué d'exister en Canada après la conquête, ce ne pouvait être que du vivant des derniers membres qui s'étaient trouvés dans le pays en 1759, et qu'elle ne pouvait se perpétuer, comme si le gouvernement anglais ne l'avait pas perpétuée par son fait en y envoyant les Sulpiciens victimes de la révolution française. Malgré ses défauts et ses torts pourtant, il a eu une belle fortune et son nom est célèbre.

III. **Stuart** (*James Andrew*), né à Kingston, décédé solliciteur général, a été un génie beaucoup plus universel que le précédent.—Il fut élu au parlement pour Québec en 1815, puis réélu en 1820 et en 1830. Quand M. Caron eut la faiblesse de résigner son siège, il fut élu par la Haute-Ville de Québec en 1836. Son éloquence raisonnée, sa logique pressante, son bon sens politique, ses talents oratoires, en un mot, sont loués dans l'*Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination française.* Il fut le plus redoutable adversaire de M. Papineau. Commissaire pour l'exploration du Saguenay en 1830, il fit un rapport qui fut imprimé en un volume in-8, et fournit à la Société littéraire et historique, dont il était membre, des écrits fort variés dans leurs

18

sujets, embrassant les voyages, l'étymologie, les Etrusques, Tyrrhéniens ou Toscans, et la civilisation. Il écrivit dans un autre sens que Vallières de St-Réal sur la question de l'*habeas corpus*. Enfin il est auteur de deux traités sur la politique coloniale, savoir : *Notes upon the South Western Boundary Line of New Brunswick and the United States of America*, Québec, 1830, in-8 ; et *Review of the proceedings of the Legislature of Lower Canada in the session of* 1831, *with an Appendix containing some important documents now first given to the public*, Montréal, 1832, in-8. Il était avocat du séminaire de Montréal. On a des *Relatoria* de G. Okill Stuart, maire, puis bâtonnier de l'ordre des avocats à Québec. Henry Stuart a été bâtonnier à Montréal.

St-Vallier (*Jean-Baptiste de Lacroix Chevrière de*), deuxième évêque de Québec, d'abord aumônier de Louis XIV, naquit en 1653 à Grenoble, d'une maison qui fournit à cette ville un président au parlement et deux évêques. François de Laval l'ayant désigné de bonne heure pour son successeur, il vint en Canada en qualité de son grand vicaire, visita l'Acadie en 1686, repassa en France et publia : *Etat présent de l'Eglise de la Nouvelle-France*, que republia messire Bois. Il fut sacré à St-Sulpice de Paris par Jacques Nicolas Colbert, archevêque de Carthage et coadjuteur de Rouen (1688). Il reparut en Canada la même année, fonda l'Hôpital-Général de Québec en 1691, et les Ursulines des Trois-Rivières en 1697. Il passa plusieurs fois l'Océan, et tomba aux mains des Anglais : ses vertus attirèrent l'attention de la reine Anne. En 1702, il était à Rome, où le souverain pontife le créa assistant au trône pontifical. Il mourut à l'Hôpital-Général le 26 décembre 1727, et ne fut inhumé que le 2 janvier 1728, en conséquence de la querelle odieuse survenue entre le chapitre et l'intendant Dupuy. Conformément à son testament, les funérailles furent faites à l'Hôpital-Général, par ordre et en présence du Conseil souverain, par le chanoine Leclerc, le P. de La Chasse, Jésuite, et les PP. Delino et Bertrand, Franciscains réformés.

Sullivan (*William Wolfred*), avocat et premier ministre de l'île du Prince-Edouard depuis une dizaine d'années. Il est substitut de la Cour de l'amirauté, président du bureau d'éducation et directeur de plusieurs banques de cette province.

Sulte (*Benjamin*), poète et écrivain canadien, est né aux

Trois-Rivières en 1841. Il s'est d'abord annoncé au monde littéraire par le volume de poésies *les Laurentiennes*, qui a été loué par Gustave Nadaud, poète de Paris. Son article *le Canada en Europe* a aussi attiré l'attention de F. Levé dans *le Monde* de Paris. On a aussi de lui *Mélanges de littérature et d'histoire*. Le plus considérable de ses ouvrages est l'*Histoire des Canadiens-Français*, qui a été beaucoup louée et beaucoup critiquée. M. Sulte est depuis 1867 membre du Cercle littéraire et artistique de Bruxelles.

T

Tabeau, nom d'un traitant et voyageur canadien qui a laissé une relation fort spirituelle, et d'un ecclésiastique distingué.—Pierre-Antoine Tabeau, grand vicaire et coadjuteur nommé de Montréal, naquit en cette ville en 1782, et fit ses études au séminaire de Québec. Ordonné prêtre au mois d'octobre 1805, il fut d'abord attaché à la cure de Québec en qualité de vicaire, et fut pendant deux années organiste de la cathédrale, où il forma l'abbé Ecuyer, qui le remplaça. Après avoir desservi successivement St-Jean Port-Joly, Ste-Anne des Plaines et Boucherville, il fut envoyé par Mgr Plessis à la Rivière-Rouge, dans le but d'y ouvrir une mission, qu'il quitta dans la crainte d'être fait évêque pour ces régions. Député à Rome pour y traiter d'importantes affaires, il remplit sa mission avec un succès marqué ; mais il refusa de devenir coadjuteur de l'évêque de Québec. Il ne s'attendait pas à le devenir pour Montréal ; mais il ne put vaincre la constance de Mgr Lartigue, et des bulles le nommant évêque de Spiga et coadjuteur, parvinrent à Québec le 18 décembre 1834. Tout déconcerté, il annonça dès lors qu'il mourrait bientôt, et il quitta en effet le monde le 18 mai 1835, à 53 ans, sans avoir été sacré. Mgr Bourget le remplaça.

Taché (*Jean*), ancêtre de la famille de ce nom, était né à Toulouse et avait étudié à Paris. Il s'embarqua pour le Canada en 1739, et s'établit à Québec, où il devint syndic des marchands. L'histoire dit “ qu'en 1759, les négociants du Canada députèrent à la cour le sieur Taché, homme intègre et d'esprit, pour faire des représentations contre l'administration infidèle de l'intendant Bigot, et demander

des règlements ou un arrangement pour le commerce du Canada." Le changement de domination le ruina en lui faisant perdre un navire qui fut pris en mer ; mais il se fit remarquer du général Murray, duquel il obtint une commission de notaire public sans étude préalable. On lui doit le joli poème intitulé *le Tableau de la mer.*

II. **Taché** (*J. B.*), successivement membre du parlement à la chambre basse, puis à la chambre haute, et enfin du Conseil spécial, homme sans fard, honnête et aimable, qui n'était de trop nulle part.

III. **Taché** (*E. P.*), M. D. et lieutenant-colonel de la milice, né à St-Thomas, aujourd'hui Montmagny, en 1795, premier ministre avant M. MacDonald, avait été successivement adjudant général de la milice, commissaire en chef des travaux publics, receveur général et commissaire du bureau des terres de la couronne. Il avait servi dans la dernière guerre, et on doit le regarder comme le créateur du noyau existant d'armée nationale. En 1854, il a prononcé un discours remarquable à la fête militaire célébrée en l'honneur des victimes du combat des plaines d'Abraham. Il visita l'Europe, et la reine le créa chevalier du Bain à son passage à Londres. Sir E. P. Taché mourut en 1865.

IV. **Taché** (*J. C.*), chevalier de la Légion d'honneur, ci-devant membre du parlement provincial pour le comté de Rimouski, fondateur et ancien rédacteur en chef du *Courrier du Canada*, a été secrétaire du comité exécutif de l'exposition canadienne à Paris, puis commissaire avec sir W. Logan. Avant de se rendre à Paris, il avait pris part au concours pour le prix offert au meilleur essai propre à faire connaître le Canada, et n'avait eu que la troisième récompense ; mais comme l'essai Hogan disait peu de chose du Bas-Canada, celui de M. Taché, refait, est devenu de beaucoup le meilleur et a été mieux accueilli en France. Comme commissaire, il se chargea de tout ce qui avait rapport à la publicité, tant en Europe qu'en Canada, tandis que sir W. Logan s'occupa avec MM. Romain et Perry des soins d'installation des articles exposés. Il se fit estimer des commissaires de toutes les nations, avec lesquels il lia des rapports fréquents. Il fut agrégé à la Légion d'honneur par l'empereur, et après son retour en Canada, où il eut une ovation des citoyens de Québec et de son comté, il reçut trois médailles du jury in-

international de l'exposition. On a vu le résultat de ses travaux dans un beau volume officiel intitulé : *Le Canada et l'Exposition universelle de* 1855. Son *Esquisse du Canada* a été louée par la presse française comme un excellent morceau de statistique, jugement qui doit amplement dédommager l'auteur de quelques critiques provinciales. On a encore de M. Taché : *Tenure seigneuriale et projet de commutation*, et *des Provinces de l'Amérique Britannique et d'une union fédérale.* M. Taché fut assistant ministre de l'agriculture. C'est un écrivain plein de verve. Il a contribué à la *Pléïade rouge*, critique pleine de sel qui parut en 1854 contre les libéraux du jour. Son fils Jules Taché est artiste et géographe.

V. **Taché** (*Mgr Alexandre*).—Le dernier membre de cette famille dont il nous reste à parler, est Mgr Taché, de la Congrégation des Oblats et deuxième évêque de St-Boniface de la Rivière-Rouge. Il a été sacré à Marseille par Mgr de Mazenod, général de l'ordre des Oblats. Digne successeur de Mgr Provencher, il a été chargé, quoique tout jeune encore, par les conseil centraux de la Propagation de la Foi, de raviver l'œuvre dans les principales villes de France, et de l'y créer au besoin. On trouve de ce prélat plusieurs belles lettres dans les *Annales de la Propagation de la Foi.* Il naquit à la Rivière-du-Loup en 1823 et fut sacré évêque d'Arath à 27 ans.

Taillon (*Louis Olivier*), avocat et politicien, naquit en 1840. Conservateur convaincu, il se consacra de bonne heure à la vie politique. Il fut orateur et procureur général à l'Assemblée législative de Québec. Appelé à former un cabinet le 22 février 1887, il donna sa démission avec ses collègues quelques jours après, et demeura chef de l'opposition conservatrice à Québec, depuis cette époque jusqu'aux dernières élections provinciales en 1890. M. Taillon fut l'un des organisateurs de la grande démonstration nationale qui eut lieu à Montréal en 1874 à l'occasion de la fête de la St-Jean-Baptiste.

Talon (*Jean*), comte d'Orsainville en Canada, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé et deuxième ou premier intendant de la Nouvelle-France (car il remplaça, en 1663, le conseiller Robert qui ne vint pas en Amérique), était parent des célèbres avocats généraux. Il fut envoyé en

Amérique avec Tracy, pour amener à justice le gouverneur réfractaire Augustin de Saffrey de Mésy, qu'ils trouvèrent mort après s'être réconcilié avec l'évêque. Talon, que M. Bibaud appelle à bon droit le Colbert du Canada, ne s'occupa plus qu'à établir et améliorer le pays. Prenant pour point de départ les maximes des Romains, il créa une aristocratie militaire, et combattit le monopole de la Compagnie des Indes, non moins par ses actes que par un mémoire lumineux adressé au ministre. Toutes choses en Canada prirent leur essor avec ce grand magistrat. Il porta le prince à gouverner le pays par lui-même, accrut la splendeur de la charge d'intendant, qui acquit un nouveau lustre en Amérique ; et il établit un système judiciaire d'une remarquable simplicité. Il donna aussi ses soins à l'industrie, aux découvertes maritimes et aux entreprises scientifiques, —s'occupa de l'exploitation des salines et des mines, de la culture du chanvre, de l'ouverture de chantiers considérables et de la découverte ou reconnaissance du Mississipi. Ce fut encore lui qui envoya à la baie d'Hudson le P. Albanel et M. de St-Simon. Louis XIV récompensa dignement le véritable fondateur du gouvernement royal en Canada. Il le fit dans ce pays baron des Islets en 1671, puis comte d'Orsainville en 1675, étendant l'investiture à la postérité mâle et femelle contre la règle générale et les édits, et les lettres patentes attestent le cas que le roi faisait de cet officier, car elles exposent ingénument que, sans cette extension à la postérité féminine, Talon n'aurait pas accepté cette faveur. Elles furent enregistrées à Québec le 25 septembre. Le concessionnaire était devenu capitaine du château de Marimont et secrétaire du cabinet du roi. Il vivait à Paris en 1680, ayant traduit, cette année-là, devant le Conseil d'Etat, le prévôt des maréchaux de France en Canada, ce qui obligea le Conseil supérieur de réclamer. L'extérieur de Talon annonçait son mérite : son portrait se retrouve dans l'Album du commandeur Viger.

Tanguay (*l'abbé*), érudit, auteur du *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, ouvrage précieux où tous les habitants de race française du Canada peuvent trouver l'origine de leurs ancêtres. Le premier volume de cette œuvre gigantesque parut en 1871, et le dernier (le 7e), en 1890. Nous devons à l'abbé Tanguay beaucoup de recon-

naissance pour un travail qui abrégera les recherches de nos écrivains et facilitera leur tâche.

Tapooka, ou Henriette de Lorette, jeune fille à laquelle les Hurons comparent tout ce qui est beau. Adam Kidd en parle dans ses poésies, et le chevalier Hamilton Smith la mentionne dans son *Histoire naturelle de l'espèce humaine.*

Tarieu de Lanaudière de La Pérade, honorable famille canadienne, issue de Xavier Tarieu de Lanaudière, officier au régiment de Carignan. Tarieu de La Pérade épousa l'héroïne de Verchères, qui le garantit de la mort par les mains des Iroquois en 1722.

Charles François Tarieu, écuyer, sieur de Lanaudière, chevalier de St-Louis et conseiller au Conseil supérieur, eut la gloire de commander une partie de la milice à la fameuse bataille de Carillon, puis eut le soin d'un poste à signaux dans l'île d'Orléans, en 1759, pour signaler les mouvements de la flotte de Wolfe. Sous la domination anglaise, il fut aide de camp provincial de Carleton, fit toute la guerre de l'Indépendance, et passa en Angleterre pour avoir porté la noblesse à défendre St-Jean et la frontière. Ce corps réclama et prouva que ce gentilhomme était occupé ailleurs. Il suivit le général en Angleterre, où le roi lui fit un cadeau honorable et digne d'un homme d'épée. On lui donna successivement les charges de grand voyer et de surintendant des postes ; et en 1792, lors de l'octroi de la constitution, il fut appelé au Conseil législatif. Ayant fait de grandes dépenses en Angleterre, et se trouvant à la gêne, il espéra devenir le propriétaire incommutable de ses seigneuries en se les faisant reconcéder en *franc et commun soccage*, et quoiqu'il ne réussît pas, il doit être regardé comme la cause éloignée du système de commutation, puis de l'abolition du régime féodal. Il accompagna sa supplique d'un mémoire très bien fait ; mais la plupart des servitudes féodales qu'il énumérait avec soin n'existaient plus ou n'avaient jamais existé en Canada.

Xavier de Lanaudière, second du nom, montra un grand zèle pour le service du roi. Ayant voulu forcer les censitaires à marcher sous la bannière seigneuriale en 1775, il fut par eux retenu captif avec M. de Tonnancour. En 1799, il versa une somme d'argent dans les fonds amassés dans les colonies pour la guerre de l'Angleterre contre la France, et

dans la guerre de 1812, il devint député assistant de l'adjudant général de la milice.

Demoiselle Angèle de Lanaudière, fille de Charles François, décédée à Québec en 1826 dans un âge avancé, était le type des dames de la haute société, et voyait chez elle les gouvernants et les gouvernantes. Elle avait bien connu les princes fils de George III. On se souviendra longtemps de son mot heureux au chevalier de Belvèze : *Nos bras appartiennent à l'Angleterre, mais nos cœurs sont à la France !* Une demoiselle de Lanaudière, plus ancienne, épousa en premières noces M. Richerville, en secondes, M. Viliers d'Adam, frère de Coulon, en troisièmes, Gauthier, médecin du roi, et faillit épouser en quatrièmes noces le célèbre de Bougainville.

Taschereau (*Elzéar Alexandre*), né au manoir de la Beauce le 27 février 1820. Dans son enfance il donna des marques d'une grande piété et reçut l'ordination n'ayant encore que 22 ans. Ses talents le mirent bientôt en évidence. A la mort de Mgr Baillargeon, en 1870, il fut choisi pour son successeur et quelques mois après il était sacré archevêque de Québec. Mgr Taschereau s'est toujours dévoué aux intérêts de l'Église catholique et lorsque Rome le nomma cardinal en 1886, toute la population de la province montra par de grandes réjouissances combien elle était heureuse de l'honneur décerné à ce digne prélat.

Tassé (*Joseph*), écrivain. Nous avons de lui : *Les Canadiens de l'Ouest*, *le Chemin du Pacifique*, *la Vallée de l'Outaouais*, etc. Il fut pendant plusieurs années rédacteur en chef de *la Minerve* à Montréal. M. Tassé a été appelé au Sénat au printemps de 1890.

Técumseh ou **Técumtheh**, grand chef des Hurons et général major dans l'armée anglaise, l'homme le plus influent que les tribus de l'Amérique du Nord aient eu depuis Pontiac, naquit en 1770, parmi les Shaouanis. Elsquataoua, son frère, surnommé le prophète, lui prépara les voies,—celui qui disait à des diplomates américains : *Vous autres, vous êtes nés de l'écume de la mer*. Ce n'est pas que Técumseh n'ait été lui-même un grand politique et un grand orateur ; mais il dédaignait le charlatanisme. Son premier exploit fut une victoire sur la milice du Kentucky, qui devait un jour lui ôter la vie, et à vingt-cinq ans, il était l'Achille des bandes de Mechecunaqua. Il rencontra pour la première fois Harri-

son à la bataille de Tippecanoe où la fortune fut indécise entre eux. La guerre de 1812 le mit surtout en évidence, et la Grande-Bretagne, qui n'avait que 3,000 soldats dans les deux provinces, fut heureuse d'acquérir son alliance et lui envoya le brevet d'officier général. Les Hurons, qui avaient reconquis leur ancien lit sur les lacs, l'avaient élu grand chef quoiqu'il fût étranger et qu'il n'eût pas même l'âge requis ; mais il ne commanda pas qu'aux Hurons, ou Yendats : toutes les tribus voulurent être guidées par son panache, et Técumseh se vit dans une occasion à la tête de 3,000 guerriers, aggrégation prodigieuse pour la population disséminée de la race rouge ; Pontiac lui-même n'en avait pas eu autant sous son commandement immédiat. Brock, Salaberry et lui furent les principaux héros de cette guerre. Il battit le major Van Horn, poursuivit Harrison et lui enleva mille bêtes à cornes, battit le général Clay sous les murs du fort Meigs et périt, en marchant toujours en avant et gagnant du terrain, à la bataille de la Tamise, abandonné par les Anglais sous Proctor, à qui il disait quelques jours avant le combat : "Brock ne parlait pas comme tu fais. Marchez, dis-tu ? Lui, il disait : "Marchons ! Les marques de distinction que tu portes à tes épaules, arrache-les et jette-les loin de toi, car tu en es indigne." Il avait taillé en pièces le régiment kentuckien du colonel Dudley au fort Meigs : à la bataille de la Tamise, ce fut le colonel Johnson, de la milice du Kentucky, qui eut l'honneur de le tuer. Les Haut-Canadiens ont ouvert, il y a déjà nombre d'années, une souscription pour élever un monument à ce noble défenseur de leur province, mais ils sont restés honteusement en arrière. Du moins les monuments écrits ne lui manquent-ils pas, car outre les peintures vraiment *graphiques* que nous ont faites de ce géant de la race rouge le major Richardson et le capitaine Brock Tupper, dans la vie de son père, il y a dans la *Revue canadienne* (*Canadian Review*) un poème en trois chants en son honneur ; il y a plusieurs *Vies* de ce grand homme, et on peut consulter encore *Tecumseh, or the West thirty years since.* Técumseh laissa un fils, beau jeune homme pour lequel il avait peu d'affection, parce qu'il le trouvait semblable aux blancs, ou *bon à rien*, selon les idées que lui inspirait la nature. Le gouvernement anglais fit des pensious à sa veuve et à son frère. Un dernier trait

fera connaître à fond le naturel de ce sauvage extraordinaire. Dans un conseil tenu à Vincennes en 1811, Técumseh, terminant sa harangue, voit tout le monde assis et se trouve sans siège. Un dépit soudain se laisse voir dans toute sa contenance, et lorsque le général Harrison ordonne de le faire asseoir et qu'on lui présente un tabouret en son nom : " Chef, le général Harrison, votre père, vous présente un siège, " il se jette à terre en s'écriant, les bras étendus vers le ciel : " Le soleil est mon père, et la terre est ma mère ; elle me nourrit et je repose sur son sein ! " On peut voir un beau portrait de Técumseh dans le livre intitulé *The New World.*

Tagakouita (*Catherine* et non *Thérèse*), la célèbre vierge iroquoise dont les *Lettres édifiantes* font un portrait si admirable, était née en 1656 et arriva en 1677 à la mission du Sault-St-Louis. Elle vint à Ville-Marie, vit les filles de Marguerite Bourgeois et demanda de tout son cœur de faire le vœu de chasteté. Elle le fit et mourut en odeur de sainteté, à vingt-quatre ans, en 1680. On peut consulter sur cette sainte, outre les *Lettres édifiantes*, *l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, par la Mère Juchereau, *Etat présent de l'Eglise de la Nouvelle-France*, par l'abbé de St-Vallier, Paris, 1682, et Québec, 1857 ; et *Catherine, la vierge du Canada*, petit livre spécial publié il y a peu d'années et en vente à Montréal. On y trouve la mention de plusieurs miracles attribués à cette vierge et attestés par plusieurs dignitaires du chapitre de Québec. Après Catherine Tagakouita, deux autres religieuses indigènes, Thérèse Gannansagouas, bien connue dans les annales des missions des Sulpiciens, et Jeanne Skanadharoy, fille d'un chef huron de Lorette, se sont fait remarquer par leurs vertus, ainsi que Marie Barbe Attontinon.

Téganissorens, le plus illustre orateur connu dans l'histoire ancienne des Iroquois, supplanta le rustique Sadekanatie ou Gagniegaton, qui humilia le marquis de Denonville, et alla souvent en ambassade à Québec et à Albany. On sait que, dans une première ambassade, le droit des gens fut violé à son égard par Kondiaronk, qui voulut faire porter aux Français le blâme de cet acte. De son temps, la politique aussi habile qu'heureuse des cantons iroquois consista à tenir la balance entre les Anglais et les Français. Un conseil fut

tenu pour la paix à Onontagué en 1693, et Tégannissorens alla à Albany pour faire approuver les délibérations. L'historien Colden regarde la harangue qu'il prononça en cette occasion comme un bel exemple de son art à faire trouver bonne une mesure prise contre les intérêts des Anglais. On la retrouvera dans les *Sagamos illustres*. Il alla ensuite à Québec et fut reçu au Sault-Saint-Louis par le supérieur des Jésuites. Il portait l'habit militaire des officiers généraux anglais et ses cheveux blancs étaient recouverts d'un chapeau avec panache, que lui avait fait faire le colonel Fletcher. Il dîna tous les jours avec le comte de Frontenac, qui avait conçu pour lui une singulière estime, et ne parut pas un instant embarrassé dans ses manières. Mais ni les festins ni le cérémonial ne purent surprendre sa fermeté. Le général persistant à ne vouloir point traiter avec les Anglais, il ne voulut traiter lui-même avec les Français qu'à condition qu'ils n'entreprendraient rien de l'été contre la Nouvelle-York. On a vu dans l'article de Garakonthié quelle idée Frontenac donnait au ministre de la marine des diplomates iroquois, qu'il comparait aux procurateurs de Venise. Téganissorens parut de nouveau à Albany, au grand conseil tenu par lord Bellamont, et puis à Montréal. L'ambassade fut reçue à Gennantaha avec des honneurs inusités, et fut introduite à Montréal au bruit d'une décharge de boîtes. Les préliminaires de paix furent scellés le 8 septembre 1700, entre toutes les tribus, en conséquence de la paix de Ryswick. Les Anglais et les Français s'étant brouillés de nouveau, Téganissorens faisait la leçon au gouverneur, à Montréal. " L'Onontagué ne prendra aucune part dans une guerre qu'il désapprouve. Les blancs ont l'esprit mal fait : ils font la paix, un rien leur fait reprendre la hache de guerre. Ce n'est pas ainsi que l'Iroquois en use, et il lui faut de graves raisons pour rompre un traité qu'il a scellé." Un autre trait fera voir que l'orateur des forêts sait se borner et terminer parfois une affaire par un seul mot. " A un conseil tenu à Montréal en 1683, en allusion à un collier par lequel on demande aux Iroquois pourquoi ils faisaient la guerre aux Illinois, il dit fièrement : " Pour la question de l'Illinois, il mérite la mort ; il m'a tué. "—" On n'osa point répondre. " Téganissorens était de haute taille, bien fait de sa personne, et les traits de son visage ressemblaient, a-t-

on dit, à ceux qu'offrent les bustes de Cicéron. L'historien des cinq nations, Colden, qui l'avait bien connu et qui l'avait souvent ouï parler en public, dit qu'il s'énonçait avec une facilité admirable et que les grâces de son élocution auraient plu partout. « Il est à regretter, dit le biographe Thatcher, qu'il ne nous soit parvenu que peu d'échantillons de son éloquence ; cependant le peu que nous en connaissons démontre que le sentiment élevé de l'honneur, la grandeur d'âme, l'imperturbabilité, la sagacité et l'urbanité, étaient chez lui des qualités de l'orateur comme de l'homme privé."

Tessier (*Xavier*), M. D., savant médecin canadien, étudia et fut gradué à New-York et y publia *The French Practice of Medicine, being a translation of Begin's Therapeutic, with notes and observations illustrative of the treatment of diseases in the climate of North America*, New-York, 1829, en deux volumes in-8. De retour en Canada, il établit à Québec le premier journal de médecine, qui se soutint durant deux années. Il fut secrétaire général de la Société pour l'encouragement des arts et des sciences en Canada, qu'il contribua à établir, et qui s'est réunie, durant sa troisième année d'existence, à la Société littéraire et historique.

Thibaudeau (*Joseph Rosaire*), né au Cap-Santé en 1837, l'un des fermes appuis du parti libéral, est shérif de la ville de Montréal depuis mai 1890. M. Thibaudeau est président de la Compagnie royale d'électricité, et vice-président de la Compagnie du téléphone. Il fut nommé sénateur en 1878.

Thompson (*John Sparrow David*), l'un des hommes de la politique canadienne qui ont rempli les fonctions difficiles de ministre de la justice avec le plus de capacité. Né à Halifax le 10 novembre 1844, M. Thompson se fit remarquer de bonne heure par ses talents transcendants et parvint très jeune à une position brillante : il fut nommé procureur général de la Nouvelle-Ecosse en 1878, à peine âgé de trente-quatre ans. Quelques années plus tard il devenait premier ministre de sa province. Nommé juge de la Cour suprême à Halifax en 1882, M. Thompson donna sa démission quatre ans après et accepta le portefeuille de ministre de la justice à Ottawa. Il rendit d'utiles services à la Puissance à l'occasion du traité des pêcheries, et fut créé commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George en 1888.

Tilley (*sir Leonard*), politicien. Il fut délégué plusieurs fois en Angleterre pour y conférer avec le gouvernement impérial sur les affaires du pays. Il a été ministre des travaux publics et ministre des finances à Ottawa et deux fois nommé lieutenant-gouverneur de la province du Nouveau-Brunswick, position qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-George, et compagnon du Bain.

Tonnancour (*les Godefroy de*), illustre maison canadienne issue de Jean Godefroy qui demeura parmi les nations lors de la conquête du Canada par le chevalier David Kertk, et qui fut plus tard conseiller de M. de Montmagny. Après la restitution du pays à la France, il fut plusieurs fois ambassadeur chez les sauvages et fut député à Boston, par le gouverneur d'Aillebout, avec le P. Dreuillettes, pour proposer une alliance contre les Iroquois. Il assista à la délibération du Conseil de la colonie à cet effet en 1651, et fut anobli.—René Godefroy, sieur de Tonnancour, seigneur en 1634, était en 1637 lieutenant général civil et criminel des seigneurs de la Nouvelle-France ou Compagnie des Cent. —Antoine Charles Godefroy de Tonnancour, chanoine de Québec, ordonné prêtre le 24 août 1722, mort le 9 novembre 1758, prit part à la querelle du chapitre avec l'intendant Dupuy ou avec le Conseil supérieur, et lut le mandement des grands vicaires. Sous les Anglais on retrouve les Tonnancour à St-Jean, dans les hauts grades de la milice et dans le shérifat des Trois-Rivières. Le lieutenant colonel Charles Chevalier de Tonnancour était adjudant général assistant durant la dernière guerre.

Tracy (*Alexandre de Prouville, marquis de*), gouvernant, diplomate et homme de guerre, un des meilleur lieutenants de Turenne, et son ami, au dire de M. de Ramsay, empêcha d'Erlac de quitter le vicomte, et conclut un traité de neutralité avec l'électeur de Bavière par l'entremise de Bauschemberg, général de l'artillerie bavaroise. Il était maréchal des logis (*quartier maître général*) de l'armée d'Allemagne, quand il fut nommé à la place du comte d'Entragues, vice-roi d'Amérique, occupé dans une ambassade, lieutenant général dans les deux Amériques en 1664, à l'époque difficile où Louis XIV mettait fin au système des compagnies commerciales et se mettait en possession des colonies. Après

avoir établi tant par la persuasion que forcément l'autorité de Louis le Grand aux Antilles et vaincu les Espagnols dans le golfe du Mexique, il dut amener à justice avec Talon, nommé intendant royal, M. de Mésy, qui avait compromis au lieu d'établir en Canada l'autorité du prince. L'ayant trové mort, ils ne s'occupèrent plus que de l'organisation du pays et y créèrent une aristocratie militaire au moyen des officiers du fameux régiment de Carignan-Salières. Tracy fortifia le pays, en érigeant des forts dans les lieux propices ou stratégiques, à Richelieu, Chambly, Ste-Thérèse et Ste-Anne, île du lac Champlain, puis marcha en personne contre les Iroquois, qu'il humilia. Son séjour en Canada ne fut que dix-huit mois, et il laissa les rênes du gouvernement à Daniel de Remy, sieur de Courcelles, qui était venu dans le pays comme gouverneur sous lui. Mgr de Tracy, comme il est appelé dans les délibérations du Conseil souverain, avait auprès de sa personne, pour soutenir la dignité vice-royale, une compagnie des gardes du corps et des pages. Le lac Supérieur a autrefois porté son nom.

Tronson (*Louis*), aumônier du roi, puis supérieur général de St-Sulpice en 1676, auteur de *Forma Cleri*, assista avec Bossuet à la conférence d'Issy, où on examina les livres de madame Guyon et de Fénelon, son partisan. On a sa correspondance avec les supérieurs du séminaire de Ville-Marie et les supérieurs de la Congrégation de Notre-Dame de la même ville. Il empêcha les Ursulines de s'établir à Montréal et rappela les prêtres qui avaient donné dans les visions de la sœur Tardy.

Trottier (*Marguerite*), cinquième supérieure générale de l'institut de Marguerite Bourgeois, morte en 1746, après avoir vécu cinquante-quatre ans dans la Congrégation, était fille de Gilles Trottier, qui fut réduit en esclavage par les Iroquois et qui fut échangé contre des chefs ainsi que M. de St-Michel. Il était interprète de langues et mourut en 1658. Marguerite Trottier correspondait avec le supérieur général Le Pelletier. Sous sa supériorité, Marguerite Leroy, dite de La Conception, institutrice de renom, fonda la maison de Louisbourg.

Trudel (*F. X. A.*), avocat et journaliste. Il fonda à Montréal le journal quoditien *l'Etendard* et prit part à la rédaction de la *Revue canadienne* et *l'Ouvrier*. En 1871, il

fut l'un des auteurs du *Programme cotholique* et écrivit beaucoup dans les journaux périodiques de l'époque. *Nos Chambres hautes*, brochure qui parut en 1880, est due à sa plume. Il occupa pendant plusieurs années le fauteuil de président du *Cercle littéraire* et de l'*Union catholique* à Montréal. M. Trudel, descendant d'une des plus anciennes familles françaises établies au Canada, naquit à Ste-Anne de la Pérade en 1838 et fit ses études au collège de Nicolet. Il représenta les conservateurs du comté de Champlain à l'Assemblée législative de Québec durant quelques années et fut appelé au Sénat en 1873. Il mourut en 1890.

Tupper (*sir Charles*), baronnet. L'un des hommes qui ont joué le plus grand rôle dans la politique canadienne depuis une trentaine d'années. Haut commissaire du Canada en Angleterre, il a rempli plusieurs missions importantes à la cour impériale. Il fut, en 1887, nommé plénipotentiaire à Washington pour régler les différends qui s'étaient élevés entre les Etats-Unis et le Canada, au sujet des pêcheries. Par son entremise le traité des pêcheries fut signé. Sir Charles Tupper a été premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, et a eu plusieurs portefeuilles dans l'administration MacDonald. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent à l'entrée des provinces maritimes dans la Confédération. Ce politicien habile naquit à la Nouvelle-Ecosse en 1821. Il reçut les degrés de médecin à Edimbourg et plus tard le degré honoraire de docteur en loi à Cambridge. Il est grand'croix de l'ordre de St-Michel et St-George.

Tupper (*Charles Hibbert*), second fils de sir Charles Tupper, est né à Amherst, N.-E., en 1855. Il a été nommé ministre de la marine et des pêcheries en mai 1888.

Turcotte (*H. R. Arthur*), l'un des hommes politiques marquants de notre époque, fils de feu l'honorable J. E. Turcotte, orateur de l'Assemblée législative du Canada. Il naquit en janvier 1845, et reçut son éducation au collège des Jésuites à Montréal ainsi qu'à celui de Stonyhurst en Angleterre. A l'âge de vingt-deux ans il était admis au barreau. Elu représentant à l'Assemblée législative de Québec en 1876, il était nommé orateur de cette assemblée deux ans plus tard, position qu'il conserva jusqu'à 1881. A l'avènement du ministère Mercier il devint membre du Conseil exécutif et eut le portefeuille de procureur général

en 1888. Il est aujourd'hui protonotaire à Montréal. M. Turcotte possède une figure expressive, des manières affables et distinguées. Il ne pourrait passer inaperçu dans aucune réunion. Sa voix est agréable et bien modulée.

Turgeon (*Pierre Flavien*), deuxième archevêque de Québec, né dans cette ville le 12 novembre 1787, ordonné prêtre le 29 avril 1810, était professeur de théologie au séminaire en 1814. Elu dès 1833 coadjuteur de Québec, il paraît que l'ambassadeur de France à Rome s'opposait à sa nomination. Le grand vicaire Maguire fut aussitôt député vers le Saint-Siège et messire Turgeon fut nommé évêque de Sidyme par Grégoire XVI, le 28 février 1834, puis sacré sous ce titre le 11 juin. Successeur de Mgr Signay, il a présidé le premier concile de Québec, inauguré l'université Laval et érigé la maison du Bon-Pasteur.

Tyendénaga, plus connu sous le nom de colonel Brant, grade qu'il avait dans l'armée anglaise, fameux chef de guerre mohawk, né sur les bords de l'Ohio en 1742, fit des études classiques dans un collège de la Nouvelle-Angleterre (Connecticut) et traduisit du grec en iroquois l'Evangile de saint Mathieu. En 1775, il prit le parti des Anglais et obligea les Américains de capituler aux Cèdres, défendit son pays et fit maintes expéditions heureuses dans les Etats-Unis, de concert avec sir John Johnson. Ils prirent Schohary et Stone Arabia. A la paix de 1783, il alla en Angleterre, et obtint de sir Frederick Haldimaud une concession de six milles sur la Grande-Rivière, Haut-Canada, où il émigra avec sa nation. Il fonda Brantford. Tout étranger qui allait le visiter était sûr de trouver chez lui un accueil bienveillant et une table bien servie. Il avait pour domestiques quarante nègres, qui n'osaient s'échapper, car il leur avait bien dit qu'il irait avec son tomahawk les chercher jusqu'au fond de la Georgie. Le latin et le grec lui étaient familiers, et il parlait surtout cette dernière langue avec enthousiasme. Le colonel Stone a écrit la vie de ce sauvage, qui fut grand orateur, politique habile, adroit négociateur et guerrier heureux. Campbell lui avait fait une réputation de cruauté dans *Gertrude de Wyoming ;* mais son fils obtint que la seconde édition fût corrigée, la plus grande partie de ce qui avait été dit, venant de la haine des Américains. Il mourut le 24 mars 1807. On retrouve un très beau portrait

de lui dans la collection du commandeur Viger. Son fils commandait les Mohawks sur les hauteurs de Queenstown ; il alla en Angleterre et fut présenté au duc de Wellington.

U

Ukcouma, ou Grand Chef, dieu des Esquimaux.

Urban (*sir Benjamin d'*), commandant des forces dans l'Amérique septentrionale, décédé à Sorel en 1848, eut de pompeuses funérailles à Montréal en présence de toutes les autorités coloniales. Commissaire auprès des armées espagnoles en 1808, il organisa et commanda ensuite la cavalerie portugaise et se signala particulièrement à la bataille de Salamanque ou des Arapiles. A Majalahonda, il fut abandonné sur le champ de bataille par ses cavaliers. On le retrouve dans l'état-major à Waterloo. Un monument élevé à Wolfe est dû à ce vétéran, qui était décoré de plusieurs ordres de chevalerie.

Urfé (*François Saturnin d'*), frère de Louis Lascaris d'Urfé, comte de Sommariva, depuis coadjuteur de Limoges, fut marquis de Beauzé avant d'être prêtre et abbé d'Urzèche. Il fut aussi doyen de la cathédrale du Puy. Il s'agrégea à la société de St-Sulpice, vint en Canada en juin 1667, et retourna en France en 1685. Il y mourut le 30 juin 1701, après avoir réformé son abbaye.

V

Vallier (*François Elzéar*), sixième supérieur du séminaire des Missions étrangères à Québec, et vicaire général, était originaire de Marseille, mais natif du Canada. Il étudia en Europe, fut ordonné en 1730, et revint en Canada dix ans après avec Mgr de Pontbriant. Durant sept années qu'il exerça le ministère dans sa patrie, il fut supérieur après Jean Lyon St-Ferréa, chanoine et successivement théalogal et official du chapitre. Enfin le roi lui expédia des lettres patentes de conseiller clerc au Conseil souverain en 1743. Il mourut en 1747.

Vallières de St-Réal (*l'honorable Joseph Remi*), décédé juge en chef du district de Montréal en 1847, un des plus beaux esprits que le Canada ait vus naître, dut à Mgr Plessis

l'avantage d'une éducation qui développa son génie. Il entra au barreau, puis au parlement, et s'y fit une réputation brillante comme orateur. Ce fut en 1815 qu'il fut porté à l'Assemblée législative par le collège électoral du comté de St-Maurice. Il ne fut pas réélu en 1817 ; mais en 1820, il représenta la haute ville de Québec, fut réélu la même année, puis en 1825 et 1827. Louis Joseph Papineau ayant été député en Angleterre en 1823, Vallières de St-Réal le remplaça au fauteuil présidentiel. Lord Dalhousie saisit l'occasion de cette mutation inattendue dans la présidence de la chambre pour ouvrir avec le nouvel orateur une correspondance préliminaire à des conférences confidentielles sur les intérêts ou ce qu'il entendait par les intérêts du pays, et propres à lui permettre de s'insinuer dans la confiance de la chambre. Notre compatriote accueillit avec déférence les avances de ce gouvernant, tout en lui avouant que les difficultés étaient nombreuses. Cette correspondance est reproduite dans le sixième volume de Christie. Juge provincial des Trois-Rivières durant nos troubles politiques, il décida en faveur des détenus politiques qui demandaient des brefs d'*habeas corpus*. Il prétendit que le statut de la 31e année de Charles II était loi en Canada, bien que nous eussions une ordonnance spéciale, celle du Conseil législatif de la province de Québec (1784) ; et que l'ordonnance du gouverneur et du Conseil spécial, du 8 novembre 1838, était nulle comme étant contraire à un statut impérial. Le gouverneur le suspendit sur-le-champ. On prétend de nos jours que la suspensions des juges Vallières, Panet et Bedard a été leur plus beau titre de gloire. Mais l'honorable Jean Roch Rolland ne fut pas plus de leur avis que Andrew Jtuart, et donna une décision contraire. Quoi qu'il en soit, lord Durham revint sur les actes de sir John Colborne, et créa Vallières membre du pouvoir exécutif et de la Cour d'appel. " La constitution de la Cour d'appel étant réglée, dit-il, par l'acte constitutionnel, je ne pouvais investir aucun autre corps que le Conseil exécutif de la juridiction en appel. J'appelai donc au Conseil exécutif le juge en chef et un des juges puînés de chaque district ; et en nommant aussi le juge des Trois-Rivières, je donnai aux membres des deux tribunaux en conflit, un arbitre impartial dans la personne de M. Vallières de St-Réal, *que tout le*

monde reconnaissait pour le plus habile jurisconsulte français de la province." Il devint juge en chef de Montréal en 1842, et occupa cette charge jusqu'à sa mort. Il avait été en 1827 un des vice-présidents de la société pour l'encouragement des arts et des sciences fondée par lord Dalhousie. Ce Canadien illustre est un de ceux dont les écrits justifient le mieux la réputation, et il est seulement à regretter qu'il en ait laissé si peu. Il est toujours clair, et son style est excellent, même dans ses sentences : l'empreinte du génie y est. Nous avons un bel éloge de cet illustre magistrat par le M. Ant. Gérin-Lajoie. La législature accorda unepension à sa veuve.

Henri Vallières de St-Réal, écuyer, bachelier ès arts de l'université de St-Jean de New-York, a été un des premiers élèves de l'Ecole de droit, et à son passage à Rome, lors de sa visite des principaux pays de l'Europe, il fut décoré par le pape de l'ordre de la Milice dorée.

Vassal de Montviel (*François*), mort adjudant général de la milice vers 1841, était né sous la domination française et eut pour parrain le célèbre guerrier et navigateur de Bougainville. Après avoir servi en Canada contre les Américains, puis sous Burgoyne et le baron St-Léger, après avoir été officier dans le régiment des *Volontaires canadiens royaux* et servi sous S. A. R. le duc d'York en Hollande, il ne dédaigna point de se faire caboteur pour soutenir sa famille ; mais la guerre de 1812 approchait et ses qualités militaires étaient connues. Il fut créé adjudant général de la milice, avec un député et un assistant, qui furent J. T. Taschereau et Charles Chevalier de Tonnancour. Il fut le bras droit de sir George Prevost dans une lutte où la milice eut la plus grande part, suivit sans cesse le quartier général et déploya une prodigieuse activité. Il conserva jusqu'à sa mort le grade suprême de la force nationale et eut pour successeur le colonel Gugy. C'était un petit homme noir et fort vif. Il racontait admirablement bien et, versificateur de salon, il réussissait dans la chanson.

Vaudreuil, illustre maison, non encore éteinte en France, où elle est alliée à celle de Caraman, de Chimay et autres, et dont la noblesse remonte au douzième siècle. Elle est fameuse dans les annales canadiennes.

I. **Vaudreuil** (*Philippe de Rigaud*), commandeur puis

grand'croix de St-Louis, chevalier de Vaudreuil, puis marquis à la mort de son père, tué à la bataille de Luzzara sous le duc de Vendôme en 1702, lieutenant général et gouverneur de la Nouvelle-France, était originairement maréchal des logis de la garde appelée les Mousquetaires gris, et se signala fort au siège de Valenciennes. Envoyé en Canada avec le titre de commandant des troupes, il amenait 800 hommes. Il alla avec 300 hommes au secours de Montréal lors du massacre de Lachine, et commanda sous le comte de Frontenac dans la grande expédition contre les Iroquois. En 1690, il fut chargé de garder le rivage contre la flotte de Phipps et eut part à la glorieuse défense de Québec. Trois ans après (1693) il surprit et défit La Chaudière-Noire, le plus terrible et le plus rusé des Iroquois. Mais il passa du service de terre au service de mer. Il obtint une seigneurie en 1702, avant de succéder au titre de marquis, car il est désigné messire de Rigaud, chevalier de Vaudreuil, capitaine des vaisseaux du roi et gouverneur de Montréal. Il avait succédé dans ce poste à M. de Callières après la mort du comte de Frontenac, et M. de Callières étant mort lui-même en 1703, il eut le gouvernement général du pays. Il avait épousé, à Québec, Louise Elisabeth Joybert de Soulanges, fille du chevalier Joybert de Soulanges. Ce mariage faillit l'empêcher d'avancer, car le ministre de la marine ne lui cachait pas que la cour hésitait à confier le gouvernement du pays à un homme allié aux Canadiens, et M. de Vaudreuil, oubliant son épouse, répondait que M. de Lotbinière était son seul parent parmi les Canadiens. On le nomma, en lui donnant avis de se tenir libre des Soulanges et des Lotbinière. Il déploya beaucoup d'activité en 1710, trouva de l'argent dans la bourse de citoyens pour fortifier Québec, et vit échouer l'invasion préméditée par les Anglais par mer et par terre. Obligé de défendre la capitale, il envoya cependant M. de Ramesay avec 600 hommes au secours du baron de Longueuil à Montréal. L'amiral Walker et le général Hill firent naufrage ; le général Nicholson retraita. Il mourut à Québec le 10 octobre 1825, après avoir gouverné la Nouvelle-France avec une grande habileté durant 21 ans. Mais tous les moyens lui étaient bons. Les Abénaquis, qu'il excitait sous main, ensanglantèrent sans cesse durant la paix les colonies anglaises, et il osa

même offrir des primes pour les chevelures enlevées. Néanmoins la douleur causée par sa mort ne fut égalée que par l'allégresse que sa nomination avait fait naître, parce qu'il s'était fait canadien. On grava sur sa tombe : " Cy gist le Haut et Puissant Seigneur, Messire Philippe de Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Grand'Croix de l'Ordre Militaire de St-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de toute la Nouvelle-France, décédé le dixième d'Octobre 1725." Il laissa plusieurs fils.

La marquise douairière importuna le ministre de la marine de pas moins que cinq lettres ou mémoires demandant des grâces pour ses enfants et pour tous ses proches. Lors de la démolition des ruines du collège incendié de St-Raphaël, ancien château Vaudreuil, on trouva sur la première pierre de l'angle sud-est une plaque de plomb avec cette inscription : " Cette pierre a été posée par Dame Lovise Elyzabeth de Joybert, femme de haut et puissant seigneur, Philippe de Rigaud, chevalier, marquis de Vaudreuil, grand' croix de l'ordre militaire de St-Louis, gouverneur et lieutenant général pour le roi de toute la Nouvelle-France septentrionale, en 1723, ce 15 mai." Trois fleurs de lis sont aussi gravées sur la plaque.

Le suivant, marquis qui nous est peu connu, mourut le 7 juillet 1748, à 79 ans, et est désigné ancien colonel.

Louis Philippe de Rigaud, comte de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales, né en 1691, figura nominalement dans la marine dès l'âge de sept ans, en 1698, suivant l'*Armorial de France*, où sont consignés les titres de la maison de Vaudreuil. Il fut fait capitaine de vaisseau en 1738, grand'croix de St-Louis en 1745, seule nomination de l'année, chef d'escadre en 1748, lieutenant général en 1753 et gouverneur de St-Domingue en 1755. Aux préparatifs de défense de Québec, son père lui confia un poste d'honneur. Il commandait l'*Aquilon*, de 48, dans la flotte franco-espagnole, à la bataille de Toulon en 1744. En 1747, il commandait l'*Intrépide* au combat de Bellisle entre le fameux amiral Hawke et M. de Létenduère-Desherbiers, qui montait le *Tonnant*. Ce vaisseau soutint longtemps à lui seul le feu de la ligne anglaise ; l'*Intrépide* lui vint en aide, le tira du combat et fit sa retraite en le remorquant, bien que l'amiral anglais eût quatorze vaisseaux contre deux, cinq vaisseaux

français sur sept ayant succombé. La noble conduite du *Tonnant*, et surtout celle de l'*Intrépide*, sauva le convoi de 250 voiles qui suivait l'escadre française. On retrouve dans l'*Armorial* une belle lettre de M. de Létenduère à M. de Vaudreuil, qui fut loué par la *Gazette* et le *Mercure* de France, et qui mieux est, immortalisé par Anquetil, dans son histoire. L'historien anglais Beatson lui attribue aussi le salut de son amiral. Montant plus tard l'*Eléphant*, il fit naufrage, mais l'équipage fut sauvé. L'*Armorial* le dit mort à Tours le 17 novembre 1763.

Pierre François, marquis de Vaudreuil-Cavagnal (1748), général et homme d'Etat, dernier gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France, né à Québec en 1698, était le troisième fils de Philippe, fut créé major des troupes de la marine et était gouverneur des Trois-Rivières en 1733, quand il obtint une seigneurie. Nommé gouverneur de la Louisiane, où il se fit aimer, en 1743, il devenait marquis en 1748, et gouverneur général en 1755. Ses provisions, en date du premier janvier, furent enregistrées au Conseil souverain de Québec le 13 juillet de la même année. Son administration du Canada ne fut pas moins populaire que celle de la Louisiane, et s'il succomba, il est à présumer qu'un autre n'aurait pas mieux fait que lui. Il aimait les Canadiens et Montcalm ne les aimait point. Le sentiment jaloux était le même dans les armées française et anglaise quant aux coloniaux. Les soldats anglais se moquaient des vainqueurs du lac George, et les soldats français des vainqueurs de Mononghahéla ; mais ceux-ci, en revanche, s'obstinaient avec raison à croire les réguliers moins propres qu'eux-mêmes à la guerre d'Amérique, en dépit des quolibets. Soldats et généraux, après tout, ne maltraitaient les Canadiens que parce qu'ils conservaient de l'humeur d'avoir été vaincus par les milices de Johnson, tandis que les Canadiens avaient vaincu les vétérans de Braddock. De là le peu d'entente entre Montcalm et le marquis de Vaudreuil et l'impossibilité en conséquence de sauver la colonie. Montcalm, général moins hardi ou actif qu'intrépide dans le combat, et très peu entreprenant, affectait même dans ses lettres un souverain mépris pour les plans de campagne et les instructions du gouverneur, qui lui fit prendre Oswégo malgré lui, et qui, après la bataille de Carillon, voulait qu'il délogeât

Abercrombie en le harassant et en faisant couper ses communications par des nuées de troupes légères, s'offrant de lui envoyer 10,000 Canadiens, s'il le fallait. Mais Montcalm ne craignait rien tant que cela, et quant au projet d'obliger ainsi le général ennemi à décamper, il le tourna en ridicule, se laissa emporter à une légèreté indicible et osa écrire que ce projet était tellement absurde qu'il ne pouvait être que l'ouvrage d'un secrétaire. Dans une lettre pleine de magnanimité, Vaudreuil lui dit qu'il ne voulait pas prendre note d'un document tel que sa missive, désireux d'oublier ses injures pour le bien public, et que quant au projet, il le croyait assez sagace pour le comprendre s'il le voulait bien. Il lui réitérait ses instructions et défendait les Canadiens contre les outrages des réguliers. Si Montcalm dédaignait les plans du marquis comme ceux d'un homme *qui n'avait jamais rien fait à la guerre*, celui-ci, de son côté, avait fait à la cour, sur sa relation de la bataille de Carillon, des observations auxquelles il aurait été difficile au général de répondre, et il ne lui pardonna jamais de n'avoir pas pris le fort Lydius, comme il avait pris Oswégo et William-Henry. Il connaissait mieux le pays que Montcalm et était plus propre que lui à la guerre d'Amérique, et malheureusement pour ce dernier, la tactique recommandée par le marquis de Vaudreuil, qui consistait à faire un grand usage des troupes légères pour fatiguer et désorienter l'ennemi, ainsi que pour lui retrancher les vivres, opérations pour lesquelles les Canadiens étaient éminemment expérimentés, était la tactique qui fut adoptée par Carnot et par Napoléon : elle mettait les généraux autrichiens au désespoir, et Abercrombie n'aurait pas été, à coup sûr, plus rassuré. Mais, encore une fois, Montcalm, qui trouvait toujours des quolibets à l'adresse du marquis et de son frère Rigaud, partageait et fomentait les petites passions des réguliers, et si l'on observe qu'il sollicitait sous main le gouvernement du pays, on n'hésitera pas à donner l'avantage à notre compatriote. Heureux le général, s'il n'eût pas méprisé encore sous les murs de Québec les sages instructions que lui donna Vaudreuil : il y a un mémoire détaillé des opérations, par un officier du génie, qui donne droit au marquis. Le S... de.... C.... dans les mémoires publiés par la Société historique, ajoute au sujet de la défense de Québec : " M. de Montcalm n'avait

point encore acquis l'expérience qu'il faut pour commander en chef : il se faisait lui-même des maximes nouvelles ; c'est ce qu'on voit par sa position pour la défense de Québec. " A la nouvelle du désavantage des Français, le marquis sortit de la ville et fit tout ce qu'il put pour rallier les troupes, mais sans succès. Après avoir traversé la rivière Saint-Charles pour rentrer dans le camp de Beauport, il se détermina à retraiter, non sans avoir envoyé cinquante hommes par bataillon pour renforcer la garnison de Québec, et ce fut le conseil de guerre qui opina pour la retraite, de peur que l'Anglais ne la coupât en se saisissant de Jacques-Cartier. Il appela à lui le chevalier de Lévis, qui était plus propre à commander les Canadiens que Montcalm, et qui en était aussi plus aimé, et sa résolution de défendre le pays après la chute de Québec, dont il ne fut pas responsable puisqu'il envoya à temps à son secours M. de La Roche-Beaucourt, et qu'il marcha lui-même, est digne d'un grand homme. " Pour porter sur cet illustre Canadien, dit l'historien M. Bibaud, un jugement équitable et impartial, c'est l'ensemble de sa conduite comme gouverneur du Canada, dans les circonstances extraordinaires où il s'est trouvé, qu'il convient d'examiner, et nous avons le plaisir de voir dans cet ensemble beaucoup plus à louer qu'à blâmer. Quand on le voit déférer volontiers à l'avis des généraux Montcalm et Lévis, pour les opérations militaires, on doit être moins étonné de la confiance qu'il mettait dans les talents et l'expérience de l'intendant Bigot pour les affaires civiles et financières. Il eut évidemment l'idée fixe de demeurer dans les bornes du devoir ou du pouvoir légitime, comme il était permis de l'exercer alors ; il posséda à un haut degré le bon sens politique, il sut résister à toute proposition impolitique ou inconvenante ; il montra dans ce que nous nous permettrons d'appeler ses procédés diplomatiques, de l'énergie et de la dignité ; enfin, personne ne pourra lui refuser ce degré de prudence et cet empire sur soi-même qui permettent à l'homme de choisir le meilleur parti dans les cas à peu près désespérés. Les Canadiens particulièrement durent le remercier de n'avoir pas voulu accéder à la proposition que lui fit le chevalier de Lévis de rompre toute négociation avec le général Amherst ; proposition pardonnable peut-être à un patriote zélé et à un militaire épris de la gloire des armes, tel qu'était le général

français, mais on ne plus téméraire dans les circonstances où se trouvait le Canada. Qui pourrait dire, en effet, quel aurait été le sort des habitants de ce pays, si Montréal eût été pris d'assaut ou obligé de se rendre à discrétion ? Ils lui durent encore quelque reconnaissance d'avoir, dans son projet de capitulation, songé à leur assurer tout ce qui pouvait contribuer à leur avantage et à leur bien-être futur. S'il demanda pour nos pères, ses compatriotes, plus que le vainqueur ne pouvait convenablement accorder, ce n'est pas à nous de nous en plaindre ou de l'en blâmer. Son frère, Rigaud, devenu gouverneur de Montréal après la mort du baron de Longueuil, se comporta, dans son gouvernement, de manière à se faire estimer et chérir de toutes les classes de la société." Il débarqua à Brest avec l'armée et les employés civils de la colonie qui avaient voulu quitter le pays, et expédia un mémoire justificatif au ministre de la marine. Mais impliqué dans le procès Bigot, il fut jeté à la Bastille, à l'instigation des amis de Montcalm, comme les employés inférieurs, et subit son procès devant le Châtelet de Paris. Il fut exonéré de tout blâme, mais son gouvernement du Canada le laissa plus pauvre qu'auparavant. Barré dans sa *Biographie classique*, Léon Guérin, qui s'appuie de l'*Armonial de France*, et le Dr O'Callaghan le font mourir en 1764 ; mais en 1767, à un acte passé à Montréal par M. d'Eschambault, procureur des Vaudreuil, Pierre François Rigaud, marquis de Vaudreuil, le comte de Vaudreuil et le vicomte, M. de Vaudreuil, gouverneur de St-Domingue, Pierre François Chevalier de Vaudreuil et Louise Thérèse Fleury de La Gorgendière donnent pouvoir à M. Joseph Fleury d'Eschambault pour la vente du château Vaudreuil.

Le vicomte de Vaudreuil mentionné dans cet acte est apparemment celui qui épousa Marie Anne Riquet de Caraman, fille de Victor Maurice Riquet, comte de Caraman, et de Marie Anne d'Alsace de Hennen-Liétard, princesse de Chimay et du saint Empire romain, laquelle Marie Anne de Caraman est désignée vicomtesse de Vaudreuil.

Le comte de Vaudreuil mentionné au contrat, marquis après la mort de Pierre François, et lieutenant général des armées navales, né à Québec en 1723, entra dans la marine en 1741. Commandant d'*Aréthuse* en 1756, il combattit deux frégates anglaises sur la côte de la Bretagne et ne se

rendit qu'après avoir sauvé la flottille qu'il convoyait. Les Anglais voulurent qu'il gardât son épée, et le renvoyèrent même en France sans exiger d'échange. Au commencement de la guerre d'Amérique, il répondit au roi, qui lui offrait le commandement de St-Domingue : *Non, sire, le seul poste qui convienne à un marin, dans une guerre comme celle-ci, est un vaisseau.* Il montait le *Fendant* à la conquête de la Grenade sous d'Estaing, fit pour six millions de prises dans ses courses, et conquit le Sénégal en 1779. Il assista de plus, en qualité d'officier général, à cinq batailles navales. Celle d'Ouessant contre l'amiral Keppel, fut indécise, celle de la Martinique contre Hood, fut un échec, ainsi que la rencontre du comte de Guichen avec l'amiral Kempenfeldt ; mais celle de la Chesapeake contre Graves fut une victoire à immense résultat qui amena la capitulation de lord Cornwallis. Il se rencontra deux fois avec Rodney, sous le comte de Guichen et sous le comte Grasse-Tilly. Dans la première affaire, la fortune fut incertaine ; au désastre de la Dominique la gloire du marquis de Vaudreuil augmenta. Ce marin qui montait le *Triomphant* et qui conduisait l'avant-garde, n'épargna rien pour prévenir le sort de la ville de Paris et sauva douze vaisseaux. Le conseil de guerre, assemblé en 1784, rendit une justice entière à sa belle retraite, et Louis XVI le remercia en personne. Déjà commandeur de St-Louis, il fut créé grand'-croix en 1789. Lors de la révolution il fut porté aux états généraux. Menacé en 1792, il défendit les Tuileries, puis émigra. Le ministre Bertrand lui écrivit pour l'inviter à reprendre son poste. Las Casas, dans le *Mémorial de Ste-Hélène*, en parlant de l'émigration de Coblentz, dit que les conseillers de *Monsieur* étaient, MM. d'Avaray et de Jancourt ; et le marquis de Vaudreuil et l'évêque d'Arras, ceux de Mgr le comte d'Artois. Madame de Genlis fait son éloge dans ses *Mémoires.* Il rentra avec empressement en France sous le consulat, et mourut en 1802.

Il ne faut pas le confondre avec le comte de Vaudreuil, son contemporain, le même peut-être dont Charlevoix fut précepteur, qui donna la chasse à Nelson dans la guerre d'Amérique, et qui était chef d'escadre à la Dominique, où il montait le *Sceptre*, ainsi que dans la bataille contre l'amiral Hood. Il fut blessé le 12 avril.

Pierre François Rigaud, écuyer, chevalier de Vaudreuil, frère du dernier gouverneur du Canada, successivement lieutenant du roi au gouvernement de Québec, gouverneur des Trois-Rivières et de Montréal, né en cette ville le 8 février 1704, épousa le 2 mai 1733, à Québec, Louise Thérèse Fleury de La Gorgendière. Selon l'auteur des *Mémoires* publiés par la Société historique, il était brave soldat, peu spirituel, bon, affable, bienfaisant et capable de tout oser pour le service de son prince. Il prit le fort Massachusetts, battit le colonel Parker sur le lac St-Sacrement, coula à fond 20 bateaux avec 5 officiers et 160 hommes, détruisit les préparatifs d'une campagne sous les bastions du fort George, alla en France, où il obtint Montcalm et Lévis, Bourlamaque et Bougainville, assembla à St-Jean l'armée qui assiégea Oswégo et Ontario et se glissa entre les deux forts durant le siège, malgré un corps de troupes qui y était établi pour entretenir la communication de ces deux forteresses. Une dernière tentative pour détacher des Anglais les cantons iroquois fut faite par son ministère en 1757. Rigaud de Vaudreuil partit avec neuf canots chargés de présents. Schinoniata, chef d'Onontagué, vint à sa rencontre avec vingt guerriers, et le vit près d'Oswégo. On se salua par trois décharges de mousqueterie, on dressa une tente, et les deux chefs s'abouchèrent ensemble. On trouve dans les *Mémoires sur le Canada* et dans les *Sagamos illustres* le reste de la description de cette conférence, qui n'eut point d'effet. Il vivait encore avec son épouse à St-Germain-en-Laye en 1770.

Joseph Hyacinthe Rigaud de Vaudreuil, capitaine des vaisseaux du roi, nommé comme gouverneur de St-Domingue au contrat fait à Montréal en 1767 par M. d'Eschambault concernant le château Vaudreuil, fut gouverneur particulier de l'île de 1735 à 1750. Cette année, il fut nommé, le 25 mars, commandant général en l'absence du comte de Conflans, et fit enregistrer ses provisions au Conseil supérieur de Léogane. Il fut aussi commandant général des îles sous le Vent en 1753, au départ du comte de Lamotte, jusqu'en 1756.

Joseph François de Paule, marquis de Vaudreuil, son fils, né à St-Domingue en 1740, mort en 1819, pair de France, lieutenant général des armées et gouverneur du Louvre (*Biographie classique de Barré*).

Le comte Pierre Louis Rigaud de Vaudreuil, membre de la Société royale d'agriculture de Paris et de la Société archéologique de Saintes, né en cette ville de la Charente-Inférieure le 18 septembre 1770, mort à Paris en 1853, la même année que Marguerite Rigaud de Vaudreuil épousait le comte Amédée Gédéon de Clermont-Tonnerre, a publié : I° *De l'Afrique et des chevaliers de St-Jean de Jérusalem*, Paris, 1818 ; II° *Des mœurs de l'empire ottoman et de l'équilibre de l'Europe*, Paris, 1821 ; III° *Promenade de Paris à Bagnères-de-Luchon par l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Rouergue, l'Albigeois, le Languedoc, le Roussillon et la partie orientale des Pyrénées*, Paris, 1820 ; IV° *Promenade de Bagnères-de-Luchon à Paris par la partie occidentale des Pyrénées, la Gascogne, le Languedoc, la Guyenne, la Saintonge, le Poitou, la Bretagne et la Normandie*, Paris, 1820 à 1821 ; V° *Tableau des mœurs françaises aux temps de la chevalerie, tiré du roman du sire Raoul de la Belle-Armantine, mis en français moderne et accompagné de notes*, Paris, 1825, avec deux pages de musique ; VI° *Comsidérations sur les sciences, les arts et les mœurs des anciens*, Paris, 1840. Il possédait en portefeuille un voyage en Provence, en Savoie et en Suisse.

Louis de Rigaud, dernier marquis de Vaudreuil, vient de mourir garçon à La Réole (1858) et l'*Univers* prétend qu'en lui s'éteint cette illustre maison ; mais à Prongy, près Corbeil, réside M. Charles de Vaudreuil.

La comtesse de Clermont-Tonnerre était la fille du comte Alfred de Vaudreuil. De son mariage est né, le 16 juillet 1854, Armand Théodore Henri.

On connaît encore Marie Joséphine Hyacinthe Victoire de Rigaud, comtesse de Vaudreuil, morte à Paris le 30 décembre 1851, à 77 ans.

Enfin, un Rigaud, mulâtre de St-Domingue, fut général de division au service de la République française et prit part aux événements de la révolution d'Haïti.

Vauquelin (*Jean*), célèbre marin, défendit bravement la Louisiane, puis les approches de Québec, ayant été nommé commodore de la baie avant l'apparition de Wolfe. Il succomba dans un combat avec le commodore Swanton au second siège de Québec par le chevalier de Lévis. On le vit combattre jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus ni boulets ni poudre.

Il envoya à terre les hommes de son équipage qui pouvaient encore servir, puis resta à bord avec les blessés, et continua, sans demander à se rendre, d'essuyer le feu de l'ennemi. Les Anglais s'approchèrent, dans des canots armés, du vaisseau qui ne leur répondait plus : ils y trouvèrent Vauquelin couvert de blessures, mais debout au milieu d'hommes mourants. Le général Murray sut honorer sa valeur en le traitant avec distinction. Mais en France, pour prix de ses services, il fut incarcéré, demanda en vain son procès, et mourut assassiné en 1763, selon le biographe Barré, par suite de ténébreuses intrigues. Il laissait un fils, Pierre Vauquelin, qui se livra de bonne heure à l'étude de l'histoire et de la géographie de l'Afrique, sur laquelle il donna, en 1771, un travail qui fut couronné par l'Académie de Lyon. Recommandé par le marquis de Vaudreuil, il fut admis par Turgot, en 1774, dans les bureaux du ministère de la marine, où il s'occupa d'un mémoire pour faire réhabiliter la mémoire de son père. Mais en 1775, Marie Antoinette assista à la première communion des jeunes filles de Meudon, et Elisabeth Vauquelin lui offrit un bouquet. Priée de dire ce qu'on pourrait faire pour elle, l'enfant demanda la réhabilitation de son père, la reine en parla à Louis XVI, et après examen et dépositions favorables par les Montcalm, le marquis de Vaudreuil, Lapérouse, devant M. de Sartines, la mémoire de Vauquelin fut réhabilitée, son fils présenté à la cour et chargé d'une mission pour l'empire de Maroc. Il la remplit avec succès. Nommé en 1777 consul en Chine, il obtint un *exequatur* de l'empereur Kien-Lang. A Canton, il perdit sa sœur. On vient de découvrir sa tombe avec cette inscription : *Ici repose la dépouille mortelle d'Elisabeth Vauquelin, morte à Canton le 2 mai 1779, à l'âge de 17 ans. Elle emporte dans la tombe les regrets éternels de ses parents et de tous ceux qui l'ont connue.* Nous ignorons le reste de la carrière du consul canadien et l'influence que la révolution française peut avoir eue sur sa fortune.

Vendôme (*César, duc de*), oncle de Louis XIV, grand maître et surintendant de la navigation et du commerce de France après le cardinal de Richelieu, est connu dans l'histoire d'Amérique comme s'étant déclaré protecteur de la veuve et des héritiers Charnizé en 1652. Les lettres royales portent : " Etant arrivé depuis quelque temps que certains

particuliers, entre autres les nommés Charles de Turgis de St-Etienne de Latour, Simon et Nicolas Denis, frères, et Maillet, ont usurpé sur notre chère et bien-aimée Jeanne de Motin, veuve de Charles de Menou, vivant sieur d'Aulnay, divers forts et places considérables du dit pays, et qu'elle a grand sujet d'appréhender, si elle n'est pas promptement et puissamment secourue d'hommes, de vivres, d'argent et de vaisseaux, elle sera entièrement dépossédée de ce qui reste en son pouvoir, elle a eu recours, dans un si pressant besoin, à notre très cher et bien-aimé oncle, sur la confiance qu'elle a prise que la considération de sa naissance, aussi bien que le rang qu'il tient, lui serait une protection assurée, et que d'ailleurs, par l'autorité que sa charge lui donne, il pourrait mieux que personne la rétablir dans ce qui lui a été usurpé, la retirer d'oppression, et la garantir, avec ses enfants, d'une ruine totale, qui serait inévitable, s'ils perdaient la propriété des dits pays, parce que tout ce qu'ils avaient de biens a été employé dans le bâtiment des dits forts, à faire des peuplades et à l'établissement des séminaires de personnes ecclésiastiques pour vaquer à la conversion des sauvages et au salut des âmes de ceux qui sont habitués en ces quartiers-là. Mais d'autant que notre dit oncle sera obligé de faire de grandes et immenses dépenses pour donner secours à la dame d'Aulnay et recouvrer sur les sus-nommés les lieux dont ils se sont emparés, et qu'il ne serait pas raisonnable qu'il les fît sans quelque espoir de remboursement, elle a donné charge de convenir en son nom que, moyennant cela, il demeure, ensemble ses hoirs, successeurs et ayants cause, conjointement avec elle, ses hoirs et ayants cause, co-seigneur de ses terres et pays d'Acadie et des îles adjacentes de la Nouvelle-France en l'Amérique septentrionale, gouvernement et pouvoirs y attribués, et d'en signer et arrêter, ainsi qu'il a été fait, un traité d'association. " Mais le major Ledgemarck conquit l'Acadie pour Cromwell (1654), qui la concéda à Temple, Crown et La Tour, et la meilleure protection que put trouver la dame d'Aulnay, fut de devenir la compagne du dernier.

Ventadour (*Henri de Lévis, duc de*), lieutenant général pour le roi au gouvernement de Languedoc, fut le dernier des vice-rois propriétaires de la Nouvelle-France ou d'Amérique, en 1625. Il acquit cette vice-royauté du maréchal

de Montmorency, son oncle, et comme il avait dès lors pris les ordres sacrés, il ne se chargeait guère des affaires de la Nouvelle-France que pour y procurer la conversion des sauvages, et confia les missions du pays aux Jésuites. Les PP. Masse, de Brébœuf et Lallemant passèrent à Québec la même année. Cependant tous les vice-rois de la Nouvelle-France, moins le maréchal de Thémines, qui se fit nommer en opposition au prince de Condé, étaient de race hostile au cardinal de Richelieu ; aussi supplanta-t-il le neveu de son dernier adversaire en 1627. Le duc de Dampville-Ventadour fut encore nommé vice-roi d'Amérique ; mais la Compagnie de la Nouvelle-France l'indemnisa, et usa de ce prétexte pour faire opposition à la vérification, quant au Canada du moins, des lettres patentes du marquis de Feuquières, qui fut nommé en 1644.

Verchères (*de*), ancienne famille canadienne sortie du régiment de Carignan et qui a donné son nom à un de nos villages. Le chef de cette famille, officier réformé et seigneur, qui est loué dans deux dépêches du comte de Frontenac, protégea son fief par un fort ou fortin, comme on était obligé de le faire à cette époque, à cause des incursions incessantes des Iroquois ; mais il servait à la guerre et était obligé de s'absenter souvent en conséquence. En 1690, madame de Verchères repoussa ses terribles ennemis. M. de Belmont nous apprend que le fils de la maison fut tué par ces barbares l'année suivante, et en 1692, la demoiselle, Marie Madeleine, appelée mademoiselle Magdelon par les habitants de la seigneurie, déploya un héroïsme encore plus grand, tandis que M. de Verchères était à Québec, et madame à Ville-Marie. Née à Verchères en 1678, elle n'avait par conséquent que quatorze ans. Le sieur de St-Ours et la dame de Contrecœur furent ses parrain et marraine. Un parti nombreux d'Iroquois parut à la vue du fort, tandis que les hommes étaient dehors, occupés aux travaux des champs ; elle en était elle-même à deux cents pas. Aux premiers cris qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer. Les sauvages la poursuivirent, et l'un d'eux l'atteignit comme elle mettait le pied sur le seuil, et la saisit par un mouchoir qu'elle avait au cou : elle le détacha assez promptement et put fermer sur elle la porte du fortin. Il ne se trouvait dans le fort qu'un jeune soldat et une troupe de

femmes qui, à la vue de leurs maris, que les Iroquois saisissaient et garrottaient, poussaient des cris lamentables. La jeune demoiselle ne perdit ni le cœur ni le jugement ; elle ordonna aux femmes de cesser leurs lamentations, ôta sa coiffure, noua ses cheveux, prit un chapeau et un juste-au-corps ; puis elle tira un coup de canon et quelques coups de fusil, et se montrant avec son soldat tantôt dans une redoute, tantôt dans une autre, et tirant toujours fort à propos lorsqu'elle voyait les Iroquois s'approcher de la palissade, ces sauvages se persuadèrent que ce fort était bien gardé et n'osèrent point l'escalader. L'héroïne épousa Tarieu de Lanaudière, sieur de La Pérade, qu'elle tira des mains des Iroquois dans une autre occasion. Sous le gouvernement du marquis de Beauharnois, elle écrivit une relation qui diffère, quant à plusieurs circonstances, du récit de Charlevoix et du *Dictionnaire des sièges et batailles*, où cet exploit se trouve consigné. " Voilà, dit-elle en finissant, la relation simple et juste de mon aventure, qui m'a déjà procuré des grâces de Sa Majesté, et que je n'aurais pas pris la liberté de rédiger par écrit si M. le marquis de Beauharnois, notre illustre gouverneur, qui n'a point d'autre intention que de mettre notre colonie à couvert de l'irruption des barbares et d'y faire fleurir la gloire du nom français, en rendant redoutable le nom de notre invincible monarque à tous ses ennemis, et respectable à tous ses sujets, ne m'avait engagée à faire ce détail." La maison de Verchères paraît s'être perdue dans celle de Boucher, et le moins ancien sieur de Verchères que nous connaissons est celui qui fut commandant à la Baie-Verte en 1747 et à Cataracoui en 1752.

Veza (*François Marie Luc, marquis d'Albergotti-Veza*), officier de terre et de mer, fit les campagnes de Montcalm et commanda au fort Jacques-Cartier, tête d'armée des Français après leur retraite dans les gouvernements des Trois-Rivières et de Montréal, en conséquence de la bataille d'Abraham et de la chute de Québec. Il épousa en Canada demoiselle Marie Anne Charles Aubert de Lachenaye.

Vidal (*Michel*), Français qui a fait du journalisme en Canada et aux Etats-Unis, et qui dans ce dernier pays a pris une part active aux luttes politiques qui ont suivi la guerre de sécession. Grand voyageur, M. Vidal a visité la plupart des Etats-Unis, quelques républiques de l'Amérique du Sud,

et une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il est le seul Français qui ait été élu représentant au congrès de Washington. Il a occupé aussi certains postes diplomatiques au service du gouvernement américain. Il fit partie de la commission anglo-américaine chargée de régler les réclamations de la Compagnie de la baie d'Hudson, et plus tard, il fut au Pérou président de la commission péruvo-américaine chargée de régler des réclamations entre les deux gouvernements de Lima et de Washington. M. Vidal a été aussi agent diplomatique et consul des Etats-Unis en Afrique. Il est un des premiers organisateurs du parti républicain en Louisiane et a collaboré à la constitution que cet Etat se donna en 1868. Bien que ce journaliste se fasse un devoir de ne point violer les lois de la politesse quand il écrit pour la presse, et de s'abstenir de personnalités, ses articles semblent avoir le don d'appeler les plus violentes ripostes et l'on parle encore à présent d'un duel qu'il eut en sa première jeunesse avec M. Fournier, jeune avocat de Québec, aujourd'hui juge de la Cour suprême. M. Vidal, actuellement rédacteur en chef de *la Patrie* à Montréal, a une grande distinction dans toute sa personne, une taille élevée, une belle tête. Sa courtoisie envers tout le monde, ses manières obligeantes montrent que, bien qu'éloigné de la France depuis de longues années, il n'a pas perdu ce cachet de politesse exquise qui de tout temps a appartenu à la société française.

Viau (*Pierre*), qu'on ne doit pas confondre avec Olivier-Romuald, de la *Liste ecclésiastique*,—décédé grand vicaire et chanoine honoraire le 13 juin 1849, avait étudié au collège de St-Raphaël avec Michel Bibaud, Michel O'Sullivan et le commandeur Viger, puis au séminaire de Québec, où il fit sa théologie. Ordonné prêtre le 3 décembre 1809, il occupa successivement plusieurs cures et particulièrement, en 1826, celle de la Rivière-Ouelle, où il remplaçait Mgr Panet, qui devenait évêque titulaire de Québec. Il y demeura jusqu'en 1835, qu'il passa à l'évêché de Montréal et fut du nombre de ceux qui furent proposés pour la coadjutorerie. Cet ecclésiastique distingué était canoniste et théologien profond, de l'aveu de l'abbé Rey (*), prédicateur

(*) Ancien professeur de théologie de la société de St-Sulpice, qui

plein d'onction, et présida avec dignité plusieurs réunions du clergé. Ferraris était son auteur favori. Le grand vicaire Viau avait un extérieur éminemment imposant.

Viger (*Denis Benjamin*), LL. D., né à Montréal le 19 août 1774, la même année que Jérôme Demers, a fait ses études au collège de St-Rapahël, où il suivit en 1790 le premier cours de philosophie, qui y fut donné par messire Ignace Raphaël Leclerc, prêtre canadien, ordonné la même année et décédé en 1823. Mgr Hubert l'avait envoyé à Montréal pour fonder cette chaire à la demande des fabriciens, ou des Sulpiciens, qui ne possédaient pas encore les Roque, les Houdet, les Rivière, les Thavenet et les Garnier-Desgarets, que la révolution française jeta sur nos plages. Au sortir du collège, il embrassa la carrière du barreau, où il devait, ainsi qu'au parlement, briller par sa science et son érudition bien connues. Il fut élu par la cité de Montréal, en 1808, en même temps que L. J. Papineau, son cousin, qui fut élu par le collège électoral de Huntingdon. Ils entrèrent dans les rangs populaires, qu'ils soutinrent de leur éloquence. Les talents de M. Viger lui attirèrent l'animadversion de Craig, et il fut sur le point d'être incarcéré à l'occasion de l'affaire du *Canadien ;* mais quoi qu'on ait dit, il ne le fut point. C'est aussi à tort qu'on l'a fait assister plus tard à une assemblée populaire qui eut lieu chez Thomas Lee. M. Viger ne changea pas d'opinion et fut néanmoins réélu en 1810. De 1810 (le parlement ayant été dissous de nouveau) à 1814, il représenta le comté de Leinster, puis celui de Kent de 1827 à 1830. Durant la dernière guerre, la jalousie le fit accuser d'une déloyauté dont il n'eut pas de peine à se laver. Sans son aide puissante, il eût été bien difficile à Mgr Lartigue, son cousin, de trouver un établissement à Montréal, en sorte qu'il a eu le principal mérite de la dotation de l'évêché. L'Assemblée législative le députa pour la première fois en Angleterre en 1828. En 1830, il fut appelé à la chambre haute. Cela ne l'empêcha point d'accepter une nouvelle mission à Londres, pour y exposer les griefs mis en avant par la chambre basse et accuser le procureur général Stuart. Celui-ci l'y suivit. Après deux années de lutte, M. Viger gagna sa cause contre ce terrible

avait publié des traités de cette science en Angleterre, et qui est mort du typhus, qu'il contracta aux *sheds* en 1847.

adversaire, qui fit une défense d'un volume in-folio, qu'il fallut réfuter ligne par ligne. Il y eut encore réplique et duplique. M. Rose, jeune avocat anglais, traduisit le tout pour le ministre des colonies, lord Goderich, qui condamna et destitua M. Stuart. Quant aux autres griefs, M. Viger fut bien aidé par l'arrivée de W. L. McKenzie, porteur des plaintes de l'Assemblée du Haut-Canada. Il profita de ses deux missions à Londres pour visiter Paris et une partie de l'Italie. Si l'appui que ce patriote prêtait à *la Minerve* eût dû être un obstacle à la confiance que le gouvernement lui avait montrée en l'appelant au Conseil, ne savait-on pas dès lors que ce journal se soutenait par lui ? Durant nos troubles, néanmoins, il fut arrêté le 4 novembre 1838, sans motifs suffisants allégués dans le mandat, et demeura dix-neuf mois en prison, refusant obstinément de fournir cautions et demandant sans cesse son procès. Le scellé fut mis sur ses papiers. Elu membre du parlement pour le comté de Richelieu après l'Union, en 1841, il le fut pour la ville des Trois-Rivières en 1845. Il avait pris parti pour lord Metcalfe dans son démêlé avec ses ministres, appuyé sur sa profonde connaissance des formes constitutionnelles, et il était devenu en conséquence conseiller dirigeant en premier ministre (1844). L'honorable Denis Benjamin Papineau, son cousin, et frère de l'ex-orateur, fit partie de son cabinet. Il s'éleva néanmoins contre lui une universelle clameur, les esprits furent dans un ferment presque comparable à celui de 37, si l'on considère que le clergé lui était aussi généralement hostile, ainsi que le journal de l'évêché, parce que l'on pensait que le premier ministre aurait pu faire donner aux évêques, s'il l'eût voulu, les biens des Jésuites. Parmi les citoyens on crut que M. Viger devenait anglais, et on voulut que les ministres résignataires eussent été impeccables et n'eussent point péché en effet même contre les formes constitutionnelles et la prérogative royale. Placé dans une position impossible, M. Viger résigna et fut appelé à la chambre haute. Il avait été le premier président de la société nationale de St-Jean-Baptiste. Au Conseil législatif, aussi longtemps que l'âge lui a permis d'y assister, il s'est efforcé de prévenir les bouleversements sociaux que nous avons éprouvés. Il a paru pour la dernière fois en public à la fête donnée dans la cour du collège

de Montréal à S. E. le nonce Bedini : et en faisant part aux ecclésiastiques et aux citoyens qui s'y trouvaient des sentiments qu'il éprouvait pour l'ambassadeur du Souverain Pontife, il a parlé admirablement des souvenirs que lui avaient laissés ses voyages en Europe, et en Italie particulièrement. L'université de St-Jean de New-York, dirigée par les Jésuites, lui a conféré les degrés honoraires de docteur en droit (LL. D.) en 1855. Quatre écrits surtout mériteront à M. Viger un rang distingué parmi les publicistes : I° *Considérations sur les effets qu'ont produits en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation de ses habitants, et les conséquences qu'entraînerait leur décadence, par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne*, Montréal, 1809 ; II° *Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois et des usages de ses habitants*, Montréal, 1826 ; III° *Considérations relatives à la dernière révolution de la Belgique*, Montréal, 1831 ; IV° *La crise ministérielle et M. D. B. Viger*, Kingston, 1844. M. Viger a été le Mécène de plusieurs jeunes littérateurs. M. Paul Stevens lui a dédié ses fables. M. Viger mourut en 1861, âgé de près de 86 ans.

II. **Viger** (*Jacques*), cousin du précédent, habile critique, antiquaire, numismate et héraldiste canadien, lieutenant-colonel de milice, premier maire de Montréal, chevalier commandeur de l'ordre romain de St-Grégoire-le-Grand, membre honoraire de la Société historique de l'Etat du Michigan, membre honoraire de l'Institut polytechnique, classe des lettres, et président de la Société nationale de St-Jean-Baptiste, né à Montréal le 7 mai 1787, décédé le 12 décembre 1858, étudia au collège de St-Raphaël en même temps que le comte de St-Aulaire, Michel O'Sullivan, Michel Bibaud et Hughes Heney. Il épousa en 1808, dame Marie Marguerite de Chapt Lacorne de St-Luc, fille du chevalier de St-Luc et veuve de l'honorable major Lennox, fils de lord Alexander Lennox. Il s'est annoncé jeune encore, en 1812, par la publication de la *Mort de Louis XVI*, par l'abbé Edgeworth de Firmont, son dernier confesseur, en français et en anglais : elle ne contribua pas peu à faire détester ici les sans-culottes. Le premier plan de Montréal, publié par Bouchette, est de lui. Les Etats-Unis ayant déclaré la guerre, il entra dans le corps des Voltigeurs canadiens, dans lequel

il a été capitaine. Depuis la paix, il a été successivement inspecteur des ponts et chaussées et premier maire de Montréal, à l'aurore du système municipal (1833). Les plus grands bienfaits qu'on puisse faire à une ville sont les travaux d'assainissement, et Montréal doit beaucoup à Jacques Viger, qui a pour ainsi dire rendu habitable le quartier St-Laurent, qui était autrefois on ne peut plus insalubre. Depuis la *Relation de la mort de Louis XVI*, il n'a presque rien publié, et cependant, comme antiquaire, il a eu une réputation sans rivale parmi ses compatriotes, et les étrangers qui ont écrit sur le Canada, l'abbé Faillon, le P. Martin, M. A. de Puibusque, M. de La Roche-Héron, M. Shea, M Francis Parkman ont eu obligation à sa bibliothèque de manuscrits, monument d'un travail de quarante années.... M. Walker, secrétaire de la Société historique du Michigan, a été assez heureux pour y puiser avant sa mort. On connaît sa fameuse et volumineuse *Saberdache* (chronique) dont on trouve de nombreux extraits dans la *Bibliothèque canadienne* et l'*Encyclopédie canadienne* de M. Bibaud. Il scrutait en même temps les antiquités du pays, recueillait des plans de forteresses et d'anciens édifices (formant des cahiers qu'on peut appeler le panorama de Montréal telle qu'elle était autrefois), les armoiries de notre noblesse, et vérifiait en partie les dates et les noms propres de notre histoire. Patron distingué des beaux-arts, qui étaient à naître, il formait le plus bel *Album* existant en Canada, pour lequel il retrouvait ou faisait peindre en miniature ou graver les portraits de nos célébrités, la Mère de l'Incarnation, madame de La Peltrie, Marguerite Bourgeois, madame d'Youville, les intendants Talon et Hocquart, M. de Bienville, le chevalier de Lacorne, Salaberry, Joseph François Perrault, Jean Jacques Lartigue, Charlevoix, Lafitau. Ceux de madame d'Youville par William Von Berczy, et de Jean Jacques Lartigue, par James Duncan, sont les meilleurs que nous ayons de ces personnages. Les oiseaux de miss Mallone sont des chefs-d'œuvre, ainsi qu'une tête de cheval par le capitaine Scott, du génie. On trouve des huiles, des aquarelles, des dessins sur bois, sur écorce, des dessins à la plume, tels sont le cheval de Scott, un dessin de fortifications par le capitaine Bruyère, et un sujet sacré par M. O. A. Richer. On voit encore dans cet *Album* des plans et inscriptions,

des médailles, d'anciennes monnaies coloniales, des autographes. Il ne faut pas confondre cet *Album* avec celui de nos communautés religieuses, offert au nonce Bedini, et qui lui a valu une dignité romaine. Ce dernier a donné lieu à la publication du livre intitulé : *Les Servantes de Dieu en Canada* par M. de La Roche-Héron, à qui notre compatriote a fourni les documents. M. Viger avait été recommandé au roi par lord Gosford pour occuper un siège au Conseil exécutif, siège qu'il n'occupa point parce que la constitution fut suspendue. Peu de temps encore avant de mourir, il tentait de fonder à Montréal une Société historique, en s'entourant de ses élèves.

Viger (*L. Michel*), dit le beau Viger, receveur général dans le cabinet La Fontaine-Baldwin. Il épousa la veuve du shérif de St-Ours, née Faribault, seigneuresse de L'Assomption, et mourut peu après.

Villier (*Coulon de*), célèbre officier canadien, frère de Jumonville, descendait de Villier de l'Ile-Adam, grand maître de Malte. Il épousa une demoiselle de la famille Aubert de Gaspé. Il avait le commandement immédiat au combat des Mines, en Acadie, où le colonel Noble fut défait complètement en 1709. On sait qu'il défit également Washington et qu'il résista avec magnanimité à la tentation de venger son frère infortuné : le poète Thomas les a immortalisés tous deux. Avant l'arrivée de Montcalm devant Oswégo, Villier commandait un camp volant et dispersa 300 bateaux : il commandait sur la droite à ce siège, et repoussa une sortie à celui de William-Henry. Gayarré, historien de la Louisiane, dit qu'il commanda depuis aux Illinois et qu'il se retira à la Louisiane en 1760. Le journal de ses opérations contre Washington se retrouve dans les *Documents de Paris*. Sa famille s'est perpétuée à la Lousiane. Vers 1841 ou 1842 était tué en duel Charles Jumonville Coulon de Villier. On lit sur sa tombe, dans le vieux cimetière de la Nouvelle-Orléans, une inscription dont la teneur est que, rejeton d'une illustre race, il a constamment suivi la trace de ses aïeux dans le sentier étroit de l'honneur, et que c'est surtout au milieu des infortunes qu'il a montré son grand cœur.

Villeray (*Rouer de*), famille canadienne issue, selon M. Margry, de la maison de La Rovère, qui a fourni des doges

à Venise, deux papes et des cardinaux à Rome. Il prétend qu'elle s'étendit dans le comtat Venaissin et en France sous les noms corrompus de Rouvère, La Rouyer et Rouer. —Un Rouer de Fourquevaux, dont la famille était venue de Lombardie dans la Touraine, fut chevalier de l'ordre du roi, gouverneur de Narbonne, ambassadeur en Espagne, et commanda, l'an 1562, en qualité de capitoul, l'armée du roi contre les religionnaires du Languedoc.—Le premier Rouer de Villeray du Canada était aussi de Touraine, et le titre de marquis, dont ses descendants héritèrent, paraît leur être venu de René de Rouer, marquis de Villeray, chevalier de St-Louis et de St-Lazare, ancien guidon des gendarmes de France, mort en 1741, sans enfants.

Louis Rouer de Villeray dut ses charges en Canada à l'influence d'un Villeray, gouverneur de l'île St-Jean, et de son parent, le comte Raymond de Villoyon, maréchal de camp des armées du roi et gouverneur de l'île Royale, dont le père était duc à brevet et gouverneur d'Angoulême. Le comte de Frontenac prétend que l'ancêtre de la maison canadienne fut d'abord engagé. Quoi qu'il en soit, il fut notaire royal en 1654, lieutenant particulier en la sénéchaussée de Québec en 1659, et premier conseiller au Conseil supérieur lors de sa création en 1663. M. de Mésy, puis M. de Courcelles prétendirent le révoquer ; mais il fut de nouveau rétabli par le roi, qui le créa aussi agent général de ses fermes. Ce fut en s'opposant à l'augmentation de 5,000 liv. demandée par M. de Mésy dans ses appointements, qu'il encourut sa disgrâce. Il mourut en 1700. En 1703, un Rouer de Villeray, son fils peut-être, devint conseiller après avoir été juge seigneurial. Rouer de St-Simon fut conseiller en 1717, puis Rouer de d'Artigny, mort en 1736.—Joseph Rouer de Villeray, écrivain du roi et capitaine de la Côte des Allemands à la Louisiane, où il épousa la sœur du procureur général La Frenière, s'opposa avec 400 hommes à don Antonio d'Ulloa, malgré la cession du pays à l'Espagne, et périt sous O'Reilly.—En 1770, Louis XVI nomma lieutenant en second dans le régiment de St-Domingue, Jacques Philippe, son fils. Il repassa à la Louisiane, devenue un des Etats-Unis d'Amérique, devint major général de la milice, combattit à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815, et fut gouverneur de l'Etat de 1816 à 1820.

Villeray, gouverneur de l'île St-Jean, eut deux fils : Joseph Villeray de La Cardonnière, né à Niagara. Il devint capitaine au régiment de la Martinique et chevalier de St-Louis, passa à Rochefort à la paix de 1763, puis à Cayenne, ravitailla Surinam en 1781, commanda l'avant-garde à l'expédition de Demerary sous M. de Kersaint et devint gouverneur d'Essequibo.—Son second fils fut René Benjamin Rouer de Villeray. Il servit au fort Gaspareaux, puis à Louisbourg, où il reçut deux blessures. Ayant émigré à la paix de 1763, il entra aux gardes du corps en 1766, fut chevalier de St-Louis en 1776, maréchal des logis du régiment en 1785, major en 1788 et colonel en 1789. M. de Pontécoulant, major général des gardes, le nomma inspecteur en chef. Il se trouva au palais le 24 et le 26 février 1791, émigra en septembre, et fit la campagne de 1792, puis s'établit aux Etats-Unis, sur les bords de l'Hudson, dans le comté d'Albany. Rentré en France dès 1800, il rejoignit la garde le 1er juin 1814, se retira peu après, et mourut le 2 février 1816.

René Jacques Louis Marie Rouer de Villeray, né à Paris en 1782, marin distingué, était fils du précédent et de Marie Josephte d'Agobert, qui fut deux fois traînée devant le tribunal révolutionnaire, qu'elle désarma chaque fois par ses réponses. Son mari avait émigré. Son fils, aspirant de marine l'an VIII, fut parmi les héros qui, sous le capitaine de corvette Edmond Richer, prirent à l'abordage une frégate anglaise. On sait que le Directoire leur décerna des honneurs nationaux. Il servit dans le Méditerranée, à St-Domingue et à la Martinique. L'an XII, il suivit Sebastiani en Egypte en qualité d'interprète d'anglais. Enseigne de vaisseau l'an XIII, il était sur l'*Indomptable* à Trafalgar. Il fut sauvé seul du naufrage de ce vaisseau entre Rota et Santa-Maria, et se mit aussitôt à assister les naufragés des autres vaisseaux. " M. Rouer de Villeray, écrivait le consul général de France en Andalousie, s'oubliant lui-même pour soigner ses compagnons d'infortune, a prouvé en cette circonstance combien il sait allier les devoirs de l'humanité à la fermeté d'un officier. " Il n'avait pourtant que vingt-trois ans. Ce fut lui qui fit rapport sur la perte du vaisseau. Enseigne sur le *Héros*, puis sur l'*Argonauto Venudor*, sous les capitaines Begon et Billiet, de 1806 à 1808, il combattit

sous Rasilly et partagea sa captivité. Le capitaine Billiet le mentionna avantageusement. Prisonnier dans l'île affreuse de Cabrera, il dut sa liberté à l'amiral sir Charles Cotton, qui le débarqua à Campo, sur la côte de Calabre. Lieutenant et sous-adjudant de la flottille de Boulogne, en 1811 et 1812, il combattit dans trois affaires. Le fameux contre-amiral Baste ayant demandé en vain pour lui la croix de légionnaire, se l'attacha en qualité d'aide de camp à la grande armée, et ce fut lui qui fut chargé du transport par eau à Kœnigsberg, Tilsitt, Wehlau et Kowno. Il échappa à la campagne de Russie, et le 19 mai 1813, l'amiral Missiessy le débarqua du *Duguesclin* à Gorcum, pour y commander l'artillerie : il tomba entre les mains des Prussiens, après une glorieuse défense. Trois fois la croix avait été demandée pour lui, et trois fois Napoléon l'avait refusée. Louis XVIII la lui donna le 18 août 1814. Il accompagna en qualité de lieutenant M. de Viella, capitaine de l'*Hermione*, qui conduisait au Brézil l'ambassadeur de France. Lieutenant de la *Duchesse d'Angoulême* sous M. de Villemagne, durant les Cent-Jours, il abandonna M. de Vaugirard, gouverneur général des îles sous le Vent, et conduisit le vaisseau au roi, qui le créa capitaine du brick l'*Ecureuil*, sur lequel il mourut des fièvres, au Sénégal, en 1817. Sa mère le suivit de près et laissa pour unique héritière Marie Jacqueline Joséphine Rouer de Villeray, chanoinesse honoraire du chapitre royal de Ste-Anne.

Vincennes (*M. de*), officier canadien qui fonda sur les bords de l'Ouabache, en 1717, le fort de Vincennes, devenu de nos jours un poste américain important et une ville épiscopale ; il commanda depuis chez les Miamis et s'était signalé en 1704 par un acte héroïque qui est mentionné dans une dépêche du marquis de Vaudreuil.

Voyer, famille ancienne à Québec, et qui prétend se rallier à celle du gouverneur Voyer d'Argenson.

Voyer (*Noël*), de service au siège de Québec en 1759, vit sa maison épargnée par le bombardement quand toutes les maisons voisines étaient détruites ; aussi devint-il opulent. Il fut colonel de la milice, lors du nouveau siège de Québec en 1775, et commanda à la barrière St-Jacques. Ce fut lui qui en 1778 fit don de la seconde et de la troisième cloches du carillon de Notre-Dame de Québec.

Voyer (*Antoine*), l'un des premiers échevins de Montréal quand Jacques Viger en était le premier maire ; mais il est plus connu sous le nom de *grand Voyer*, à cause de ses forces athlétiques.

Voyer (*Jacques*), fils de Noël. Il fut partisan du gouvernement et l'un des porteurs de l'adresse à Dalhousie.

Voyer (*le major L. N.*), servit dans le 100e régiment anglais, et publia en 1865 les *Qualités morales du bon militaire*. Il se tua accidentellement en 1876, étant chef de police à Québec.

Voyer (*P. J. A.*), qui a rédigé *la Concorde* et collaboré à *la Patrie*, était en 1882 rédacteur du *Progress of Windsor*, Ont

W

Waller (*Joceleyn*), frère de sir R. Waller, baronnet à Newport, comté de Tipperary, en Irlande, vint malgré lui en Canada en 1807, et perdit tout ce qu'il avait dans un naufrage. Mais ses talents lui permirent de se faire jour. Ami des Canadiens, il rédigea avec indépendance la *Gazette de Montréal*, puis fonda le *Spectateur canadien* pour les aider à repousser l'Union, sous Dalhousie. Ce gouvernant le persécuta, aidé de James Stuart, qui avait changé de politique. Les arrestations, les cautionnements exigés et les procès se suivaient de près, et quand un jury l'acquittait on en choisissait un autre, a-t-on dit. Ces tracasseries le conduisirent au tombeau en 1829, au moment où il allait hériter de son frère. Il ne paraît pas qu'on lui ait érigé le monument dont parle Isidore Lebrun dans le *Tableau des deux Canadas*, bien qu'il l'eût plus mérité que d'autres pour qui on l'a fait. Son fils hérita des titres de son oncle.

Walsh (*William*), premier archevêque d'Halifax, décédé en 1858, à 54 ans, était né en 1804 à Waterford en Irlande. Coadjuteur de Mgr Fraser, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse en 1842, il lui succéda, devint évêque d'Halifax, puis archevêque en 1852. Il a été présent au premier concile de Québec, où les évêques du golfe étaient obligés de se présenter avant l'érection d'Halifax en métropole. Il a depuis assemblé le premier concile de sa province. Le *Diarîo di Roma* dit que ce prélat possédait le français, l'italien et les langues anciennes, et qu'il était considéré

comme un théologien et un littérateur de première force. Halifax lui doit un beau collège.

Weld *(Thomas)*, cardinal de l'Eglise romaine, né à Londres le 22 janvier 1773, hérita d'une grande fortune et épousa à 23 ans la fille d'un riche seigneur anglais. Elle mourut en 1815, laissant une fille qui épousa en 1818 lord Clifford. M. Weld renonça au monde et fut ordonné prêtre à Paris, par Mgr de Quélen, en 1821. Il desservait la chapelle de Chelsea à Londres. Mgr McDonnell l'ayant demandé pour coadjuteur en 1826, il fut sacré sous le titre d'évêque d'Amyclée, au mois d'août, et s'occupa en Angleterre, jusqu'en 1830, des affaires du Canada, où il désirait se rendre. Mais étant passé à Rome, après avoir recueilli les Jésuites de France au château de Lullworth, il fut agrégé au sacré collège par Pie VII. Il mourut dans la capitale du monde chrétien le 10 avril 1831, après avoir eu des voix pour la papauté.

Willam Henry (*le prince*), fils de George III, visita le Canada en 1787, et donna son nom au bourg de Sorel. C'est le même qui devint grand amiral, puis roi sous le nom de Guillaume IV. Le prince Henri était un vrai mousse, le duc de Clarence, un bon marin, et Guillaume IV, un roi populaire. Il s'était trouvé à la bataille navale du cap St-Vincent. L'amiral don Juan de Langara, qui y fut vaincu et pris par Rodney, s'écria, en le voyant, qu'une nation dont les princes faisaient un si rude apprentissage méritait bien de vaincre !

Williams (*sir William Fenwick de Kars*), général major, commandeur de l'ordre du Bain, baronnet du Royaume-Uni, gouverneur de Woolwich et membre du parlement pour Calne, en Angleterre, grand'croix de la Légion d'honneur en France, muchir ou maréchal dans l'armée ottomane et dignitaire de l'ordre de Medjidié, est né à Annapolis dans la Nouvelle-Ecosse en 1800. Son frère aîné fut tué à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815. Placé à l'école militaire de Woolwich par l'influence de S. A. R. le duc de Kent, il entra d'abord dans l'artillerie et servit plusieurs années comme artilleur et ingénieur dans le royaume de Ceylan. Il se rendit ensuite en Turquie pour aider à la réorganisation de l'artillerie du Grand-Seigneur. Au bout de quelques années, il fut nommé commissaire pour régler

les frontières de la Turquie et de la Perse, mission qui l'occupa pendant neuf ans. Il assista aux conférences qui préludèrent aux traités de 1847 et 1848 entre ces deux puissances et l'Angleterre. Nommé commissaire anglais à l'armée turque en 1853, avec le rang de brigadier général, il succéda bientôt au général français Guyon à la tête de l'armée d'Asie, éleva les remparts de Kars et les défendit durant quatorze mois contre l'armée russe, sur laquelle il remporta deux victoires. Après la seconde, qui coûta à l'ennemi neuf mille hommes et une partie de ses drapeaux, le général Mouravieff fut obligé de lever le siège ; mais il ne renonça pas à un blocus rigoureux. Aucuns soldats n'égalent les Turcs ou les Espagnols dans les privations qu'ils peuvent endurer derrière une muraille : Williams en profita, et ne se rendit qu'après avoir épuisé les dernières ressources et s'être assuré que les opérations d'Omer Pacha pour le dégager seraient sans effet. " Général Williams, lui dit Mouravieff, vous vous êtes fait un nom dans l'histoire, et la postérité s'étonnera de la constance, du courage et de la discipline qu'il a fallu aux débris d'une armée pour une pareille résistance ! " Les Turcs furent traités avec bonté et le général fêté à l'armée et à St-Pétersbourg. A Berlin il fut reçu par le roi et le priuce royal à la tête des troupes, et à Paris, Napoléon III voulut le décorer lui-même du grand cordon de la Légion d'honneur. Sa souveraine l'avait déjà nommé général major avec le rang local de lieutenant général en Asie. En le créant baronnet, elle a voulu qu'il prît le titre de *Kars*. Le parlement lui a voté une pension de mille louis et il a été fait gouverneur de Woolwich. Sa patrie lui a présenté une épée d'honneur. Son passage à Toronto, Kingston, Montréal et Québec n'a été qu'une continuelle ovation.

Wolfe (*James*), tué a 34 ans aux plaines d'Abraham, était fils d'un lientenant général. Il se trouva à Fontenoy, montra son talent pour la guerre dès l'âge de 20 ans et fit avec éclat, camme officier, la guerre de Germanie. On l'employa aussi à Rochefort et contre l'île d'Aix, où il se lia d'amitié avec le fameux marin Howe, qui commençait comme lui sa réputation. A Louisbourg, sous Amherst, il retira une bonne partie de la gloire de l'entreprise, et lord Chatham, qui avait été soldat et qui savait choisir les hommes, le chargea de

l'attaque de Québec. Il s'empara d'abord de l'île d'Orléans et de la Pointe-Lévi, d'où il ruina la basse ville par son artillerie et ses bombes. Tout cela ne lui aurait pas assuré la victoire si, après l'échec de Montmorency contre le camp retranché de Beauport—qui couvrait Québec, son esprit se fût trouvé à bout de ressources ; mais on sait comment il tourna ce camp inexpugnable en surprenant l'anse du Foulon mal gardée par M. de Vergor, et déboucha dans les plaines d'Abraham, attirant son adversaire à une action pour laquelle il n'était point préparé, et qu'il accepta avec trop de légèreté. Avant cette action d'éclat tous les officiers s'étaient prononcés, dans un conseil de guerre, pour l'abandon de l'entreprise sur Québec. Wolfe leur dit, voyant bien qu'il ne gagnerait rien en s'opposant au torrent de l'opinion, que loin de différer de sentiment avec eux, il avouait qu'il était inexpédient en effet de demeurer plus longtemps devant la place ; que aussi dans la proposition qu'il allait leur faire, il voulait se dépouiller de la qualité de général pour se confier uniquement dans leur amitié ! Messieurs, continua-t-il, la gloire de nos armes exige, selon moi, que nous ne nous retirions pas sans un dernier effort, et je vous conjure d'y consentir. Je sens bien que, dans les circonstances où nous sommes, il faut que le premier pas nous mette aux portes de Québec. C'est dans cette vue que je veux tenter de pousser un corps de 150 hommes seulement qui devront pénétrer par les bois de Sillery et être suivis de l'armée en cas de succès. Je vous promets que si ce détachement éprouve de la résistance, je regarderai la réputation de l'armée comme assurée contre tout reproche, et que je n'hésiterai pas à donner le signal du départ." Wolfe blessé et entendant crier : *Ils fuient*, demanda : *Qui sont ceux qui fuient ?*—Les Français, répondit-on." Alors ce capitaine s'écria : *Quoi, déjà ! je dois donc mourir content.* Québec se rendit après la bataille, et sa chute amena celle de tout le Canada. Wolfe eut les honneurs de Westminster, et en Canada, lord Dalhousie, lord Aylmer et sir Benjamin d'Urban lui ont élevé des monuments. Celui de lord Dalhousie est commun à Wolfe et à Montcalm. Le monument de Wolfe à Westminster est placé dans la chapelle St-André, vis-à-vis de celui du field marshal lord Ligonier. Les bossages représentent les troupes anglaises gravissant le rocher

et saisissant le défilé confié à M. de Vergor, et plus loin, la forteresse. On voit sur une autre face du mausolée Wolfe blessé à mort. Un soldat le soutient, et à côté est un sergent stupéfait. L'artiste a représenté la figure de la Victoire couronnant le héros.

Wurtële (*Jonathan Saxton C.*), juge de la Cour supérieure à Montréal, l'un des hommes dont le nom a paru souvent dans nos annales politiques depuis les quinze dernières années. Sous les ministères Chapleau et Mousseau il eut le portefeuille de trésorier de la province de Québec et fut ensuite orateur de l'Assemblée législative de la même province de 1884 à 1886. M. Wurtële naquit à Québec le 27 janvier 1828. Il épousa à vingt-six ans Mlle Julia Nelson, fille du docteur Wolfred Nelson. Elle mourut en 1870, et il épousa en secondes noces Mlle Sarah Branuff, de Staten Island, N.-Y. M. Wurtële est directeur du Crédit foncier franco-canadien. Un de ses frères, Archibald C. Wurtële, est aujourd'hui administrateur du journal *le Monde*, après avoir été directeur de plusieurs journaux tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Y

Yorke (*Charles*), procureur général d'Angleterre qui présenta, en 1666, de concert avec le solliciteur général William de Gray, au sujet de l'administration de la justice en Canada, ce rapport mémorable et plein d'une noble équité, où il déplore le parti pris d'administrer ce pays sans les Canadiens, et où il proclame que les Anglais qui veulent y acquérir des biens-fonds peuvent fort bien se soumettre au mode français de transfert, et que le Canada doit être régi par la Coutume de Paris, comme les îles de Jersey et de Guernesey le sont par celle de Normandie. Il devint chancelier d'Angleterre.

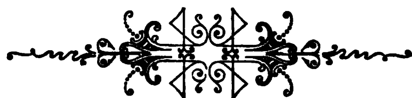
Youville (*Marie Marguerite du Frost de la Jemmerais, veuve d'*), fondatrice des dames Grises ou sœurs de Charité, naquit à Varennes en 1701, d'un marin breton et d'une mère canadienne, et épousa elle-même, en 1722, M. d'Youville. Mais étant devenue veuve en 1730, avec deux enfants qui plus tard entrèrent dans le sacerdoce, elle ne songea plus qu'à se consacrer aux bonnes œuvres et elle com-

mença par visiter les malades à domicile, et par recevoir quelques estropiés dans sa maison. Bientôt plusieurs saintes filles (Thérèse Lasser Laforme, Catherine de Rinville, Agathe Véronneau, Marie Louis Thaumur de La Source et Catherine Demers-Dessermont) s'étant jointes à elle, madame d'Youville étendit le cercle de ses charités ; et le zèle intelligent qu'elle mettait à toutes ses actions la désigna aux Sulpiciens pour prendre la direction de l'Hôpital-Général. En 1747 Mgr de Pontbriand, le marquis de Beauharnois et l'intendant Hocquart acceptèrent la démission des Frères Jean et Joseph, derniers Hospitaliers, et la mirent provisoirement en possession de l'hôpital ; mais aussitôt il se forma une cabale fâcheuse contre elle parmi les plus honorables habitants. Le gouverneur de la ville et les autorités se liguèrent, dit-on, pour la faire expulser ; et le peuple, ingrat et égaré, se livra à d'incessantes insultes contre elle. Malgré les infructueux efforts des Frères Charron, on tenait par patriotisme à perpétuer cet ordre canadien. La clameur fut telle, que les trois dignitaires susnommés unirent les biens de l'hôpital à celui de Québec sur l'ordre du ministre Rouillé. Cependant la cour de Versailles, sur les représentations énergiques de madame d'Youville, se ravisa et donna ordre de suspendre cette union ; et le 28 septembre 1752, Pontbriand, Duquesne et Bigot la substituèrent finalement aux Hospitaliers, en par elle se chargeant des dettes de l'Hôpital. Cet abandon fut confirmé par lettres patentes l'année suivante. On trouve ces pièces dans la nouvelle édition des *Edits et ordonnances royaux.* Depuis 1756 jusqu'à 1760, cette sainte femme ouvrit *la salle des Anglais* pour le traitement des prisonniers de cette nation, quoiqu'elle fût très mal remboursée par l'intendant Bigot, et s'acquit tellement leur estime, qu'en 1759, ils la firent traiter selon son mérite et avec une sorte de vénération par le général Amherst lui-même. Elle en avait sauvé plusieurs des mains des Iroquois. En 1765, un incendie vint réduire sans ressources les 118 personnes dont elle prenait soin. Cinq ans après, cependant, les bâtiments étaient reconstruits et agrandis, et elle y recueillait 170 personnes. Elle adopta encore les enfants trouvés et ouvrit enfin un refuge pour les filles repenties. Aujourd'hui le Canada possède des institutions pour chaque misère humai-

ne : du temps de la mère d'Youville il fallait qu'une seule fît tout. Elle mourut en odeur de sainteté en 1771. Messire Thavenet, Sulpicien, d'heureuse mémoire, a laissé une vie manuscrite de cette femme forte, écrite sur des notes d'un de ses fils, et l'abbé Faillon, de la même société, en a publié une qui est pleine d'intérêt. Il y a un excellent portrait de cette Canadienne par William Von Berczy.

Z

Zani (*les frères Antoine et Nicolas*), nobles vénitiens qui visitèrent la côte du Labrador l'an 1390, sous les auspices de Zichmi, duc de Friselande, et qui écrivirent une relation. Le cardinal Zurla parle de cette entreprise, ainsi que le chevalier Hamilton Smith dans son *Histoire naturelle de l'espèce humaine.*



ADDENDA ET CORRIGENDA

Sir A. A. Dorion est mort à Montréal le 31 mai 1891, regretté de ses adversaires comme de ses amis et laissant une réputation sans tache comme politicien et comme magistrat.

Sir John A. Macdonald, le plus grand homme d'Etat qui ait paru sur la scène politique du Canada, est décédé à Ottawa, le 6 juin 1891, à l'âge de 76 ans.

C'est par erreur que nous avons écrit que l'honorable Alexandre Lacoste a été nommé orateur de la Chambre des communes ; c'est président de Sénat qu'il aurait fallu dire.

